

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1890

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1890

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| Les derniers jours de l'apôtre Paul | 5 |
| Pensées | 15 |
| ME 1890 page 12 | 15 |
| ME 1890 page 80 | 15 |
| ME 1890 page 120 | 15 |
| ME 1890 page 200 | 15 |
| ME 1890 page 300 | 15 |
| ME 1890 page 320 | 15 |
| ME 1890 page 340 | 15 |
| ME 1890 page 400 | 16 |
| Méditations sur le livre des Juges - Rossier H. | 17 |
| Avant-propos | 17 |
| Chapitres 1 à 3: 4 | 18 |
| Chapitre 1: 1-16 : Introduction - Condition d'Israël à la mort de Josué | 18 |
| Chapitre 1: 17-36 : Ce qui caractérise le déclin | 20 |
| Chapitre 2: 1-5 : L'origine du déclin et sa conséquence | 22 |
| Chapitres 2: 6 à 3: 4 : La ruine dans les rapports d'Israël avec Dieu..... | 25 |
| Chapitres 3 à 12 - Les réveils | 27 |
| Chapitre 3: 5-11 : Othniel | 27 |
| Chapitre 3: 12-30 : Ehud | 28 |
| Chapitre 3: 31 : Shamgar | 30 |
| Chapitre 4 : Debora et Barak | 30 |
| Chapitre 5 : Le Cantique de Debora..... | 33 |
| Chapitres 6 à 8 : Gédéon | 39 |
| Chapitre 9 : Abimélec, ou l'usurpation de l'autorité | 51 |
| Chapitre 10: 1-5 : Thola et Jaïr..... | 53 |
| Chapitre 10: 6-18 : Nouveau réveil d'Israël | 53 |
| Chapitre 11 : Jephthé et sa fille | 54 |
| Chapitre 12: 1-6 : Lutte entre frères..... | 57 |

| | |
|---|-----|
| Chapitre 12: 7-15 : Ibsan, Elon et Abdon | 59 |
| Chapitres 13 à 16 - Le Nazaréat | 59 |
| Chapitre 13 : Un résidu | 64 |
| Chapitre 14 : Le serpent et le lion. Le festin | 67 |
| Chapitre 15 : Les victoires..... | 70 |
| Chapitre 16 : La défaite et la restauration..... | 73 |
| Chapitres 17 à 21 : Manifestation de la ruine et restauration finale | 76 |
| Chapitres 17 à 19 : Corruption religieuse et morale d'Israël | 76 |
| Chapitre 20 : Brèche et relèvement | 81 |
| Chapitre 21 : Fruits du relèvement..... | 83 |
| Le livre de Jonas..... | 86 |
| Chapitre 1 ^{er} | 86 |
| Chapitre 2 | 90 |
| Chapitre 3 | 93 |
| Chapitre 4 | 97 |
| Jean 13 à 17 | 101 |
| Chapitre 13 | 101 |
| Chapitre 14 | 103 |
| Chapitre 15 - Jésus souche du nouvel Israël..... | 105 |
| Chapitre 16 - Le témoignage du Saint Esprit rendu à Christ durant son absence | 108 |
| Chapitre 17 | 110 |
| 2 Timothée 2: 21..... | 119 |
| 2 Timothée 2: 22..... | 120 |
| Fragments | 121 |
| ME 1890 page 140 | 121 |
| ME 1890 page 218 | 121 |
| ME 1890 page 240 | 122 |
| Quelques remarques et pensées relatives à la cène du Seigneur..... | 123 |
| «Toi-même et la doctrine» | 129 |
| «Enfants de Dieu» - 1 Jean 2: 29 – 3: 3..... | 133 |
| La position et la responsabilité chrétiennes..... | 141 |
| Résumé des chapitres 6 à 8 de l'épître aux Romains | 143 |

| | |
|--|-----|
| Chapitre 6 | 143 |
| Chapitre 7 | 147 |
| Chapitre 8 | 151 |
| Fragments d'une lettre | 159 |
| 2 Timothée 2: 23-26..... | 160 |
| 2 Timothée 3: 14-17..... | 161 |
| Correspondance..... | 162 |
| Le résidu dans le passé et le présent..... | 163 |
| Pensées sur Luc 19: 26..... | 178 |
| Amour et sainteté..... | 179 |
| Notes prises dans une suite de méditations sur la première épître de Jean | 181 |
| 1 ^{ère} méditation | 181 |
| 2 ^e méditation | 186 |
| 3 ^e méditation | 194 |
| 4 ^e méditation | 201 |
| 5 ^e méditation | 206 |
| 6 ^e méditation | 213 |
| 7 ^e méditation | 219 |
| 8 ^e méditation | 225 |
| 9 ^e méditation | 232 |
| Le rassemblement des saints selon Dieu..... | 240 |
| La promesse de la vie..... | 247 |
| Sur Romains 8: 28-30..... | 253 |
| Remarques sur quelques erreurs courantes et spécialement en ce qui concerne la justice de Dieu | 255 |

Les derniers jours de l'apôtre Paul

Ladrière A. – ME 1890 page 3

Luc, l'historien inspiré du livre des Actes, termine son récit à l'arrivée de Paul à Rome comme prisonnier. On aimerait à connaître la suite de l'histoire de ce grand et fidèle serviteur de Dieu, de «ce vase d'élection» qui devait porter le nom du Seigneur «devant les nations et les rois, et les fils d'Israël»; on désirerait savoir quelle fut la fin de sa carrière de dévouement à son Maître. Le Seigneur n'a pas jugé à propos de nous l'apprendre directement par un récit inspiré. Il n'avait pas en vue de nous donner, dans les Actes, la biographie d'un homme, si excellent fût-il, mais de placer devant nos yeux l'établissement sur la terre de son Eglise, par la puissance du Saint Esprit et par le moyen des instruments qu'il avait choisis pour cela.

Toutefois, en lisant avec soin les épîtres de l'apôtre, et en recueillant ce qu'il y dit de lui-même, nous pouvons apprendre bien des choses qui se rapportent à la dernière période de sa vie ici-bas. Je me propose, dans ces lignes, de chercher à la retracer.

Nous savons sous quelles circonstances l'apôtre prisonnier avait été conduit à Rome. Afin d'échapper aux embûches que lui tendaient les Juifs pour le faire périr, il en avait appelé à César, c'est-à-dire que, comme citoyen romain, il avait demandé à être jugé par l'empereur lui-même. Or, à cette époque, l'empereur de Rome était Néron, si tristement célèbre par sa cruauté et ses moeurs dissolues. Cependant, au commencement de son règne, docile encore à la voix de sages conseillers, il se montra doux et équitable. C'est à ce moment que Paul fut amené à Rome.

Le centurion Jules, à qui la garde de l'apôtre avait été confiée, et qui lui avait témoigné une grande bienveillance durant le voyage, le remit, avec les autres prisonniers, au préfet du prétoire, c'est-à-dire à celui qui commandait la garde de l'empereur. Le prétoire était le lieu où résidait cette garde avec son commandant (*); les soldats qui la composaient étaient les prétoriens. Le préfet du prétoire entre les mains duquel Paul fut remis, était alors Burrhus, homme que les historiens anciens représentent comme probe et vertueux. Il avait été gouverneur de Néron et s'était constamment efforcé de réprimer ses penchants vicieux. Le centurion Jules lui fit, sans doute, sur l'apôtre un rapport favorable, lui racontant que c'était à ce pauvre prisonnier que lui, ses soldats et l'équipage devaient la vie, et rendant témoignage à la conduite noble, pieuse, et courageuse de Paul.

(*) On donnait aussi ce nom à la résidence des gouverneurs de province (Jean 18: 28).

Quoi qu'il en soit, Burrhus traita Paul avec égard et bonté, et lui permit «de demeurer chez lui avec un soldat qui le gardait». De même que Félix et Festus, le préfet du prétoire eut peut-être l'occasion d'entendre l'évangile de la bouche de Paul. En tout cas, d'autres dans le prétoire l'entendirent. En effet, le soldat qui gardait l'apôtre était un prétorien que l'on changeait chaque jour; il ne devait pas quitter un instant le prisonnier qui, de cette manière, était constamment en contact avec lui. Situation pénible, sans doute, car le soldat pouvait être

rude et grossier, mais qui donnait à Paul une occasion de parler de l'évangile à ceux qui successivement le gardaient, et nous pouvons bien penser que l'apôtre, «étreint par l'amour de Christ» et avide du salut des âmes, n'avait garde d'y manquer. Un grand nombre l'entendirent ainsi parler du Seigneur et des richesses de sa grâce; en même temps, ils étaient témoins de sa patience dans les liens, de sa douceur, en un mot de la vie de celui qui pouvait dire: «Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi», de sorte que «la vie de Jésus» était «manifestée dans sa chair mortelle». Quelle impression devait être produite sur eux! Rien ne frappe davantage les gens du monde que la vue d'un chrétien qui marche réellement avec Dieu. Tel était Paul; aussi, écrivant aux Philippiens, il leur disait: «Or, frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe (son emprisonnement), sont plutôt arrivées pour l'avancement de l'évangile; en sorte que mes liens sont devenus manifestes comme étant en Christ, dans tout le prétoire et partout ailleurs» (Philippiens 1: 12, 13). On savait partout que, s'il était prisonnier, ce n'était ni pour une cause politique, ni comme malfaiteur, comme les Juifs l'en accusaient (Actes des Apôtres 24: 5), mais uniquement pour le nom de Christ.

Combien les voies de Dieu sont admirables! Il fait concourir la malice même des hommes à l'accomplissement de ses desseins de grâce envers tous. L'évangile pénétra ainsi dans le palais même de César et y trouva des âmes qui le reçurent. C'est ce que nous disent ces paroles de l'apôtre: «Tous les saints vous saluent, et principalement ceux qui sont de la maison de César» (Philippiens 4: 22). Qui étaient-ils? Quelle était leur position dans cette maison? Nous l'ignorons; c'étaient des saints de Dieu, voilà ce que nous savons d'eux. Dans le palais de celui qui devint un cruel tyran, au milieu de la corruption épouvantable qui régnait dans cette demeure, Dieu avait ses témoins!

La fin du livre des Actes nous apprend aussi que Paul avait loué pour lui un logement où il demeura deux ans entiers, et que là «il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus Christ, avec toute hardiesse, sans empêchement» (Actes des Apôtres 28: 30, 31). Le Seigneur étendait sa bonne main sur son fidèle serviteur et réjouissait son cœur en lui donnant de pouvoir prêcher la parole de Dieu, même dans les liens. Paul se rappelait, sans doute, les paroles encourageantes que son cher Maître lui adressait à Jérusalem, quand il était en butte à toute la haine des Juifs: «Aie bon courage; car comme tu as rendu témoignage à Jérusalem, des choses qui me regardent, ainsi il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome» (Actes des Apôtres 23: 11). Et pour que ce témoignage fût rendu, Dieu ôtait les obstacles, inclinait les cœurs même des puissants de la terre, et l'évangile, «la puissance de Dieu en salut à quiconque croit», était annoncé hardiment dans la grande ville impériale par celui qui avait écrit: «Je suis débiteur et envers les Grecs et envers les barbares, et envers les sages et envers les inintelligents; ainsi, pour autant qu'il dépend de moi, je suis tout prêt à vous annoncer l'évangile, à vous aussi qui êtes à Rome» (Romains 1: 14, 15).

Combien d'âmes vinrent là, dans le logement de Paul, Juifs ou d'entre les nations, pauvres ou riches, savants ou ignorants, pour entendre les bonnes nouvelles touchant Jésus Christ,

nous l'ignorons. Combien d'entre ceux qui vinrent, reçurent la Parole et furent sauvés, nous ne le savons pas non plus. Le jour de Christ, ce jour où tout sera mis en lumière, fera connaître combien de fleurons auront été ajoutés là à la couronne de Paul (voyez 1 Thessaloniens 2: 19), combien de bijoux au trésor du Seigneur.

Nous connaissons au moins un de ceux qui crurent l'évangile et furent un fruit du ministère de l'apôtre prisonnier. Ce n'était pas un grand de la terre, mais un pauvre esclave d'Asie, Onésime, qui s'était enfui loin de son maître Philémon, de Colosses. Le Seigneur l'amena à entendre Paul, nous ignorons par quelles voies, et lui fit trouver en Christ la vraie liberté (Jean 8: 32, 36). Avec quelle affection Paul parle de lui! C'est son enfant qu'il a «engendré dans les liens», dit-il à Philémon, en le lui renvoyant. C'est «le fidèle et bien-aimé frère». Il avait autrefois été inutile à son maître, mais maintenant il était utile à Paul et à Philémon (Philémon 10, 11; Colossiens 4: 9). On voit comme le Seigneur réjouissait le cœur de son serviteur, en lui faisant goûter quelques fruits de son ministère dans sa prison.

Le bienheureux serviteur de Christ rendait ainsi témoignage à son cher Maître et lui amenait des âmes. Si lui était lié, la parole de Dieu ne l'était pas; rien ne peut l'empêcher de se répandre.

Pour le soutenir et l'encourager dans ses travaux, Dieu avait aussi donné à Paul plusieurs de ses amis et compagnons d'oeuvre qui l'avaient suivi et l'entouraient dans sa captivité. C'étaient Epaphras, Marc, Aristarque, Démas, Luc et d'autres encore. Timothée, son cher fils dans la foi, était aussi avec lui. Tous ces serviteurs de Dieu, encouragés par la fermeté de l'apôtre, «ayant, dans le Seigneur, pris confiance par mes liens», dit-il, «ont beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la parole de Dieu sans crainte» (Philippiens 1: 14).

Les frères de Rome aussi, qui avaient eu un si grand plaisir à voir l'apôtre, et dont plusieurs lui étaient particulièrement connus, quelques-uns même étant de ses parents (Romains 16: 1-16), venaient, sans doute, le consoler et s'instruire auprès de lui. Ainsi se réalisait ce qu'il leur avait autrefois écrit: «Je désire ardemment de vous voir, afin de vous faire part de quelque don de grâce spirituel, pour que vous soyez affermis, c'est-à-dire pour que nous soyons consolés ensemble au milieu de vous, vous et moi, chacun par la foi qui est dans l'autre» (Romains 1: 11, 12). Les saints à Rome étaient affermis, l'apôtre était consolé, et, quoique dans les liens, il était au milieu d'eux «dans la plénitude de la bénédiction de Christ» (Romains 15: 29).

Dans sa captivité, Paul recevait aussi des gages de sympathie et d'affection de la part de ceux au milieu desquels il avait travaillé et pour qui il avait été un instrument de bénédiction. Les Philippiens, en particulier, qui, lorsqu'il était encore en liberté, lui avaient fait deux fois, à Thessalonique, un envoi pour ses besoins, avaient pensé que le prisonnier pour le Seigneur pouvait être à Rome dans les privations. Ils lui avaient donc envoyé des dons par Epaphrodite, un des leurs. Tels étaient les liens d'amour qui unissaient les assemblées à ceux qui travaillaient parmi elles. L'apôtre avait été profondément touché de ce souvenir des Philippiens. Il le leur exprime dans sa lettre: «Je me suis grandement réjoui dans le Seigneur»,

dit-il, «de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi, quoique vous y ayez bien aussi pensé, mais l'occasion vous manquait... Or j'ai amplement de tout, et je suis dans l'abondance; je suis comblé, ayant reçu d'Epaphrodite ce qui m'a été envoyé de votre part, un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable, agréable à Dieu» (Philippiens 4: 10, 18). Ainsi, dans cette captivité, bien des choses réjouissaient le coeur du serviteur de Christ: affection des saints et des assemblées, dévouement de ses compagnons d'oeuvre, et la possibilité de servir le Seigneur. Il y avait bien quelques ombres: «Quelques-uns» dit-il, «prêchent le Christ aussi par envie et par un esprit de contention,... ceux-là annoncent le Christ par esprit de parti, non pas purement, croyant susciter de la tribulation pour mes liens»; mais le bienheureux apôtre s'élevait au-dessus de tous ces sentiments mesquins. Il n'avait en vue que la gloire de son Maître: Christ était annoncé, c'est ce dont il se réjouissait. Quant à lui-même, il se mettait volontiers entièrement de côté.

Son activité ne se bornait pas à annoncer les choses qui regardent le Seigneur Jésus Christ à ceux qui venaient le visiter. Elle se portait aussi vers ces assemblées lointaines de la Grèce et de l'Asie, au milieu desquelles il avait enseigné. C'est à Rome, dans les liens, qu'il écrivit plusieurs de ses belles et précieuses épîtres que le Seigneur, qui les avait inspirées, a conservées pour instruire et édifier son Assemblée jusqu'à la fin. C'est de cette époque que datent les épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Philippiens. Dans la première il s'exprime ainsi: «Moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus, pour vous les nations» (Ephésiens 3: 1). En effet, c'était parce qu'il avait annoncé Christ, venu pour les nations aussi bien que pour les Juifs, que ceux-ci, remplis de jalousie et de haine, l'avaient saisi et voulaient le faire mourir (Actes des Apôtres 21: 27-29; 22: 21, 22). C'est à cause de cela qu'il était à Rome dans les liens. Plus loin, il se nomme «le prisonnier dans le Seigneur», et «un ambassadeur lié de chaînes» (Ephésiens 4: 1; 6: 20). Dans l'épître aux Colossiens, il parle de lui-même comme «lié», et nomme «Aristarque, son compagnon de captivité». Il la termine par ce touchant appel: «Souvenez-vous de mes liens» (Colossiens 4: 4, 10, 18). Celle à Philémon porte le même témoignage d'avoir été écrite en captivité: «Paul», dit-il, «prisonnier de Jésus Christ» (versets 1, 9, 10, 23), et l'épître aux Philippiens est remplie, comme nous l'avons vu, d'allusions à la condition où se trouvait alors l'apôtre.

Ainsi la lettre aux Ephésiens, cette épître céleste, qui dévoile le mystère caché dès les siècles en Dieu, et qui place le chrétien et l'Eglise d'emblée dans le ciel en Christ, selon les conseils éternels de Dieu; celle aux Colossiens qui exalte la glorieuse personne du Chef de l'Assemblée; l'épître aux Philippiens, touchante expression de l'expérience d'une âme pour qui Christ est tout — vie, modèle, but et force — au milieu des circonstances de la vie; d'une âme qui, pour Lui, a fait la perte de tout ici-bas, en vue d'un avenir céleste avec lui; et enfin, la délicieuse lettre à Philémon montrant quel tact et quelle délicatesse la vie en Christ communique à l'âme même dans les relations ordinaires de la vie; — ces quatre écrits sortirent du coeur de l'apôtre sous la puissance du Saint Esprit, lorsqu'il était captif, et nous montrent dans quelle pure et sereine atmosphère il vivait, en même temps que sa sollicitude constante

pour les saints. Et depuis elles ont été pour les croyants un trésor de bénédictions, de consolations et d'encouragements.

Dans les deux dernières épîtres, nous trouvons quelque chose de plus. C'est une indication positive que Paul recouvra la liberté. A Philémon, il écrivait: «Prépare-moi un logement, car j'espère que, par vos prières, je vous serai donné» (Philémon 22). Cela n'est encore qu'une espérance; l'apôtre n'a pas la certitude d'être rendu aux saints en Asie. Mais en écrivant aux Philippiens, il exprime la certitude de les revoir. Il était prêt à mourir pour le Seigneur; pour lui, «déloger et être avec Christ» était «de beaucoup meilleur». «Mais», dit-il «il est plus *nécessaire* à cause de vous que je demeure dans la chair. Et ayant cette confiance, *je sais* que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi, afin qu'en moi vous ayez plus abondamment sujet de vous glorifier dans le Christ Jésus, *par mon retour* au milieu de vous». Et plus loin: «J'ai confiance que moi-même aussi, j'irai vous voir bientôt» (Philippiens 1: 24-26; 2: 24). Rappelons-nous que ce sont des paroles inspirées et que l'apôtre ne dit pas ici «j'espère». Le Seigneur lui montrait qu'il était plus *nécessaire* pour les saints qu'il demeurât dans la chair; aussi, dit-il, «ayant cette confiance, *je sais* que je demeurerai», et cela non pas en captivité, mais en retournant parmi eux, afin qu'ils eussent sujet de se glorifier dans le Christ Jésus. Le Seigneur ne pouvait pas tromper cette confiance que l'apôtre avait en lui. L'épître aux Hébreux fut sans doute aussi écrite vers ce temps. Nous y lisons de même: «Sachez que notre frère Timothée a été mis en liberté; s'il vient bientôt, je vous verrai avec lui» (Hébreux 13: 23).

Ainsi, après au moins quatre années de captivité, dont deux à Césarée et le reste à Rome, Paul se trouva de nouveau libre. Sans doute, les charges avancées contre lui par les Juifs ne furent pas trouvées suffisantes pour motiver une condamnation. Festus et son conseil avaient déjà trouvé «qu'il n'avait rien fait qui fût digne de mort», qu'il s'agissait seulement de questions «touchant leur culte religieux, et un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant»; et le roi Agrippa avait déclaré aussi: «Cet homme aurait pu être relâché, s'il n'en avait appelé à César» (Actes des Apôtres 25: 25; 26: 31, 32). Néron pensa probablement de même et renvoya Paul absous.

Que fit l'apôtre durant ce temps de liberté qui d'ailleurs fut assez court? En écrivant aux Romains, alors qu'il ignorait encore de quelle manière il irait les voir, il avait exprimé sa formelle intention d'aller en Espagne (Romains 15: 28). Il put alors accomplir ce projet. Mais par les épîtres à Timothée et à Tite, écrites après sa captivité, nous apprenons avec certitude les noms de quelques endroits où il passa. Il se rendit en Asie Mineure et visita Ephèse. «Comme je t'ai prié de rester à Ephèse, lorsque j'allais en Macédoine», écrit-il à Timothée (1 Timothée 1: 3). Là, il avait vu Priscille et Aquilas, Onésiphore et sa maison (2 Timothée 1: 16-18; 4: 19). Il passa par Milet: «J'ai laissé», dit-il, «Trophime malade à Milet» (2 Timothée 4: 20). Il traversa la Troade, où il laissa son manteau et ses livres chez Carpus, pensant, sans doute, y repasser (2 Timothée 4: 13). Dans cette tournée, il visita, sans doute, Colosses et son ami Philémon, ainsi qu'il en avait l'intention (Philémon 22). Avec Tite, il avait visité l'île de Crète (Tite 1: 5); et il se rendit en Macédoine, où nous ne pouvons douter qu'il n'ait vu ses

chers Philippiens. Il avait aussi été à Corinthe où Eraste était demeuré (2 Timothée 4: 20). Enfin, il se proposait de passer l'hiver à Nicopolis, ville d'Épire, contrée située à l'ouest de la Macédoine (Tite 3: 12). L'apôtre avait ainsi revu une partie du champ de ses précédents travaux; nous ne pouvons douter qu'il n'ait été réjoui en retrouvant plusieurs de ses amis et de ses enfants dans la foi et en pouvant encore annoncer Christ. Mais les choses avaient déjà bien changé de face. La ruine qu'il avait prévue (Actes des Apôtres 20: 29, 30) s'accroissait, et en Asie, où il avait tant travaillé et où tous, tant Juifs que Grecs, avaient ouï la parole (Actes des Apôtres 19: 10), là même, il a la douleur de devoir dire: «Tous ceux qui sont en Asie, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène, se sont détournés de moi» (2 Timothée 1: 15). Phygelle et Hermogène, peut-être de ceux qu'il avait solennellement avertis en disant: «Je sais que d'entre vous-mêmes, il se lèvera des hommes annonçant des doctrines perverses».

Ce dernier voyage fut donc, pour l'apôtre, mélangé de joie et de tristesse. La seconde épître à Timothée nous montre où en étaient venues les choses dans l'Église. Paul fut remis en prison et subit une captivité beaucoup plus dure que la précédente, captivité d'où il ne sortit que pour marcher à la mort. Comment se retrouva-t-il à Rome dans les liens? Nous l'ignorons; mais les temps étaient bien changés. Néron s'était affranchi de toute contrainte; rien ne réprimait plus ses mauvais instincts, et il s'abandonnait sans réserve à sa cruauté et à la dissolution la plus effrénée. A son instigation, une affreuse persécution sévissait à Rome contre les chrétiens. Paul, l'ayant appris, voulut-il aller soutenir et encourager ses frères affligés, et fut-il alors saisi lui-même et jeté en prison? On peut le supposer, quand on connaît son cœur généreux et brûlant d'amour pour les saints. Sa vie ne lui était point précieuse, pourvu qu'il accomplit son service pour le Seigneur.

Combien cette captivité différa de la première! Paul ne demeurait plus chez lui, jouissant d'une liberté relativement assez grande pour prêcher l'évangile et entouré d'égards comme un citoyen romain réservé au jugement de l'empereur. Il était dans une vraie prison comme faisant partie de la secte des chrétiens, objets du mépris et de la haine, non plus des Juifs seulement, mais de tous. «J'endure des souffrances», disait-il, «jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur» (2 Timothée 2: 9). Si étroite et reculée était sa prison, si dispersés, sans doute, ses amis, qu'Onésiphore d'Ephèse avait dû le chercher soigneusement pour le trouver. Ce n'était plus le temps où ses liens étaient connus dans tout le prétoire.

L'apôtre n'était plus comme autrefois entouré de ses amis, de ses compagnons d'œuvre et de captivité, qui adoucissaient ses liens en coopérant avec lui dans l'évangile. Eraste était demeuré à Corinthe, il avait laissé Trophime malade à Milet, il avait envoyé Tychique à Ephèse, Crescens était allé en Galatie, et Tite en Dalmatie; et Démas, autrefois son compagnon d'œuvre, hélas! l'avait abandonné, «ayant aimé le présent siècle». Le vide s'était fait autour de lui. Luc, le médecin bien-aimé, seul était avec lui. Aussi l'apôtre éprouvait-il le désir ardent d'avoir auprès de lui Timothée, son enfant bien-aimé. «Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi», lui écrivait-il. «Empresse-toi de venir avant l'hiver». Il savait que sa carrière terrestre touchait à sa fin, et il désirait revoir celui qui lui était si cher, qui s'employait à l'œuvre du Seigneur comme lui-même. Il lui recommande en même temps de lui rapporter ce manteau

et ces livres qu'il avait laissés chez Carpus, en Troade, à un moment où il croyait, sans doute, revoir ce disciple.

L'hiver approchait, et Paul, au lieu de le passer à Nicopolis, avait à en supporter les rigueurs dans sa prison, Il avait besoin de son manteau. Ce n'était plus le temps où il disait: «J'ai amplement de tout, je suis comblé». Non, maintenant il était vieux, pauvre, isolé et dénué. Un dernier trait touchant de sa requête à Timothée est celui-ci: «Prends Marc, et amène-le avec toi, car il m'est utile dans le service». Il y avait eu un moment où Marc avait abandonné le service, et où Paul ensuite n'avait pas jugé à propos de le prendre avec lui; mais le Seigneur avait enseigné et fortifié Marc pour le rendre propre à servir, et Paul le reconnaît sans arrière-pensée. Quel bel exemple de grâce chez le Maître et chez son apôtre! (2 Timothée 4: 9-13, 20; 1 Corinthiens 16: 10; Actes des Apôtres 13: 13; 15: 37, 38).

Toutefois, au milieu de cette solitude et dans ces jours sombres, le Seigneur avait fait briller un rayon de lumière qui était venu réjouir son serviteur. Onésiphore d'Ephèse, chrétien au cœur dévoué, qui avait déjà rendu bien des services dans l'assemblée de cette ville, était venu à Rome et avait cherché Paul pour le voir. A cette époque de persécution, c'était s'exposer singulièrement que de témoigner de l'intérêt à un prisonnier chrétien. Mais Onésiphore ne s'était laissé ni décourager par la difficulté de trouver l'apôtre, ni effrayer par le danger. «Il m'a cherché très soigneusement», dit l'apôtre reconnaissant, «et il m'a trouvé... Il m'a souvent consolé et n'a point eu honte de ma chaîne» (2 Timothée 1: 16, 17).

Son dévouement pouvait lui coûter la vie; aussi combien le témoignage de Paul à son égard est beau! Dans nos jours de tiédeur, il serait bien à désirer que le dévouement et l'amour pour le Seigneur et les saints fussent ranimés. Onésiphore est un de ceux à qui le Seigneur peut dire: «J'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi». Paul pensait à ce jour des rémunérations, lorsqu'il dit: «Le Seigneur lui fasse trouver miséricorde de la part du Seigneur dans ce jour-là» (2 Timothée 1: 16-18; Matthieu 25: 36).

Des chrétiens de Rome, autant qu'ils le pouvaient, venaient sans doute aussi le consoler: «Eubulus et Pudens, et Linus et Claudia, et tous les frères, te saluent», dit-il (2 Timothée 4: 21). Mais combien en restait-il de ceux qu'il saluait à la fin de son épître aux Romains; combien n'y en avait-il pas qui avaient laissé leur vie pour Christ dans les cruelles tortures des jardins de Néron?

Comme nous l'avons dit, Paul avait rapporté dans sa prison des souvenirs douloureux de l'état de l'Eglise. Elle était devenue comme une grande maison, où les vases à déshonneur se trouvaient à côté des vases à honneur. Il fallait se purifier des premiers. Tous ceux d'Asie s'étaient détournés de l'apôtre et de ses enseignements. De faux docteurs renversaient la foi de quelques-uns. On avait la forme de la piété, en en reniant la puissance. Il fallait se détourner «de telles gens». Quelle douloureuse épreuve pour le cœur de l'apôtre de voir cette ruine! A cela s'ajoutaient les attaques de ses ennemis: «Alexandre, l'ouvrier en cuivre», dit-il, «a montré envers moi beaucoup de méchanceté». Était-ce le même Alexandre que nous voyons mis en avant à Ephèse par les Juifs, sans doute pour s'opposer à Paul et justifier ceux-ci? De

quelle manière Alexandre avait-il montré sa méchanceté envers lui, nous l'ignorons. Mais ces quelques mots nous font entrevoir une des souffrances de l'apôtre pour Christ (2 Timothée 2: 17-21; 3: 5; 4: 14; Actes des Apôtres 19: 33). A la fin de sa carrière, pauvre, en prison et avancé en âge, il se voyait en butte à l'abandon de la part des uns, et à la haine de la part des autres.

Et comment supportait-il toutes ces souffrances? Était-il abattu, découragé, après sa longue vie de combats et en voyant cette Assemblée qui lui était si chère être la proie des loups ravissants et des hommes qui annonçaient des doctrines de perdition. Ne lui semblait-il pas que son travail était vain? Non; il regardait en haut, à Celui en qui se trouve toute ressource, et dans son cœur il remontait jusqu'aux desseins éternels de Dieu qui ne peuvent manquer. Il était ainsi en état non seulement de supporter l'épreuve avec patience, mais aussi d'encourager les autres. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte», écrit-il à Timothée, «mais de puissance, et d'amour et de conseil. N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi, son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu, qui nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus dès avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile... Je souffre ces choses, mais je n'ai pas de honte; car je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là» (2 Timothée 1: 7-12). Voilà ce qui soutenait Paul au milieu des souffrances de toutes sortes: il avait confiance en Celui qui l'avait aimé et sauvé, et par delà les tribulations du moment, il voyait resplendir la gloire du jour à venir. «J'endure tout pour l'amour des élus», disait-il, «afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle. Cette parole est certaine; car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui» (2 Timothée 2: 10-12).

Enfin l'apôtre comparut devant César. Il pouvait se rappeler le jour où il avait présenté son apologie devant Festus, Agrippa et Bérénice et avait dit: «Plût à Dieu que vous devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens». L'esprit de courage et d'amour qui l'animait alors, brûlait sans doute toujours le même dans son cœur. Mais combien la scène était maintenant plus solennelle et plus propre à émouvoir son cœur. Il n'avait plus devant lui des hommes plus ou moins bienveillants pour lui; c'était l'empereur, le cruel Néron, qui avait déjà infligé tant de souffrances aux chrétiens détestés; c'étaient les grands de sa cour, aussi habitués que lui à voir verser le sang; c'était, sans doute, une foule de Juifs et de païens venus pour assister au procès de celui qu'on accusait d'être «une peste, un meneur de la secte des odieux nazaréens, excitant partout des séditions», et qui tous étaient avides d'entendre prononcer sa sentence de mort. Et qui était avec Paul? Quels amis étaient venus pour encourager par leur présence et leur sympathie le vieux chrétien, le combattant éprouvé, le prisonnier pour le Seigneur? Personne. La crainte de l'opprobre et de la colère des hommes les avait tous retenus. «Dans ma première défense», dit Paul, «personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné». Il était seul; oui, seul aux yeux des hommes, mais un ami fidèle, Celui qui ne manque jamais,

Celui qu'autrefois Etienne voyait par l'Esprit et qui le soutenait devant le sanhédrin, était aussi là, invisible à tous, mais présent au coeur de l'apôtre. «Tous m'ont abandonné, mais», ajouta-t-il avec une indicible expression d'amour, «le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié». Cela lui suffisait.

«Il m'a fortifié», continue Paul, «afin que par moi la prédication fût pleinement accomplie et que toutes les nations l'entendissent». Quelle prédication? Celle qu'il avait fait entendre à Félix, à Festus et à Agrippa; l'évangile qui annonce un Christ ressuscité et dans la gloire; un Christ qui ouvre les yeux à la lumière céleste et fait passer de la puissance de Satan à Dieu; un Christ qui doit un jour apparaître en gloire et juger tous les hommes. Oui, le puissant et redouté empereur Néron, l'homme souillé de tant de crimes, entendit en ce jour-là le solennel appel de Dieu et, avec lui, tous ses nobles et la foule qui entourait le tribunal. Jamais semblable accusé ne s'était vu, jamais de telles paroles ne s'étaient entendues dans ce lieu. Paul accomplissait ainsi pleinement son service; c'en était le couronnement. Le Seigneur l'avait mis à part pour porter son nom «devant les nations et les rois», et il venait de le proclamer devant le plus puissant monarque d'alors (2 Timothée 4: 16, 17; Actes des Apôtres 26: 18; 9: 15).

Quel fut le résultat de cette première défense? Paul écrivait à Timothée: «J'ai été délivré de la gueule du lion» (2 Timothée 4: 17). Néron fut-il saisi, comme Félix, par la puissance de la vérité et troublé dans sa conscience? Dit-il à l'apôtre: «Pour le moment, va-t'en, je te ferai appeler une autre fois?» Nous l'ignorons. Paul, cette fois, échappa à la gueule du lion.

Mais ce n'était qu'un répit, et le cher serviteur du Seigneur le savait bien. «Pour moi», écrivait-il encore à son disciple bien-aimé, après l'avoir exhorté à accomplir pleinement son service, «pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi: désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition» (2 Timothée 4: 6-8). Il attendait la mort; son sang allait être répandu comme le vin dont on faisait des libations après les sacrifices. Mais que lui importait? Pour lui, mourir était un gain; c'était aller auprès du Seigneur, ce qui était bien meilleur. Que Christ fût magnifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort, c'était ce qu'il désirait. Et Christ venait d'être magnifié devant tous dans le témoignage qu'il avait rendu en accomplissant pleinement la prédication. Que pouvait maintenant l'empereur, que pouvait le bourreau, sur celui qui se considérait toujours comme livré à la mort pour l'amour de Jésus, qui comptait sa vie pour néant, pourvu que son Maître fût glorifié? Rien.

Et quelles perspectives glorieuses s'ouvraient devant les yeux du saint apôtre? Les splendeurs du jour de Christ, la gloire de son apparition, la couronne de justice que le Sauveur poserait sur la tête du fidèle combattant, et, au-dessus de tout, le bonheur d'être pour toujours avec le Fils de Dieu qui l'avait aimé et s'était donné pour lui! C'était assez pour voiler aux yeux de Paul sa triste prison, l'abandon de tous, les souffrances, l'opprobre et la hache du bourreau, et pour le faire s'écrier en triomphe: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?

Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée?... Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (Romains 8: 35-39).

Nous ne savons rien d'une autre comparution de Paul devant Néron, rien de sa sentence, rien de sa mort. Le témoignage des anciens historiens ecclésiastiques est que, comme citoyen romain, il fut décapité vers l'an 67. «Absent du corps», il est «présent avec le Seigneur», et il attend avec tous les autres martyrs et aussi avec tous les croyants, le moment où Jésus reviendra en gloire.

Qu'il nous soit donné d'imiter sa foi, considérant l'issue de sa conduite!

Pensées

ME 1890 page 12

En Eden, Adam était innocent et responsable, mais il n'y avait en lui ni justice, ni sainteté.

ME 1890 page 80

La justice de la loi me retient en deçà de la croix, la justice de Dieu me place au delà de la croix.

ME 1890 page 120

Un homme est toujours caractérisé par ce qui est son objet. S'il aime l'argent, il est avare; le pouvoir, il est ambitieux; le plaisir, il est frivole. L'objet du chrétien est Christ.

ME 1890 page 200

La parole de Dieu atteint la conscience, car aucun homme n'est un incrédule dans sa conscience

ME 1890 page 300

Que savez-vous des anges? (Colossiens 2: 18). Comment savez-vous qu'ils peuvent vous entendre? Vous dites que c'est une grande chose d'avoir un ami à la cour? Alors, vous niez que vous êtes en Christ. Nous l'avons comme médiateur pour notre faiblesse, et j'ai plus confiance en son coeur qu'en celui des anges. Il a été un homme dans mes circonstances, ce que n'ont pas été les anges, et sait ce que je sens.

Le Seigneur ne nous a pas jeté la bénédiction du haut du ciel, mais il est venu lui-même nous l'apporter.

ME 1890 page 320

Il n'y a pas proprement de sainteté pour nous sans la certitude du salut.

La sainteté est la séparation, en vivante communion, pour Dieu qui est saint.

ME 1890 page 340

Une âme poursuivie par le courant du mal, n'a qu'à se réfugier dans l'amour de Dieu. Voilà son lieu de sécurité.

Nous chrétiens, nous sommes déjà dans la lumière d'éternité.

ME 1890 page 400

Il n'y a qu'un seul Jésus! Tout autre prince, entouré de tels hommes, aurait déjà renouvelé maintes fois le ministère.

Méditations sur le livre des Juges - Rossier H.

ME 1889 page 381 – ME 1890 page 13

Avant-propos

Du livre de Josué à celui des Juges, le contraste est immense. Josué, type frappant de l'Esprit de Christ en puissance (*), conduit Israël à la conquête du pays de la promesse et l'y fait demeurer en paix. Le livre des Juges nous présente un ordre de choses tout différent. Prenant pourpoint de départ les bénédictions conférées par l'Eternel en Canaan et confiées à la responsabilité du peuple, il nous montre ce qu'Israël en a fait. A-t-il justifié la confiance que Dieu mettait en lui? A-t-il vécu à la hauteur de ses privilèges? Ce livre va nous donner la réponse.

(*) Voyez: [Méditations sur le livre de Josué, par H.R. 1884.](#)

L'histoire d'Israël a sa contre-partie dans celle de l'Eglise. L'épître aux Ephésiens est comme le livre de Josué du Nouveau Testament, car elle nous présente l'Assemblée introduite dans le ciel, pour y jouir de toutes bénédictions spirituelles en Christ, et livrer le combat, non plus comme Israël «contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» (Ephésiens 6: 12). Le livre des Juges correspond à la seconde épître à Timothée. L'Eglise n'étant pas restée à sa hauteur primitive, il y a, comme pour Israël, des documents divins qui constatent son infidélité, et montrent le peuple de Dieu, après l'abandon du premier amour, descendant par le chemin du déclin jusqu'à l'abîme d'une ruine complète et irrémédiable. Cette histoire d'Israël et de l'Eglise, l'homme, quel qu'il soit, la refait toujours. Oui, tel est le chemin de l'homme béni de Dieu, mais responsable. Depuis Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Israël, d'Israël aux nations, des nations à l'Eglise, une même lamentable histoire se renouvelle. Ah! comme nous voyons, dans cette Parole divine, le tableau de ce que nous sommes, mais, béni soit-il, comme nous apprenons aussi à connaître Dieu! Il nous exhorte, nous conjure sans cesse: Prends garde, dit-il, de laisser échapper de tes mains les bénédictions dont je les ai remplies! Reviens à moi quand tu t'es écarté! Mais il ne se borne pas aux avertissements; déployant devant nous les richesses de sa grâce, il nous montre que Lui a des ressources quand nous avons tout perdu, que sa voix est puissante pour réveiller l'homme endormi parmi les morts, son bras pour délivrer ceux que leur infidélité avait replacés sous l'esclavage; qu'il y a un combat de la foi préparé pour les temps fâcheux; qu'il existe, parmi les décombres amoncelées par l'homme, un chemin inconnu à l'oeil de l'aigle, familier à la foi, praticable au plus simple d'entre les simples; il nous montre, en un mot, qu'en un temps de ruine Dieu peut être aussi pleinement glorifié qu'aux temps les plus prospères de l'Eglise.

Chapitres 1 à 3: 4

Chapitre 1: 1-16 : Introduction - Condition d'Israël à la mort de Josué

Les versets 1 à 16 du chapitre 1^{er} servent de préface au livre des Juges. «Et il arriva, après la mort de Josué...» Ces paroles sont le point de départ du livre tout entier. Il n'est pas encore proprement question du déclin, mais de ce qui le précède, car le récit qui va suivre est dominé par le fait que Josué, type de l'Esprit de Christ en puissance, n'était plus là. De même aussi, le temps d'activité sans mélange de l'Esprit de Dieu dura peu dans l'histoire de l'Eglise. Sans doute, comme au temps des «anciens dont les jours se prolongèrent après Josué» (2: 7), la présence des apôtres fut une digue à l'invasion du mal, mais, dans les deux cas, la présence et l'activité de certains principes délétères faisaient pressentir l'invasion prochaine du déclin, dès que l'obstacle au mal serait ôté.

En apparence, tout va bien au milieu d'Israël. Les tribus prennent leurs positions en face d'un monde ennemi. Elles interrogent l'Eternel, pour savoir qui montera le premier contre le Cananéen. Dieu répond: «Juda montera; voici, j'ai mis le pays en sa main» (versets 1, 2). Cette parole était très claire, et Juda pouvait compter implicitement sur la fidélité de Dieu à sa promesse; mais déjà la simplicité de foi lui manque et sa dépendance de l'Eternel a plus d'apparence que de réalité. «Et Juda dit à Siméon, son frère: Monte avec moi dans mon lot, et faisons la guerre au Cananéen; et moi aussi j'irai avec toi dans ton lot. Et Siméon alla avec lui» (verset 3). Juda semble se défier de ses forces, mais, au lieu de regarder au Dieu d'Israël pour trouver en lui sa ressource, il la cherche en Siméon, et manque en réalité de confiance en l'Eternel. Il est vrai qu'il ne s'allie pas aux ennemis de Dieu; s'il manque de foi, il recourt à son frère Siméon, rien qu'à son frère; mais déjà, sous prétexte «d'avancer l'oeuvre de Dieu», nous voyons poindre le principe des alliances ou associations humaines volontaires — principe dominant actuel de toute activité dans la chrétienté. Dieu avait-il besoin de Siméon pour donner à Juda la part de son héritage? Le résultat de cette action commune fut magnifique en apparence; Josué 19: 9, nous apprend que «la part des fils de Juda était trop grande pour eux». Mais le lot des fils de Siméon ne fut pas le meilleur, car il fut pris de ce que Juda ne pouvait conserver; ils reçurent ainsi leur héritage du superflu d'un autre, à la dernière limite méridionale du pays d'Israël, aux confins qui regardent le désert. Ce n'est pas que Dieu désavoue l'une ou l'autre tribu, car il est dit (verset 4): «L'Eternel livra le Cananéen et le Phérézien en leur main»; mais le combat entrepris sur le pied d'une alliance *humaine*, se ressent plus ou moins de son origine et en porte le caractère. Les alliés saisissent Adoni-Bézek, et «lui coupent les pouces des mains et des pieds» (verset 6). Etait-ce donc ce que Dieu commanda jadis et ce que Josué fit aux rois de Jéricho, d'Aï, de Jérusalem, de Makkéda, et à tous les rois de la montagne et de la plaine? Non certes; cette mutilation de l'ennemi est simplement dans l'ordre des représailles humaines. C'était aussi la coutume d'Adoni-Bézek (verset 7), une manière d'humilier son ennemi tout en le gardant à sa cour, car sa présence rehaussait la gloire du vainqueur. De pareils faits se reproduisent dans l'histoire de l'Eglise. Que de fois elle a fait montre de ses victoires passées pour s'exalter à ses propres yeux et se faire valoir aux yeux des autres! L'ennemi humilié a souvent une conscience plus accessible

que le peuple de Dieu prospère. Frappé par Juda, Adoni-Bézek reconnaît avoir mal agi envers les rois vaincus, et se courbe sous le jugement de Dieu.

«Et Juda s'en alla contre le Cananéen qui habitait à Hébron (or le nom de Hébron était auparavant Kiriath-Arba), et ils frappèrent Shéshai, et Akhiman, et Thalmäi. Et de là, il s'en alla contre les habitants de Debir; or le nom de Debir était auparavant Kiriath-Sépher» (versets 10, 11). Josué 15: 14, 15, rapporte de Caleb ce que notre chapitre attribue à Juda. C'est que, dans cette occasion, Caleb, par son énergie, sa persévérance et sa foi, imprima son cachet à toute sa tribu. Tel n'était pas le caractère des premiers jours de l'Eglise, où tous n'étaient qu'un coeur et qu'une âme et marchaient avec une même foi vers le but. La prépondérance de la foi individuelle ressortira d'une manière bien plus évidente au cours de l'histoire des juges, suscités pour délivrer Israël; nous la retrouvons dans les réveils que Dieu produit de nos jours. Humiliante pour l'ensemble, elle est encourageante pour l'individu. Quel honneur pour Caleb, que Juda ait remporté la victoire! N'oublions pas, d'autre part, que chacun de nous peut aussi contribuer à donner un cachet de faiblesse à l'ensemble du peuple de Dieu. Ah! qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de Calebs au milieu de l'Eglise infidèle!

L'histoire de cet homme de Dieu nous offre un autre encouragement. La fidélité individuelle fait souche et éperonne toujours, même aux plus mauvais temps de l'Eglise, l'énergie spirituelle chez d'autres. Othniel, témoin de la foi de Caleb, est poussé à agir de même. Il fait sous lui ses premières armes, et s'acquiert un bon degré, car il devient le premier juge d'Israël. Mais il ne lui suffit pas d'être de la famille de Caleb; il combat pour la jouissance d'une *relation* nouvelle, celle de l'époux avec son épouse, et reçoit Acsa pour femme. Le chapitre 15 de Josué nous raconte ce fait dans les mêmes termes, car aux temps du déclin, comme aux jours les plus prospères de l'Eglise, la foi individuelle jouit des mêmes privilèges, aussi complets, aussi étendus dans un cas que dans l'autre. L'Eglise a été infidèle et a perdu le sentiment de sa relation avec Celui qui, par sa victoire, l'avait acquise pour lui-même, mais cette relation peut être connue et goûtée aujourd'hui dans sa plénitude par chaque fidèle.

Cette union apporte à Othniel une *possession personnelle* dans l'héritage de celui dont il est devenu le fils. Othniel a désormais un domaine à lui. Notre part ressemble à la sienne; nous réalisons notre position céleste, lorsque nous avons pris position vis-à-vis du monde et que nos coeurs sont attachés à la personne de Christ. Toutefois ce précieux domaine ne suffit pas à Acsa. Le champ du midi serait pour elle un champ stérile, si son père ne lui donnait les fontaines qui le fructifient. Acsa obtient les sources d'en haut et celles d'en bas, comme en d'autres circonstances le fidèle, traversant la vallée de Baca, d'une part la réduit en fontaines et voit de l'autre les sources du ciel la combler de bénédictions. Acsa est une femme avide, mais avide des bénédictions de Canaan. C'est une chose affreuse pour le chrétien d'être avide du monde, mais l'être du ciel, est une chose que Dieu approuve et scelle de tout son plaisir. Il répond à cette avidité par des sources abondantes, par des bénédictions spirituelles qui découlent sur nous et qui coulent de nous; il répond à l'avidité du monde par des châtiments, comme celui qui tomba sur Hacan quand il convoita l'interdit.

Le verset 16, qui clôt cette première division du livre, nous parle des «fils du Kénien, beau-père de Moïse». L'histoire de cette famille sortie de Madian et alliée de Moïse, est pleine d'intérêt. Lorsque Jéthro, après avoir visité Israël au désert, s'en fut retourné dans son pays (Exode 18: 27), Moïse demande à son fils Hobab de «servir d'yeux» au peuple d'Israël, pour le conduire dans les campements du désert (Nombres 10: 29-32), et, malgré son refus, ses fils firent comme Caleb, et suivirent fidèlement les marches du peuple de Dieu (Juges 4: 11; 1 Samuel 15: 6). Semblables à Rabab, ces enfants d'un étranger d'entre les nations, montèrent de Jéricho, la ville des palmiers (1: 16; conf. Deutéronome 34: 3), pour être associés au sort d'Israël. Ils firent comme Ruth, en s'attachant à Juda pour ne plus le quitter. Comme Othniel, ils s'allièrent à la famille de Caleb, et dans cette famille ils eurent plus spécialement pour chef le fidèle Jahbets, le fils de douleur, qui fit des demandes intelligentes au Dieu d'Israël, et à qui l'Eternel accorda ce qu'il avait demandé (1 Chroniques 2: 50-55; 4: 9, 10). C'est des Kéniens que descendirent les Récabites (1 Chroniques 3: 55; 2 Rois 10: 15; Jérémie 35), et quand la Parole clôt leur histoire, elle les loue comme de vrais Nazaréens au milieu de la ruine d'Israël. Mais, hélas! ce résidu fidèle, sorti d'entre les nations, joue aussi son rôle dans le livre du déclin. Nous le constaterons au chapitre 4, par l'exemple d'Héber, le Kénien. Je ne puis me défendre d'appliquer cette histoire des Kéniens à l'Eglise sortie d'entre les nations. Elle aussi a perdu son témoignage, mais, comme les fils de Récab parmi les Israélites, un résidu fidèle au milieu de la ruine peut marcher jusqu'au bout dans une sainte séparation du mal, en obéissant à la parole que son Chef lui a transmise.

Chapitre 1: 17-36 : Ce qui caractérise le déclin

Les versets que nous avons passés en revue signalent quelques symptômes de décadence au milieu d'un état encore florissant du peuple; nous voyons ici en quoi le déclin proprement dit consiste. Le déclin diffère de la ruine; cette dernière est la pleine maturité du déclin, comme le chapitre 2 nous la présente. L'un et l'autre reparaissent dans l'histoire de l'Eglise; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les sept épîtres de l'Apocalypse. Ephèse abandonnant son premier amour, c'est le déclin; la ruine, c'est Laodicée, qui oblige le Seigneur à la vomir de sa bouche.

En quoi donc consiste le déclin? Un seul mot le caractérise: *la mondanité*. Ce mot signifie la communauté de coeur, de principes ou de marche avec le monde. Pour découvrir l'origine de la décadence, il faut toujours remonter là. Comme ce «garde à vous» est simple! Qu'il serait facile à éviter ce piège, si le coeur des enfants de Dieu était intègre devant lui! Israël, au lieu, de déposséder les Cananéens, les craint, les supporte, s'établit avec eux; l'Eglise, vue dans son ensemble, s'allie avec le monde. Nous verrons plus tard les résultats désastreux de cette alliance; pour le moment, la parole de Dieu établit ici cette vérité, qu'Israël, ne se sépara pas des nations en Canaan.

Un second principe ressort de notre passage. Le déclin est un fait *graduel*. D'une étape à l'autre, Israël en descend la pente jusqu'au moment solennel où l'ange du Seigneur quitte sans retour Guilgal pour Bokim. Ce qui est vrai d'Israël et de l'Eglise (Apocalypse 2 et 3), l'est aussi des individus. Un chrétien, après avoir marché dans la puissance du Saint Esprit, donne au

monde une petite place dans son coeur, mais peu à peu envahi, subjugué par cet ennemi qu'il a cessé de combattre, il finit sa carrière dans l'humiliation cuisante de la défaite.

Les chapitres 19 à 21 de notre livre, sont la narration d'événements qui précèdent historiquement le premier chapitre. Nous reviendrons à l'occasion sur ce détail, mais je le mentionne ici pour faire ressortir un troisième principe, en apparence contradictoire du second, c'est que l'état moral du peuple était entièrement perdu, avant que Dieu l'eût livré à ses ennemis. De même, dans l'histoire de l'Eglise, à peine le dernier apôtre eut quitté la scène, qu'un abîme effrayant se creusa entre les principes de l'Assemblée primitive et ceux des temps qui suivirent les apôtres. Les chrétiens perdirent subitement jusqu'aux notions élémentaires du salut par grâce, de l'oeuvre de la croix, de la justification par la foi (*).

(*) Voyez à ce sujet l'important traité: *Christianisme et non Chrétienté*, par J.N.D. Vevey, 1875

Ces deux principes, le déclin graduel et la déchéance subite, ont pour nous une grande portée pratique. Le premier nous met en garde contre la moindre tendance mondaine; le second nous montre que, ne pouvant rien fonder sur nous-mêmes et sur le vieil homme perdu, nous n'avons qu'à le tenir pour mort sur la croix, où le jugement de Dieu l'a placé en Christ, afin que nous dépendions entièrement de Dieu et de sa grâce.

Entrons maintenant dans le détail de notre passage.

«Juda s'en alla avec Siméon, son frère, et ils frappèrent le Cananéen qui habitait à Tsephath, et détruisirent entièrement la ville; et on appela la ville du nom de Horma», qui signifie: «*entière destruction*». Ce fait est remarquable et rappelle le livre de Josué. Juda rejette toute alliance, toute communion avec le Cananéen. Les villes fortes des Philistins sont conquises. «Et l'Eternel fut avec Juda». Mais pourquoi ce dernier ne prit-il possession que de la montagne? Pourquoi ne pas déposséder les habitants de la vallée? Hélas! il craint leurs «chars de fer». En apparence, défiant de ses forces, Juda s'était allié avec Siméon et c'était, nous l'avons vu, se défier de Dieu en une mesure. La crainte de la puissance du monde suit le manque de confiance en la puissance de Dieu. N'avaient-ils pas jadis, en un jour de victoire, brûlé au feu les chars de Jabin? (Josué 11: 4, 6, 9). Dieu n'avait-il pas promis à la maison de Joseph, qu'elle «déposséderait le Cananéen, quoiqu'il eût des chars de fer et qu'il fût fort?» (Josué 17: 18). Qu'était-ce donc pour l'Eternel que des chars de fer? Lorsque notre confiance en lui et en ses promesses est ébranlée, nous disons comme les espions envoyés par Moïse pour reconnaître le pays: «Nous y avons vu les géants, fils d'Anak; et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux» (Nombres 13: 34).

Quel contraste avec Caleb! (verset 20). Ce dernier dépossède l'ennemi, et même les trois fils d'Anak, de tout son héritage. En un temps de déclin, la foi individuelle peut réaliser ce dont l'action collective est incapable.

Au verset 21, les fils de Benjamin ne dépossèdent pas le Jébusien, habitant de Jérusalem. Juda, en des jours prospères (verset 8), avait frappé cette ville au tranchant de l'épée et l'avait livrée au feu. Mais les troupes de l'ennemi vaincu sont habiles à se reformer et ne se tiennent

jamais pour battues. Le relâchement d'Israël leur offre une occasion favorable, et c'est ainsi que «le Jébusien a habité avec les fils de Benjamin à Jérusalem jusqu'à ce jour».

L'histoire de la maison de Joseph (versets 22-26), rappelle celle de Rahab, au chapitre 2 de Josué, mais avec une différence capitale: *l'oeuvre de foi* est absente. L'acte de l'homme de Luz, livrant sa ville aux fils d'Israël, est d'un traître, non d'un croyant. Joseph l'amorce en lui promettant la vie sauve. Aussi retourne-t-il au monde, après sa délivrance, au lieu de s'associer, comme Rahab, au peuple de Dieu, et rebâtit-il, dans le pays des Héthiens, ce Luz que l'Eternel venait de détruire.

Nombreuses, hélas! sont les villes que Manassé ne dépossède pas. Remarquons ce mot: «Le Cananéen *voulut* habiter dans ce pays-là». Pour le croyant affaibli, la volonté du monde a plus de force que la parole et les promesses de Dieu. Lorsqu'Israël «fut devenu fort», il rendit, à la vérité, le Cananéen tributaire, mais c'était le dominer, non pas le déposséder. La chrétienté, devenue puissante et riche, fit de même envers le paganisme. Il pouvait convenir aux voies providentielles de Dieu envers le monde qu'il en fût ainsi, mais la foi n'y était pour rien.

Ephraïm et Zabulon laissent le Cananéen s'établir *au milieu d'eux* (versets 29, 30). Désormais, le monde fait partie du peuple de Dieu. Aser et Nephthali (versets 31-33), font un pas de plus; *ils habitent au milieu des Cananéens*. Israël est submergé par eux.

Un trait encore, et le tableau sera complet: «Les Amoréens repoussèrent dans la montagne les fils de Dan, car ils *ne leur permirent pas* de descendre dans la vallée» (verset 34). Le monde obtient enfin ce qu'il cherchait; il dépouille les enfants de Dieu de leur héritage. Satan a toujours pour but de nous priver des biens qui font notre joie et notre force, et n'y réussit que trop.

Souvenons-nous de cette gradation dans le déclin. Pauvre Israël! nous le verrons bientôt abandonnant le Dieu qui l'avait tiré du pays d'Egypte, se prosterner devant les faux dieux, et, comme conséquence de son idolâtrie, opprimé et mis au pillage par ses ennemis.

Mes frères! nous appartenons *tous* à la période du déclin. Il est trop tard pour le retour collectif de l'Eglise; remontons, du moins, individuellement ce chemin glissant. Prenons garde au monde; défions-nous de ses appâts les plus inoffensifs. Soyons, en ces temps de la fin, des fidèles à qui le Seigneur peut dire: «J'entrerai chez *lui*; et je souperai avec *lui*, et *lui* avec moi» (Apocalypse 3: 20). Distinguons-nous par une sainte séparation du monde et une communion grandissante avec le Seigneur jusqu'au bout de notre carrière.

Chapitre 2: 1-5 : L'origine du déclin et sa conséquence

Un fait caractérisait le déclin: Israël n'était pas resté séparé du monde. Or ce fait même dénotait qu'il n'y avait plus de *force* en Israël pour se débarrasser de l'ennemi. Pourquoi donc une telle absence de force? Les versets que nous venons de lire, répondent à cette question. «Et l'Ange de l'Eternel monta de Guilgal à Bokim» (verset 1). Le livre de Josué, ce registre des victoires d'Israël, est caractérisé par Guilgal, endroit merveilleusement béni, où le peuple

trouvait le secret de sa force. C'était le lieu de la circoncision, c'est-à-dire, en type, du dépouillement de la chair. Il nous est dit: «En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la *circoncision du Christ*». A la croix de Christ, dans sa mort, le croyant a trouvé la condamnation absolue et la fin de la chair. A Guilgal, l'Eternel avait roulé l'opprobre d'Egypte de dessus son peuple. Délivré (en figure) de la domination de la chair qui le rattachait au monde, à l'Egypte, il pouvait enfin appartenir à Dieu seul. Ce grand fait de la circoncision est un privilège du chrétien. Mais il fallait constamment *revenir* à Guilgal; la mortification de la chair, opérée en Christ, doit être *réalisée* par le croyant. Il nous faut appliquer cette mort de Christ à nos membres dans notre marche journalière, et n'épargner aucun des fruits qui croissent sur l'arbre de la chair (Colossiens 3: 5). Le secret de notre force spirituelle se trouve dans le jugement ininterrompu de ce que nous sommes et de ce que nous produisons par nature. C'est ce qui explique les victoires du livre de Josué; les Israélites retournent toujours à Guilgal, sauf en un seul cas (Josué 7: 2), où ils subissent une défaite.

Or Guilgal avait été négligé, oublié même depuis les jours de Josué. C'est ainsi que, par le manque de jugement journalier d'eux-mêmes, les coeurs se mondanisent. L'ange de l'Eternel, représentant la puissance divine au milieu du peuple, y était resté seul et, pour ainsi dire, sans emploi, attendant qu'Israël revint à lui; il avait attendu longtemps; Israël n'était point revenu. Il ne restait à l'ange qu'à quitter ce lieu béni pour monter à Bokim, *le lieu des pleurs*. Qu'étaient-ils devenus ces jours de force et de joie, où Jéricho tombait au son des trompettes de Dieu? Et les jours de Gabaon et ceux de Hatsor? Evanouis à jamais! Les bénédictions fondées sur Guilgal, ne pouvaient renaître pour Israël; la puissance de l'Eternel n'était plus à la disposition du peuple, envisagé comme un tout. Ils étaient loin, ces temps heureux où Israël montait volontairement à Guilgal, en type jugeant la chair, afin de ne pas pécher et de vaincre; loin même, le jour humiliant, mais béni, d'Hacor, où le peuple jugea son péché pour y mettre fin, et fut restauré. A Bokim, Israël pleure, obligé de porter le châtiment et son irrémédiable conséquence; la restauration actuelle n'est plus possible; *Dieu ne rétablit pas ce que l'homme a ruiné*. L'Eglise a suivi le même chemin. Sa ruine durera jusqu'au bout de son histoire, comme corps responsable, comme Eglise visible ici-bas. Elle aussi, devenue infidèle, a fini par s'établir au milieu du monde et n'est plus qu'un mélange corrompu de toute sorte d'iniquités qui durera jusqu'à la fin. Dieu la compare à une grande maison contenant des vases à honneur et d'autres à déshonneur. Et toutefois le moment viendra, où l'histoire de la responsabilité de l'homme étant close, le Seigneur se présentera son Eglise, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, parée d'une éternelle jeunesse. En ce temps, il sera dit d'elle comme de Jacob, non pas: Qu'est-ce que l'homme a fait, mais: «Qu'est-ce, que Dieu a fait?» (Nombres 23: 23).

Ce n'est pas un sentiment d'humiliation qui remplit, à Bokim, le coeur de ce pauvre peuple; il est là, versant des larmes et ne trouvant pas d'issue, car il n'y en a pas. Nous rencontrons dans le courant du livre des temps de délivrances partielles et même un commencement d'humiliation véritable (10: 15, 16). Mais la restauration d'Israël est réservée à un jour futur. On en a comme un avant-goût sous Samuel juge et prophète, type du Christ,

vrai prophète et vrai juge. C'est comme l'aurore d'un temps nouveau, image d'une aurore future où Israël retrouvera par l'humiliation sa place de bénédiction comme peuple de Dieu. Samuel convoque le peuple à Mitspa (1 Samuel 7). Mitspa est le lieu de l'humiliation et non pas seulement le lieu des pleurs. Là, «ils puisèrent de l'eau et la répandirent devant l'Eternel, et jeûnèrent ce jour-là, et dirent: Nous avons péché contre l'Eternel». Là, ils abandonnèrent leurs faux dieux, et ce fut le premier début d'une ère de bénédictions qui brilla de tout son éclat sous les règnes de David et de Salomon.

Bokim caractérise le livre des Juges, comme Guilgal le livre de Josué. Le lieu des pleurs caractérise aussi la période actuelle de l'histoire de l'Eglise. Il n'est plus question pour elle de retourner en arrière; l'édifice est ruiné; le recrépir ne fait qu'ornier sa ruine, chose plus fatale que la ruine elle-même.

Il n'est plus question de retrouver la force perdue; l'ange de l'Eternel est monté de Guilgal à Bokim. Le Seigneur hait les prétentions à la force en un jour tel que le nôtre; l'activité de l'homme et de la chair que l'on voit s'étaler de tous côtés, n'a rien à faire avec la puissance de l'Esprit. Ceux qui crient bien haut: La puissance de Dieu avec nous, me font penser aux foules qui entouraient Simon, le magicien, disant: «Celui-ci est la puissance de Dieu, appelée la grande» (Actes des Apôtres 8: 10), et à Laodicée qui dit: «Je suis riche», et qui ne connaît pas qu'elle est malheureuse, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nue. Cependant, ne l'oublions pas, si l'Eglise comme témoin collectif, a manqué, le Seigneur conserve un témoignage à Christ au milieu de la ruine. Ce témoignage reconnaît la déchéance et pleure sur elle en la présence de Dieu. Nous trouvons quelque chose de semblable en Ezéchiël 9: 4. Les hommes de Jérusalem qui gémissent et soupirent, sont marqués au front par l'ange de l'Eternel; ils sont un peuple humilié, comme en Malachie 3 (versets 13-18). On trouve deux partis dans ce chapitre de Malachie: ceux qui disent (verset 14): «Quel profit y a-t-il à ce que nous marchions dans le deuil devant l'Eternel des armées?» et les fidèles, un résidu faible et abaissé, qui vont se parlant l'un à l'autre, reconnaissant la ruine, mais attendant le Messie qui seul peut leur apporter la délivrance. Ceux-là ne disent pas: «Quel profit y a-t-il?» Leur abaissement est profitable, car il les fait regarder vers Celui qui «de la poussière fait lever le misérable, de dessus le fumier élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles» (1 Samuel 2: 8). Croyants, prenons cette place, nous aussi; ne soyons point indifférents à l'état de l'Eglise de Dieu dans ce monde; pleurons, car nous y avons tous contribué. Contentons-nous, comme Philadelphie, d'avoir peu de force, et nous entendrons le Seigneur nous dire de sa voix consolante: Moi, j'ai la clef de David, la puissance est à moi, ne crains pas; je la mets tout entière à ton service!

Aux versets 1-3, l'ange de l'Eternel parle au peuple. Dieu avait-il manqué à son alliance? N'avait-il pas accompli tout ce dont sa bouche avait parlé? Israël avait rompu l'alliance. «Pourquoi avez-vous fait cela?» Comme une pareille question cherche la conscience et la sonde! Pourquoi? Parce que, j'ai préféré le monde et ses convoitises à la puissance de l'Esprit de Dieu, les idoles, au regard ineffable de la face de l'Eternel! Qu'était-ce donc que le cœur naturel de ce peuple, qu'est-ce que le nôtre? Israël pleure, mais il sacrifie (verset 5). Combien

touchante est la grâce qui pourvoit au culte au milieu de la ruine! *Le lieu des pleurs est un endroit de sacrifice*, et Dieu accepte les oblations faites à Bokim.

Chapitres 2: 6 à 3: 4 : La ruine dans les rapports d'Israël avec Dieu

Les versets 6 à 9 du chapitre 2 sont la répétition de Josué 24: 26-31, et rattachent immédiatement l'histoire du déclin à celle du peuple avant sa chute. Il y eut encore des anciens après Josué pour aider et encourager le peuple, comme il y eut des apôtres pour l'Eglise. Mais, comme aux jours de ces anciens, les principes destructeurs de l'Assemblée étaient déjà à l'oeuvre du temps des apôtres. Le judaïsme, la mondanité, la corruption, autant de choses auxquelles Paul s'opposait par la puissance de l'Esprit de Dieu, mais avec la certitude qu'après son départ entreraient des loups dévorants qui n'épargneraient pas le troupeau. La fin du chapitre 1 nous a montré le déclin d'Israël dans ses rapports avec le monde, les versets que nous venons de lire nous présentent sa ruine dans ses rapports avec Dieu. Ce passage nous donne un résumé de tout le livre des Juges. La mondanité et l'idolâtrie se suivent. Dans la mesure où nos coeurs se portent vers le monde, ils se détournent de Dieu; de là, à abandonner l'Eternel et à le remplacer par des idoles, il n'y a qu'un pas. On rencontre aussi cela dans la vie individuelle des chrétiens. Ce n'est pas sans but que l'Esprit nous adresse l'exhortation solennelle: «Petits enfants, gardez-vous des idoles» (1 Jean 5: 21). Si nous nous associons au monde, les objets qu'il adore viennent s'établir en maîtres dans nos coeurs et y prendre la place de Christ.

Deux choses dénotent le bas état de la génération qui suivit Josué. Elle «ne connaissait pas l'Eternel, ni l'oeuvre qu'il avait faite pour Israël» (verset 10). La connaissance personnelle de Christ, et celle de la valeur de son oeuvre faisant défaut, l'écluse est ouverte au débordement du mal. C'est ce qui arriva à Israël: «Ils abandonnèrent l'Eternel, et servirent Baal et Ashtaroth» (verset 13). Alors la colère de l'Eternel s'embrasa contre le peuple; il les livra aux ennemis *du dehors* qui les pillèrent (2: 14), et laissa l'ennemi *du dedans* à leurs côtés (3: 3). L'ennemi dans la maison de Dieu, c'est le symptôme caractéristique des derniers temps. Les nations, dont le chapitre 1 de l'épître aux Romains décrit le terrible état moral, sont maintenant établies avec tous leurs principes de corruption (2 Timothée 3: 1-5), au milieu de cet édifice, si beau jadis, quand il sortait des mains de son architecte, mais confié par lui aux mains humaines, et contenant dès lors au milieu de matériaux propres à être brûlés, le triste mélange des vases à honneur et à déshonneur.

En cela consiste le jugement de Dieu sur sa maison, qu'il y laisse subsister ces choses. Combien les chrétiens s'en rendent peu compte! Mais le Dieu qui juge est aussi un Dieu qui a pitié (verset 18). Israël gémit sous l'oppresseur; alors l'Eternel arrête ses yeux sur ce peuple, en faveur duquel il avait fait de si grandes choses, et lui suscite des libérateurs. Telle est l'histoire que nous allons voir se dérouler dans le livre des Juges. Le résumé nous en est ici donné d'avance. Il y a des réveils, puis un moment de repos et de bénédiction. Les chaînes rompues pour un temps, l'ennemi réduit au silence, Dieu laisse le peuple à lui-même; alors il retombe dans l'idolâtrie comme auparavant. «Ils n'abandonnaient rien de leurs actions, ni de leur voie obstinée» (verset 19).

Que reste-t-il à faire encore? Une chose digne de Dieu! Dans sa grâce, il se sert de l'infidélité et de ses conséquences pour bénir son peuple. En laissant subsister les nations, Dieu n'a pas seulement en vue le châtement; il veut aussi «éprouver par elles Israël, s'ils garderont la voie de l'Eternel pour y marcher, comme leurs pères l'ont gardée» (2: 22); en un mot, s'il se sépareront du mal. De même, en 2 Timothée, Dieu se sert du mélange des vases à honneur et à déshonneur pour éprouver les coeurs des fidèles et les bénir. «Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 2: 21). Quelle description des caractères d'un fidèle en des temps fâcheux! C'est que, même au plus bas de la ruine, Dieu nous montre un chemin qui le glorifie autant qu'aux plus beaux jours de l'Eglise.

En laissant subsister ces nations pour éprouver Israël, l'Eternel avait encore un autre but (3: 4): «Pour savoir», dit-il, «s'ils écouteront les commandements de l'Eternel, qu'il avait commandés à leurs pères par Moïse». La bénédiction que Dieu avait en vue était de ramener le coeur d'Israël à cette *Parole* qu'il avait donnée au commencement et qui était leur seule sauvegarde. Il en est de même aujourd'hui. «Mais toi», dit l'apôtre à Timothée, dans l'épître du déclin, «demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus» (2 Timothée 3: 14, 15). L'état de la chrétienté nous a-t-il poussés à prendre ici-bas une position de séparation pour Dieu et à nous tenir collés à sa Parole? A moins que nous ne possédions ces caractères, nous ne pouvons être le témoignage de Dieu pour un temps de ruine. Les fidèles de Philadelphie étaient marqués de ce sceau, car Celui qui leur parle est lui-même le *saint* et le *véritable*, et eux, marchant dans sa communion, avaient *gardé sa Parole* et n'avaient *pas renié son nom*. Ce sont aussi les caractères des futurs enfants du royaume. Au Psaume 1^{er}, ils se séparent des voies des méchants et ont leur plaisir en la loi de l'Eternel, méditant dans sa loi jour et nuit.

Il est un troisième but, que la grâce avait en vue en laissant subsister les ennemis au milieu d'Israël: «Afin que les générations des fils d'Israël *connussent, en l'apprenant, ce que c'est que la guerre*» (verset 2). Quand on se laisse abattre par l'état de l'Eglise et le mal qui y domine, il semble parfois que le combat n'ait plus de raison d'être, et que notre rôle soit exclusivement celui des 7000 hommes cachés, qui n'avaient pas fléchi le genou, devant Baal. C'est une grave erreur. En un temps de ruine, il y a des Elie; la lutte est plus que jamais nécessaire. Le combat chrétien n'est pas, il est vrai, contre le sang et la chair, comme celui d'Israël, mais contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Ce pouvoir satanique est toujours à l'oeuvre pour nous empêcher de prendre possession des choses célestes, et pour réduire le peuple de Dieu en esclavage. Notre lutte sera donc soit une guerre de conquête, soit une guerre de délivrance. Le livre de Josué, comme l'épître aux Ephésiens, nous présente le combat qui doit nous mettre en possession de nos privilèges; le livre des Juges, comme la deuxième épître à Timothée, plus spécialement le combat pour la délivrance du peuple de Dieu. «Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus

Christ», dit l'apôtre à son fidèle disciple (2 Timothée 2: 3). «Endure les souffrances, fais l'oeuvre d'un évangéliste», dit-il plus loin, et il ajoute: «J'ai combattu le bon combat» (2 Timothée 4: 5, 7).

Quelle bonté de Dieu, dans ce temps d'affaissement général, d'avoir laissé subsister l'ennemi, afin que nous apprenions ce que c'est que la guerre. Le combat chrétien ne cessera jamais ici-bas, mais le Seigneur dit: Aie confiance en moi, j'ai mis devant toi une porte ouverte et j'ai des récompenses pour celui qui vaincra. Que Dieu nous donne d'avoir à coeur la délivrance de son peuple, soit pour atteindre des âmes par l'évangile, soit pour les affranchir en les délivrant de leurs liens au moyen de l'épée à deux tranchants de l'Eternel.

Chapitres 3 à 12 - Les réveils

Chapitre 3: 5-11 : Othniel

Nous l'avons vu, il est très important de comprendre que l'Eglise ayant été infidèle à l'appel de Dieu, la possibilité d'une restauration d'ensemble n'existe pas pour elle ici-bas. Les réveils mêmes que Dieu produit, faussent parfois, à cet égard, les pensées des chrétiens, surtout quand ils appartiennent à l'une de ces restaurations partielles créées par l'Esprit de Dieu. Des regards bornés, un coeur souvent étroit, habitués à n'embrasser et à n'aimer de l'Eglise que ce qui nous concerne immédiatement — un esprit sectaire qui nous fait appeler Eglise les misérables systèmes que les hommes ont substitués à l'édifice de Dieu, sont autant de raisons qui nous empêchent de nous rendre compte de l'état réel de l'Assemblée dans ce monde. Or pour tout chrétien habitué à dépendre de la parole de Dieu, c'est un fait indiscutable que nos jours sont des jours mauvais, dans lesquels le mystère d'iniquité agit déjà, car il y a déjà plusieurs antichrists, et l'apostasie finale se prépare. Mais un autre fait tout aussi absolu, c'est que Dieu est fidèle et qu'il ne se laissera jamais sans témoignage. Il se sert même du mal, comme nous l'avons vu au chapitre 2, pour apporter aux siens des bénédictions nouvelles. N'est-il pas toujours le Dieu qui employa Satan comme un instrument, pour amener Job dans la lumière de sa présence?

De même, dans ce livre des Juges, Dieu emploie l'oppression méritée de l'ennemi pour produire des réveils en Israël. Un mot les introduit tous: «Ils crièrent à l'Eternel». La chrétienté de nos jours discute sur les «moyens à employer pour produire des réveils». *Il n'en existe qu'un seul*, c'est le sentiment de la misère du monde, du pécheur ou de l'Eglise, qui porte l'âme travaillée à s'adresser à Dieu: «Et ils crièrent à l'Eternel». Alors l'Eternel leur envoie des libérateurs. Du chapitre 3^e au 16^e, le livre des juges va nous présenter ces réveils et leurs divers caractères.

Commençons par une remarque générale. En des temps d'abaissement moral, Dieu agit par des instruments qui tous ont quelque chose d'incomplet et portent le cachet de la faiblesse: Othniel descend d'un cadet de famille, car il est «fils de Kenaz, frère puîné de Caleb», Ehud est faible par son infirmité, Shamgar par l'instrument qu'il emploie, Debora par son sexe, Barak par son caractère naturel, Gédéon par ses relations, Jephthé par sa naissance. D'autres

juges sont cités en passant, riches, influents ou prospères (10: 1-4; 12: 8-15). Ceux-là, Dieu les emploie, sans doute, mais moins en délivrance que pour maintenir les résultats obtenus. — Nous ne sommes plus au temps de Josué ni des apôtres, au temps d'une force développée dans l'homme, qui empêchait l'infirmité de la chair de se mettre en évidence, et cependant l'infirmité même des témoins actuels, marque de la période que nous traversons, glorifie encore la puissance de Celui qui les emploie.

Nous avons déjà parlé d'Othniel, au chapitre 1^{er}, qui contient l'histoire de sa vie privée et domestique. C'était ainsi que Dieu l'avait formé pour devenir le premier juge d'Israël. Il avait combattu en vue d'acquérir une épouse, il était entré en possession d'un héritage individuel et des sources qui le fructifient. Ici, Dieu l'emploie à combattre pour les autres. Il en est toujours ainsi. Le chrétien, pour être un instrument public, doit avoir fait des progrès individuels dans la connaissance du Seigneur et dans la puissance de ses privilèges. Au peu d'ampleur et d'étendue de notre service, il n'y a généralement pas d'autre cause; nos coeurs ne sont pas assez occupés des choses célestes. Les richesses morales qu'Othniel a acquises en son particulier, se manifestent bientôt dans sa marche. Ce court verset (verset 10) mentionne de lui six choses: 1° L'Esprit de l'Eternel, la puissance de Dieu pour délivrer Israël, fut sur lui. 2° Il jugea Israël; le gouvernement lui est confié. 3° Il sortit pour la guerre, voilà le combat. 4° L'Eternel livra en sa main Cushan-Rishhathaim, roi d'Aram; c'est la victoire. 5° Sa main fut forte contre Cushan-Rishhathaim; l'ennemi est définitivement subjugué. 6° Le pays fut en repos quarante ans; Israël jouit en paix des fruits de la victoire d'Othniel. Le but de Dieu est atteint; cet homme qui n'était que de la lignée indirecte du noble Caleb, fut un instrument complet, préparé d'avance pour ce service et qui, mis à l'essai, se montra d'un métal éprouvé dans la main du divin ouvrier.

Demandons à Dieu des Othniel pour le temps où nous vivons, mais plutôt soyons nous-mêmes des Othniel, par une consécration véritable au Seigneur dans notre vie privée, par un désir croissant de nous approprier les choses célestes, par la réalisation de ces choses, et nous serons des instruments bien utiles au Maître et *préparés* pour toute bonne oeuvre.

Chapitre 3: 12-30 : Ehud

Othniel meurt; Israël retourne au mal et oublie l'Eternel. Le Dieu qui avait fortifié Othniel contre l'ennemi, fortifie maintenant Eglon, roi de Moab, en jugement contre Israël. Eglon et ses alliés s'emparent de la ville des palmiers (1: 16; Deutéronome 34: 3). C'est Jéricho, non pas sous les traits de la ville maudite, mais dans son caractère de bénédiction pour Israël. De son côté, Israël déchu se sert de l'instrument libérateur que Dieu allait employer, pour envoyer par lui un présent à Eglon, scellant ainsi son asservissement au monde, qu'il cherche à se rendre propice. Combien de *dons* sont, de nos jours, des instruments dociles pour garder les enfants de Dieu sous la domination du monde! Mais Ehud est fidèle; il se fait faire une épée à deux tranchants. C'est son premier acte et sa seule ressource. Il en est de même du chrétien en un temps de ruine; son épée à deux tranchants, sa première, sa seule arme offensive, est la parole de Dieu (Hébreux 4: 12; Apocalypse 1: 16; 19: 15; Ephésiens 6: 17). Cette épée était longue d'une petite coudée; l'arme d'Ehud était courte; celle de Goliath, qui devint l'épée de

David pour trancher la tête du géant, était proportionnée à son office. Les mesures sont différentes, mais l'arme produit le même résultat. C'est ici une épée éprouvée pour pénétrer dans les entrailles de l'ennemi de Dieu et lui donner la mort. Les coups sont différents et portent sur d'autres parties vitales, mais l'arme est divine et accomplit son oeuvre de délivrance.

Avant d'employer son arme, Ehud la ceint «par-dessous ses vêtements sur la hanche droite». Il la porte sur lui jusqu'au moment de s'en servir, et, tout en la sentant avec lui, ne la met pas en vue. On porte souvent la Parole au dehors et on la cite beaucoup, sans s'en servir. Or la Parole a *un but*. Ehud infirme commence par adapter son épée à son infirmité il la porte du côté droit. S'il la portait comme tout le monde, elle ne lui servirait de rien. Son arme doit répondre tout d'abord à son état personnel. On ne peut s'en servir en imitant les autres, pas plus que David ne pouvait se servir de l'épée de Saül. Ce qu'il fallait à David, c'était la fronde et le caillou, instruments familiers au berger.

Après avoir offert le présent à Eglon, Ehud s'en revient des images taillées près de Guilgal. Il avait, comme il le dit, «une parole secrète» pour Eglon. Il ne remporte pas une victoire publique, comme tant d'autres; ici, c'est un combat secret entre le libérateur et l'ennemi, un combat solitaire, mais dont les effets publics ne tardent pas à paraître. Ce fut le cas de celui de Christ avec Satan dans le désert. Ici, tout se passe dans le silence, sans lutte apparente et sans cri; l'ennemi est trouvé mort par ses serviteurs qui le croyaient en repos. La puissance qui asservissait Israël est anéantie par une victoire sans bruit et sans gloire due à la courte épée d'un homme gaucher. C'était une parole secrète, mais c'était «une parole de Dieu» pour Eglon (verset 20). Notre arme est divine, et voilà ce qui fait toute sa force. Comme pour Gédéon, l'épée d'Ehud était l'épée de l'Eternel. Le roi est mort, mais l'arme n'est pas retirée de son ventre. Ehud parti, les serviteurs ont sous les yeux l'instrument de la victoire; Dieu prouve, à leur confusion, que c'était cette courte épée qui avait abattu par terre l'homme orgueilleux, dont les yeux sortaient à force de graisse.

Maintenant, il ne s'agit plus seulement de victoires pour Ehud; il lui faut échapper au monde. Il tire le verrou, et sort en étranger par le portique.

Il s'agit ensuite de récolter les fruits de la victoire. Ehud sonne de la trompette dans la montagne d'Ephraïm et rassemble le peuple de Dieu. Ils enlèvent à Moab les gués du Jourdain et ne laissent passer personne. Le peuple revendique son territoire usurpé. Toute communication de l'ennemi avec lui est résolument interrompue, grâce à la vigilance des fils d'Israël. L'usurpateur est chassé et détruit, Moab ne peut plus se rejoindre des deux côtés du Jourdain. Tel doit être le résultat du combat pour le temps actuel. S'il n'a pas pour effet de nous faire rompre ouvertement avec le monde, il reste stérile et ne répond pas à l'intention de Dieu. Plus la séparation est complète, plus la paix est durable. Le pays, nous est-il dit, fut en repos quatre-vingts ans.

Chapitre 3: 31 : Shamgar

Après Ehud, il y eut Shamgar, fils d'Anath, qui remporta une victoire signalée sur les Philistins. Et lui aussi sauva Israël. L'épée d'Ehud était puissante, mais courte; Shamgar délivre au moyen d'une arme qui ne semble nullement appropriée à cet office, instrument méprisable qui ne peut servir, en apparence, qu'à pousser en avant des êtres sans intelligence! Sans prétendre découvrir des types ou des allégories, dans ce chapitre, tendance qui offre plus d'un danger dans l'enseignement, je me permets de rapprocher l'aiguillon de Shamgar de l'épée d'Ehud. Nous avons une arme, la Parole; elle est la seule, sous des aspects divers, dont l'homme de foi se sert pour le combat. Mais le monde intelligent et incrédule l'envisage souvent comme un aiguillon à boeufs. Elle est bonne, dit-il, pour les vieilles femmes et les enfants, pour les gens sans éducation, car elle est remplie de contes et de contradictions. Eh bien! sous cette forme qu'on méprise, Dieu l'emploie à gagner une bataille. Quand la foi s'en sert, elle trouve une arme là où le monde ne voit que folie, car la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. Oui, sans doute, elle est faite pour les inintelligents et s'applique à leurs besoins et à leur marche, mais ce même aiguillon peut tuer six cents Philistins.

Usons donc de la Parole telle que Dieu nous la confie, mais souvenons-nous qu'elle n'a d'effet qu'entre les mains de la foi, et quand l'âme y a trouvé pour elle-même la communion avec Dieu, la connaissance de Christ, et, avec elle, la bénédiction, la joie et la force.

Chapitre 4 : Debora et Barak

Jusqu'ici le jugement de Dieu avait livré les Israélites infidèles entre les mains des ennemis du dehors (*); une nouvelle infidélité porte pour le peuple des conséquences plus graves encore. Un terrible adversaire, Jabin, roi de Canaan, qui régnait à Hatsor (verset 2), asservit Israël et l'opprime avec ses neuf cents chars de fer. Au chapitre 11 de Josué, nous trouvons un ancêtre de ce Jabin avec des chars de guerre et la même capitale. En ce temps-là, Israël, sous l'action puissante de l'Esprit de Dieu, comprit qu'il ne pouvait y avoir aucun rapport quelconque entre lui et Jabin. Il l'anéantit, après avoir brûlé ses chars au feu et détruit sa capitale. En effet, quelle relation le peuple de Dieu pouvait-il avoir avec le monde politique et militaire, dont le domaine devait être rayé de la carte de Canaan? Hélas! tout est changé maintenant; Israël infidèle est tombé sous le gouvernement du monde. On voit l'ennemi d'autrefois ressuscité de ses cendres, Hatsor réédifié dans les limites de Canaan, l'héritage du peuple devenu le royaume de Jabin! L'histoire de l'Eglise nous offre un fait semblable: d'abord, une position d'entière séparation du monde et, par conséquent, nulle pensée de souffrir que ce dernier prit une part dans le gouvernement de l'Assemblée. Un jour, l'état charnel de l'assemblée de Corinthe l'avait conduite sur cette pente. Quelqu'un d'entre eux, lorsqu'il avait une affaire avec un autre, était entré en procès devant les incrédules et non devant les saints (1 Corinthiens 6). «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?» dit l'apôtre; et, les reprenant, il ajoute: «Je parle pour vous faire honte!» Mais quel chemin l'Eglise a-t-elle suivi dès lors? Actuellement, c'est le monde qui la gouverne. «Je sais», dit le Seigneur à Pergame, «où tu habites, là où est le trône de Satan» (Apocalypse 2: 13). Même aux jours du grand réveil

de la Réformation, on vit les saints recourir aux gouvernements du monde et s'appuyer sur eux. Aujourd'hui, les chrétiens persécutés, au lieu de se réjouir dans les souffrances pour Christ, revendiquent la protection des chefs et des puissants d'ici-bas. Le jugement sur le Hatsor de Josué, n'est plus qu'un souvenir. Israël a servi les dieux des Cananéens, après avoir pris leurs filles pour femmes, et donné ses filles à leurs fils (3: 5, 6). Cette alliance a porté ses fruits: Jabin opprime le peuple forcé, bon gré, mal gré, de souffrir son gouvernement.

(*) J'en excepte les Philistins, sous Shamgar, le court récit de la fin du chapitre 3 n'étant qu'un épisode, comme le prouve le 1^{er} verset de notre chapitre, où l'histoire générale est reprise, non pas à la mort de Shamgar, mais à celle d'Ehud.

Or ce n'est pas le seul caractère du pauvre état d'Israël en ces jours néfastes. Si le gouvernement extérieur du peuple était tombé entre les mains de son ennemi, qu'était devenu le gouvernement intérieur? Confié aux mains d'une femme! La parole de Dieu nous enseigne qu'au début, le *gouvernement* de l'Eglise fut remis à des anciens établis à cet effet par les apôtres ou leurs délégués, sous la conduite du Saint Esprit. L'ordre de l'assemblée et tout ce qui s'y rapportait tombait à leur charge et à celle des serviteurs.

Aujourd'hui, sans parler de la pauvre imitation que les hommes ont faite de cette institution divine, quand l'infidélité de l'Eglise l'en avait privée, y aurait-il de l'exagération à dire qu'une tendance à placer tout ou partie du gouvernement entre les mains des femmes, semble s'accroître de plus en plus parmi les sectes de la chrétienté? Et l'on s'en vante! Et des chrétiens osent écrire et chercher à prouver qu'il en doit être ainsi, que la chose est selon Dieu et prouve un état florissant de l'Eglise! Ils citent Debora à l'appui de leur dire. Voyons ce qu'était Debora.

Debora était une femme remarquable, une femme de foi, ayant le sentiment profond de l'état humiliant du peuple de Dieu. Elle voit *une honte* pour les conducteurs d'Israël, dans le fait que Dieu confie une position d'activité publique à une femme au milieu du peuple. Elle dit à Barak: «J'irai bien avec toi; seulement *ce ne sera pas à ton honneur* dans le chemin où tu vas, *car l'Eternel vendra Sisera en la main d'une femme*» (verset 9).

Mais tout en ayant et en exerçant une autorité de la part de Dieu, à la confusion de ce peuple efféminé par le péché, Debora conserve dans ces circonstances, qui pourraient devenir pour elle un grand piège, la position divinement assignée par la Parole à la femme. Elle ne serait pas une femme de foi sans cela. Ce chapitre nous relate l'histoire de deux femmes de foi, Debora et Jaël. Or chacune garde le caractère donné de Dieu à la femme. Où est-ce que Debora exerce ses fonctions? La voit-on, comme d'autres juges, parcourir le territoire d'Israël ou se mettre à la tête des armées? Rien de semblable et ce n'est pas sans raison, me paraît-il, que la Parole nous dit: «Elle *habitait* sous le palmier de Debora...» «et les fils d'Israël *montaient vers elle* pour être jugés» (verset 5). Toute prophétesse et juge qu'elle était en Israël, elle ne quitte pas le domaine que Dieu lui assigne. C'est là où elle habite qu'elle fait appeler Barak, au lieu d'aller à lui.

Barak est un homme de Dieu et compté par la Parole parmi les juges d'Israël. «Le temps me manquera si je discours de Gédéon, de Barak et de Samson et de Jephthé» (Hébreux 11:

32). Mais Barak est un homme sans caractère, sans énergie morale, sans confiance en Dieu. Ne vous attendez pas à voir, en un temps de ruine, les instruments que Dieu emploie posséder en leurs mains l'ensemble des ressources divines. Ce n'est pas seulement que le nombre des ouvriers est petit, mais combien les dons de l'Esprit sont peu accentués aujourd'hui, comme leur absence même est cruellement ressentie parmi les chrétiens! Son manque de caractère fait désirer à Barak d'être l'aide de la femme, alors que la femme, selon Genèse 2: 18, était l'aide de l'homme. Il rabaisse le ministère que Dieu lui a confié, et ce qui est pire, il cherche à faire sortir Debora de sa position de dépendance comme femme. «Si tu vas avec moi, j'irai; mais si tu ne vas pas avec moi, je n'irai pas» (verset 8). «J'irai bien avec toi», répond-elle. Elle peut le faire, sans sortir de sa position scripturaire. Les saintes femmes allaient avec le Seigneur Jésus, cheminaient avec lui, se faisant ses servantes pour pourvoir à ses besoins. L'acte de Debora était bon, mais le motif de Barak était mauvais, et Debora le reprend sévèrement (verset 9). Quel était au fond le motif de Barak? Il voulait bien dépendre de Dieu, mais non pas sans appui humain et visible. Le monde chrétien est rempli de telles âmes. La réalisation de la présence de Dieu est si misérable, la connaissance de sa volonté si faible, la marche si peu assurée, que, pour marcher dans le chemin de Dieu, on préfère se confier en cet intermédiaire plutôt que de dépendre uniquement et directement de Dieu. On a des «directeurs de conscience», dont on suit les avis, au lieu d'avoir le Seigneur, son Esprit et sa Parole pour guides. Que devient-on si le conducteur se trompe? tandis que Dieu, le Seigneur, son Esprit, sa Parole, sont infaillibles! La fidèle Debora n'engage pas Barak dans ce faux chemin; Barak porte les conséquences de son manque de foi.

Il monte avec son armée, et Debora avec lui. Héber, un de ces Kéniens dont nous avons parlé au chapitre 1, avait trouvé bon de se séparer de sa tribu en ces temps troublés, et était allé dresser sa tente ailleurs (verset 11). Or «il y avait paix entre Jabin, roi de Hatsor et la maison de Héber, le Kénien» (verset 17).

L'acte de Héber pouvait-il être un acte de foi? Je ne le pense pas. Il se séparait du peuple humilié, agissait comme s'il secouait de ses épaules la responsabilité du triste état d'Israël (*). Bien plus, il était en paix avec l'ennemi avoué de son peuple, et il avait fait en sorte de ne pas être inquiété par Jabin. Mais une faible femme demeurait sous la tente de Héber. Celle-là ne voulait pas d'une sécurité achetée à ce prix et ne reconnaissait pas l'alliance avec l'ennemi de sa nation. Son coeur était sans partage avec Israël. Barak remporte la victoire, et Debora, la femme de foi, cette mère en Israël, n'y joue aucun rôle. L'armée de Sisera est défaite; le chef lui-même, obligé de s'enfuir à pied, arrive à la tente de Jaël, croyant y trouver une demeure hospitalière. Jaël le cache; il demande à boire de l'eau, elle lui donne du lait, une meilleure boisson. Elle ne le traite pas, dès le début, comme un ennemi et use de grâce envers lui, mais en présence de l'ennemi de son peuple, elle est impitoyable. Son instrument pour délivrer Israël ne vaut pas même celui de Shamgar, car elle n'a d'autres armes que les outils d'une femme qui garde la tente. C'est avec eux qu'elle porte le coup fatal à la tête de l'ennemi. Comme Debora, comme toute femme de foi, Jaël ne s'écarte en rien des limites de son domaine. Elle exerce son ministère vengeur avec les armes que la tente peut lui fournir et

dans l'intérieur de sa demeure, et remporte la victoire dans cette étroite enceinte; car la femme aussi doit combattre l'ennemi, mais à la place et avec les armes spéciales que Dieu lui désigne. La foi brille ici chez les femmes. Jaël ne cherche pas un aide comme le fit Barak, elle ne dépend que de l'Eternel. Le secret de son action est entre elle et Dieu. Elle se sert de ses propres armes mieux qu'un homme ne saurait s'en servir; un seul tremblement de sa main aurait pu tout compromettre. Seule, car son mari, son protecteur naturel, est absent; seule, mais avec l'Eternel, elle combat sous sa tente, unie de coeur aux troupes rangées d'Israël. Aussi Debora, dans son cantique, dira d'elle: «Bénie soit, *au-dessus des femmes*, Jaël, femme de Héber, le Kénien! Qu'elle soit bénie au-dessus des femmes *qui se tiennent dans les tentes!*» (verset 24).

(*) C'est plus ou moins l'histoire de toutes les sectes de la chrétienté.

Barak arrive, entre et voit la victoire de cette femme. Quel sentiment d'humiliation n'a pas dû éprouver ce capitaine, en voyant l'honneur rendu par Dieu à une femme dans un chemin où lui, chef et juge, n'avait pas voulu marcher!

Oui, honneur à ces femmes! Dieu se servit d'elles pour *réveiller* les fils de son peuple au sentiment de leur responsabilité, car une fois réveillés, «ils retranchèrent Jabin, roi de Canaan» (verset 24).

Chapitre 5 : Le Cantique de Debora

L'Eternel vient d'opérer une délivrance merveilleuse par la main de deux faibles femmes et d'un homme sans caractère, exaltant sa grâce et sa puissance par l'infirmité de ses instruments. Cette victoire, nous l'avons dit, est le signal du réveil du peuple. L'Esprit de Dieu donne une expression à ce réveil par la bouche de la prophétesse. Debora et Barak décrivent et célèbrent les bénédictions retrouvées par la délivrance d'Israël.

(Verset 1). «Et Debora chanta, en ce jour-là, avec Barak, fils d'Abinoam, en disant:»

La première chose qui suit la délivrance, c'est la louange, bien différente, sans doute, en un temps de ruine, de ce qu'elle était au commencement. Jadis, quand ils sortirent d'Egypte, «Moïse et les enfants d'Israël chantèrent un cantique à l'Eternel» (Exode 15: 4); le peuple tout entier entonna avec son conducteur le chant de la délivrance. Pas une voix n'y manquait. Représentons-nous l'harmonie de ces 600.000 voix, fondues en une, pour célébrer sur le rivage de la mer, la victoire remportée par l'Eternel: «Je chanterai à l'Eternel, car il s'est hautement élevé». Toutes les femmes, Marie à leur tête, s'associant à ces louanges, répétaient les mêmes paroles: «Chantez à l'Eternel, car il s'est hautement élevé». Au chapitre 5 des Juges, quel contraste! «Debora chante avec Barak». Une femme et un homme, deux êtres seuls, deux témoins d'un temps de ruine; mais le Seigneur est présent, l'Esprit de Dieu s'y trouve, et si ces deux sont les témoins de la ruine, ils ont cependant de quoi se réjouir et célébrer la grandeur de l'oeuvre de l'Eternel. La louange retrouvée est la marque d'un vrai réveil, le premier besoin des enfants de Dieu qui se reconnaissent. Debora et Barak ne font pas bande à part, alors même que tout le peuple ne s'est pas joint à eux, ils reconnaissent l'unité du peuple et leur louange est l'expression de ce qu'Israël tout entier aurait dû dire.

(Verset 2). «Parce que des chefs se sont mis en avant en Israël, parce que le peuple a été porté de bonne volonté, bénissez l'Eternel!»

Le motif de la louange, c'est ce que la grâce de Dieu a produit dans les conducteurs et chez le peuple. Dieu reconnaît cela et encourage ainsi les siens si chancelants et si faibles.

(Verset 3). «Rois, écoutez! princes, prêtez l'oreille! Moi, moi, je chanterai à l'Eternel; je chanterai un hymne à l'Eternel, le Dieu d'Israël».

La louange appartient exclusivement aux fidèles. «Moi, moi», disent-ils. Les rois et les princes des nations sont invités à écouter; mais ils n'ont aucune part à ce cantique, car la délivrance d'Israël est leur ruine.

(Versets 4, 5). «Eternel! quand tu sortis de Séhir, quand tu t'avanças aux champs d'Edom, la terre trembla et les cieus distillèrent, et les nuées distillèrent des eaux. Les montagnes se fondirent devant l'Eternel, ce Sinaï, devant l'Eternel, le Dieu d'Israël».

Ces paroles rappellent le début du cantique de Moïse, en Deutéronome 33, auquel le Psaume 68: 7, 8, fait aussi allusion. Nous y trouvons un autre principe important du réveil. Les âmes sont poussées à remonter aux bénédictions premières, recherchant ce que Dieu fit au début, ne se dirigeant pas d'après ce qu'elles ont sous les yeux, mais se demandant: «Qu'est-ce que Dieu a fait?» C'est notre sauvegarde en un temps de ruine. Ne disons pas, comme les chrétiens infidèles: Accommodons-nous aux jours où nous vivons. En un temps dont l'apôtre Jean disait: «C'est la dernière heure», les saints avaient pour ressource «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1: 1).

(Versets 6-8). «Aux jours de Shamgar, fils d'Anath, aux jours de Jaël, les chemins étaient délaissés, etc.».

Un nouveau principe apparaît ici. Les fidèles reconnaissent la ruine d'Israël. Ils ne cherchent ni à pallier, ni à excuser le mal, mais en jugent selon Dieu. Quatre faits caractérisent cette ruine: 1° «Les chemins étaient délaissés, et ceux qui allaient par les grands chemins allaient par des sentiers détournés». Voilà ce que le joug de l'ennemi avait produit. Il n'y avait plus aucune sécurité pour le peuple sur les grands chemins, sur les chemins où tous avaient marché ensemble, car c'était là qu'on rencontrait l'ennemi, et la foule choisissait des chemins détournés, chacun selon ce que son cœur lui disait. N'est-ce pas ce qui caractérise aussi de nos jours l'Eglise de Dieu? — 2° «Les villes ouvertes étaient délaissées en Israël». Les lieux où le peuple habitait en famille et en paix, étaient abandonnés. Cette union visible du peuple avait disparu jusqu'au jour où Debora fut suscitée pour la restauration partielle d'Israël. Aperçoit-on davantage aujourd'hui l'unité de la famille de Dieu? Hélas! si un certain nombre de fidèles la manifestent, elle n'existe plus, comme ensemble, que pour la foi et dans les conseils de Dieu. — 3° «On choisissait de nouveaux dieux; alors la guerre était aux portes». Oui, l'idolâtrie était devenue la religion du peuple, qui avait abandonné Dieu, le Dieu d'éternité. Israël ayant offensé l'Eternel, était châtié par la guerre et par un ennemi qui le pressait sans relâche. — 4° «On ne voyait ni bouclier, ni pique, chez quarante milliers d'Israël». Il n'y avait plus d'armes contre le mal. Où sont-elles maintenant les armes? Qu'a-t-on fait de

l'épée de l'Esprit? Où est la puissance de la Parole, pour résister aux fausses doctrines pullulant au milieu de la chrétienté, rongant comme une gangrène, jetant dans la poussière le nom merveilleux de Christ? Pourquoi, dit le psalmiste, jetez-vous ma gloire dans l'opprobre? Même le bouclier de la foi a été jeté par terre, le mal domine, et le peuple de Dieu ne peut s'en garder.

Au milieu du désordre, la part du fidèle est de reconnaître tout le mal en baissant la tête avec humiliation. Ce n'est pas tout de connaître nos bénédictions célestes, Dieu veut que nous reconnaissons pleinement, pour nous en séparer, l'état de choses par lequel nous avons déshonoré Dieu, nous son peuple. Si nous appartenons au témoignage de Dieu, retirons-nous du mal. Le caractère le plus affreux des temps de la fin, ce n'est pas l'immoralité ouverte, quoique les mœurs soient aujourd'hui profondément corrompues, ce sont spécialement les fausses doctrines. Dans la 2^e épître à Timothée, c'est surtout à leur sujet qu'il nous est dit de nous retirer de l'iniquité, de nous séparer des vases à déshonneur. Mais cela ne suffit pas. La prophétesse ajoute:

(Verset 9). «Mon cœur est aux gouverneurs d'Israël qui ont été portés de bonne volonté parmi le peuple». C'est un autre principe. L'âme voit le bien là où l'Esprit de Dieu le produit, et s'y associe. Le cœur de Debora est avec les fidèles en Israël. Elle prend ouvertement position avec ceux qui étaient portés de bonne volonté et, reconnaissant ce que Dieu a fait au milieu de la ruine, elle dit; «Bénissez l'Eternel!» heureuse de voir ici-bas ce petit témoignage parmi les gouverneurs. Que tous nos cœurs l'apprécient, et puissions-nous répéter avec elle: «Bénissez l'Eternel!»

(Versets 10, 11). Ensuite la prophétesse, se tournant vers ceux qui jouissent en paix des bénédictions reconquises, leur dit:«Vous qui êtes montés sur des ânesses blanches», un signe de richesse et de prospérité: les fils des familles nobles et des juges possédaient ce privilège (conf. 10: 4; 12: 14). C'est comme un appel à ceux qui jouissent sans combat du fruit de la victoire. «Vous qui êtes assis sur des tapis»; ceux qui profitent d'un repos rempli de bien-être. «Vous qui allez par les chemins»; ceux qui jouissent de la sécurité acquise. Debora, dis-je, s'adresse à eux et les engage à «méditer». Ils ne sont pour rien dans cette victoire, sinon pour en goûter les fruits, car quelques-uns seulement avaient combattu, dont ils pouvaient entendre les voix au partage du butin, au milieu des lieux où l'on puise l'eau. Ce temps, il ne fallait pas l'oublier, quelque béni qu'il fût, n'était pas plus la restauration d'Israël, que les réveils de nos jours ne sont un rétablissement de l'Eglise. Si les vainqueurs pouvaient raconter les justes actes de l'Eternel envers ses villes ouvertes d'Israël, si le peuple s'était levé pour descendre aux portes et faire face à l'ennemi, ce n'en était pas moins un temps de ruine et une restauration partielle. Ah! qu'il sied bien au peuple de Dieu de nos jours, de ne pas oublier ces choses!

Mais il est pour nous des bénédictions plus grandes encore. Le ton du cantique s'exalte, les paroles s'envolent pressées de la bouche de Debora.

(Verset 12). «Réveille-toi, réveille-toi, Debora! Réveille-toi, réveille-toi, dis un cantique! Lève-toi, Barak, et emmène captifs tes captifs, fils d'Abinoam!» Le Psaume 68, cet hymne magnifique de David dont tant de passages rappellent le cantique de Debora (conf. versets 8, 9, 13, 18), célèbre la pleine restauration millénaire d'Israël, à la suite de l'exaltation du Seigneur. L'Eternel, y est-il dit, demeurera au milieu de son peuple: «L'Eternel y demeurera pour toujours... le Seigneur est au milieu d'eux». D'où peut venir cette bénédiction? Le prophète répond: «Tu es monté en haut! Tu as emmené captive la captivité. Tu as reçu des dons dans l'homme, et même pour les rebelles, afin que l'Eternel, Dieu, ait une demeure». Or les mots de ce cantique qui célèbre la plénitude des bénédictions futures, nous les entendons sortir ici de la bouche d'une faible femme en un temps de ruine, où l'Eternel a marqué le front d'Israël du signe des bénédictions perdues! «Lève-toi, Barak, et emmène captive la captivité, fils d'Abinoam!» Quel encouragement pour nous! Il est des vérités élevées entre toutes qui sont le partage spécial de la foi aux temps abaissés des juges, comme aux temps fâcheux que nous traversons. Le cantique de Moïse débordant de la joie du peuple racheté, après la traversée de la Mer rouge, célébrait *la délivrance par la mort*, pour amener le peuple à la demeure de Dieu et plus tard au sanctuaire que ses mains avaient établi. Merveilleux cantique, hymne de l'âme à son début, contemplant la victoire dont l'antitype est à la croix, hymne où le cœur exhale, comme un parfum répandu, les louanges de la délivrance, cantique toutefois qui ne l'exprime pas toute entière.

C'est une femme qui, dans un temps d'obscurité et de ruine, entonne un cantique s'élevant au delà de la mort, l'hymne de *la délivrance par la résurrection*. En effet, de qui s'agit-il ici? «Lève-toi, Barak!» Est-il question seulement du fils d'Abinoam? Nous n'hésitons pas, pour notre part, à voir en Barak un type encore mystérieux du Christ monté à la droite de Dieu, emmenant captive la captivité (cf. Ephésiens 4: 8).

Les temps s'étaient bien assombris depuis le cantique de l'Exode, et voici que l'intelligence prophétique d'une femme nous fait monter en haut avec le type d'un Christ ressuscité. Elle se réveille; ses yeux sont ouverts pour contempler une scène glorieuse, Barak se levant pour emmener la captivité vaincue, faible image de cette liberté dans laquelle Christ vainqueur nous introduit pour en jouir éternellement avec lui. Si les choses énumérées au commencement de ce chapitre caractérisent le réveil d'aujourd'hui, il en est une qui doit le caractériser entre toutes, la connaissance d'un homme glorieux monté à la droite de Dieu, d'un homme que nos yeux et nos cœurs vont chercher dans cette scène céleste où lui, le vainqueur, est entré, après nous avoir pleinement délivrés par sa mort et par sa résurrection. — Encore une fois, bien-aimés, loin de nous décourager, n'avons-nous pas lieu de répéter avec Debora: «Bénissez l'Eternel!»

(Verset 13). «Alors descends, toi, le résidu des nobles, comme son peuple; Eternel! Descends avec moi au milieu des hommes forts!»

C'est comme si Israël était appelé maintenant à descendre de ce qui est devenu son lieu d'origine, pour combattre et rendre témoignage au milieu de la scène où Dieu le laisse encore. Nous ne pouvons nous attendre, même en un temps de réveil, à voir descendre le peuple tout

entier. Ce ne sera jamais que «le résidu des nobles,» mais, privilège immense, Dieu le compte «comme son peuple», car il en est à ses yeux le représentant béni. Quelle joie le coeur des fidèles ne devrait-il pas éprouver de voir, ne fût-ce qu'un témoin, se détacher pour Dieu du troupeau qui, comme Ruben, est «resté entre les barres des étables». Nous pouvons désirer, mais non pas attendre davantage; s'il en était autrement, nous ne serions pas en un temps de ruine. Et pourtant, quelle part est la nôtre! «Eternel! descends avec moi au milieu des hommes forts». Mes frères, cela ne nous suffit-il pas? Celui qui est monté en haut est le même qui descend avec nous pour nous donner la victoire dans de nouveaux combats.

(Versets 14-18) Dieu enregistre ceux qui ont été pour lui et ceux qui, pour un motif ou l'autre, sont restés en arrière. Ephraïm, Benjamin, Zabulon, Issacar, sont descendus avec des coeurs non partagés, dans le chemin de l'Eternel. Mais voici que Ruben s'arrête à ses frontières et délibère indécis. Pourquoi donc? «Pourquoi es-tu resté entre les barres des étables, à écouter le bêlement des troupeaux?» La trompette de rassemblement n'avait pas de voix pour le coeur de Ruben. Ruben, trop prospère, voulait jouir tranquillement des richesses qu'il s'était acquises; son repos à lui était entre les barres des étables. Alors il s'arrête aux ruisseaux qui forment ses frontières. Chrétiens d'aujourd'hui, est-ce là notre position? Avons-nous suivi les nobles qui nous ont montré le chemin? En sommes-nous restés aux «grandes délibérations de coeur?» Manquons-nous de décision dans le témoignage pour Christ?

«Galaad est demeuré au delà du Jourdain». Ils n'étaient plus, ces jours où Galaad en armes accompagnait ses frères dans les victoires de Canaan. Maintenant, satisfait de sa position terrestre, — dirai-je, de sa religion terrestre? — en dehors des limites proprement dites du pays, au delà du Jourdain, il n'éprouve pas, d'autre besoin et demeure où il est. «Aser est resté au bord de la mer, et il est demeuré dans ses ports». Quand il s'agissait de combattre, où trouver Aser? A ses affaires, à son commerce. Il n'en avait pas sacrifié la moindre part pour livrer la bataille de l'Eternel. Toutefois, Debora ne s'attarde pas à la constatation du mal. Pleine de joie, elle se plaît à relater chaque trait de dévouement pour l'Eternel (verset 18). «Zabulon est un peuple qui a exposé son âme à la mort, Nephthali aussi, sur les hauteurs des champs».

Puis vient (versets 19-22) un autre caractère des fidèles. Ils ne se glorifient pas, ne pensent pas à eux-mêmes, et n'attribuant la victoire qu'à Dieu seul, en proclament le caractère céleste.

«On a *combattu des cieus*; du chemin qu'elles parcourent, les étoiles ont combattu contre Sisera». Cette partie du cantique se termine par une malédiction sans réserve sur Méroz: «Maudissez Méroz, dit l'Ange de l'Eternel; maudissez, maudissez ses habitants! car ils ne sont pas venus au secours de l'Eternel, au secours de l'Eternel, avec les hommes forts». Ceux qui, dans ces temps troublés, ne prennent pas parti pour Christ, ceux qui, tout en se réclamant de son nom et de celui du peuple de Dieu, n'ont que des coeurs indifférents pour lui, qu'ils soient maudits! «Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème, Maranatha!» (1 Corinthiens 16: 22).

Maintenant (versets 24-27) Jaël est honorée, celle qui a peu de force est bénie. «Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait; dans la coupe des nobles elle lui a présenté du caillé». Quand l'ennemi du peuple de Dieu vient à elle, cette femme use de grâce. Allant chercher ce qu'il y a de meilleur dans sa tente et honorant la dignité de Sisera, elle lui présente, le lait dans la coupe des nobles. N'est-ce pas le contraire du mépris? N'est-ce pas ainsi que nous avons à traiter les ennemis de Dieu, leur donnant pour les désaltérer et les nourrir, bien plus même qu'ils ne désirent? Les témoins de Dieu s'avancent avec la grâce au-devant des pires ennemis de Christ. Jaël est célébrée, parce qu'elle a fait cela; mais lisons la suite: «Elle a étendu sa main vers le pieu, et sa droite vers le marteau des ouvriers; elle a frappé Sisera, elle lui a brisé la tête, elle lui a fracassé et transpercé la tempe». Ah! le coeur de Jaël était néanmoins sans réserve avec le Dieu d'Israël, avec l'Israël de Dieu: quand il s'agissait de la vérité de Dieu, qu'il fallait traiter l'ennemi comme tel, elle use de la plus grande énergie. Cette femme est à ce moment, dans l'enceinte étroite de la maison, le vrai conducteur des armées de l'Eternel. Elle est au premier rang, honorée de Dieu pour remporter la victoire, car elle a un coeur non partagé pour son peuple. Maudissez Méroz, mais que Jaël soit bénie!

(Versets 28-30). Une autre scène se passe dans le palais de la mère de Sisera, dont l'orgueil est abaissé jusqu'en terre (*).

(*) Remarquez en passant que, malgré la position éminente que Dieu lui a donnée, Debora garde son caractère de femme en Israël, et montre une intelligence spéciale de ce qui a lieu dans le domaine de son sexe, de ce qui honore Jaël, la femme croyante, et de ce qui attire le jugement sur la femme hautaine. Plus tard, une autre femme, la reine de Séba, accueillie par Salomon, ne passait pas en revue les armées de ce roi, mais considérait «la maison qu'il avait bâtie, et les mets de sa table, et la tenue de ses serviteurs, et l'ordre de service de ses officiers, et leurs vêtements, et ses échansons, et la rampe par laquelle il montait dans la maison de l'Eternel» (1 Rois 10: 4, 5), avec une intelligence capable d'apprécier ce qui se passait dans ce domaine.

Le cantique de Debora se termine par ces mots: «Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Eternel! mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort dans sa force!» (versets 31). Encore une bénédiction retrouvée qui caractérise le réveil. Debora proclame son espérance. Elle regarde en avant vers le jour glorieux où, le Seigneur ayant exécuté le jugement, les saints d'Israël resplendiront comme le soleil lui-même, semblables à Celui dont le visage était, aux yeux du prophète, «comme le soleil quand il luit dans sa force» (Apocalypse 1: 16).

Au milieu de la nuit de ce monde, nous avons aussi, frères, mais bien mieux que Debora, cette espérance tout près de nous. Déjà l'étoile du matin s'est levée dans nos coeurs, déjà les yeux de la foi, perçant le voile, se réjouissent de la scène merveilleuse qu'il cache encore et qui se résume en une parole ineffable: Etre toujours avec le Seigneur!

*Et l'Epouse qui veille aux heures ténébreuses
Et qui pressent déjà ton lever matinal,
Tressaille, et saluant tes clartés glorieuses,
Jette au-devant de Toi son appel virginal.*

Et voici qu'un vent frais, précurseur de l'aurore,

*Soufflant des monts sacrés, annonce Ton retour.
Ecoutez! des sommets descend un cri sonore...
Il éclate soudain. — Hosanna! C'est le jour!*

*Hosanna! L'Epoux vient! L'Eglise est transmuée!
Pour les saints endormis, c'est le jour du réveil!
Nous montons, emportés vers Toi sur la nuée,
Comme une goutte d'eau qui retourne au soleil*

Chapitres 6 à 8 : Gédéon

Chapitre 6: 1-10 : La Parole de Dieu frappant la conscience

En dépit de toutes les bénédictions énumérées au chapitre 5, Israël ne tarde pas à retomber dans le mal et à abandonner l'Eternel. Comme châtiment de cette infidélité, Dieu le livre entre les mains des Madianites. Le peuple passe à travers toutes les phases des misères matérielles (morales pour l'Eglise) qui suivent la recherche du monde et l'abandon de Dieu. Sous Jabin, Israël manquait d'armes (verset 8); sous le joug de Madian, il est affamé, deux conséquences de notre infidélité que nous subissons toujours, quand nous cherchons notre part avec le monde. Il s'empare de nous et nous enlève nos armes; notre force nous abandonne et nous perdons tout moyen de combattre; mais les vivres aussi nous manquent, car le monde n'a jamais nourri personne, et nous le sentons à la sécheresse qui envahit nos âmes quand, dans notre folie, nous avons abandonné la moelle et la graisse de la maison de Dieu pour des moissons qui sont un pur mirage du désert. Ce fut l'expérience d'Israël; Madian ne lui «laissait point de vivres».

Alors, dans sa misère, il crie à l'Eternel. Celui-ci répond et produit un nouveau réveil, dans lequel il cherche à atteindre plus profondément que par le passé, la conscience de ce pauvre peuple. Il est intéressant de voir comment le Seigneur s'y prend pour amener ce résultat. «L'Eternel envoya aux fils d'Israël un prophète». Son nom n'est pas mentionné, car il n'importe pas; cet homme est simplement le porteur de la parole de Dieu pour placer le peuple en Sa présence. Dieu a *un* moyen de nous bénir, sa Parole qui répond à tout et doit nous suffire parfaitement. Le Psaume 119 nous présente le rôle merveilleux que la Parole joue dans la vie du fidèle. Ce Psaume dépasse en longueur tous les autres. La parole de Dieu occupe-t-elle la même place dans notre vie? Avons-nous assez le sentiment de sa valeur? Remplit-elle nos jours et nos nuits, nos pensées tout au moins, quand le temps nous manque pour nous asseoir et la méditer?

Dieu applique d'une manière pleine de grâce (versets 8-10), cette Parole à la conscience des Israélites, leur disant tout ce qu'il a fait pour eux, comment il leur donna la sortie, la délivrance, la victoire et l'entrée, et après avoir déployé devant eux toute sa bonté, il ajoute *une seule* parole: «Et vous n'avez pas écouté ma voix». Pas un mot du «comment» ils peuvent être délivrés; il ne leur ouvre pas encore le chemin pour revenir à lui. Le prophète disparaît, les laissant sous le poids de leur responsabilité en présence de la grâce. Dieu ne les avait-il pas portés dans ses bras et sur son coeur n'avait-il pas été leur nuée de feu et d'obscurité n'avait-

il pas combattu pour eux? Ai-je manqué, dit-il, à votre égard? Qu'avez-vous fait? Comme ce silence est calculé pour atteindre la conscience bien plus que tous les reproches! Celle-ci est *frappée, sinon atteinte*; mais la parole de grâce ne donne pas encore au peuple infidèle ce dont il a besoin. Israël reste sans force en présence de l'ennemi.

Chapitre 6: 11-40 : Gédéon formé pour le service

Tout le reste de ce chapitre nous montre comment Dieu opère pour créer un serviteur en ces temps de ruine, et façonner un instrument puissant qui accomplisse son oeuvre de délivrance.

Avant d'aborder ce sujet, insistons sur une vérité générale. Lorsque le peuple de Dieu, comme tel, a perdu toute force, l'âme peut trouver individuellement une force aussi grande, aussi merveilleuse, qu'aux temps les plus prospères d'Israël. Si cela est vrai, combien nos coeurs devraient désirer ardemment de posséder cette force! Sommes-nous de ceux qui s'établissent dans leur faiblesse, se mettant au niveau de ce qui les entoure, acceptant la mondanité de la famille de Dieu comme une chose inévitable ou nécessaire? Ou bien, avons-nous les oreilles de Gédéon, lorsque Dieu nous dit: J'ai à ta disposition une force sans limites?

Passons à l'histoire de cet homme de Dieu. Il était personnellement plus faible encore que son peuple: sans assurance devant l'ennemi, car se cachant, il battait son blé dans le pressoir (verset 11); sans ressources dans ses relations, car son millier était le plus pauvre en Manassé; sans force en lui-même, car il était le plus petit dans la maison de son père (verset 15); c'est un tel homme que Dieu visite et se choisit pour serviteur, un homme ayant la conscience de son manque absolu de force et qui dit: Je n'ai rien, Seigneur Eternel! «Avec quoi sauverai-je Israël?» Quand il s'agit de l'oeuvre de Dieu dans ce monde, nous trouvons donc un premier grand principe, c'est que Dieu ne demande pas ce que l'homme pourrait lui offrir et n'en fait aucun cas. Il prend pour se glorifier des instruments faibles, ayant conscience de leur infirmité.

Mais il est un second principe de la dernière importance: cette oeuvre exige que tout soit de Dieu. Avant que l'ange de l'Eternel s'assît sous le térébinthe, Gédéon avait déjà la foi. Quelque vérité qu'il eût encore à apprendre, il croyait à la parole de Dieu qui lui avait été transmise par ses pères (verset 13); de plus, il prenait place avec le peuple de Dieu: «Si l'Eternel est avec *nous*»; «l'Eternel *nous* a abandonnés», dit-il. Il ne suivait pas le chemin de Héber, et portait avec les Israélites les conséquences de leur culpabilité. Le respect pour sa parole et l'affection pour son peuple sont deux marques de la vie de Dieu en tout temps et chez tous les fidèles. Cependant Gédéon a beaucoup à apprendre. Sa foi est très faible, car il ignore la bonté de Dieu. Humble, sans doute, mais regardant à lui-même, il conclut de ce qu'il est à ce que Dieu doit être pour lui. «Maintenant», dit-il, «l'Eternel nous a abandonnés». La conséquence de notre infidélité, c'est qu'il n'y a plus d'espoir. Ainsi raisonne Gédéon. Dieu raisonne-t-il ainsi? «L'Eternel est avec toi, fort et vaillant homme!» Ah! qu'il connaît encore peu ce qu'il y a dans le coeur de Dieu, et combien d'âmes raisonnent comme lui! En outre, malgré son humilité, Gédéon n'a pas encore passé condamnation sur lui-même. Il désire offrir

quelque chose, «apporter son présent» à l'Eternel (verset 18). Ce n'est sans doute pas avec la pensée de faire quelque grande chose pour Dieu, mais tout ira bien, pense-t-il, si Dieu accepte son présent. Nous verrons la réponse de l'Eternel, mais revenons d'abord à ce principe, que Dieu seul entre en scène dans l'oeuvre de délivrance de son peuple. En premier lieu, «l'Ange de l'Eternel lui apparut». Comme à Saul sur le chemin de Damas, c'est Dieu qui commence par se révéler lui-même à l'âme de tous ses serviteurs dans la personne de Jésus. En second lieu, l'Eternel se révèle à Gédéon, comme s'associant à lui: «L'Eternel est avec toi»; en troisième lieu, c'est Lui qui imprime un caractère à Gédéon, — «fort et vaillant homme», — caractère que Gédéon lui-même, faible et se cachant dans son pressoir, n'eût jamais rêvé d'obtenir. Quatrièmement, l'Eternel le regarde «en grâce» pour se révéler, non plus *à lui*, mais *en lui*, comme le Dieu de puissance. Si Gédéon n'a pas de force, l'Eternel en a pour lui; c'est le secret qu'il lui fait connaître, car il lui dit: «Cette force que *tu as*». Cinquièmement, c'est Lui qui l'envoie: «Va avec cette force», comme Paul, serviteur de Dieu, fut envoyé «non de la part des hommes, ni par l'homme».

Enfin, Dieu lui donne la preuve de l'intérêt qu'il lui porte. Gédéon, nous l'avons vu, voudrait offrir quelque chose à l'Eternel, mais celui-ci ne peut rien accepter de l'homme *comme tel*. «Prends», dit-il, «la chair et les pains sans levain, et pose-les *sur ce rocher-là*, et verse le bouillon» (verset 20). La seule offrande que Dieu puisse accepter, c'est Christ. S'il ne reçoit pas telle quelle l'offrande de Gédéon, il accepte ce qui représente Christ dans cette offrande. Cet homme de Dieu a une intelligence bien incomplète de la valeur des sacrifices que l'Eternel avait ordonnés aux fils d'Israël; «la chair bouillie», «le bouillon dans le pot», étaient des témoins de son ignorance, mais Dieu distingue la réalité que cette faible foi recouvre et accepte l'offrande, quand Gédéon la pose «sur le rocher». Le feu du jugement monte du rocher, consumant la chair et les pains sans levain. La preuve de l'intérêt que Dieu lui porte, est en figure le jugement tombé sur Christ.

Il faut encore que le serviteur apprenne à connaître la valeur de cette oeuvre pour lui-même. D'abord il est rempli de frayeur: «Ah! Seigneur Eternel, si c'est pour cela que j'ai vu l'ange de l'Eternel face à face», mais «l'Eternel lui dit: Paix te soit; ne crains point, tu ne mourras pas!» La conséquence du jugement de l'offrande consumée, c'est *la paix* pour Gédéon. Pour être un serviteur de Dieu, il faut avoir reçu pour soi-même la connaissance de l'oeuvre de Christ et la paix qui en résulte, l'assurance d'une paix accomplie en vertu de ce qui s'est passé, entre Dieu et Christ, la certitude de ce que Dieu, non pas de ce que Gédéon, pense du sacrifice. Telle est la base de tout service chrétien. (Hélas! comme les hommes l'ont oublié!) Car, ne possédant pas la paix pour nous-mêmes, comment pourrions-nous aller la proclamer à d'autres?

Le premier résultat de ce que Gédéon vient d'apprendre, n'est pas de le pousser dans le service (encore un fait complètement oublié par les chrétiens de nos jours), mais d'en faire un adorateur. «Et Gédéon bâtit là un autel à l'Eternel, et l'appela Jébovah-shalom (l'Eternel de paix)». Il faut, avant de servir, que le croyant soit entré comme adorateur en la présence de Dieu. La Parole illustre ce fait dans une multitude de cas, celui d'Abraham et de l'aveugle-né,

entre autres. Gédéon loue le Dieu de paix et peut désormais offrir sur l'autel de l'adorateur un sacrifice que Dieu accepte.

C'est alors seulement que Dieu l'appelle comme serviteur à rendre un témoignage public. *Après l'autel du culte, l'autel du témoignage.* Ce dernier commence par la maison paternelle. Il consiste à détruire «l'autel de Baal et l'idole qui est auprès», et à leur substituer l'autel du Dieu connu de Gédéon. Le devoir positif du témoin de Dieu est avant tout de jeter bas ses idoles. Pourquoi trouve-t-on parmi les chrétiens si peu de serviteurs véritables, marchant dans la puissance du témoignage pour Christ? C'est qu'ils n'ont pas les deux autels. Et pourquoi n'ont-ils pas le second? C'est qu'ils ne se sont pas munis de bois pour le sacrifice. *Ce bois, ce sont les idoles* (verset 26). Renversons-les, n'en laissons rien subsister; commençons dans le cercle étroit de la famille. Si nous ne le faisons pas, où sera notre témoignage? Le renversement des idoles est le secret de la puissance; l'Esprit de l'Eternel ne revêt Gédéon que lorsqu'il a accompli cet acte. Nous n'avons plus comme lui des Baals de pierre et des ashères de bois, mais nous avons bien d'autres idoles et, peu semblables à lui, nous les préférons à la puissance d'une marche fidèle avec Dieu. Gédéon obéit sans hésiter, sans compromis ni restriction. Pour lui, les idoles ne sont rien, comparées à ce Dieu qu'il connaît. Ce «fort et vaillant homme» n'avait aucun courage naturel. La crainte de l'ennemi (verset 11), la frayeur de Dieu (verset 23), la crainte de la maison de son père (verset 27), le caractérisent. Il fait son oeuvre de nuit, craignant de la faire de jour; il la fait, néanmoins, parce que Dieu le lui a commandé. Ce n'est qu'au matin que les gens de la ville s'en aperçoivent. Mais Dieu qui connaissait le caractère de Gédéon, ne lui avait pas dit: Fais cette oeuvre de jour. Nous aussi, faibles que nous sommes, détruisons nos idoles en silence, quand nul oeil ne nous voit. Ne proclamons pas la chose bien haut; accomplissons ce travail difficile avec crainte et tremblement, regardant à Dieu seul dans le silence de la nuit. Le monde s'apercevra bientôt que nous avons un nouvel autel qu'il ne connaît pas, et que l'ashère n'a de valeur pour nous que comme bois à brûler. Alors le monde qui nous avait supporté jusque-là, nous haïra. C'est l'autel du témoignage qui attire sur Gédéon l'animosité de tous. Haï, mais qu'importe? car il reçoit le nom de Jerubbaal (que Baal plaide), et devient, en présence de tous, le représentant personnel de l'inanité des choses qu'il adorait autrefois.

Le témoignage de Gédéon a pour effet de convaincre son père du néant de Baal. La foi du père est moindre que celle du fils. Gédéon détruit Baal, parce qu'il a connu Dieu; Joas reçoit Dieu, parce qu'il ne reconnaît plus Baal. C'est bien peu, mais c'est quelque chose.

Mes frères, sommes-nous devant le monde des témoins de la folie de tout ce qui l'intéresse? Si nous n'avons pas gardé l'autel de Baal, avons-nous peut-être négligé de détruire «l'ashère qui est à côté?» Le chemin de la puissance est celui de l'obéissance sans restriction à la parole de Dieu. A certains moments de nos vies, la puissance a caractérisé notre service, à d'autres elle nous a manqué. Demandons-nous alors si nous n'avons pas réédifié quelque idole détruite. Il n'est pas d'action publique pour le chrétien qui ne commence par la fidélité dans le petit cercle où il est appelé à vivre.

Gédéon éprouve d'abord l'inimitié de ceux qui portent le nom de peuple de Dieu, contenue toutefois pour le moment par la sincérité de son témoignage. Madian et Amalek (verset 33) ne l'entendent pas ainsi. Si, dans leur folie, les gens de la ville cherchent à faire obstacle à leur propre délivrance, le monde s'efforce d'étouffer ce réveil qui sortirait le peuple de Dieu de l'esclavage.

Jusqu'ici, Gédéon ne faisait qu'acte d'obéissance; maintenant, l'Esprit de l'Eternel le revêt. Son premier acte de puissance est de sonner de la trompette pour réunir les tribus à sa suite. *La force d'Israël est dans son rassemblement; c'est ce que Satan et le monde craignent le plus.*

Toutefois, Gédéon, malgré sa force, ne montre pas beaucoup de confiance en Dieu. Il demande des signes pour connaître si l'Eternel veut sauver le peuple par sa main. Tous les ordres de Dieu à Gédéon sont simples et clairs, mais lorsque Gédéon demande des signes à Dieu, tout devient obscur et compliqué. Nous avons de la peine à comprendre sa pensée. Je suppose que la toison représente Israël béni de Dieu, quand la sécheresse reste sur les nations, et vice versa, car, ayant éprouvé Dieu, Gédéon le soumet à une contre-épreuve. Pauvre foi, faible confiance en Lui! Mais le Dieu de grâce, sans se laisser rebuter, fait ce que son serviteur demande. Il veut délivrer son peuple, il veut par tous les moyens soutenir le faible coeur de son serviteur, afin de l'engager dans son service et d'en faire un instrument à sa gloire.

Chapitre 7: 1-14 : Caractères des témoins de Dieu en un temps de ruine

Nous avons vu, au chapitre 6, le serviteur préparé pour l'oeuvre à laquelle Dieu le destine, les versets que nous venons de lire nous montrent les caractères des témoins de Dieu en ces temps de ruine.

Aux jours de prospérité morale du livre de Josué, quand il s'agissait de combattre, tout Israël montait à la bataille, l'unité du peuple étant ainsi manifestée d'une manière frappante. Le premier combat d'Aï (Josué 7: 1-5), la seule exception à cette règle, eut pour résultat la défaite de ceux qui y prirent part. Au temps de la ruine, il en est autrement. Quand tout le peuple monte avec Gédéon, l'Eternel dit à ce dernier: «Le peuple qui est avec toi est *trop nombreux*, pour que je livre Madian en leur main», car il y avait un danger: c'est qu'Israël se *glorifiât* contre l'Eternel, disant: «Ma main m'a sauvé». Dans les jours du déclin, Dieu réprime tout particulièrement l'orgueil qui voudrait faire jouer à l'homme un rôle dans l'oeuvre qui n'appartient qu'à Lui. La chrétienté de nos jours se vante du nombre de ses adhérents, et croit y voir un facteur dans l'oeuvre de Dieu. Si Dieu produit quelque bien, elle se l'attribue en s'en glorifiant et, comme Laodicée, se vante de ses moyens: «Je suis riche, et je me suis enrichie, et je n'ai besoin de rien».

Le premier caractère du témoignage de Dieu au milieu de la ruine est donc qu'il est peu nombreux et sans apparence.

Voici le second caractère: «Quiconque est peureux et tremble, qu'il s'en retourne et s'éloigne de la montagne de Galaad». C'était ce que déjà Moïse avait commandé aux fils d'Israël: «Qui est l'homme qui a peur et dont le coeur faiblit? qu'il s'en aille et retourne en sa

maison, *de peur que le coeur de ses frères ne se fonde comme le sien*» (Deutéronome 20: 8). Les peureux et les craintifs, ce même passage (versets 5-7) nous l'enseigne, sont ceux qui ont *quelque chose à perdre*. Un serviteur de Dieu n'ayant rien à perdre dans ce monde, parce que l'excellence de Christ lui en fait mépriser les biens, est plein de courage pour son oeuvre. Hélas! le nombre des peureux est fort grand de nos jours, comme jadis lorsque «22.000 hommes du peuple s'en retournèrent, et qu'il en resta 10.000». Pour accomplir son oeuvre, Dieu veut des coeurs non partagés, n'ayant rien à perdre et ne s'effrayant de rien, et qui ne puissent exercer une influence délétère sur ceux qui se sont mis en route sans s'embarrasser des affaires de cette vie. Les 22.000 se trouvent au butin, mais sont incapables de l'effort. Des peureux peuvent profiter du témoignage, mais n'ont pas qualité pour le porter.

Les témoins ont un troisième caractère. Dieu les met à l'épreuve pour démontrer s'ils comprennent que *tout est perte* pour ceux qui ont à gagner la bataille. «Il fit descendre le peuple vers l'eau». Se mettront-ils à genoux pour boire, ou laperont-ils l'eau avec la langue, comme lape le chien? Les uns cherchent leur aise pour jouir abondamment des bénédictions que la Providence a mises sur leur chemin, les autres, n'ayant qu'un but, remporter la victoire, ne s'en laissent pas détourner, mais goûtent l'eau en passant, et n'y trouvent qu'un encouragement pour leur service. Il est dit du Seigneur: «Il boira du torrent dans le chemin» (Psaumes 110). Quand il buvait ainsi, sa face était, résolument tournée vers Jérusalem, lieu de son agonie et de sa mort (Luc 9: 51). Rien n'entrave l'action du chrétien dans le témoignage comme de jouir de ses aises, en se reposant sur les bénédictions terrestres que la providence de Dieu lui accorde, au lieu d'en jouir en passant. Le christianisme courant se courbe sur ses genoux pour boire, rendant peut-être grâce à Dieu, mais voyant dans les bénédictions terrestres l'objet et le but de sa piété, tandis que les témoins de Dieu n'en prennent que la quantité suffisante pour continuer leur chemin. Ces trois cents lapant l'eau comme le chien, buvant dans leur main en la portant à leur bouche, étaient non seulement les dévoués, mais les humbles. Ils avaient quelque similitude avec cette pauvre Syrophénicienne qui, comparée à un chien, répondait: «Oui, Seigneur», heureuse de ne dépendre que de la grâce (Marc 7: 28). Dieu veut des témoins dévoués, mais humbles.

Ces hommes prennent en mains les trompettes du peuple, symboles du témoignage, mais ils prennent aussi les vivres. Nous ne pouvons vaincre sans être nourris. Le peuple en était la preuve, sous le joug terrible de Madian qui ne laissait point de vivres en Israël.

Avant le combat, Gédéon lui-même est appelé à faire deux expériences personnelles qui le fortifient pour la victoire (versets 9-14). La première, c'est qu'il ne vaut pas mieux en lui-même que les 22.000 peureux. «Si tu crains d'y descendre», lui dit l'Eternel. Il aurait pu répondre: Je suis courageux, j'ai déjà sonné la trompette aux quatre vents, pour rassembler Israël à la bataille; mais, non, il accepte cette humiliante vérité. Alors Dieu le place en présence de l'ennemi, nombreux comme des sauterelles dans la vallée, et lui trace son portrait par la bouche d'un de ces hommes. Ce fort et vaillant homme est comparé à un pain d'orge, nourriture grossière et sans valeur. Voilà «l'épée de Gédéon!» Belle épée, en effet, pour

frapper cette multitude! Oui! mais l'épée de Gédéon est «l'épée de l'Eternel» (verset 20), et c'est ce qui fait sa puissance.

Gédéon apprend à se connaître, mais Dieu lui révèle en même temps l'état moral de cet ennemi qu'il est appelé à combattre. C'est *un ennemi vaincu*. «Dieu», dit le Madianite à son compagnon, «a livré Madian et tout le camp en sa main» (verset 14). Pussions-nous la comprendre davantage, cette vérité, en rapport avec nos trois ennemis, la chair, le monde et Satan. La chair est crucifiée, le monde est vaincu, Satan est jugé. Cela nous remplit de courage en leur présence. Gédéon réalise toutes ces choses et se prosterne.

Chapitre 7: 15-25 : En quoi consiste le témoignage

Le passage que nous venons de lire répond à cette question: En quoi consiste le témoignage de Dieu et que fait-il en un temps de ruine? Plein de joie et de confiance, Gédéon retourne au camp d'Israël. «Levez vous», dit-il, «car l'Eternel a livré le camp de Madian en votre main». Alors, divisant les 300 hommes en trois corps, il leur met à la main «des trompettes, des cruches vides et des torches dans les cruches». Ces trois objets sont les éléments du témoignage de Dieu dans la lutte avec Satan et le monde.

Nous trouvons en détail le rôle des trompettes, au chapitre 10 des Nombres (versets 1-10). Elles étaient la voix de Dieu pour communiquer au peuple sa pensée en quatre occasions importantes: elles lui donnaient le signal du rassemblement, le signal du départ pendant ses marches, le signal du combat, celui des fêtes solennelles ou du culte. Ce que représentait autrefois pour Israël le son des trompettes, nous le trouvons aujourd'hui d'une manière bien autrement précieuse dans la parole de Dieu. C'est par elle que Dieu nous parle; c'est elle qui règle et dirige le rassemblement, la marche, le combat, le culte des enfants de Dieu. Combien ces choses sont oubliées aujourd'hui! Ne semble-t-il pas à la majorité des enfants de Dieu, que tout le christianisme consiste à porter l'évangile aux inconvertis? Gédéon entendait autrement le témoignage de la foi. Il commence où Dieu commence (Nombres 10). «Il sonna de la trompette, et les Abiézerites furent rassemblés à sa suite» (6: 34). Il est le porteur de la voix divine pour *rassembler* Israël dispersé par la ruine. Mes frères, avons-nous aujourd'hui à coeur le rassemblement des enfants de Dieu? Prenons la parole de Dieu, faisons entendre sa voix aux oreilles des saints déshabitués de l'ouïr. Montrons aux chrétiens que leur rassemblement est le but de Dieu, le but de la croix de Christ, celui de l'activité de l'Esprit dans ce monde. Montrons-leur que c'est l'ennemi qui les a dispersés et que le grand obstacle à sa puissance, c'est le rassemblement des enfants de Dieu hors du monde, et nous aurons la joie d'avoir travaillé à ce que la Parole appelle «une chose bonne et une chose agréable!» (Psaumes 133: 1). La trompette sonnait aussi pour *la marche*. Celle-ci ne peut avoir d'autre règle que la parole de Dieu. Les divergences dans la marche des enfants de Dieu ont pour cause l'abandon de cette règle. Comment ne marcherions-nous pas «dans le même sentier», si nos coeurs à tous étaient également dépendants de cette Parole, règle infaillible de chacun de nos pas?

La trompette appelait au *combat*. Ici, nous arrivons à la scène de notre chapitre. Le témoignage de Dieu est inséparable du combat, car il ne consiste pas seulement dans le rassemblement et la marche, mais dans une position ouvertement prise vis-à-vis du monde ennemi de Dieu. Nous avons à proclamer hautement que nous sommes en lutte, sans compromis possible, avec le monde. Le combat a deux buts: nous mettre en possession de nos privilèges — c'est le sujet du livre de Josué — et délivrer le peuple de Dieu asservi à l'ennemi par son infidélité. C'est ainsi qu'il est envisagé dans le livre des Juges. En Josué, tout Israël doit monter à la conquête de Canaan; ici, la lutte est réservée à un certain nombre de témoins, champions de l'Eternel pour la délivrance du peuple captif.

La trompette sonnait pour les *fêtes solennelles*. La parole de Dieu seule définit et règle le culte. Nous ne faisons que mentionner ce sujet, qu'il n'est pas opportun de traiter ici.

Les cruches vides sont un second élément du témoignage. Elles faisaient, sans doute, partie des vases qui avaient contenu les vivres du peuple (verset 8). Vides maintenant, elles n'avaient aucune valeur, mais Gédéon, enseigné de Dieu, sut en faire usage à Sa gloire. Un passage de la Parole (2 Corinthiens 4: 1-10) fait directement allusion à cette scène. L'apôtre Paul y parle de la position qu'il prend comme témoin vis-à-vis du monde. Il a à « manifester la vérité », à porter « la lumière de l'évangile de la gloire du Christ » devant les hommes, puis il ajoute (verset 7): « Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous ». Un vase de terre, telle est la « chair mortelle » du grand apôtre des gentils. Des cruches vides représentaient ce que Gédéon et ses guerriers étaient eux-mêmes. La leçon que leur chef venait d'apprendre au camp de Madian, les 300 devaient aussi la réaliser individuellement. Comme le vase de terre de Paul, ces cruches vides n'étaient propres qu'à être brisées. Quand Dieu suscite un témoignage, il ne se glorifie que par des instruments brisés. Il porte son évangile aux nations par un Saul renversé dans la poussière sur le chemin de Damas, et glorifie l'excellence de sa puissance en un Paul qu'il continue à briser jusqu'au bout: « Etant dans la tribulation de toute manière », dit l'apôtre, « mais non pas réduits à l'étroit; dans la perplexité, mais non pas sans ressource; persécutés, mais non pas abandonnés; abattus, mais ne périssant pas; portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus... »

A quoi servaient donc ces cruches vides? A contenir les torches, troisième et suprême élément du témoignage de Dieu; à porter dans leur sein ce trésor, la lumière de Dieu, afin que, comme dit l'apôtre, « la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (2 Corinthiens 4: 10). Si les trompettes représentent la parole de Dieu en témoignage, et les cruches nous-mêmes, qu'est-ce que les torches sinon la vie de Jésus, la lumière de Christ? Les deux premiers éléments ne servent qu'à produire le troisième au milieu des ténèbres. Les hommes de Gédéon sonnèrent des trompettes et brisèrent les cruches (7: 19), et la lumière resplendit tout autour d'eux. Il en est ainsi des témoins d'aujourd'hui: « Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus »; c'est Dieu lui-même qui prend soin de briser les vases, « afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle » (2 Corinthiens 4: 11). Il n'est pas dit: la vie de *Christ*, mais celle de *Jésus*, la vie de cet homme qui

a traversé le monde en sainteté. Nous sommes appelés à représenter ici-bas *l'homme Jésus, tel qu'il y a vécu*, et c'est en cela que consiste notre témoignage.

Il n'y a pas un seul chrétien dans ce monde qui ne puisse être le porteur de ces trois éléments du témoignage de Dieu. Pourquoi donc s'en trouve-t-il si peu? C'est qu'ils ne font pas de ces éléments ce que Dieu veut qu'ils en fassent. Il faut sonner de la trompette, il faut que les cruches soient brisées, la lampe ne doit pas être mise sous le boisseau. Sommes-nous à l'aise ici-bas, avons-nous dans ce monde ce qu'il nous faut, sommes-nous aimés, respectés des hommes? N'avons-nous jamais fait quelque-une des expériences de l'apôtre, tribulations, perplexités, persécution, abatement? Ah! dans ce cas, nous sommes malheureux, car nous n'avons rien. Dieu ne nous a pas jugés dignes de porter quelques rayons de la lumière de Christ devant le monde. Bienheureux ceux qui sont brisés. «Bienheureux... bienheureux», disait le Seigneur; et il ajoutait: «Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux».

Les trois cents, se tenant chacun à sa place assignée autour du camp, criaient: «L'épée de l'Eternel et de Gédéon!» Le monde est mis en déroute par ce simple cri! Rendez témoignage à Christ, représentez-le d'une manière vivante, en ne tenant aucun compte de vous-mêmes, que l'épée à deux tranchants de l'Eternel soit votre arme: toute la puissance de Satan et du monde ne pourra vous résister. Occupés de leur tâche glorieuse, Gédéon, ni ses compagnons, n'étaient en danger d'aller s'asseoir sous les tentes de Madian que le jugement de Dieu allait renverser, car ils trouvaient leur sécurité et leur force, malgré leurs cruches brisées, avec les trompettes d'Israël et les torches éclatantes de Dieu.

Un fait encourageant, c'est que le témoignage appelle le témoignage. Les 300 sont employés de Dieu pour réunir le peuple. Les hommes d'Israël se rassemblèrent et poursuivirent Madian (verset 23), et tous les hommes d'Ephraïm se rassemblèrent (verset 24) et eurent part à la poursuite et au butin de l'ennemi. Nous verrons cela, si nous sommes fidèles. Soyons des témoins de Christ, et nous réveillerons le zèle de ceux qui lui appartiennent. Puisse-t-elle se lever bientôt l'heure où Jésus, quand il viendra, trouvera non pas trois cents, mais un peuple entier de témoins qui ont combattu, tenu ferme et vaincu pour lui!

Chapitre 8: 1-23 : Difficultés et pièges dans le service

Du moment que nous marchons avec Dieu et portons son témoignage, nous pouvons être assurés de trouver toute sorte de difficultés sur notre chemin. Au chapitre précédent, Gédéon et ses 300 compagnons en ont rencontré quelques-unes. Leur combat n'allait pas sans souffrances. Il leur fallait renoncer aux joies, aux aises, ne goûter des rafraîchissements de la route que tout juste ce qu'il fallait pour atteindre le but. Le chapitre 8 nous présente d'autres échantillons de leurs souffrances. Les hommes d'Ephraïm contestent contre Gédéon. Au temps de Debora, ils avaient été à la place d'honneur (5: 14), mais ils avaient décliné dès lors et Gédéon, dirigé de Dieu, ne les avait pas appelés; ils étaient tombés au second rang. Cette distinction les rend jaloux de ce que Dieu avait confié à leurs compagnons, jaloux de l'énergie

de la foi et de ses résultats chez les autres. «Que *nous* as-tu fait?» (verset 1). Ephraïm, préoccupé de son importance, pense à lui-même au lieu de penser à Dieu. Telle est la source de bien des contestations entre frères, luttés mille fois plus pénibles et délicates que nos combats avec le monde. Il est précieux de voir l'homme de Dieu, agissant dans la puissance de l'Esprit, traverser cette difficulté. Le livre des Juges nous offre trois exemples de contestations entre frères, le cas de Gédéon, celui de Jephthé et celui des onze tribus contre Benjamin. Ici, le mal fut conjuré et la brèche évitée. Plus tard, il n'en fut pas ainsi. Lorsque des altercations surgissent entre frères, quelle est la ressource? Rester dans une parfaite humilité. Nous avons vu Gédéon l'apprendre à l'école de Dieu, dans les chapitres précédents, aussi ne lui est-il pas difficile de le réaliser ici. Dieu avait pris soin de lui faire comprendre que sa vaillance et sa force ne lui appartenaient pas en propre, et que l'épée de Gédéon n'avait pas en elle-même plus de valeur qu'un pain d'orge. Aussi, en présence d'Ephraïm, le serviteur de l'Eternel employé pour cette grande délivrance, se garde bien de parler de lui. Il s'occupe de ce que Dieu a fait par la main de ses frères. «Qu'ai-je fait», dit-il, «en comparaison de vous? Les grappillages d'Ephraïm ne sont-ils pas meilleurs que la vengeance d'Abiézer?» Il s'attribue la dernière place et reconnaît l'activité pour Dieu dont ils avaient été honorés malgré tout. Une grande difficulté est apaisée par l'humilité du serviteur de Dieu. Agissons de même. Quand nous parlons de nos frères, énumérons, non point leurs défauts, mais les choses que Dieu a produites en eux. Ne puis-je admirer Christ dans mon frère, quand je vois Dieu aux prises avec lui pour le briser et faire ressortir coûte que coûte le caractère de Christ? Rien n'apaise les contestations comme de voir Christ chez les autres; c'est le produit d'un état normal des enfants de Dieu.

Gédéon et ses compagnons rencontrent une seconde difficulté, plus cuisante encore que ces contestations. Ils allaient «fatigués, mais poursuivant toujours», éprouvant dans leurs corps cette destruction journalière qui est la part des croyants dans leur témoignage, mais poursuivant à tout prix pour atteindre le but (2 Corinthiens 4: 16; Philippiens 3: 12). Ils arrivent devant Succoth, ville d'Israël qui appartenait à la tribu de Gad. Succoth les rejette, refuse même de leur donner du pain. Il y avait donc au milieu du peuple de Dieu, une ville entière qui, portant le nom d'Israël, avait rompu toute solidarité avec les témoins de l'Eternel! «La paume de Zébakh et celle de Tsalmunna», répondent-ils, «sont-elles déjà en ta main, que nous donnions du pain à ton armée?» Ils avaient confiance en l'ennemi et ne voulaient pas se compromettre en prenant parti pour Israël. Le nombre est grand aujourd'hui, de ceux qui portent le nom de Christ tout en cherchant l'alliance et l'amitié du monde, qui, par crainte de se compromettre, font cause commune avec nos ennemis, et mettraient plutôt des obstacles sur le chemin des croyants pour les empêcher de vaincre. Ne nous en étonnons pas; qu'une juste indignation ne nous arrête pas en chemin pour châtier cet esprit. Il faut que nos coeurs, comme celui de Gédéon, soient tout entiers au combat. L'homme de Dieu poursuit sa marche; l'infamie de Penuel ne l'arrête pas plus que l'infamie de Succoth. Chaque chose a son temps pour le témoin de Dieu. Satan cherche à les mêler pour nous créer des obstacles. Il ne faut pas que Zébakh et Tsalmunna nous échappent; le jugement des villes rebelles s'exécutera plus

tard. Au retour, l'homme de Dieu exerce la discipline dans l'assemblée d'Israël et «retranche le méchant», car il serait déshonorant pour Dieu de tolérer le mal dans l'Assemblée.

Ai-je assez fait remarquer, dans toute cette histoire, l'alliance en Gédéon de ces deux caractères, l'humilité et l'énergie de la foi, l'énergie pour rassembler et purifier le peuple, pour combattre et poursuivre l'ennemi, l'humilité qui nous ôte toute confiance en nous-mêmes et nous fait chercher toute notre force en l'Eternel. Et cependant, c'est du côté où il semblait avoir le moins besoin de vigilance, que l'ennemi va lui dresser un piège et amener finalement la ruine morale de l'homme éminent qui conduisait Israël!

Les rois vaincus n'épargnent pas à Gédéon les paroles de louange (versets 18-21), d'autant plus dangereuses qu'elles semblaient n'avoir aucun motif intéressé. Il leur demande: «Comment étaient les hommes que vous avez tués à Thabor? Et ils dirent: Comme toi, tels ils étaient; chacun d'eux *comme la figure d'un fils de roi*».

Défions-nous des flatteries du monde. Le simple bon sens chrétien devrait nous dire que le monde nous flatte pour nous affaiblir et nous ôter les armes avec lesquelles nous le combattons. On ne voit pas que cette parole ait détourné Gédéon du chemin de Dieu, mais il me semble qu'il perd la notion réelle de la puissance de l'adversaire, et la méprise au lieu de la craindre. Il n'en fut pas ainsi de Josué, lorsqu'il fit prisonniers les cinq rois (Josué 10: 22-27). Loin de diminuer aux yeux des hommes d'Israël la force de l'ennemi, il leur dit: «Approchez-vous, mettez vos pieds sur les cous de ces rois, puis il ajoute «Ne craignez point et ne soyez pas effrayés fortifiez-vous et soyez fermes», tant il a conscience à la fois de la puissance du monde et de la force de l'Eternel. Deux choses nous conviennent, quand nous sommes aux prises avec l'ennemi: la crainte et le tremblement quant à nous-mêmes; une parfaite assurance quant à Dieu, excluant toute frayeur, car nous savons que Satan et le monde sont des ennemis vaincus. Gédéon réalise imparfaitement ces choses. Il confie à son fils Jéther le soin de tuer ces deux rois. «Mais le jeune garçon ne tirait pas son épée, parce qu'il *avait peur*». Au chapitre 7, l'Eternel avait éliminé ceux qui avaient peur et les avait retirés du combat; ici, Gédéon, confiant à un enfant la destruction d'un ennemi qu'il méprise, n'est pas en communion avec les voies divines. Dieu n'appelle pas des enfants dans la foi à faire publiquement des actions d'éclat; car l'enfant va à l'école et non pas à la guerre.

Alors ces rois lui disent: «Lève-toi, et jette-toi sur nous; car *tel qu'est l'homme, telle est sa force*». Nouvelle flatterie contre laquelle Gédéon aurait dû protester, car il avait appris une toute autre leçon à l'école de Dieu. Sa force, en effet, était exactement l'opposé de ce qu'était l'homme. Ne le savait-il pas, quand l'ange de l'Eternel lui avait dit: «Va avec cette force que tu as», à lui, le plus petit dans la maison de son père? Ne l'avait-il pas réalisé dans la nuit solennelle où Dieu lui avait révélé qu'un pain d'orge allait renverser toutes les tentes de Madian? Gédéon, en de meilleurs jours, n'aurait pas accepté cette flatterie, ni laissé l'adversaire planter dans son coeur un germe de confiance en lui-même.

Mais le voici aux prises avec une nouvelle embûche (versets 22, 23). Ce n'est plus la flatterie du monde, mais la flatterie du peuple de Dieu. «Les hommes d'Israël dirent à Gédéon:

Domine sur nous, et toi et ton fils, et le fils de ton fils; car *tu* nous as sauvés de la main de Madian». Ils mettent leur conducteur à la place de l'Eternel et lui offrent le sceptre: «Domine sur nous». Nul n'est plus prompt à établir des clergés que le peuple de Dieu. Ce n'est pas seulement la plaie de la chrétienté, c'est aussi la tendance innée au coeur naturel des croyants. L'heureux effet d'un ministère nous induit à faire du «serviteur» un «ministre» au sens humain, perdant ainsi Dieu de vue. Grâce à Dieu, la foi de Gédéon échappe à ce danger. Il dit résolument: «Je ne dominerai point sur vous, et mon fils ne dominera point sur vous; *l'Eternel dominera sur vous*». Le but de son ministère, c'est que Dieu ait la prééminence et ne perde rien de son autorité sur son peuple.

Chapitre 8: 24-35 : L'éphod de Gédéon

Jusqu'ici Gédéon avait été merveilleusement gardé au milieu des dangers et des pièges. Son coeur est encore plein de bonnes intentions, mais un venin subtil y a fait quelques secrets dégâts, et nous assistons à la ruine de la carrière du juge, comme nous avons assisté jadis à la ruine du peuple.

«Et Gédéon leur dit: Je vous ferai une demande: Donnez-moi chacun de vous les anneaux de son butin», requête que le peuple accorde volontiers. Gédéon ne convoitait pas ces choses comme Hacan, lorsqu'il attira le jugement sur Israël. Son coeur est noble et désintéressé. Il désire faire de cet or un bon usage. Autrefois, Aaron l'avait réclamé pour en faire le veau d'or. Jerubbaal avait renversé les idoles et ne cherche nullement à les rétablir, mais gagné quelque peu par le sentiment de son importance, il désire ériger à Ophra, dans sa ville natale, un mémorial de sa victoire. Ce mémorial sera *un éphod*, un objet d'ordonnance divine. L'éphod faisait partie des vêtements portés par le sacrificateur, quand il représentait le peuple devant Dieu. Objet magnifique, en vérité, mais n'ayant aucune valeur aux yeux de l'Eternel sans le souverain sacrificateur qui le portait. Hélas! *tout Israël* considère l'éphod comme un moyen de s'approcher de Dieu et vient se prosterner devant lui. Gédéon lui-même et sa maison tombent dans le piège.

La chrétienté non plus n'est pas étrangère aux éphods. Nombreuses sont les choses d'ordonnance divine qu'elle sépare de Christ, et par lesquelles elle estime s'approcher de Dieu. L'Eglise, le ministère, le baptême, la cène, et même la prière, séparés de leur source, deviennent des éphods devant lesquels le peuple se prosterne. La forme prend la place de Dieu et les âmes retombent par elle dans l'idolâtrie. Eh! ne fait-on pas une idole même d'un Christ en croix! Le serpent d'airain avait été conservé et le peuple en avait fait un faux dieu. Comme le fidèle Ezéchias, le vrai témoin d'aujourd'hui ne peut supporter cela. Le roi brisa cette idole et l'appela Nébushtan, c'est-à-dire *morceau d'airain* (2 Rois 18: 4).

Quel fait humiliant, que des conducteurs du peuple soient les instruments pour le ramener à l'idolâtrie! Souvent, après un heureux début, le coeur, se laissant gagner par les flatteries du monde, éprouve le désir d'y jouer un rôle et d'en être reconnu. On s'érige un monument qui ne fait qu'ajouter des matériaux à la ruine. On fait d'Ophra le centre du peuple, parce qu'on s'y trouve, et de l'éphod le centre d'Ophra, et l'on déplace ainsi le sanctuaire divin

de Silo, le vrai centre de rassemblement du peuple. Gédéon n'était point un homme orgueilleux, mais son coeur abusé n'était plus intègre devant Dieu. Il habite sa maison (verset 29), et se repose de ses glorieux travaux. Une famille nombreuse l'entoure, mais il élève un serpent qui consommera la ruine finale de sa race. A peine a-t-il fermé les yeux, qu'Israël retourne à la vraie idolâtrie et s'établit Baal-Berith pour dieu (verset 33), faisant du démon lui-même, le chef et «Seigneur de l'alliance».

Mais il est une chose consolante au milieu de la ruine, et le chapitre 9 va nous le prouver: Dieu ne reste jamais sans témoignage ici-bas. Soyons donc ses témoins, en retenant cette parole de Gédéon au peuple: «L'Eternel dominera sur vous».

Chapitre 9 : Abimélec, ou l'usurpation de l'autorité

Ce chapitre nous fait entrer dans une phase si attristante du déclin qu'elle semble, au premier abord, ne plus contenir même un lieu de refuge pour la foi. Nous avons vu, au chapitre 8, l'assemblée d'Israël qui désire conférer l'autorité à son conducteur; ici, un loup usurpe la place du Berger et s'empare du troupeau pour le dévorer. C'est l'autorité arbitraire du méchant esclave qui se met à battre, en l'absence du maître, ceux qui sont esclaves avec lui, et qui mange et boit avec les ivrognes (Matthieu 24: 48, 49). Cela rappelle, en un mot, le principe du clergé dans la maison de Dieu et ses funestes envahissements. Le misérable Abimélec n'est point un juge il cherche une position plus élevée encore il se fait proclamer roi (verset 6) et prend, au milieu du peuple le titre des gouverneurs des nations. Se posant ouvertement en dominateur (verset 2), il agit à l'opposé d'un juge suscité de Dieu (cf. 8: 23). Pour usurper cette place, il met en jeu des ressorts purement humains. A Sichem, par les frères de sa mère, concubine de Gédéon, il séduit les hommes de Sichem au nom de la fraternité. Ceux-ci prennent confiance en ce traître; leur état moral est si bas, qu'ils oublient jusqu'au lien qui les unit à tout Israël et disent d'Abimélec: «Il est *notre* frère». La fraternité a perdu pour eux son vrai sens et n'est plus qu'un nom destiné à caractériser un parti.

L'influence de cet homme s'appuie sur le trésor tiré de la maison des faux dieux. L'usurpateur fait appel à la bourse du peuple et ne méprise pas l'origine impure de ses biens. Cet argent sert à faire l'oeuvre du diable. Le trésor de Baal a remplacé la force de l'Eternel et fournit à l'usurpateur le moyen de persécuter et de retrancher la postérité de la foi, la famille de Dieu (verset 5). Un seul, Jotham, le plus jeune de tous les fils de Gédéon, être sans conséquence, s'échappe et réussit à se cacher.

Abimélec a gain de cause; le mauvais esprit triomphe, mais ne sera jamais un esprit de paix entre les hommes. Déchirures intestines, perfidies, luttes d'influence, vendanges qui produisent la joie de l'ivresse, ivresse qui profère des malédictions, ambition de Gaal, conseils d'Ebed, astuce de Zebul, violence d'Abimélec, voilà ce qui s'agite dans le camp d'Israël, quand le témoignage de Dieu l'a quitté. C'est une scène de deuil, de carnage et de haine. Mais l'Eternel, dans sa grâce, jette un rayon de lumière au milieu de ces ténèbres. *Il ne se laisse pas sans témoignage*. Nous pouvons le répéter avec confiance en traversant des temps difficiles. Et quand il ne resterait plus, comme ici, qu'un seul témoin pour Dieu dans ce monde, soyons

ce seul témoin, ce Jotham méprisé, le dernier de tous, mais qui tient ferme pour Dieu. Préservé par la bonté providentielle de l'Eternel, il «se tient sur le sommet de la montagne de Garizim» (verset 7). Moïse avait ordonné jadis que six tribus se tinsent sur le mont Ebal pour maudire, et six pour bénir sur Garizim. Josué, lorsque le peuple fut entré en Canaan, s'était souvenu de cette ordonnance, mais dès lors le peuple avait moralement choisi Ebal, l'endroit de la malédiction. Jotham a choisi Garizim, l'endroit de la bénédiction, et *s'y tient seul*. Il est le témoin de Dieu vis-à-vis d'un peuple tout entier. Elevant sa voix, il prononce son apologue à leurs oreilles, et proclamé la bénédiction de la foi et les suites de l'infidélité du peuple. Jotham est, dans sa personne, le représentant des bénédictions du vrai Israël de Dieu, lui, faible et persécuté, mais qui pouvait jouir de la faveur de Dieu et lui rendre témoignage, en portant du fruit à sa gloire.

Dans son récit, trois arbres refusent d'aller s'agiter pour les autres arbres. Ils représentent, selon la Parole, les divers caractères d'Israël sous la bénédiction de l'Eternel. L'*olivier* dit: «Laisserais-je ma graisse, par laquelle on honore par moi Dieu et les hommes, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 9). L'huile correspond à l'onction et à la puissance de l'Esprit Saint par laquelle Dieu et les hommes sont honorés. L'Israël de Dieu ne pouvait réaliser cette puissance spirituelle qu'en se séparant entièrement des nations et de leurs principes. Ces dernières établissaient des rois sur elles (1 Samuel 8: 5), tandis que l'Eternel était le seul dominateur du peuple fidèle. Le *figuier* dit: «Laisserais-je ma douceur et mon bon fruit, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 11) car Israël ne pouvait porter du fruit que dans la séparation des nations. La *vigne* dit: «Laisserais-je mon moût, qui réjouit Dieu et les hommes, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 13). Le moût, c'est la joie qui se trouve dans la communion mutuelle des hommes avec Dieu. Cette jouissance, la plus haute qui se pût désirer, était perdue quand Israël s'accommodait à l'esprit et aux moeurs des nations.

Quelle leçon pour nous, bien-aimés! Le monde, pour l'Eglise, correspond aux nations d'autrefois. Si nous obéissons à ses appels, nous abandonnons notre huile, notre fruit, notre moût, c'est-à-dire notre puissance spirituelle, les oeuvres que Dieu nous a préparées, et la joie de la communion. Oh! puissions-nous répondre à toutes les invitations du monde: Laisserais-je ce qui fait mon bonheur et ma force, pour des agitations stériles, ou pour satisfaire les convoitises et les ambitions du coeur des hommes? Jotham apprécie, comme son père Gédéon (8: 23), ces trésors de l'Israël de Dieu, et il se met à part sur Garizim. Il garde sa position bénie; en présence de tout ce peuple apostat, il est le vrai, le dernier rejeton de la foi, le seul témoin de Dieu. Quel honneur pour le jeune et faible fils de Jerubbaal! Repoussé de tous, son sort est le seul digne d'envie, car seul il glorifie Dieu dans ce triste monde. Soyons comme lui, séparés du mal. Nous y goûterons tous les produits des arbres de Dieu. Celui qui a joui de ces choses s'écrie: Les laisserais-je?

Le moment arrive où Jotham, ayant montré au peuple sa folie et prédit son jugement, s'échappe et s'enfuit (verset 21). Il quitte l'assemblée d'Israël et l'abandonne au châtement qui déjà se tient à la porte. Jotham alla à Beër et y habita. «C'est là le puits au sujet duquel l'Eternel dit à Moïse: Assemble le peuple, et je leur donnerai de l'eau», et que célébra le cantique

d'Israël (Nombres 21: 16-18). C'est ainsi qu'au milieu de la chrétienté déjà mûre pour le jugement, les témoins fidèles se retirent à Beër, lieu du vrai rassemblement et des sources d'eau vive, lieu des cantiques et des louanges.

Chapitre 10: 1-5 : Thola et Jaïr

Le commencement de ce chapitre nous présente brièvement l'histoire de deux juges d'Israël, Thola et Jaïr. Tous deux étaient des hommes éminents. Le premier par sa race, car la Genèse fait mention de ses ancêtres parmi les fils d'Israël qui descendirent en Egypte, et nomme Thola et Pua entre les fils d'Issacar (cf. 1 Chroniques 7: 1). Le second brillait par ses richesses, le nombre de ses fils, sa prospérité (cf. 5: 10), ses villes. Mais, chose remarquable, rien d'autre n'est ajouté. Leur règne a une durée peu commune, Dieu les emploie, qualifiant même Thola de sauveur d'Israël, mais il ne se glorifie pas par eux d'une manière spéciale. Cela nous rappelle un passage en 1 Corinthiens 1: «Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu». Dieu emploie de préférence des vases faibles, et c'est pourquoi tant de juges portent, d'une manière ou de l'autre, un cachet de faiblesse. D'autre part, toute la valeur des instruments de Dieu consiste à présenter le caractère de Christ. Un homme puissant, noble ou riche, reproduit difficilement les traits de Celui qui fut ici-bas faible, humilié et pauvre, pour nous apporter la grâce de Dieu. Ils n'étaient ni des Thola, ni des Jaïr, ces juges qui les précédèrent, exemples d'humilité et d'oubli de soi, estimant les autres supérieurs à eux-mêmes, eux qui, n'ayant rien à perdre, firent preuve d'une énergie spirituelle que rien ne put arrêter, et dont la faiblesse remporta la victoire.

Chapitre 10: 6-18 : Nouveau réveil d'Israël

Les temps paisibles de Thola et de Jaïr n'empêchent pas le peuple de tomber de plus en plus bas. Le déclin grandit, le mal s'accroît. «Les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et ils servirent les Baals, et les Ashtoreths, et les dieux de Syrie, et les dieux de Sidon, et les dieux de Moab, et les dieux des fils d'Ammon, et les dieux des Philistins; et ils abandonnèrent l'Eternel et ne le servirent pas» (verset 6). Jamais on ne vit autant de faux dieux réunis en Israël. L'idolâtrie la plus complète caractérise le peuple. Ammon est suscité comme verge de l'Eternel et écrase Galaad pendant dix-huit ans. L'ennemi passe le Jourdain pour en faire autant à Juda et à Benjamin. Alors, sous la pression des circonstances, la grâce opère une oeuvre dans la *conscience* du peuple. Fait remarquable, à mesure que l'apostasie s'élève à son développement final, les réveils vont s'approfondissant, dans les consciences. Je ne dis pas s'élargissant. Rappelons-nous seulement le cantique de Debora, qui remet en pleine lumière tous les *privileges* du peuple de Dieu. Mais alors Israël sentait peu sa *responsabilité*, la conscience du peuple était moins atteinte, le jugement de soi-même moins marqué. Nous trouvons ici, pour la première fois, la lumière divine pénétrant dans la

conscience du peuple, *pour l'amener à se juger profondément* (cf. 6: 7-10). «Nous avons péché contre toi», disent-ils, «car nous avons abandonné notre Dieu, et nous avons servi les Baals» (verset 10). Alors Dieu leur rappelle ses grâces et ses délivrances d'autrefois, et de la main de combien de nations il les avait sauvés, puis il ajoute: «Mais vous, vous m'avez abandonné, et vous avez servi d'autres dieux». Enfonçant comme une flèche dans leur conscience la parole que leur détresse leur avait fait prononcer, il termine par ces mots: «C'est pourquoi, je ne vous sauverai plus» (verset 13). Israël ne peut être restauré comme ensemble. C'est aussi l'histoire de l'Eglise.

A l'ouïe de ces paroles, les fils d'Israël font un nouveau pas dans le chemin salutaire où l'Esprit de Dieu les conduit. «Nous avons péché; fais-nous selon tout ce qui sera bon à tes yeux». Confessant leur péché, passant condamnation sur eux-mêmes, et reconnaissant la justice du jugement de Dieu, ils ajoutent: «Seulement, nous te prions, délivre-nous ce jour-ci» (verset 16). Ils font appel à la grâce. Restera-t-elle sourde à leur cri? Impossible! La repentance les conduit à connaître l'Eternel mieux qu'ils ne l'avaient jamais connu.

Cette restauration ne serait pas réelle, si elle ne portait des fruits. «Et ils ôtèrent du milieu d'eux les dieux étrangers et servirent l'Eternel» (verset 16); se tournant des idoles vers Dieu, ils servent le Dieu vivant et vrai. Alors l'Eternel leur ouvre les trésors de pitié de son coeur.

Dieu veuille que, dans nos tristes jours, ce soit le caractère du réveil. Il est bon que les âmes connaissent leurs privilèges et leur position céleste, mais il est nécessaire qu'un travail profond de conscience accompagne le réveil, pour que les chrétiens portent des fruits de sainteté réelle, d'humble dévouement, de consécration complète et sans bruit, qui ne se mette pas en avant pour parler d'elle-même, mais abandonne ses idoles pour servir le Seigneur.

Quelque béni que soit ce jour de réveil, une chose lui manque cruellement, la connaissance des vérités fondamentales que Dieu avait confiées à son peuple. «Et le peuple, les princes de Galaad, se dirent l'un à l'autre: *Quel est l'homme* qui commencera à faire la guerre contre les fils d'Ammon? Il sera chef de tous les habitants de Galaad» (verset 18). La conscience de l'unité du peuple est absente; Galaad fait bande à part. L'autorité et la direction de l'Esprit de Dieu sont peu connus, car ils disent: «Quel est l'homme?» Ils n'ont qu'un pas à faire pour le choisir eux-mêmes; ce pas, ils le font aux versets 4-11 du chapitre suivant. Ce n'est pas que Jephthé n'ait été suscité de Dieu, mais Galaad joue un rôle dans ce choix. Qu'il y a loin de là à l'appel de Gédéon, et combien cette immixtion de l'homme est tristement caractéristique des derniers temps du déclin!

Chapitre 11 : Jephthé et sa fille

Les versets 1-11 introduisent celui qu'il plaît à Dieu d'employer comme libérateur. Il porte quelque marque de cette infirmité constatée si souvent au cours de ce livre. Jephthé, le Galaadite, était «un fort et vaillant homme», mais d'origine impure; «fils d'une prostituée», il avait lieu de rougir en pensant à sa mère. Cependant Dieu se sert de lui; bien plus, il nous présente par son moyen quelques-uns des caractères de Christ. Rappelons-nous que l'histoire

des croyants n'a de valeur que si elle reproduit un trait ou l'autre de l'image du Sauveur. L'histoire de Jephthé nous embarrasse et nous offre peu d'édification, si nous n'y cherchons pas ce qui manifeste le caractère de Dieu. Sans doute, si la Parole nous montre, d'une part, l'homme naturel, entièrement éloigné de Dieu, elle nous décrit aussi toutes les faiblesses et les misères d'hommes de foi tels que Jephthé; mais Dieu nous donne plus que cela dans leur histoire, il nous présente Christ. Voilà ce qui les rend si intéressants pour nous. Nous découvrons aisément les défauts de nos frères; mais nous devrions nous intéresser davantage à la manière dont Dieu les pétrit et les façonne, pour susciter, malgré tout, des témoins à Christ. Jephthé, dont l'origine a quelque analogie avec celle d'Abimélec, est le contraste absolu de cet homme impie. Abimélec cherche dès le début à s'élever et usurpe la place de la famille légitime de Gédéon. Jephthé, abstraction faite de son origine, l'ainé de la famille, est repoussé par ses frères: «Tu n'auras point d'héritage dans la maison de notre père; car toi, tu es fils d'une autre femme» (verset 2). Cela ne rappelle-t-il pas la parole: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous?» «Et Jephthé s'enfuit de devant ses frères, et habita dans le pays de Tob» (verset 3). Jephthé se laisse dépouiller, s'abaisse au lieu de tenir tête aux méchants, abandonne tous ses droits, et s'en va dans un pays étranger. Mais Dieu sait le retrouver et le ramener sur la scène. Le moment arrive où ceux qui avaient chassé leur libérateur sont obligés de se jeter en suppliants à ses pieds. «N'est-ce pas vous», dit Jephthé aux anciens de Galaad, «qui m'avez haï et qui m'avez chassé de la maison de mon père?» (verset 7). Ce même sauveur qu'ils ont bafoué, ils sont obligés, comme jadis les frères de Joseph, de le reconnaître dans le pays éloigné, et faisant appel à lui dans leur détresse, ils lui demandent de devenir leur chef. Jephthé ne consent pas à prendre ce titre avant la victoire (verset 9). Il en sera de même de Christ, reconnu publiquement chef d'Israël par son triomphe sur leurs ennemis. Il est beau de voir dans cet homme, méprisé du monde, mais supportant son mépris, ce faible tableau du Messie, car on peut dire que c'est en représentant Christ qu'il fut estimé digne de conduire le peuple de Dieu.

Les fils d'Ammon étaient, en ce temps-là, ennemis jurés d'Israël. Les pires adversaires du peuple de Dieu descendent toujours des croyants selon la chair. Madian, que combat Gédéon, provient d'Ismaël, semence d'Abraham selon la chair; Moab et les fils d'Ammon sont sortis de Lot, Edom est le fils charnel d'Isaac. Il y en a d'autres, sans doute, tels que Jabin sous Barak, et les Philistins sous Samson, mais nous disons que nos ennemis les plus acharnés sont issus de nos manquements ou de notre chair. Ce qui s'oppose le plus au témoignage et à la vie spirituelle de l'Eglise, c'est l'amer produit de son infidélité, se réclamant du nom de Christ, mais dont l'existence idolâtre, étrangère à la vie divine, dont l'inimitié et les ruses, resteront jusqu'au bout l'humiliation, le châtement et le piège du peuple de Dieu.

Les fils d'Ammon, profitant de l'état d'abaissement d'Israël pour s'élever contre lui, cherchent à le dépouiller du territoire qui lui appartient, de ses privilèges, et à se les approprier. Qu'avait donc profité au peuple son agenouillement devant les idoles d'Ammon? Il était tombé sous le jugement de Dieu et entre les mains des ennemis de l'Eternel. Si nous nous plaçons avec le monde, il nous dépouille, nous fait perdre la réalité de nos privilèges et

s'en empare. Une terrible confusion en résulte. Le monde nous dit alors: J'ai autant de droits, je suis aussi bon chrétien que vous, car vous montrez la même activité que moi pour les choses de cette terre. «Israël a pris mon pays... Maintenant, rends-moi ces contrées en paix» (verset 13). Telle est la conséquence de notre propre infidélité.

Dans ces circonstances, un réveil produit des effets remarquables. Jephthé ne nie pas l'état d'abaissement du peuple, mais, parlant aux fils d'Ammon, il remonte à l'origine des bénédictions d'Israël (versets 15-27). Loin de s'accommoder à cet état de choses, en acceptant le joug d'Ammon qui avait pesé pendant dix-huit ans sur le peuple, il se fonde sur les bénédictions premières d'Israël, au jour où ils sortirent d'Égypte pour entrer en Canaan. Il maintient les bénédictions sur lesquelles le peuple était établi. Nous marcherons, dit-il, selon les principes que Dieu nous a donnés au début et qui restent nôtres à toujours. Il voit le peuple, la famille de Dieu, tel que Dieu l'a reconnue au commencement, et dit: Notre combat n'est pas avec les fils d'Ammon, mais avec les Amoréens. Il en est de même pour l'Église. Sa lutte est avec les puissances spirituelles dans les lieux célestes (Ephésiens 6), comme celle d'Israël avec les Cananéens. Nous ne sommes pas aux prises avec les mélanges religieux sortis de la chair, sinon pour ne les reconnaître ni comme amis, ni comme ennemis, et pour ne les combattre que s'ils nous y obligent. Notre parole doit être celle de Jephthé: Nous garderons le pays que l'Éternel nous a donné (verset 24).

Jephthé ayant parlé de la sorte, une bénédiction nouvelle lui fut octroyée: «L'Esprit de l'Éternel fut sur lui» (verset 28). La puissance de Dieu se trouvait dans le chemin qu'il suivait. Ne pas nous conformer à la ruine, comme si Dieu pouvait l'accepter, et agir sur les principes que Dieu nous a confiés au commencement, tel est le chemin de la puissance, alors même que nous serions réduits à deux ou trois rassemblés à son nom.

«L'Esprit de l'Éternel fut sur Jephthé». Hélas! comme cela nous arrive souvent, la chair se montre aussi chez lui. Il ne se contente pas de la grâce et de la puissance divines. Ignorant le vrai caractère de Dieu, «il voue un vœu à l'Éternel» (verset 30). Il fait un arrangement avec Dieu, sur le pied d'une convention réciproque, et se liant devant lui sur un principe de loi, retombe dans la faute d'Israël au désert de Sinaï: «Si tu livres en ma main les fils d'Ammon, il arrivera que ce qui sortira des portes de ma maison à ma rencontre, lorsque je reviendrai en paix des fils d'Ammon, sera à l'Éternel, et je l'offrirai en holocauste» (verset 31).

Dieu, laissant Jephthé à la responsabilité et aux conséquences de son vœu, ne proteste pas, ni n'entre dans cet accord. Le ciel semble fermé à la voix du conducteur d'Israël. Cependant, l'Esprit de l'Éternel lui fait remporter la victoire.

Jephthé rentre à Mitspa dans sa maison, et voici, sa fille sort à sa rencontre avec des tambourins et des danses. «Elle était seule, unique» (verset 34). Ces mots nous rappellent plus d'un passage de l'Écriture. Dieu dit à Abraham: «Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac» (Genèse 22: 2). Mais Abraham sacrifie son fils «par la foi», sur l'ordre de Dieu, Jephthé offre sa fille par un acte volontaire, qui n'est qu'un manque de foi. Ces mots «seul, unique», nous rappellent encore un plus grand qu'Isaac. Comme Jephthé à ses débuts, sa fille reproduit

ici d'une manière touchante quelques traits du caractère de Christ. Lorsque la foi manque chez le père, elle brille chez sa pauvre enfant. On la voit, cette fille seule, unique, vouée d'avance au sacrifice par un vœu téméraire (Christ le fut, au contraire, par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu), on la voit se soumettre, au lieu de se rebeller et de blâmer son père. «Mon père», dit-elle, «si tu as ouvert ta bouche à l'Eternel, fais-moi selon ce qui est sorti de ta bouche, après que l'Eternel t'a vengé de tes ennemis, les fils d'Ammon» (verset 36). Elle se soumet à cause de l'Eternel, pâle reflet, sans doute, de Celui qui dit: «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». Elle ne compte sa vie pour rien, en vue de la victoire: «après que l'Eternel t'a vengé de tes ennemis», et consent à être sacrifiée pour elle. Aucune pensée d'elle-même ne l'arrête. Belle abnégation de la foi qui ne regarde qu'à Dieu! Elle souffre encore d'une chose, bien cruelle pour toutes les femmes de foi en Israël. Leur désir était d'être mères d'une postérité qui pût entrer dans la lignée du Messie. Mais cette fille unique consent à être retranchée de la scène, comme une femme stérile. «Je descendrai sur les montagnes, et je pleurerai ma virginité, moi et mes compagnes» (verset 37). Quelque beau que soit ce dévouement, combien celui du Seigneur Jésus le dépasse! En vue du salut, lui, à qui tout appartenait, consentit à être retranché, «n'ayant rien». Abandonnant toutes ses prérogatives de Messie, tous ses droits comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, il a renoncé à sa postérité, afin d'obtenir une meilleure victoire que lui seul pouvait remporter. Il a laissé sa vie, mais «il se verra de la postérité» et «l'Eternel fera subsister sa semence à perpétuité» (Psaumes 89: 29).

En vérité, cette fille d'Israël reproduit, bien faiblement sans doute, quelque perfection de la personne de Christ. Sa foi simple brille et se soumet à la volonté de Dieu. Elle consent à être offerte en holocauste, comme Celui qui fut sacrifié plus tard, non pas comme elle, pour confirmer la victoire, mais pour obtenir une meilleure délivrance. Prenons exemple sur la fille de Jephthé; apprenons, à nous oublier, en nous offrant à Celui qui fut sacrifié pour nous, à mourir «dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises», sans obtenir un résultat apparent de notre travail, mais satisfaits d'avoir été la lettre de Christ au milieu des hommes, et ses représentants, à sa gloire et à l'honneur de Dieu!

Chapitre 12: 1-6 : Lutte entre frères

Le chapitre 12 est le tableau de l'un des plus graves symptômes de la ruine: la lutte et la guerre ouverte entre frères. Autrefois, lorsque le peuple n'avait pas abandonné le premier amour ou que son conducteur montrait plus de puissance spirituelle, cette calamité avait pu être évitée. Le dessein constant de Satan est de désunir les enfants de Dieu. Il sait que notre force consiste dans le rassemblement autour d'un centre commun, et ne pouvant détruire cette unité essentielle que Dieu a établie, il cherche à en anéantir la manifestation, confiée à notre responsabilité. Or, nous le savons, il a parfaitement réussi dans son dessein. Le loup ravit et disperse les brebis.

Dans le livre de Josué, caractérisé par la puissance du Saint Esprit avec Israël, cet effort fut déjoué, lors du conflit suscité par l'autel de Hed (chapitre 22). Grâce à l'énergie des tribus et au zèle de Phinéas, l'introduction de principes sectaires fut évitée. Même au risque d'une

guerre entre frères, nous ne pouvons assez nous mettre à la brèche, quand il s'agit des principes divins. Le maintien de l'unité d'Israël, telle que Dieu l'avait établie, avait plus de valeur pour les saints d'alors, que les rapports courtois entre frères.

Plus tard, dans le livre des Juges (8: 1), le conflit fut apaisé, lorsque Ephraïm se mit à contester contre Gédéon, grâce à l'humilité de ce dernier qui estimait les grappillages d'Ephraïm meilleurs que la vendange d'Abiézer. Au chapitre 8, mais bien plus encore, dans le chapitre qui nous occupe, il ne s'agit plus de principes à défendre. Le mécontentement d'Ephraïm a pour cause le sentiment de sa propre importance. Calmé jadis par l'humilité de Gédéon, non pas atteint et jugé dans sa conscience, Ephraïm renouvelle vis-à-vis de Jephthé les mêmes accusations. Une faute non jugée de notre carrière chrétienne s'y reproduit tôt ou tard dans les mêmes circonstances. Ici, l'état d'Ephraïm s'est aggravé, car il avait grappillé jadis, mais aujourd'hui n'avait rien fait, attendant pour agir l'impulsion du dehors. Cela ne le rend pas moins jaloux des résultats que l'énergie de la foi a produits chez ses frères. Il en est de même aujourd'hui, et nous sommes tous en danger de tomber dans ce piège. L'Eglise, au lieu d'être le témoin de Christ, est retournée au monde; c'est un temps où Dieu prend pour témoins les plus faibles, les plus pauvres, les moins qualifiés parmi le peuple de Dieu. En agissant par eux, Dieu veut couvrir de honte les «puissants» ou les «nobles». Mais il n'y a d'important aux yeux de ces derniers, que ce qui vient d'eux-mêmes; ils ne peuvent ni s'humilier, ni se réjouir, de ce que Dieu fait par d'autres, et méprisent tout ce qui n'entre pas dans le cercle que leur mondanité a tracé autour d'eux; l'oeuvre continue-t-elle, ils expriment leur jalousie; s'agrandit-elle encore, ils deviennent ennemis et passent à la haine et aux menaces: «Nous brûlerons au feu ta maison sur toi» (verset 1).

Au temps de Debora, Ephraïm était le premier; sous Jephthé, Dieu l'avait compté pour rien. Il ne tirait plus de ses bénédictions antérieures que le souvenir de son importance, et, le besoin de la faire valoir. Hélas! d'autre part, nous ne trouvons plus chez Jephthé le désintéressement et l'humilité d'un Gédéon. Il répond par la chair à la chair, par le «moi» blessé au «moi» égoïste d'Ephraïm. Il se défend en se produisant lui-même. «Nous avons eu de grands débats, *moi* et MON PEUPLE, avec les fils d'Ammon; et *je* vous ai appelés, et vous ne *m'*avez pas sauvé de leur main. Et quand *j'ai* vu que vous ne *me* sauviez pas, *j'ai* mis ma vie dans *ma* main, et *j'ai* passé vers les fils d'Ammon; et l'Eternel les a livrés en *ma* main. Et pourquoi êtes-vous montés contre *moi* en ce jour-ci, pour *me* faire la guerre?» (versets 2, 3). Jephthé parle de lui, songe à sa valeur contestée, tombe dans le piège que Satan lui fendait et fait un parti, lui qui, la veille, s'identifiant avec le peuple, avait proclamé son unité à la face des fils d'Ammon (11: 12, 23, 27). Aujourd'hui «mon peuple», c'est Galaad en opposition avec Ephraïm!

La querelle s'envenime par des paroles. «Les hommes de Galaad frappèrent Ephraïm, *parce qu'ils avaient dit*: Vous, Galaad, vous êtes des fugitifs d'Ephraïm, au milieu d'Ephraïm, au milieu de Manassé» (verset 4). Il n'y a pas un seul principe en jeu dans cette lutte; de tous côtés ce n'est que jalousie, importance personnelle, paroles enflammées échangées par des coeurs irrités, et la guerre fratricide éclate au sein d'Israël, par la main d'Israël. Aux gués du

Jourdain on se distingue, pour s'entre égorger, par un Shibboleth, par une *formule* qui remplace le nom de l'Eternel et n'a rien à faire avec la vérité de Dieu. «Et il tomba en ce temps-là 42.000 hommes d'Ephraïm».

Tenons-nous en garde contre de tels pièges, car s'il est une chose qui appartienne spécialement au temps de la ruine, c'est la guerre dans la famille de Dieu. Ayons des coeurs larges quant à l'oeuvre de Dieu dans ce monde. Confiée à d'autres mains que les nôtres, elle doit avoir pour nous la même importance et la même valeur que notre oeuvre. Paul, dans les chaînes à Rome, écrivant aux Philippiens, se réjouissait de voir le nom de Christ proclamé, même par ceux qui ajoutaient de l'affliction à ses liens. Ne donnons pas à *notre* oeuvre une importance quelconque; faisons comme Gédéon, et ne mesurons pas la vengeance d'Abiézer. Aucun temps du reste n'est à l'abri de ces dangers. Au commencement de l'Eglise (Actes des Apôtres 6: 1-6), des murmures et des jalousies s'élèvent entre les Hellénistes et les Hébreux. Pour les apaiser, il fallut plus que l'humilité des Gédéons, il fallut encore la grande sagesse des apôtres. Ceux-ci cèdent à d'autres le soin de servir aux tables; ils abandonnent une autorité qui les aurait mis en vue dans l'administration de l'assemblée, pour persévérer dans la prière et s'adonner entièrement au service de la Parole. De tels actes atteignent les consciences et coupent court aux ruses de Satan contre le témoignage.

Chapitre 12: 7-15 : Ibsan, Elon et Abdon

Après Jephthé, sous le règne de trois juges, Israël jouit de la paix acquise. L'un de ces juges est issu de Juda, l'autre de Zabulon, le troisième d'Ephraïm. Ils ne sont pas appelés au combat, mais à maintenir le peuple dans l'état où la victoire l'a placé. Peut-être n'ont-ils pas la même énergie qu'un Jaïr (10: 1-5), qui «se leva», nous dit la Parole, mais comme lui, deux de ces juges jouissaient d'un grand bien-être. Les temps de prospérité extérieure ne sont pas les plus bénis pour le peuple de Dieu. On y constate l'importance personnelle des juges, mais non l'état d'Israël. On sait ce que sont et font tels hommes en vue, mais on ignore ce qui se passe dans le coeur et la conscience du peuple. Aussi, à peine le dernier de ces juges est-il mort, qu'Israël retombe dans l'état antérieur (13: 1). En certains temps, il s'agit de «surmonter»; en d'autres, de «tenir ferme» (Ephésiens 6: 13). A quoi employons-nous les jours de paix relative que le Seigneur nous accorde? A nous fortifier dans les vérités que Dieu nous a données, ou à nous endormir dans le bien-être, pour nous réveiller inopinément, quand Satan revient à la charge, et nous trouver sans force en présence de l'ennemi? Des gens qui ne sont pas nourris, ne sont pas capables de combattre. Employons les temps prospères à faire la connaissance personnelle du Seigneur et à vivre dans son intimité; nous trouverons ainsi la force pour résister à de nouvelles attaques, et nous éviterons de tomber sous de nouveaux jougs plus cruels que l'esclavage d'autrefois.

Chapitres 13 à 16 - Le Nazaréat

Ces chapitres constituent une nouvelle division du livre des Juges. Nous avons vu, du chapitre 3 au 12, une série de délivrances opérées par des instrument suscités de Dieu. C'est la période des *réveils*. La division qui va nous occuper a un caractère spécial.

Israël retombe encore: «Et les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel; et l'Eternel les livra en la main des Philistins pendant 40 ans» (13: 1). Dieu ne nous donne aucun détail sur cette nouvelle décadence, mais nous reconnaissons ce qu'il en pense à la pesanteur de sa verge sur son peuple. Ce châtement, ce sont les Philistins; rien ne dépeint mieux l'état d'Israël que ce fait. Jusqu'ici l'asservissement était venu soit des ennemis du dehors, soit de Jabin, chef des anciens possesseurs du pays, soit enfin des nations sorties d'Israël selon la chair et qui l'attaquaient sur ses confins. Ici, nous trouvons l'ennemi lui-même établi dans les limites d'Israël et le ravageant. Le Philistin domine sur le peuple et l'asservit. Nos jours ne diffèrent guère moralement de ce temps-là. L'infidélité de l'Eglise a produit depuis longtemps cette dernière manifestation du mal. Ce qui était autrefois hors de la maison de Dieu y domine; les hommes décrits au chapitre 1^{er} des Romains en sont devenus les habitants et impriment leur caractère au peuple de Dieu (cf. Romains 1; 2 Timothée 3: 1-5). Ce mélange est ce que l'on appelle la chrétienté.

Or, en un temps pareil, quelle est la ressource du peuple de l'Eternel? Un mot répond à cette question: le *Nazaréat*. Ce qui doit nous caractériser aujourd'hui, c'est une séparation entière et complète, une consécration réelle et générale pour Dieu.

Avant d'aborder l'histoire de Samson, touchons ce point important. Sous la loi, tout étant extérieurement en ordre, le nazaréat était *temporaire* (Nombres 6); en un temps de ruine, il devient *perpétuel*, à commencer par l'exemple que nous avons sous les yeux. Samson est un Nazaréen dès le ventre de sa mère. Ce caractère de perpétuité du nazaréat se retrouve en Samuel juge et prophète (1 Samuel 1: 11), puis cesse avec David, type de la grâce royale, et Salomon, type de la gloire royale de Christ. Alors vient la ruine du peuple sous la royauté responsable de l'homme, comme on l'avait eue dans les Juges sous le gouvernement plus direct de Dieu. Cette ruine du peuple et de la royauté consommée, Israël est livré entre les mains des gentils; un résidu de Juda est restauré pour attendre le Messie. La maison est nettoyée, sans doute, mais le peuple est sans vie. Jean Baptiste est suscité avec un nazaréat permanent (Luc 1: 15), quand la ruine est pleinement manifestée, non encore consommée par le rejet de Christ et que le jugement, mais aussi le Sauveur, est à la porte. Annoncé par Jean Baptiste, Jésus paraît, lui, vrai Joseph, Nazaréen entre ses frères, mais, sans les *signes* du nazaréat terrestre, parce qu'il est lui-même la réalité de ce type. Cette qualité seule proclamé hautement la ruine du peuple. A la fin de sa carrière, le Seigneur entre dans une seconde phase *céleste* de son nazaréat. Il se sanctifie lui-même pour ses disciples, dans lequel, vrai Nazaréen, séparé des pécheurs et assis à la droite de Dieu, laissant les siens ici-bas pour y représenter son nazaréat. Le monde étant, par la croix, convaincu de péché, ruiné et jugé, les disciples, puis l'Eglise, deviennent des Nazaréens célestes à perpétuité au milieu du monde. Nous verrons, en parcourant l'histoire de Samson, comment l'Eglise elle-même a répondu à cette vocation.

Il est une autre remarque importante. Ce qui, sous la loi, était l'apanage du petit nombre, est la portion de tous sous la grâce. La sacrificature qui ne comprenait qu'une seule famille en opposition avec la tribu des Lévites, est devenue le privilège universel de tous les enfants de

Dieu (1 Pierre 2: 5, 9). Une classe moins nombreuse encore au milieu d'Israël, celle des Nazaréens, composée de quelques hommes ou femmes isolés (sans parler des Récabites (Jérémie 35) aux jours des prophètes), caractérise maintenant tous les fidèles. Nous en avons donné la raison, c'est que la séparation pour Dieu est nécessairement la marque des témoins en contact avec l'homme ruiné, avec le monde à la veille du jugement. Cette vérité du nazaréat universel et permanent remplit le Nouveau Testament, et resplendit à chaque page du saint livre pour qui a des yeux pour voir. Elle est d'une immense importance pratique.

Sous la loi, un Nazaréen, homme ou femme, se séparait pendant un temps déterminé pour le service de Dieu. Cette séparation consistait en trois choses (Nombres 6: 1-9) qui touchaient, en figure, aux éléments les plus nécessaires et les plus importants de la vie humaine. La sociabilité tient à la nature et à l'existence même de l'homme. Or le Nazaréen devait s'abstenir de vin et de boisson forte. Il est dit du vin (Juges 9: 13), qu'il «réjouit *Dieu et les hommes*». Cette joie des hommes sociables, ils auraient pu la partager en commun avec Dieu, mais le péché était entré par l'homme, et Dieu ne pouvait plus se réjouir avec lui. Celui qui se consacrait au service de Dieu ne pouvait plus trouver sa joie dans la société de ses semblables, car Dieu n'a rien de commun avec la joie des pécheurs. Le serviteur du Seigneur ne peut chercher ses amis dans le monde, s'asseoir à leurs banquets, partager leurs plaisirs, parce que Dieu n'y est pas. Plus la ruine éclate et plus ce fait s'accroît.

Les chrétiens manquent beaucoup en cela. Ils ont des «*amis mondains*», cultivent leur société, non pour leur apporter l'évangile, mais pour jouir de l'agrément qu'elle leur procure. Hélas! nous ne ressemblons guère à Paul, quand il disait: «Je ne connais personne selon la chair». Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le Seigneur était un Nazaréen parfait, étranger à toutes les joies de l'homme sociable. Il dit même à ses disciples, en cette rencontre qu'il avait ardemment désirée, lorsque, en face de la mort, il aurait pu goûter un instant de joie terrestre avec eux: «En vérité, je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu» (Marc 14: 25). Le jour viendra où le vin qui réjouit Dieu et les hommes sera bu nouveau dans une scène purifiée du péché, à laquelle le vrai serviteur pourra s'associer sans restriction. La parole de Dieu insiste sur l'importance de cette séparation: «Il ne boira ni vinaigre de vin, ni vinaigre de boisson forte, et il ne boira d'aucune liqueur de raisins, et ne mangera point de raisins frais ou secs;... il ne mangera rien de ce qui est fait de la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau» (Nombres 6: 3, 4). Observons-nous cela, mes frères? Tout ce qui touche, de près ou de loin, à la joie du cœur de l'homme naturel nous est-il étranger? Comment réalisons-nous notre nazaréat? Mais, direz-vous, où est la possibilité de le réaliser d'une manière aussi absolue? Cette possibilité, nous la trouvons dans notre *caractère céleste*. Nous avons un nazaréat céleste. La séparation sous le judaïsme était une séparation matérielle; sous le christianisme, elle devient spirituelle et céleste. Le Seigneur auquel nous appartenons est séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux. Il a deux moyens de nous séparer avec lui et comme lui; le premier, la parole de Dieu, nous mettant en rapport avec le Père dans le ciel, le second, sa propre personne à lui,

un Christ sanctifié pour nous dans le ciel, afin de marquer et d'établir que nos relations, nos liens, nos affections sont désormais célestes, au milieu d'un monde jugé qui a rejeté Christ.

Une seconde chose caractérisait le Nazaréen: «Pendant tous les jours du vœu de son nazaréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête; jusqu'à l'accomplissement des jours pour lesquels il s'est séparé pour être à l'Eternel, il sera saint; il laissera croître les boucles des cheveux de sa tête» (Nombres 6: 5). A côté de la sociabilité, il est un second trait qui touche à l'essence même de l'être humain. L'homme est un être personnel, à volonté indépendante, et pour lequel rien ne saurait être plus important que le moi, sa dignité et tout ce qui s'y rattache. Or les cheveux longs séparent en figure le Nazaréen de tout cela. Ils sont à la fois le symbole de la *dépendance* et du *déshonneur* (1 Corinthiens 11). La longue chevelure du Nazaréen annonçait ouvertement qu'il abandonnait sa dignité et ses droits personnels comme homme pour se vouer au service de Dieu. Ce qui, pour la femme, était une gloire, était une honte pour lui. Il abdiquait sa personnalité sous ce voile. Lui, né pour cette dignité, la négligeait; lui, établi pour dominer, se soumettait à l'Eternel, comme la femme à son mari. Sans cette dépendance, ni service pour Dieu, ni puissance dans le service. Ce qui était pour le Nazaréen signe de faiblesse, devenait la source de sa force. En outre, son dévouement pour le Seigneur se traduisait par l'oubli de soi-même qui le portait à se négliger pour accomplir pleinement son service.

Une troisième chose le caractérisait encore: «Pendant tous les jours de sa consécration à l'Eternel, il ne s'approchera d'aucune personne morte. Il ne se rendra pas impur pour son père, ni pour sa mère, ni pour son frère, ni pour sa soeur, quand ils mourront; car le nazaréat de son Dieu est sur sa tête» (Nombres 6: 6, 7). Le troisième caractère attaché à l'homme depuis la chute, et inhérent à son être, c'est le péché, prouvé par sa conséquence, la mort. Voilà ce que le Nazaréen devait éviter à tout prix. Les liens les plus forts, ceux de la famille, ne devaient pas entrer en ligne de compte, quand il s'agissait de se sanctifier pour le service de Dieu. Combien nous comprenons peu cela! Ils sont nombreux, les chrétiens qui disent: «Permetts-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père». D'autres disent: Je ne puis, mes parents me le défendraient. Ceux-là ne sont pas des Nazaréens. Mais ce n'étaient pas seulement les liens de famille, dont le Nazaréen ne devait tenir aucun compte *quand il s'agissait du service*, et qu'il devait répudier selon l'exemple du Nazaréen parfait: «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme? Mon heure n'est pas encore venue». «Qui est ma mère, et qui sont mes frères?» (Jean 2: 4; Matthieu 12: 48). Le Nazaréen devait s'abstenir de tout péché, de toute souillure. Nous avons remarqué ailleurs (*) que la loi n'avait aucune ressource pour le péché volontaire, tandis que c'est à lui tout particulièrement que la grâce s'adresse. Un seul péché volontaire, l'abandon du christianisme, est hors des ressources de la grâce (Hébreux 10: 26). Hormis le péché volontaire, la loi avait des ressources. 1° Dans la *vie journalière* de l'Israélite, pour le péché par erreur et le délit (Lévitique 4 et 5). 2° Dans sa *marche*, pour le péché par manque de vigilance ou inadvertance (Nombres 19). 3° Dans son *service*, pour le péché par négligence et pour le péché imprévu qu'il semblait impossible à l'homme d'éviter. «Et si quelqu'un vient à mourir subitement auprès de lui, d'une manière imprévue et qu'il ait rendu impure la tête de son

nazaréat...» (Nombres 6: 9). C'était un cas involontaire, et cependant c'était péché, d'autant plus qu'il s'agissait d'un service particulièrement important et honoré. Ce fait parle à nos consciences. Notre nazaréat implique la séparation la plus absolue des souillures de ce monde. Nulle part, dans ce chapitre, ne suppose que le Nazaréen puisse, de propos délibéré, boire du vin, tailler ses cheveux, ou toucher un mort. Il en est de même pour nous. Dieu ne suppose pas que nous *devions* pécher, et il agit envers nous sur ce principe.

(*) [La Génisse rousse.](#)

Les trois marques du nazaréat, dont nous venons de parler, n'étaient, malgré leur importance (on pourrait facilement l'oublier), que les caractères extérieurs de cette vocation. Ces marques étaient la conséquence d'un *voeu*, d'une consécration au service de l'Eternel, d'une séparation intérieure de l'âme pour lui. «Si un homme ou une femme se *consacre* en faisant voeu de nazaréat, pour se *séparer* afin d'être à l'Eternel...» (Nombres 6: 2). J'insiste sur ce point important. Un voeu était une *décision* de servir Dieu d'une certaine manière; elle était sans restriction. On se dévouait ainsi au service de l'Eternel. Ce même dévouement à Dieu et à Christ est à la base du nazaréat chrétien. S'il n'y est pas, nous nous exposons à quelque chute grave. On peut être Nazaréen d'une manière presque extérieure, posséder même, comme Samson, la grande puissance qui accompagne le nazaréat, et n'être pas séparé dans son coeur. Sans doute, ce côté, purement extérieur sous la loi, ne l'est plus sous le christianisme. On peut être aujourd'hui membre d'une société de tempérance sans être un Nazaréen. Ce qui correspond à ces signes extérieurs, c'est, pour le chrétien, un *témoignage* rendu devant le monde, nous séparant de ses souillures aussi bien que de ses joies, et nous faisant marcher ouvertement dans un chemin de dépendance qui prend la parole, de Dieu pour règle. Or nous pourrions professer ces choses, marcher extérieurement dans le chemin du nazaréat, et cependant avoir des coeurs partagés et non sanctifiés. Ce chemin aboutit à une défaite comme celle de Samson, et, s'il n'y aboutit pas, nous y perdons en tout cas beaucoup des bénédictions qui découlent de l'entière consécration au service du Seigneur. Au chapitre 7 du Lévitique, la fête du sacrifice de prospérités durait deux jours pour celui qui avait fait un voeu, un jour seulement quand il s'agissait d'une action de grâces pour des bénédictions reçues. L'influence du renoncement à tout ce que le monde pouvait offrir, se montre aussi dans le culte d'Abraham, aux chapitres 12 et 13 de la Genèse. Abraham y dresse trois autels: celui de Sichem, l'autel de *l'obéissance* à l'Eternel qui lui était apparu; celui de Béthel, l'autel du *voyageur*, au nom de l'Eternel; celui d'Hébron, l'autel du *renoncement*, à l'Eternel lui-même, et c'est là que le patriarche réalise les bénédictions divines dans toute leur étendue.

Revenons au Nazaréen. Il est intéressant de voir ce qu'il devait faire, lorsqu'il avait «rendu impure la tête de son nazaréat» (Nombres 6: 9-11). Un de ces actes correspondait à la perte de son nazaréat extérieur, l'autre à la perte de son voeu, de sa consécration intérieure. Il devait se raser la tête. C'était la reconnaissance publique qu'il avait manqué, mais aussi l'aveu que la puissance de son nazaréat l'avait quitté. Le Nazaréen repentant n'était pas comme Samson qui «ne savait pas que l'Eternel s'était retiré de lui». Il le reconnaissait, proclamant, pour ainsi dire, qu'il n'était plus qualifié pour le service. Ensuite, il devait offrir «deux

tourterelles ou deux pigeonneaux», sacrifice de celui «qui ne pouvait atteindre à un agneau». C'était reconnaître son incapacité, son néant comme serviteur, en même temps que la valeur du sang offert pour sa purification. Nous devons prendre note de ces choses; ne pas prendre extérieurement une attitude de force spirituelle, quand nous avons perdu la communion avec le Seigneur, et confesser avec humiliation devant Dieu notre péché, quand nous avons manqué au devoir de notre service.

Continuons ce service sans lassitude et ne le laissons interrompre par rien. Il venait un jour où le nazaréat cessait. Alors le Nazaréen offrait *tous les sacrifices*. Ce jour luira pour nous aussi, quand le Seigneur viendra et que son sacrifice aura porté ses suprêmes conséquences, le péché aboli, la mort anéantie, et Satan brisé pour toujours sous nos pieds. Alors nous raserons la tête de notre nazaréat (Nombres 6: 18); alors la puissance du Saint Esprit ne sera plus employée pour nous communiquer la force qui nous sépare de tout mal dans notre service; alors nous mettrons «les cheveux de la tête de notre nazaréat sur le feu qui est sous le sacrifice de prospérités», car notre force tout entière sera employée à la joie d'une communion sans mélange, et la scène du monde nouveau sera, comme nous-mêmes, parfaitement conforme aux pensées et au coeur de Dieu!

Chapitre 13 : Un résidu

Le peuple retombé dans l'infidélité est asservi à l'ennemi du dedans, aux Philistins établis dans le territoire d'Israël. C'est la dernière période de l'histoire du déclin. Les fils d'Israël ne crient plus à l'Eternel; souffrant cette domination, ils ne désirent pas même en être délivrés (chapitre 15: 11), et, pour vivre tranquilles sous cet esclavage, ils cherchent à se défaire de leur libérateur. Nous touchons au temps de leur complète apostasie.

Au milieu de cet état de choses irrémédiable, Dieu sépare un *résidu* pieux et lui adresse ses communications. Manoah et sa femme craignent l'Eternel, écoutent sa voix et se parlent l'un à l'autre (conf. Malachie 3: 16), type frappant du résidu des Marie et des Elisabeth, des Anne, des Zacharie et des Siméon, attendant le vrai Messie, le Sauveur d'Israël; type aussi de ce résidu futur qui, traversant la tribulation, suivra les sentiers de justice, attendant la venue de son roi.

Samson, le libérateur d'Israël, trouve à sa naissance non pas un peuple qui l'acclame, mais ce couple pieux qui croit en sa mission. Le Seigneur, rejeté du peuple dès son arrivée sur la scène, ne trouve que quelques âmes fidèles auxquelles il se puisse associer, ces excellents de la terre, mentionnés au Psaume 16, dans lesquels il trouve ses délices. Le temps de la ruine irrémédiable est donc le temps des résidus. Il en est de même pour la période actuelle de l'Eglise. Le souverain prophète annonce cette période à ses disciples, quand il leur parle d'une assemblée réduite à deux ou trois, réunis autour du vrai centre, autour du nom de Christ, pendant son absence. Cette période est mentionnée par l'Apocalypse lorsque, en présence de l'idolâtrie de Thyatire, de la mort de Sardes et de la tiédeur écoeurante de Laodicée, l'approbation du Saint et du Véritable est prononcée sur le faible résidu sanctifié de Philadelphie.

Ce qui caractérise le résidu en tout temps, c'est le *Nazaréat*, l'entière «séparation afin d'être à l'Eternel». L'Ange de l'Eternel, apparaissant à la femme de Manoah, lui dit: «Voici, tu es stérile et tu n'enfantas pas; mais tu concevras, et tu enfanteras un fils. Et maintenant, prends garde, je te prie, et ne bois ni vin, ni boisson forte, et ne mange rien d'impur» (versets 3, 4). Cette femme avait à se revêtir du nazaréat, parce qu'elle était le vase choisi de Dieu pour présenter au peuple le sauveur promis. «Car voici, tu concevras, et tu enfanteras un fils; et le rasoir ne passera pas sur sa tête, car le jeune garçon sera nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère; et ce sera lui qui commencera à sauver Israël de la main des Philistins» (verset 5). Le nazaréat de Samson impliquait celui de sa mère. Pour faire honneur au sauveur d'Israël, ses témoins devaient porter aux yeux de tous les marques de son propre caractère. Cette vérité est de tous les temps. Si nous ne portons pas ici-bas le caractère de Christ, caractère d'entière séparation pour Dieu, nous ne sommes pas les *témoins* de notre Sauveur. Depuis l'apparition de Christ, le nazaréat permanent doit caractériser les fidèles, comme il caractérise le Seigneur. Plus la ruine augmente, plus il est mis en évidence. La 2^e épître à Timothée qui nous présente les temps de la fin, est remplie des caractères du nazaréat. Au chapitre 2: 19, c'est le Nazaréen se retirant de tout contact avec le péché; au chapitre 2: 21, sa purification pour Dieu; aux chapitres 3: 10, 11, et 4: 5-7, le serviteur de Dieu marchant dans l'oubli de lui-même, dans la dépendance complète du Seigneur. N'est-ce pas le Nazaréen qui parle en 2 Corinthiens 4: 7-12? Aux chapitres 6; 7: 1, de cette même épître, nous retrouvons encore le nazaréat sous ses traits principaux; c'est, aux versets 4-10, l'opprobre et l'oubli de soi-même; aux versets 14, 15, la séparation de toute association avec le monde; au chapitre 7: 1, la purification de toute souillure de chair et d'esprit. On pourrait multiplier les citations. Ce qu'il importe d'établir, c'est qu'il n'y a pour nous ni marche, ni témoignage, ni service, sans le nazaréat, c'est-à-dire sans la consécration et la séparation pour Dieu.

Au verset 6, la femme de Manoah raconte à son mari la visite de l'Ange: «Un homme de Dieu est venu vers moi, et son aspect était comme l'aspect d'un ange de Dieu, très terrible; et je ne lui ai pas demandé d'où il était, et il ne m'a pas fait connaître son nom». Cette pauvre femme a peu d'intelligence, car elle ne sait ni d'où l'ange vient, ni qui il est, et ne le lui demande même pas, preuve de son peu d'intimité avec Dieu. La présence même du Dieu des promesses, loin de la rassurer, l'effraye, car elle ne voit l'ange que sous son aspect «très terrible». Manoah lui-même, homme d'une piété sincère, a peu de connaissance, et désire en avoir davantage. Il veut savoir ce qu'il «doit faire au jeune garçon» (verset 8), puis ce que «le jeune garçon devra faire» (verset 12). Mais l'Ange de l'Eternel, au lieu de répondre à ses questions, lui dit: «*La femme* se gardera de tout ce que je lui ai dit. *Elle* ne mangera rien de ce qui sort de la vigne, et *elle* ne boira ni vin, ni boisson forte, et ne mangera rien d'impur. *Elle* prendra garde à tout ce que je *lui* ai commandé» (versets 13, 14). Pourquoi? C'est que Dieu ne demande pas en premier lieu la connaissance. Ni celle-ci, ni même une vraie piété, comme celle de Manoah et de sa femme, ne suffisent pour nous garder au milieu de la ruine. Ce qu'il fallait *avant la connaissance*, c'était une vraie *séparation personnelle* pour Dieu, séparation qui a pour modèle et pour mesure le nazaréat de celui qui était près de paraître.

D'autres vérités, partage des témoins de Christ en un temps de déclin, nous sont encore révélées ici. «Manoah dit à l'Ange de l'Eternel: Quel est ton nom... Et l'Ange de l'Eternel lui dit: Pourquoi demandes-tu mon nom? Il est *merveilleux*. Et Manoah prit le chevreau et le gâteau, et il les offrit à l'Eternel sur le rocher. Et il fit une chose *merveilleuse*, tandis que Manoah et sa femme regardaient» (versets 17-19). En repassant l'histoire des différentes périodes de ce livre, nous trouvons qu'à chaque réveil coïncident certains principes qui le caractérisent. Les temps d'Othniel, d'Ehud, de Barak, de Gédéon, de Jephthé, nous ont présenté chacun quelque principe nouveau. Mais Dieu réserve aux derniers temps de la ruine des vérités précieuses entre toutes, cachées jusqu'alors et merveilleuses. Cette manière d'agir est digne du Dieu d'amour! Connaissant les difficultés des siens au milieu de l'infidélité grandissante, et voulant arracher leur coeur à ce milieu ténébreux, il met en lumière et confie à ses témoins des vérités de plus en plus glorieuses.

Ces vérités ont *le sacrifice* pour point de départ. Manoah, plus intelligent que Gédéon (conf. 6: 19), prend le chevreau et le gâteau et les offre à l'Eternel sur le rocher. La croix est le fondement de toute notre connaissance comme enfants de Dieu. Manoah désirait connaître beaucoup de choses que l'Ange ne peut lui révéler avant le sacrifice. Mais ce fondement posé, l'Ange fait une *chose merveilleuse*, révélée, sans doute, d'une manière encore obscure et symbolique aux yeux de ce pauvre résidu qui attendait un Sauveur. «Il arriva que, comme la flamme montait de dessus l'autel vers les cieux, l'Ange de l'Eternel monta dans la flamme de l'autel, Manoah et sa femme regardant» (verset 20). Ils trouvent dans le feu du sacrifice un chemin nouveau, non frayé jusque-là, chemin du représentant de l'Eternel pour remonter vers lui, et leurs regards, étant attachés sur l'Ange, voient une personne glorieuse dont ils connaissent la demeure, maintenant qu'elle a disparu de devant leurs yeux. Alors seulement, «Manoah connut que c'était l'Ange de l'Eternel» (verset 21). Le coeur, les intérêts de ce pauvre résidu, sont en ce moment sortis de ce monde et prennent le chemin de l'Ange pour monter avec lui dans les cieux. Ces simples croyants vont pouvoir parler désormais d'un *chemin* qui conduit dans le ciel, et d'une *personne* qui s'y trouve et qui est devenue leur objet, tandis qu'ils sont encore ici-bas.

Dans cet acte merveilleux, une chose encore était révélée, non pour Manoah, mais pour *nous*: le caractère futur de ce nazaréat dont l'Ange leur avait parlé. Il est maintenant céleste, comme nous l'avons vu plus haut. L'Ange en se séparant d'eux, se sépare dans le ciel. Le Seigneur Jésus, rejeté du monde, a dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). Séparé dans les cieux, il nous attire après lui, et fixe nos yeux sur lui-même, afin que nous reproduisions ici-bas le caractère céleste de Celui que le monde a rejeté. En présence de cette révélation, à peine entrevue par eux, mais qui nous sert d'instruction, les époux «tombèrent sur leurs faces contre terre» (verset 20). Et nous, n'adorerons-nous pas bien plus, au milieu des ténèbres grandissantes, le Dieu qui nous a révélé un Christ céleste et glorieux, et notre place en lui, et nous l'a donné comme objet, afin que nous puissions le reproduire dans ce monde! De telles bénédictions sont faites pour remplir nos coeurs de joie et de reconnaissance. Que des chrétiens, cherchant leur place avec

le monde, marchent ici-bas la tête penchée, en voyant l'état de choses autour d'eux, qu'ils affligent chaque jour leurs âmes, comme faisait jadis le juste Lot — telle n'est pas notre part; nous ne sommes pas appelés à jouer le rôle de Lot ici-bas. Notre part est avec Abraham, l'ami de Dieu. La ruine n'abattait pas son âme. Comme un Nazaréen, il se tenait sur sa haute montagne, les yeux fixés non sur Sodome, mais sur la cité qui a des fondements. Jésus a dit de lui: «Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour; et il l'a vu, et s'est réjoui» (Jean 8: 56). Ah! plutôt que de nous décourager, bénissons Dieu; rendons-lui grâce, du trésor céleste qu'il nous a donné en Christ.

Comme tant de coeurs chrétiens actuellement, celui de Manoah est rempli de crainte quand il se trouve devant Dieu. «Il dit à sa femme: Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu» (verset 22). Sa compagne lui est vraiment une aide. Y a-t-il lieu de craindre, dit-elle, quand Dieu a accepté notre offrande? L'amour de Dieu, montré pour nous à la croix, nous est le sûr garant de tout le reste. «Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» (Romains 8: 32).

Chapitre 14 : Le serpent et le lion. Le festin

Nous avons vu ce qu'est le nazaréat. L'histoire de Samson nous montre que c'est en lui que consiste notre *force spirituelle*.

Christ seul a pleinement réalisé son nazaréat, une séparation morale absolue, tout le long de sa vie ici-bas, et le réalise encore dans le ciel où il reste le vrai Nazaréen «séparé des pécheurs».

Samson, le Nazaréen, n'est guère un type de Christ que dans sa mission (13: 5); en réalité, il est plutôt le type du témoignage que rend l'Eglise de Dieu dans la séparation du monde, la puissance de l'Esprit et la communion avec le Seigneur. L'histoire de cet homme de Dieu, quoique remplie d'actes de puissance, est cependant l'un des plus tristes récits que renferme la Parole. Samson (l'Eglise aussi formée sur le Christ monté en haut) aurait dû être un vrai représentant de séparation pour Dieu. Hélas! il n'en fut rien. C'est en le comparant avec celui de Christ, que l'insuffisance du nazaréat de Samson nous frappe.

Christ, le vrai Nazaréen, a rencontré Satan sous deux formes: au désert, comme le serpent rusé et séducteur, et à la fin de sa carrière, comme le lion rugissant qui déchire et dévore.

Au désert, le Seigneur ayant pour armes contre les séductions de l'ennemi, la parole et la dépendance complète de Dieu, a remporté la victoire. Samson rencontre, au commencement de sa carrière, le serpent qui cherche à le séduire dans la personne d'une fille des Philistins. Il est dit deux fois qu'elle «plut à ses yeux» (versets 3, 7). Il eut dès lors la pensée de s'unir à cette femme qui appartenait au peuple oppresseur d'Israël. C'est ainsi que l'individu ou l'Eglise se manifestent, quand ils sont aux prises avec le séducteur; Satan qui n'avait rien en Christ, trouve facilement en nous des coeurs qui lui répondent. Par les yeux, nos coeurs sont attirés vers l'objet que Satan nous présente et trouvent du plaisir à l'acquérir. Cela ne signifie nullement que nous *devions* tomber. Si de tels objets plaisent à nos yeux, la grâce, et la Parole

qui nous révèle cette grâce, peuvent nous garder. Malgré les tendances de son coeur, Samson, protégé par la grâce providentielle de Dieu, n'a jamais épousé la fille des Philistins.

Le désir de Samson montrait que la parole de Dieu n'avait pas sa valeur pour lui. Ses parents, connaissant moins bien que lui les conseils, mais mieux que lui la parole de Dieu, lui disent: «N'y a-t-il pas de femme parmi les filles de tes frères, et dans tout mon peuple, que tu ailles prendre une femme d'entre les Philistins, les incirconcis?» (verset 3). En effet, la parole de Dieu était claire à ce sujet: «Tu ne t'allieras point par mariage avec ces nations, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils; car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux» (Deutéronome 7: 3). Pourquoi Samson n'y prenait-il pas garde? Christ, le Nazaréen parfait, reconnaissait l'autorité absolue des Ecritures et se nourrissait de chaque parole sortie de la bouche de Dieu. La Parole n'ayant pas sa valeur pour Samson, il s'engage sur une pente qui ne peut le mener qu'à une chute. Dans la vie de Samson, trois femmes marquent les trois étapes qui le conduisent à la perte de son nazaréat. La première *plut à ses yeux*; il conclut une *liaison momentanée* avec la seconde (16: 1), et il *aime* la troisième (16: 4). Quand son coeur est lié, la dernière heure de son nazaréat a sonné.

Néanmoins Samson avait des affections pour l'Eternel et pour son peuple. «Son père et sa mère», est-il dit, «ne savaient pas que cela venait de l'Eternel; car Samson cherchait une occasion de la part des Philistins». Leur domination lui était odieuse. Il cherchait le moment favorable pour porter le coup destiné à briser le joug appesanti sur les enfants d'Israël. Mais Samson n'était pas une âme simple; il apportait dans l'oeuvre un coeur partagé. Cherchant à concilier le plaisir de ses yeux avec sa haine contre l'ennemi de son peuple, il tendait la main gauche au monde en voulant le combattre de la droite. Cependant Dieu tient compte de ce qu'il y a pour lui dans ce coeur partagé. «Cela venait de l'Eternel»; lui, pouvait se servir même des faiblesses de Samson, pour accomplir ses desseins de grâce envers son peuple.

Cette tendance à chercher dans le monde ce qui «plaît à nos yeux», entraîne Samson en des difficultés sans fin dont la puissance de Dieu seul peut le délivrer. On trouve bien des cas dans la Parole, où un *premier* regard tourné vers le monde pousse le croyant dans un mal irréparable. Nous avons à veiller à cela avec crainte et tremblement, car nous ne pouvons dire d'avance quel abîme une seule convoitise peut ouvrir devant nous. Ce fut le cas d'Adam, de Noé, de Lot, de David. La grâce peut nous garder, mais ne jouons pas avec elle et ne pensons pas qu'elle puisse servir de couverture à nos convoitises ou d'excuse à nos péchés; appuyons-nous sur elle pour être soutenus et gardés de chute, et si nous avons été assez malheureux pour abandonner un instant cet appui, revenons bien vite à elle pour être restaurés et retrouver la communion perdue.

Samson est sur un terrain glissant. Ses yeux sont captivés; il désire prendre cette fille pour femme, car l'alliance avec le monde suit la convoitise des yeux. Alors il fait un festin (verset 10). Il s'y assied, gardant sans doute extérieurement les marques de son nazaréat, car il ne nous est pas dit qu'il but du vin avec les Philistins, mais ce repas a pour lui une triste issue.

Considérons, avant d'aller plus loin, le récit qui précède le festin dans l'histoire de Samson. Nous avons dit plus haut que Satan ne se présente pas seulement à nous comme un serpent, mais aussi comme un lion rugissant. C'est sous ce caractère que le Seigneur Jésus l'a rencontré en Gethsémani et à la croix. Rien de plus terrifiant que le rugissement du lion. Satan chercha à effrayer l'âme sainte de Christ, pour lui faire abandonner ce sentier divin qui descendait au sacrifice. Dans la puissance du Saint Esprit et la parfaite dépendance de son Père, le Seigneur lui tint tête au jardin des Oliviers. A la croix, où il ouvrit sa gueule contre Christ, «comme un lion déchirant et rugissant» (Psaumes 22: 13), le Seigneur, dans «la faiblesse de Dieu», vainquit «l'homme fort» et le rendit impuissant par la mort. Satan se présente aussi sous la même forme aux enfants de Dieu. «Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5: 8). S'il ne réussit pas à nous séduire, il cherche à nous effrayer. C'est avec ce jeune lion, montant à sa rencontre, du pays des Philistins, que Samson a maintenant à faire. Ici, le nazaréat de Samson se montre dans toute sa puissance, qui est celle de l'Esprit de Dieu. «Et l'Esprit de l'Eternel le saisit: et il le déchira, comme on déchire un chevreau, *quoiqu'il n'eût rien en sa main*» (verset 6). Tel est notre rôle vis-à-vis de Satan. Nous ne devons pas user de ménagements avec lui, car si nous l'épargnons il revient à la charge. Il faut que, dans notre lutte, nous le déchirions comme on déchire un chevreau. Il ne nous peut rien du moment que nous le traitons sans crainte, car sans armes, Jésus l'a déjà vaincu pour nous à la croix.

Plus tard, Samson, descendant par ce chemin, se détourna pour voir le cadavre du lion, y trouva «un essaim d'abeilles et du miel», y goûta en chemin et en donna à ses parents. Le fruit de la victoire de Christ à la croix a mis entre nos mains toutes les bénédictions célestes. Elles se trouvent pour nous dans la dépouille de l'ennemi terrassé. Et si nous-mêmes, remportant sur lui une victoire, désormais facile, nous le traitons en adversaire vaincu, notre âme sera remplie de force et de douceur. Nous pourrions les communiquer à d'autres, mais, comme Samson qui mangeait en chemin; notre propre âme sera nourrie la première. Ne traitons jamais Satan en ami; nous sortirions de son contact vaincus et faibles, remplis d'amertume et mourant de faim.

La victoire de Samson sur le lion de Timna n'est pas seulement une preuve de force; elle est *un secret* entre lui et Dieu. Quand ses yeux sont attirés vers la fille des Philistins, il le raconte à ses parents; s'agit-il de sa victoire, il ne la dit à personne. La vie de Samson est remplie à la fois de secrets et d'actes de puissance. Son nazaréat même était un secret, un lien inconnu de tous, entre son âme et l'Eternel. Ce lien est pour nous *la communion*. Nous trouvons quatre secrets dans ce chapitre. Samson n'avait pas révélé ses desseins à ses parents, ni la part que l'Eternel avait dans ces choses (verset 4); il ne leur avait pas fait connaître sa victoire (verset 6), ni le lieu dont il avait tiré le miel (verset 9), ni son énigme (verset 16). Tout cela, gardé sans partage entre son âme et Dieu, était pour lui le seul moyen de suivre une marche de bénédiction au milieu de ce monde.

Revenons au festin de Samson. Il offre son énigme aux Philistins, supposant, avec raison, que ceux-ci n'y comprendraient rien; en effet, sans le festin, il n'aurait pas été en danger de

se trahir. Mais l'ennemi réussit à lui dérober ce qu'il cachait si bien. Le monde agit avec ruse, de manière à nous priver de notre communion avec Dieu. Si nos coeurs, comme celui de Samson, s'attachent en quelque manière à ce que le monde peut nous offrir, nous ne tardons pas à perdre notre communion. L'absence de communion n'implique pas encore l'absence de force; elle n'est que le chemin qui y conduit; car, tant que le nazaréat existe, même extérieurement, la forte peut ne pas faire défaut. C'est ce que Samson prouva aux Philistins dans l'affaire des trente robes de rechange; mais cet homme de Dieu eut-il beaucoup de paix et de joie pendant les jours du festin? Au contraire, il fut aux prises avec les pleurs, les soucis et le tourment (verset 17). Il fut trahi par la femme même qu'il avait choisie. Celui qui se mêle au monde a peine à s'imaginer que ce dernier soit aussi mauvais qu'il l'est en effet. Jamais Samson n'aurait pensé que ses trente compagnons, aidés de sa femme, lui tendissent des pièges pour le dépouiller, car c'était à lui, de fait, qu'appartenaient les robes de rechange. Satan peut nous séparer de la communion du Seigneur, nous rendre malheureux; il peut encore nous empêcher d'être des témoins ici-bas, mais grâce à Dieu, il ne peut arracher des mains de Christ ce qu'elles retiennent.

*Sur ton coeur tu me portes,
Faible et souvent lassé;
Tes mains douces et fortes
Me tiennent enlacé.*

La grâce de Dieu garde Samson des dernières conséquences de sa faute, et le délivre d'une alliance que Dieu ne pouvait approuver. L'Esprit de l'Eternel l'ayant saisi, il fait des actions d'éclat. «Et sa colère s'embrasa» (verset 19). Samson avait un caractère très personnel. Il se laissait diriger, dans son action, par le sentiment des torts qu'on lui faisait. Toutefois il remporte la victoire sur les ennemis de l'Eternel, et ne garde rien pour lui de leurs dépouilles. Elles retournent au monde auquel elles ont été prises. Alors il abandonne la scène de tant de misère et «monte à la maison de son père», qu'il n'aurait pas dû quitter pour *s'établir* parmi les Philistins. Agissons comme lui. Si, dans nos rapports avec le monde, nous avons fait quelques pénibles expériences, hâtons-nous de retourner à la maison du Père, que nous n'aurions jamais dû abandonner, même en pensée, et où habite Celui dont la communion est la source de notre paix et de notre bonheur tout le long de notre pèlerinage, jusqu'au moment où nous entrerons pour toujours dans cette maison, notre habitation éternelle!

Chapitre 15 : Les victoires

Avant d'aller plus loin, je voudrais revenir sur deux ou trois points communs aux chapitres 14 et 15, lesquels ne forment ensemble qu'un seul récit.

Le premier de ces points, c'est que Dieu accomplit toujours ses voies, à travers une foule de circonstances qui sont loin de répondre à ses pensées. Bien plus, il se sert de ces circonstances mêmes, pour réaliser ses desseins, qui sont ici la délivrance d'Israël par un instrument formé de Dieu dans ce but. Voilà qui explique cette parole: «Cela venait de l'Eternel» (14: 4). Dieu ne fait pas seulement aboutir ses voies par le moyen de choses qu'il

approuve; il fait concourir nos fautes mêmes, sa discipline, l'opposition de Satan et du monde, tout en un mot, à amener le résultat final qu'il veut produire. Nos infidélités ne troublent pas les voies de Dieu; on le voit d'une manière remarquable dans toute la vie de Samson, on peut le constater dans l'histoire de l'Eglise de Christ. Ces voies de Dieu aboutissent toutes à la victoire finale et aux bénédictions qui en sont la conséquence. Qu'il est consolant de le constater! Bien souvent, à notre confusion, nos voies à nous n'aboutissent point, témoin Samson qui n'épousa pas la fille des Philistins. Continuellement, les enfants de Dieu, trouvant leur chemin barré avec défense divine d'aller plus loin, sont obligés de retourner avec humiliation sur leurs pas. D'autres fois, notre carrière qui aurait dû se prolonger dans la puissance du service (Samson nous en fournit encore la preuve), est brusquement interrompue, sans retour possible au point d'où elle avait dévié. Jamais rien de semblable n'arrive dans les voies de Dieu. Elles dominent toutes nos voies. C'est par la mort d'un Samson aveugle que l'Eternel remporte sa plus grande victoire. Un Moïse, dont la voie est interrompue avant d'entrer dans le pays de la promesse, est arrivé sur la sainte montagne dans la gloire même de Christ.

Le second point, c'est que, tout mélangés que fussent les motifs de Samson, «il cherchait une occasion» dans un temps de ruine (14: 4). Et pourquoi? Pour délivrer Israël en frappant l'ennemi qui l'avait asservi. Que ce motif-là soit aussi le nôtre. «Saisissant l'occasion», dit l'apôtre, «parce que les jours sont mauvais» (Ephésiens 5: 16). Puissions-nous, Nazaréens nous-mêmes, avoir le coeur rempli de tendre pitié pour nos frères retenus sous le joug du monde, et chercher l'occasion de déployer, avec l'amour, l'énergie de l'Esprit pour les en délivrer. Ces deux chapitres illustrent, d'une manière frappante, le fait que Samson cherchait une occasion de la part des Philistins et l'intensité de son désir la lui fait trouver, quand les lâches et les indifférents, rencontrant un obstacle sur leur chemin, seraient retournés en arrière.

Une troisième expression revient souvent dans ces chapitres: «L'Esprit de l'Eternel le saisit» (13: 25; 14: 6, 19; 15: 14). Quand nous voyons ces mots, nous pouvons être certains que le combat est entièrement selon Dieu et sans mélange. Nous aussi, nous pouvons remporter de telles victoires, sans être dépendants pour cela, d'une action temporaire du Saint Esprit qui nous saisirait du dehors, mais parce que nous avons été scellés du Saint Esprit et de puissance, en vertu de la rédemption. Toutefois, il est important de remarquer que nous ne pouvons mesurer la valeur morale d'un homme de Dieu à la grandeur de son don. Il n'y a pas dans l'Ecriture d'homme plus fort que Samson, ni d'homme plus faible moralement. Le Nouveau Testament nous donne un exemple semblable dans l'assemblée de Corinthe, à laquelle il ne manquait aucun don de puissance et qui, cependant, supportait toute sorte de mal moral dans son sein. Samson était un Nazaréen que l'Esprit de Dieu saisissait souvent, mais aussi un homme dont le coeur, n'ayant jamais été jugé, ne s'était pas mis d'accord avec le don qu'il exerçait. Du commencement à la fin de sa carrière, il n'hésite pas une fois à suivre le chemin de ses convoitises. Il va, sans combat, où son coeur le mène. Malgré la puissance de l'Esprit, c'est un homme charnel. Sa douceur est charnelle, quand il va visiter sa femme avec

un chevreau; sa colère, charnelle, quand le monde lui propose en échange de celle qu'il convoite ardemment, une autre femme qui n'a pas de valeur pour lui. C'est ainsi, du reste, que le monde nous traite toujours, à notre dam et à notre honte, quand nous avons désiré quelque chose de lui. Ce qu'il donne à l'enfant de Dieu, après lui avoir fait tant de belles promesses, n'a aucune valeur pour ce dernier et ne peut le satisfaire. J'ai dit: la colère de Samson est charnelle. L'Esprit de l'Eternel ne le saisit pas dans l'entreprise des 300 chacals. Il veut «*faire du mal*». aux Philistins, en les frappant dans leurs circonstances extérieures et emploie à cet effet des ruses qui ne semblent être nullement dans la pensée de Dieu. Les Philistins irrités montent et brûlent au feu sa femme, leur complice, et son père.

Samson trouve dans leur vengeance (verset 7), une nouvelle occasion pour faire l'oeuvre de Dieu. Nous y rencontrons encore bien du mélange: «Certes je me vengerai de vous», et il n'est pas ajouté que l'Esprit de l'Eternel le saisit; mais s'il ne se montre pas ouvertement, Dieu est derrière la scène. C'est, quoiqu'il en soit, une délivrance pour le peuple. «Et il descendit, et habita dans une caverne du rocher d'Etam». Il fallait s'y attendre. Le croyant, quand il prend le parti de Dieu contre le monde, se trouve isolé. Samson comprend cela. Les témoins de Christ en un temps de ruine, sont mis de côté, hélas! par le peuple de Dieu lui-même.

Les 3.000 de Juda, que le témoignage de Samson trouble dans la quiétude de leur esclavage, consentent à aider le monde qui veut se débarrasser de lui. Aux difficultés de ce témoignage, aux risques qu'il leur fait courir, ils préfèrent le joug des Philistins. On ne trouve pas d'état moral plus abaissé que celui-là dans tout le livre des Juges. Israël ne crie plus même à l'Eternel, il ne *veut* pas être délivré. L'homme de Dieu, son propre libérateur, l'embarrasse. Les Philistins disent: «Nous voulons lui faire comme il nous a fait» (verset 10). Juda dit: «Que *nous* as-tu fait?» (verset 11). S'identifiant avec l'ennemi qui l'asservit, Juda n'est plus Juda, et échange moralement son nom contre celui des Philistins. La communion avec eux est complète; tous deux sont *l'ennemi* du témoignage; mais Juda est bien pire, lui qui préfère l'esclavage à la libre puissance de l'Esprit divin, dont Samson est l'instrument.

Samson se laisse lier par eux; c'est aussi l'histoire de la chrétienté. Le peuple de Dieu a fait au Saint Esprit ce que Juda fit à Samson. Sa puissance les gêne; ils ne veulent pas de la liberté que l'Esprit leur apporte. Ils entravent son action et le lient avec leurs méthodes nouvelles, semblables aux cordes neuves dont Juda liait son libérateur, tout en lui disant: «Certainement nous ne te tuerons pas». Samson aurait pu faire tout autre chose que ce qu'il a fait; ces misérables entraves, il l'a bien prouvé plus tard, n'étaient que des toiles d'araignées pour lui. L'homme fort se moquait de leurs cordes neuves, mais il consent à se laisser lier. Quelle responsabilité pour ces 3.000 de Juda qui appréciaient si peu le don que Dieu leur avait fait! Quelle honte pour eux! Certes, la honte n'est pas pour Samson. Si quelque chose jette un opprobre mérité sur les chrétiens liés au monde, c'est l'entrave mise à la libre action du Saint Esprit parmi eux, parce qu'elle les gêne et qu'ils ne savent qu'en faire.

Mais, au moment donné, la puissance de l'Esprit brise toutes les entraves. «L'Esprit de l'Eternel le saisit; et les cordes qui étaient à ses bras devinrent comme de l'étoffe qui brûle au feu, et ses liens coulèrent de dessus ses mains» (verset 14). Alors Dieu se sert d'un

ossement qui traînait sur les champs, d'une misérable mâchoire d'âne, pour remporter une victoire signalée, et ce lieu est appelé Ramath-Lékhi, du nom de l'instrument méprisable employé dans ce combat. Entre les mains de l'Esprit de Dieu, nous sommes de pareils instruments, mais il plaît au Seigneur d'associer nos noms à sa victoire, comme si la mâchoire d'âne avait fait «un monceau, deux monceaux».

Après sa victoire, Samson «eut une très grande soif» (verset 18). L'activité du croyant n'est pas tout; le combat ne désaltère pas. Il fallait à Samson quelque chose qui répondit à ses besoins personnels, sinon, dit-il, «je mourrais de soif et je tomberais entre les mains des incirconcis». Si nous ne voulons perdre le fruit du combat, il nous faut employer la parole de Dieu pour nous rafraîchir et non pas seulement pour la lutte. Dans son extrémité, Samson crie à l'Eternel qui lui fait trouver une source rafraîchissante sortant d'un rocher fendu par la main de Dieu. Le rocher, partout et toujours, c'est Christ. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive». Retournons à Christ après le combat; sa Parole nous rafraîchira. Samson a conscience des dangers qui suivent immédiatement la victoire. Le fait que Dieu «a donné par la main de son serviteur une grande délivrance», devient l'occasion de nous faire tomber personnellement «entre les mains des incirconcis», si notre âme ne cherche pas immédiatement son refuge, son rafraîchissement et sa force auprès des eaux de la grâce, dont Christ est le distributeur. Dans ce jour béni, Samson réalisa ces deux choses, une grande activité dans le combat pour les autres, et à l'égard de lui-même une humble dépendance de Dieu pour profiter des ressources qui sont en Christ.

La première partie de l'histoire de Samson se termine par ces mots: «Et Samson jugea Israël, aux jours des Philistins, vingt ans» (verset 20). Elle contient, malgré tous les manquements que nous avons signalés, l'approbation de Dieu sur la carrière publique de son serviteur. Le chapitre qui suit nous montre la perte de son nazaréat.

Chapitre 16 : La défaite et la restauration

Nous entrons dans une nouvelle période de l'histoire de Samson, caractérisée par la perte de son nazaréat et par sa restauration. Le verset 31 de notre chapitre, comparé au verset 20 du chapitre 15, marque extérieurement cette division. Au chapitre 15, Dieu avait préservé son serviteur, malgré lui, d'un engagement définitif avec une femme qui servait d'autres dieux. Mais cela ne redresse pas la pente naturelle de son coeur, et le verset 1 de ce chapitre nous montre où cette pente le mène. Il avait recherché le monde idolâtre, il recherche maintenant le monde *souillé*, et ne craint pas de s'associer momentanément avec lui. Une disposition mondaine non jugée nous conduit nécessairement à des chutes plus graves. C'est ainsi que, dans l'histoire de l'Eglise, Pergame conduit à Thyatire. Cette liaison n'est que passagère et Samson n'y perd point sa force, car le secret subsiste encore entre lui et Dieu. Guetté toute la nuit, à la porte de la ville, par ses mortels ennemis, il se leva de son sommeil, «saisit les battants de la porte et les deux poteaux, les arracha avec la barre, les mit sur ses épaules, et les porta au sommet de la montagne qui est en face de Hébron» (verset 3). Plus d'une fois, l'histoire de Samson nous rappelle celle de Christ; telle sa victoire sur le lion de Thimna, tel aussi l'exploit des portes de Gaza. Comme Samson, le Seigneur se réveillant du sommeil de la

mort, a réduit à néant les desseins de l'ennemi, en brisant les portes de sa terrible forteresse. Il a emmené en captivité ce qui nous retenait captifs et, monté en haut, il a dressé les trophées de sa victoire. La mort, la citadelle de Satan, n'ayant pas de portes pour nous retenir, est devenue pour nous un passage; aucun verrou n'a pu y emprisonner Christ, aucune puissance ne peut nous y garder. La «montagne qui est vis-à-vis de Hébron», le lieu de l'homme ressuscité qui fait face au lieu de la mort (*), nous en est un sûr garant.

(*) Nous avons fait remarquer ailleurs que Hébron est sans exception, dans l'Écriture, le lieu de la mort (Méditations sur Josué).

Nous l'avons dit plus d'une fois, il n'est pas un homme de Dieu qui ne soit appelé à reproduire, et ne reproduise, en effet, quelques traits de la personne du Sauveur. Ah! qu'il eût été beau de voir Samson être une digne image de Christ dans sa victoire sur la mort, comme il l'avait été dans sa victoire sur le lion déchirant! D'où sortait cet homme fort avec les portes de Gaza sur ses épaules? Pour qui combattait-il? Qui l'avait donc placé dans cette extrémité? Dans toutes ces choses, son histoire forme le plus absolu contraste avec celle de notre adorable Sauveur.

Écoutons un récit plus humiliant encore (versets 4-21). Samson, qui n'avait contracté qu'une alliance passagère avec le mal, va plus loin. La fille des Philistins avait plu à ses yeux; la femme de Gaza l'avait attiré pour un moment dans ses filets; Delila s'empare de ses affections. «Il aime une femme dans la vallée de Sorek» (verset 4). C'est là qu'aboutit le chemin de l'enfant de Dieu, qui cultive au lieu de les juger les premiers mouvements de son cœur naturel. Malgré tout, Samson avait gardé jusque-là, ses relations intimes et secrètes avec Dieu. Il possédait une chose que le monde ne pouvait comprendre et à la source de laquelle il était incapable de remonter. Sa force restait une énigme pour ses ennemis; sans doute, ils en voyaient les effets, mais dirigés contre eux, et cela les rendait d'autant plus avides à lui arracher le secret de cette force pour trouver des armes contre le serviteur de l'Éternel. Sans doute aussi, sa longue chevelure, livrée que tous n'avaient pas, était une profession publique de séparation pour Dieu. Mais, à moins que son secret ne fût trahi, il ne pouvait venir à la pensée du monde que cette figure de dépendance et d'oubli de soi fût pour le Nazaréen une source de force.

Samson aime Delila. Le voilà en communion avec cette femme, et Dieu ne peut s'accommoder d'une communion partagée. Il est impossible que nous menions de concert nos affections pour le monde et pour Dieu. «Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre» (Luc 16: 13). En aimant Delila, Samson faisait profession de haïr Dieu et de le mépriser, quand même, de fait, il lui appartenait. Cette femme s'empare de lui de plus en plus: «Comment dis-tu: Je t'aime, — et ton cœur n'est pas avec moi?» (verset 15). Dès lors son cœur est pris. Il ne tardera pas à lui livrer le dernier mot de son secret. Trois fois les sept cordelettes fraîches, et les cordes neuves, et le fil à tisser, n'ont pu dompter la puissance de l'Esprit. Dieu soutenait encore son pauvre serviteur infidèle, mais son secret livré, le signe de sa dépendance enlevé, le lien de communion qui unissait soit âme à Dieu aboli, que lui reste-t-il? Toute sa force s'est évanouie.

Les expériences passées des délivrances de Dieu, malgré ses chaînes morales, ne servent qu'à le tromper et l'endormir. Trois fois il s'était dégagé en des moments critiques. Pourquoi pas une quatrième? Le coeur aveuglé se dit: «Je m'en irai comme les autres fois, et je me dégagerai». Mais avec la communion perdue, l'intelligence des pensées de Dieu fait entièrement défaut: «Il ne savait pas que l'Eternel s'était retiré de lui» (verset 20).

Ce n'est point que Samson fût bien à l'aise sous le joug de Delila. «Elle le tourmentait par ses paroles tous les jours et le pressait», et «son âme en fut ennuyée jusqu'à la mort» (verset 16). Voilà tout ce qu'il avait trouvé dans les choses qui l'attiraient le plus. Il aurait bien voulu refuser, mais il n'en était déjà plus capable. Un homme du monde peut trouver sa joie dans le monde, un croyant jamais. Au fond, le coeur de Samson était dans une mesure avec Dieu et l'Israël de Dieu. De là ce combat, cette lutte, cet ennui, cette misère. Notre conscience parle et ne nous laisse pas de repos réel; notre joie est empoisonnée. Il fait enfin le dernier pas, et «lui déclare tout ce qui était dans son coeur» (verset 17). Après cela vient le *sommeil*: «Elle l'endormit sur ses genoux» (verset 19). L'âme perd tout sentiment de ses relations avec Dieu, et tombe dans un lourd sommeil sous l'atmosphère épaisse de la corruption. Alors l'ennemi embusqué, épiant ce moment, s'avance, enchaîne, aveugle l'homme puissant et se sert de lui comme du plus misérable des esclaves. Sort, hélas! pire que le sommeil! Samson n'est plus qu'un pauvre esclave aveugle, jouet des ennemis de l'Eternel. Il ne faut pas s'y tromper; l'ennemi en veut plus encore à Dieu qu'à Samson, car le Nazaréen vaincu devient le témoin de la victoire apparente du faux dieu Dagon, sur le vrai Dieu. Le manque de réalité des chrétiens est l'arme la plus puissante du monde contre Christ. En méprisant le croyant infidèle, c'est Lui que le monde trouve moyen de mépriser.

Grâces à Dieu, l'histoire du dernier des juges ne se termine pas par cette défaite. Dieu veut avoir la victoire finale en dépit de l'infidélité de ses témoins. Samson retrouve son nazaréat dans cette position d'amère humiliation, «Et les cheveux de sa tête commencèrent à croître, après qu'il eut été rasé» (verset 22). Samson n'était pas un homme de prière. Dans toute son histoire, on ne l'entend s'adresser à Dieu que deux fois (15: 18; 16: 28). Ici, tandis que les ennemis fêtent leur triomphe, Samson crie à l'Eternel. J'apprécie chez un homme de Dieu une fin de vie plus brillante que son commencement. Ce n'est pas, sans doute, ce qu'il y a de plus élevé. Le chemin de Christ, de l'homme parfait, était un sentier uni d'une égalité absolue, dans les mille circonstances diverses par lesquelles il eut à passer. C'est ainsi que nous le voyons marcher au Psaume 16 et dans les évangiles. Et néanmoins, finir comme Samson, dont la vie présenta tant de contrastes, finir comme Jacob, dont la carrière toute de plans et de ruses humaines, se termine par la vision glorieuse de l'avenir d'Israël et par l'adoration qui reconnaît en Joseph le type du Messie promis; finir ainsi, c'est encore meilleur que de clore sa carrière comme Salomon, dans l'idolâtrie, après un règne magnifique de sagesse et de puissance. Oui, la fin de Samson fut une victoire éclatante. «Les morts qu'il fit mourir dans sa mort, furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait mourir pendant sa vie» (verset 30).

Que cette histoire nous enseigne. Soyons de ceux qui n'ont besoin, pour faire l'expérience d'eux-mêmes, ni d'un mauvais commencement, ni d'une mauvaise fin. Paul, un homme sujet aux mêmes infirmités que nous, évita l'un et l'autre, quoique sa marche mit au jour plus d'une faiblesse. Apprenons à régler nos pas sur ceux de notre impeccable modèle; c'était la force de l'apôtre et ce sera la nôtre. Alors Dieu dira de nous: «Ils marchent de force en force, ils paraissent devant Dieu en Sion» (Psaumes 84: 7).

Chapitres 17 à 21 : Manifestation de la ruine et restauration finale

Chapitres 17 à 19 : Corruption religieuse et morale d'Israël

Chapitre 17 : Le Lévitte de Juda

Les chapitres 17 à 21 sont comme un appendice du livre des Juges, appendice de toute importance pour compléter le tableau moral du déclin d'Israël, mais qui, par sa date, prend place avant le début proprement dit de notre livre et remonte aux derniers temps de Josué et des anciens qui le suivirent. Il importait de montrer que, si d'un côté le déclin était graduel, de l'autre la ruine était immédiate et irrémédiable, dès le moment où Dieu avait confié aux mains de son peuple le devoir de garder les bénédictions premières. Il importait ensuite, comme nous le verrons plus tard, d'établir que *la fin de Dieu* n'est pas la ruine, mais la restauration d'un peuple qui pût demeurer en unité devant lui, après que les châtiments auraient eu leur cours. Il importait encore de montrer les rapports de la sacrificature avec la ruine, et comment elle s'y associe et y contribue. Tous ces grands traits de la vérité, et bien d'autres encore, se trouvent condensés dans les chapitres dont nous allons nous occuper. Leur date nous est donnée par trois passages. Je les cite pour ceux que la *structure* du livre intéresse et pour ne pas être obligé d'y revenir. Le premier de ces passages est au chapitre 18: 1. Nous voyons au chapitre 19, verset 47, de Josué, que la tribu de Dan s'empara de Laïs (*), à l'époque où les douze tribus étaient appelées à conquérir leur héritage. Dans le second passage, au verset 12 du chapitre 18, «Mahané-Dan» reçoit son nom de l'expédition de Dan, tandis qu'au commencement de l'histoire de Samson (chapitre 13: 25), c'est un lieu déjà connu. Enfin, au chapitre 20: 28, «Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, se tenait devant l'arche en ces jours»; d'où l'on doit conclure que ces jours suivirent immédiatement ce qui nous est rapporté en Josué 24: 33.

(*) Le Léschem de Josué n'est autre que le Laïs du chapitre 18 des Juges.

Ces détails établis, nous trouvons aux chapitres 17 et 18 le tableau de la corruption religieuse d'Israël, encore en possession des bénédictions premières. Ce tableau n'offre pas un endroit où le cœur puisse se reposer au sein de la ruine et quand, à la lumière de la Parole, nous l'aurons passée en revue, nous comprendrons que notre unique refuge dans cet affreux débordement du mal, c'est Dieu seul.

Ces chapitres se lient ensemble par une phrase caractéristique, répétée à quatre reprises. «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (17: 6; 21: 25). «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël» (18: 1; 19: 1).

Ainsi, l'état du peuple en ces mauvais jours est dépeint par deux faits. D'abord: «Il n'y avait pas de roi en Israël». Le temps n'était pas encore où Israël demanderait: «Etablissez sur nous un roi pour nous juger, *comme toutes les nations*» (1 Samuel 8: 5). Jusqu'ici, le peuple avait eu l'Eternel pour roi; maintenant, Dieu était oublié ou laissé de côté, quoique la royauté selon le mode des nations ne fût pas encore établie. Le peuple avait abandonné le système du gouvernement divin, sans avoir encore proclamé sans réserve celui du gouvernement du monde. Ce fait caractérise aussi la chrétienté de nos jours.

En second lieu: «Chacun faisait ce qui était bon à ses yeux». On avait, comme aujourd'hui, *le règne de la liberté de conscience*. Chacun prétendait avoir pour règle les «lumières de sa conscience», tandis que la vraie lumière de la parole de Dieu était laissée de côté et qu'on n'en parlait plus. Combien ces temps différaient d'avec ceux de Josué, où la Parole était l'unique guide et l'unique autorité d'Israël, en tout ce qu'il entreprenait (Josué 1: 7-9. Voyez entre autres chapitres 3; 4: 6; 8: 30-35, etc.). Or, en réalité, la conscience, malgré sa valeur immense pour l'homme, n'est pas un guide, mais un juge, ce qui est tout autre chose. Ce juge qu'il n'écoute pas, l'homme prétend l'honorer en le choisissant pour guide. Mais comment le conduira-t-elle, cette conscience qui peut être endormie, endurcie, cautérisée? Ces chapitres nous montrent où elle conduisit les Israélites, lorsque chacun faisait ce qui était bon à ses yeux. L'idolâtrie avait poussé racine à côté de quelques formes religieuses qui restaient encore. On se laissait aller aux mouvements de son cœur pourvu que l'on crût bien faire, et l'on se précipitait dans d'affreuses iniquités. «Ils croient bien faire», c'est aujourd'hui, comme jadis, le mot d'ordre qui sanctionne même l'apostasie du christianisme.

L'oubli complet des ordonnances de la parole de Dieu caractérise Michée, cet homme de la montagne d'Ephraïm, et sa mère. L'un dérobe, quand la loi avait dit: «Tu ne déroberas point» (Exode 20: 15), et sa conscience ne parle pas quand il avoue ce fait. La mère «consacre de sa main l'argent à l'Eternel pour son fils, afin d'en faire une image taillée et une image de fonte» (verset 3), alors qu'il était dit: «Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée» (Exode 20: 3, 4). Chose pire que la simple idolâtrie, elle joignait l'Eternel à ses idoles, et sa conscience ne lui disait rien. Elle s'était fait un culte à sa façon, auquel son fils coupable s'associe pleinement. Le culte du monde religieux d'aujourd'hui n'en diffère pas autant qu'il pourrait paraître, car le nom de l'Eternel s'y mélange aux objets des convoitises du cœur de l'homme, à toutes ces choses dont il est dit: «Petits enfants, gardez-vous des idoles» (1 Jean 5: 21). L'art, la musique, l'or et l'argent et les choses précieuses, ornent ce qu'on appelle le culte de Dieu; tandis que les hommes y donnent place à ce que le monde estime et convoite, aux richesses, à l'influence, à la sagesse humaine.

«Michée eut une maison de dieux, et il fit un éphod et des théraphim», associant les faux dieux à l'éphod, forme sans valeur du culte judaïque, séparée du sacrificateur qui la portait. Puis il «consacra l'un de ses fils, et celui-ci fut son sacrificateur» (verset 5). Plus que jamais la

parole de Dieu était oubliée. Son fils, était sans droit à la sacrificature, Michée sans droit pour le consacrer. Un fait nouveau surgit. Un lévite de Juda, ayant comme tel des rapports avec la maison de l'Eternel, mais aucun droit à la sacrificature, passe par aventure, cherchant un lieu de séjour. Michée s'empare de cet homme qui lui apporte *une apparence de succession religieuse*. «Demeure avec moi, et tu seras pour moi un père et un sacrificateur, et je te donnerai dix pièces d'argent par an, et un habillement complet, et ton entretien» (verset 10). Michée est en progrès; il *établit* chez lui un lévite authentique, valant pour lui mieux que son fils, il *l'entretient* et le *paie*. C'est un clergé constitué sur les mêmes principes que tous les clergés de nos jours. Remarquons en passant comment Dieu nous raconte ces choses. Il ne blâme pas, ne s'indigne pas; il énumère les faits et les place devant nous. Ceux qui sont spirituels distinguent ce que Dieu blâme ou ce qu'il approuve, et apprennent à être aussi étrangers que Dieu lui-même a tous les principes dont ce chapitre nous fait le triste tableau. L'homme charnel reste dans son aveuglement. Michée, en faisant ce qui était bon à ses yeux, pensait se concilier la faveur de l'Eternel! «Et Michée dit: Maintenant je connais que l'Eternel me fera du bien, puisque j'ai un lévite pour sacrificateur» (verset 13).

Chapitre 18 : Dan et le lévite

Ce chapitre nous présente les rapports de l'une des tribus avec le système religieux dont nous avons vu l'établissement au chapitre 17. Dan s'était montré la plus faible des tribus d'Israël. Repoussé dans la montagne par les Amoréens (1: 34), et manquant de foi pour s'emparer de son héritage, il envoie cinq hommes en reconnaissance pour lui chercher la part qui lui manquait encore. Laïs, ville tranquille et prospère, était située à l'extrémité nord de Canaan, éloignée des Sidoniens auxquels elle se rattachait, et sans commerce avec personne. Cette ville offre à Dan une conquête sans gloire, mais lui présente en outre tout ce que le coeur naturel peut désirer. «C'est un lieu», disent les envoyés, «où rien ne manque de tout ce qui est sur la terre» (verset 10). A part la perversité, Laïs, comme Sodome avant sa destruction, ressemblait à un jardin de l'Eternel; conquête digne d'un Lot et non d'un Abraham, qui tente la tribu de Dan affaiblie et relâchée. Dan avait un combat à livrer, une victoire à gagner dans ses propres limites, sur l'Amoréen de la vallée; ce combat lui coûte trop cher; il lui préfère une conquête sans péril, remportée au bout de la terre, loin des yeux des témoins de l'Eternel, et de l'endroit où se trouve l'ennemi réel, laissé, sans mot dire, en possession du vrai héritage de Dan.

En route, ces cinq hommes rencontrent le lévite dans la maison de Michée et lui demandent: «Qui t'a amené ici, et que fais-tu par ici, et qu'as-tu ici?» (verset 3). Ces questions auraient dû ouvrir les yeux du lévite, si des questions en étaient capables. Que pouvait-il répondre, en effet? Sa volonté l'avait *amené*, car il cherchait à s'établir; il *faisait* ce que Michée lui avait dit de faire; il *avait* de l'argent, une paye. Autant de caractères du clergé, qui peut subsister entièrement sans Dieu, dépendre des hommes et travailler en vue d'un salaire.

«Et ils lui dirent: Nous te prions, interroge Dieu, afin que nous sachions si notre chemin par lequel nous allons prospérera» (verset 5). C'est auprès d'un tel homme que les hommes cherchent une direction pour leur marche, aussi reçoivent-ils la réponse qu'ils désirent: «Allez

en paix, le chemin où vous marchez est devant l'Eternel» (verset 6). A cette fausse prétention d'être l'oracle du peuple, sous peine de n'être pas le clergé, il faut mêler le nom de l'Eternel.

Plus tard, la tribu de Dan revenant en armes, son premier soin est de s'emparer en passant des dieux de Michée et d'accaparer son sacrificateur. Ils font miroiter devant ses yeux l'avancement qu'il aura: «Vaut-il mieux pour toi d'être sacrificateur de la maison d'un homme seul, ou d'être sacrificateur d'une tribu et d'une famille en Israël?» (verset 19). Il est appelé à une position plus influente et plus lucrative. La volonté de Dieu n'entre pour rien dans les pensées du sacrificateur. «Sort coeur se réjouit» d'être appelé à un nouveau poste (verset 20); prenant «l'éphod, et les théraphim, et l'image taillée, il s'en va au milieu du peuple» (verset 20). Il emporte avec lui ses idoles, et c'est avec celui que les hommes appellent «leur sacrificateur», que l'idolâtrie prend au milieu de Dan un caractère *officiel*.

Michée court après les ravisseurs: «Vous avez pris», leur dit-il, «mes dieux que j'ai faits, et le sacrificateur, et vous vous en êtes allés; et que me reste-t-il?» (verset 24). Quelle parole! On lui avait pris sa religion et son clergé, et il ne lui restait rien! Un homme de foi n'aurait pu ressentir la perte de ces choses; il lui serait resté Dieu lui-même, sa Parole, la sacrificature de Dieu, et la maison de Dieu à Silo.

Les fils de Dan vont leur chemin, frappent Laïs, s'emparent de la ville, et «l'appellent du nom de Dan, d'après le nom de Dan, leur père» (verset 29). Le nom de Dan a plus d'importance pour eux que le nom de l'Eternel. Tel est, en quelques mots, le sombre tableau de l'histoire religieuse d'Israël.

Chapitre 19 : Le lévite d'Ephraïm

Les chapitres 17 à 18 nous ont présenté l'état religieux d'Israël et l'influence exercée sur lui par la classe pseudo-sacerdotale. Cette soi-disant sacrificature, religieusement corrompue, entretenait dans le peuple la corruption religieuse. Si les scènes qui commencent au chapitre 17, appartiennent, comme nous l'avons vu, au temps qui précède les juges, leur transposition était nécessaire pour établir à nos yeux, comme en un tableau, la gradation solennelle du mal en Israël. C'est un peu la marche suivie par l'Esprit de Dieu dans l'évangile de Luc, où les faits sont groupés hors de leur date, pour donner une impression d'ensemble à certaines vérités morales.

Samson, le dernier des juges, invoquait encore l'Eternel en certaines circonstances mémorables de sa vie, le lévite de Juda ne l'invoque plus que sur la tête de ses images et de ses théraphim; le lévite d'Ephraïm, dont nous allons considérer l'histoire, ne l'invoque, hélas! plus du tout. L'Eternel semble ne plus exister pour lui; cependant cet homme est un lévite et fait partie d'une race mise à part pour le service de l'Eternel, de la sacrificature et de la maison de Dieu.

Au chapitre 19, nous trouvons les rapports du lévite d'Ephraïm, non plus avec l'état religieux mais avec l'état moral du peuple. Ce dernier est pire encore que le premier. La femme que le lévite avait prise, le quitte après lui avoir été infidèle. Il court après elle, comme son coeur le mène et, faisant ce qui lui semble bon, s'unit à cette femme prostituée. Cela satisfait

le père de cette dernière, qui voit dans l'action du lévite la réhabilitation de sa fille. Hélas! cet acte est aussi, sans qu'il s'en doute, la justification du mal et la sanction de la souillure, d'autant plus grave qu'elle a pour garant le caractère sacré de cet homme. Le père retient son beau-fils, car plus il reste, plus la réhabilitation devient publique et éclatante. Le monde nous montre son amabilité dans la proportion où nous servons ses intérêts; l'alliance avec la famille de Dieu ne lui est point contraire. Le lévite se laisse attarder dans ce chemin. N'ayant pas Dieu et n'ayant que sa conscience pour se diriger, il se laisse influencer par d'autres, manque l'occasion et tombe dans le malheur.

Cet homme qui s'allie à une prostituée ne voudrait pas entrer chez les Jébusiens. Il en est parfois ainsi du chrétien. Il craint de s'associer extérieurement au monde, tandis que chez lui les sources intérieures sont impures. On peut être très strict quant à sa marche publique, très relâché quant à la sainteté individuelle. «Nous ne nous détournerons pas vers une ville des étrangers, *qui n'est pas des fils d'Israël*» (verset 12). Le lévite est plus attaché à son peuple qu'à l'Eternel, ou plutôt ce dernier n'entre pas même en ligne de compte. Fuyant les Jébusiens par orgueil national plus que par piété, il semblerait à l'entendre que ce qui vient d'Israël ne peut être que bon, alors qu'Israël a déjà outrageusement abandonné l'Eternel. Ces principes n'ont pas changé et caractérisent autant notre ruine que celle de l'ancien peuple. On vante n'importe quelle secte de la chrétienté en contraste avec les nations idolâtres, quand déjà la chrétienté elle-même est devenue le repaire de toute corruption morale et religieuse. Le lévite va s'apercevoir qu'il n'est pas reçu au milieu d'un peuple auquel Dieu avait recommandé expressément de ne pas délaissier le lévite (Deutéronome 12: 19). La profession corrompue n'offre pas d'abri au serviteur de l'Eternel (je ne parle pas ici du caractère moral de cet homme). On voit au verset 18, les sentiments que de pareils procédés font naître dans le cœur du lévite. «J'ai à faire avec la maison de l'Eternel, et il n'y a personne qui me reçoive dans sa maison à un étranger isolé, qui séjourne au milieu de la corruption de Guibha et en a conscience, comme Lot de celle de Sodome, car il dit: «Mais ne passe pas la nuit sur la place» (verset 20), reçoit le voyageur dans sa maison. Alors une chose affreuse arrive. Les passions impures des hommes qui portent le nom de l'Eternel égalent, en horreur celles de la ville maudite. De telles choses ont lieu en Israël, bien pires que l'histoire de Lot, car, comme les mouches mortes font puer le parfum, la corruption du peuple de Dieu est la pire des corruptions. Aussi ne voyons-nous pas des anges intervenant pour délivrer le juste. L'hôte du lévite parle comme Lot à la porte, acceptant un mal pour en éviter un pire. C'est nécessairement le principe d'action des croyants qui demeurent au milieu du monde. Dieu préserve cet homme de voir sa maison souillée par ces infâmes, mais lui ne voyait pas d'autre chemin. Le lévite livre sa femme à l'opprobre. Cette issue pouvait être évitée par un appel à Dieu, par le souvenir de sa protection aux jours d'autrefois. Ne pouvait-il pas, comme jadis, frapper ce peuple d'aveuglement? Mais nul cri d'angoisse ne monte vers lui; du cœur du lévite à l'Eternel il n'y a pas de chemin.

La misérable femme, revenue de sa prostitution première, sans repentance, ni travail de conscience, meurt des épouvantables suites de ce qu'elle avait convoité jadis. Dieu laisse le

mal s'accomplir, mais, comme les chapitres suivants nous l'apprendront, de ce mal atroce il va tirer sa gloire.

La parole de Dieu nous présente deux grands sujets. D'une part, ce qu'est Dieu; de l'autre, ce qu'est l'homme. Jamais Dieu ne cherche à voiler la condition de l'homme, car s'il le faisait, il ne serait pas le Dieu qui est lumière, et sa Parole serait faussée dans ses deux éléments. Quant à l'homme, Dieu nous le dépeint indifférent, aimable ou religieux selon la nature, violent ou corrompu, égoïste toujours, hypocrite, impie, apostat; sans loi, sous la loi, sous la grâce, et cela dans toutes les circonstances et à tous les degrés — comme aussi Dieu nous montre le travail de la grâce, sous toutes ses formes et à tous ses degrés, dans le coeur de l'homme. Nous obtenons ainsi un tableau divin de notre état, et nous sommes forcés de conclure que nous sommes sans ressource en nous-mêmes, et qu'il n'y a de ressource que dans le coeur de Dieu.

Chapitre 20 : Brèche et relèvement

A la suite du crime de Guibha, de l'extrême nord à l'extrême sud, toutes les tribus se rassemblent «*comme un seul homme*, vers l'Eternel, à Mitspa» (verset 1). Il semble manquer bien peu à cette unanime protestation contre le mal. Nous trouvons du *zèle* pour s'en enquérir et s'en purifier, et le sentiment de la *solidarité* d'Israël qui, plus tard, sous Debora, Gédéon et Jephthé, fera défaut. La réunion, l'action et les sentiments des onze tribus offrent surtout une belle apparence d'unité (versets 1, 8, 11), car la plus petite tribu, et bien plus une tribu coupable, seule manquait. Le *centre* de l'unité du peuple était reconnu, car c'est «vers l'Eternel» qu'ils se rassemblent à Mitspa, «devant l'Eternel» qu'ils montent à Béthel. Que manquait-il donc à Israël? *Une* chose, «le premier amour». Le premier amour s'adresse à la fois à Dieu et aux frères. *Envers Dieu*, cet amour s'était refroidi. Israël écoute, délibère, décide, puis consulte Dieu (verset 18). Au lieu de commencer par *la parole de Dieu*, il finit par elle. Elle n'est pas absente, mais n'occupe plus la première place. C'est une marque de l'abandon du premier amour. «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime». «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» (Jean 14: 21, 23). «C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements» (1 Jean 5: 3). Une autre marque, c'est que la *honte* infligée à Israël (versets 6, 10, 13) touche plus les coeurs que le déshonneur fait à Dieu. Combien souvent, dans toute discipline d'assemblée, une telle tendance se fait jour! C'est que Dieu n'a plus, dans nos coeurs, la place qu'il devrait occuper.

L'abandon du premier amour se montre aussi dans notre manière d'agir *envers nos frères*. Les rapports avec Dieu et avec les frères sont du reste intimement liés. «Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère» (1 Jean 4: 21). Israël voit en Benjamin un ennemi, et, malgré la belle apparence d'unité, ne considère pas le péché d'une tribu comme celui de tout le peuple. Ils disent: «Quel est ce mal qui est arrivé au milieu de *vous*?» (verset 12) non pas de *nous*. Quelle différence entre cet amour et celui qui nous est décrit en 1 Corinthiens 13: 4-7! Le *zèle* ne manquait pas, mais ne remédie jamais à l'abandon du premier amour. «Tu ne peux supporter les méchants» d'Apocalypse 2: 2, se retrouve ici, mais comme plus tard à Ephèse, le Seigneur pouvait dire à son peuple: «J'ai quelque chose contre toi». Ils ajoutent: «Que nous ôtions le

mal du milieu d'Israël» (verset 13), mais où étaient les affections fraternelles? C'est toujours, du reste, en tout temps, le danger de la discipline, aussi les Corinthiens sont-ils exhortés à ratifier leur amour envers celui qui était tombé, après que la discipline avait eu son cours. Si le peuple, s'adressant à Benjamin, dit «vous» au lieu de «nous», le «nous» d'autre part usurpe la place: «Livrez-*nous* ces hommes... afin que *nous* les fassions mourir et que *nous* ôtions le mal du milieu d'Israël» (verset 13). L'abandon du premier amour ouvre la porte à l'importance personnelle.

Que dirons-nous de Benjamin? Il avait gravement péché en supportant le mal dans son sein. La remontrance d'Israël, au lieu de l'humilier, le pousse à un acte des plus graves: «Il sort en guerre contre les fils d'Israël» (verset 14), puis à un acte plus grave encore: il s'allie avec le mal. Benjamin se rassemble à Guibha, dénombre Guibha, se range en bataille devant Guibha, sort de Guibha (versets 14, 15, 20, 21). Son manque d'humiliation a une terrible conséquence; non seulement il ne juge pas le mal, mais arrive nécessairement, fatalement, à l'excuser, en prenant parti avec le méchant contre le peuple de Dieu. Il se donne bien, il est vrai, l'apparence d'être «*sans* les hommes de Guibha» (verset 15), mais il les dénombre et profite de leurs 700 guerriers d'élite. Dans cette armée, les «gauchers» sont aussi nombreux que l'élite de Guibha, faiblesse qui devient force au service de l'Eternel, quand c'est un Ehud qui combat. Ici, les gauchers sont habiles contre l'Eternel; leur main qui devrait être apte à la défense, se trouve forte à l'attaque et trompe ceux qui leur font face.

Tous les préliminaires épuisés, Israël interroge Dieu (verset 18). Que Juda monte le premier, répond Celui qui veut discipliner Israël. Vingt-deux mille hommes de Juda mordent la poussière. Quelle grâce de Dieu dans cette défaite! Israël doit apprendre qu'il ne peut y avoir de vainqueur, ni de vaincu, dans les combats entre frères, mais que tous doivent être vaincus pour que l'Eternel triomphe à la fin. Dieu se sert aussi de la défaite pour restaurer son peuple bien-aimé. Israël sort fortifié d'un combat qui lui a coûté ses forces vives, car il en sort jugé à fond par Dieu lui-même. Lorsque leurs vingt-deux mille sont tombés, les fils d'Israël se fortifient (verset 22). Voyez quels fruits porte pour eux le châtement: 1° Il les fait rechercher la présence de l'Eternel à Béthel. 2° Au lieu de l'indignation humaine, les voici maintenant affligés d'une affliction selon Dieu, et leurs pleurs en sont la preuve. 3° L'affliction n'est point passagère, car ils pleurent jusqu'au soir. 4° Ils apprennent à dépendre plus réellement de la parole de Dieu, et ne disent plus «Qui de nous montera le premier?» mais «M'approcherai-je de nouveau?» 5° Enfin l'affection renaît pour le frère en chute, car ils disent: «les fils de Benjamin, mon frère» (verset 23). Résultat digne de Dieu! Ce n'est pas la victoire, c'est la défaite qui produit ces choses, fruits bénis de la discipline, et cependant d'autres fruits restent encore à produire. «Montez contre lui», dit l'Eternel.

Une seconde défaite étend morts 18.000 hommes d'Israël. Alors 1° «*Tous* les fils d'Israël, *tout* le peuple, montèrent et vinrent à Béthel». Aucun ne manque: ils sont unanimes pour chercher l'Eternel. 2° Au lieu de pleurer jusqu'au soir, «ils pleurèrent et demeurèrent là, devant l'Eternel». L'affliction s'approfondit et s'exprime d'une manière plus durable devant Dieu. 3° «Et ils jeûnèrent ce jour-là jusqu'au soir». C'est plus que l'affliction; c'est l'humiliation,

le jugement de la chair et la repentance. 4° «Et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices de prospérité devant l'Eternel». Ils retrouvent ces deux choses d'une valeur infinie, l'appréciation du sacrifice et la communion. La dépendance de la parole de Dieu et la réalisation de sa présence acquièrent, sous la discipline de Dieu, une tout autre valeur. Le peuple a conscience de se trouver devant Dieu lui-même assis sur l'arche entre les chérubins, et s'approche de lui par un sacrificateur vivant qui intercède pour Israël. 5° Enfin la volonté propre est complètement brisée: «Sortirai-je... ou cesserai-je?» (versets 26-28). Quelle restauration! Et ce qui l'a amenée, c'est un mal horrible; non pas que Dieu abaisse le niveau du mal, mais l'intérêt qu'il porte à son peuple se sert même du mal pour le bénir. Désormais, Dieu peut bénir et promettre la victoire.

Alors a lieu la bataille où Israël restauré, faisant encore l'expérience de sa faiblesse et de son incapacité, remporte la victoire, mais perd une tribu presque entière. Benjamin est défait par le peuple humilié qui se montre plus faible que lui. C'est le principe de toute discipline dans l'assemblée. Sans amour, sans dépendance de Dieu et de sa Parole, sans jugement de soi-même, la discipline sera toujours futive. Ce n'est qu'à de telles conditions que l'assemblée pourra se purifier du vieux levain.

Chapitre 21 : Fruits du relèvement

La restauration d'Israël a pour conséquence le refus absolu de toute alliance avec le mal. «Et les hommes d'Israël jurèrent à Mitspa, disant: Nul de nous ne donnera sa fille pour femme à Benjamin» (verset 1). Quand les âmes, en un temps de ruine, retrouvent, sous l'action de la grâce, les affections premières pour le Seigneur, elles ne deviennent jamais, souvenons-nous-en, plus tolérantes pour le mal. Plus la communion avec Dieu est intime, plus elle nous sépare du mal. Cette séparation n'émousse point les affections du coeur des fidèles à l'égard de leurs frères; on le voit ici. Pour la troisième fois, le peuple monte à Béthel. Ce lieu qu'il a retrouvé lui devient indispensable. La défaite l'y avait poussé; la victoire lui en fait reprendre le chemin. «Et ils demeurèrent là jusqu'au soir devant Dieu». Lors de la visite précédente, «ils *pleurèrent et demeurèrent* devant l'Eternel»; ici, la *première* chose est de demeurer. «Mon coeur a dit pour toi: Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Eternel!» Est-ce notre bonheur, au milieu du mal et des tristesses du jour actuel, de chercher la face du Seigneur et de demeurer jusqu'au soir devant lui? Les larmes viennent ensuite, et quelles larmes! «Ils élevèrent leur voix et pleurèrent *amèrement*». Pour la première fois, sentant toute l'amertume de la plaie, ils disent: «Eternel, Dieu d'Israël, pourquoi ceci est-il arrivé en Israël, qu'il manque aujourd'hui à Israël une tribu?» Ils ne disent pas: Le mal est ôté, nous sommes enfin en repos et tranquilles. L'amertume est en raison des affections retrouvées pour l'Eternel et les frères. La brèche est faite, il manque une tribu; le corps sent la douleur de cette amputation. Le Dieu d'Israël est déshonoré, lui qui avait devant les yeux, dans son tabernacle, la table d'or avec les douze pains de proposition. Israël ne pense plus à son déshonneur comme avant son humiliation. Les pleurs d'amertume sont répandus devant l'Eternel, et c'est quand l'unité semble à tout jamais perdue, que sa réalisation morale se trouve dans le coeur du peuple. Aux yeux de l'Eternel,

elle est davantage la vraie unité, que l'unité apparente du peuple déchu au commencement du chapitre 20.

Les premiers rayons du matin voient Israël à l'oeuvre pour bâtir un autel. Le peuple peut dire avec le psalmiste: «Je te cherche au point du jour». L'humiliation, la ruine, n'empêchent pas le culte. Quelle grâce qu'il reste un autel de l'Eternel au milieu de cet état de choses! Trois faits ont précédé ce culte et y ont conduit: la séparation résolue de tout mal, la recherche de la présence de Dieu, la ruine profondément sentie et reconnue. C'est là qu'ils offrent des holocaustes et des sacrifices de prospérités: là que le coeur comprend ce qu'est le sacrifice de Christ pour Dieu, et la part que Dieu nous y donne avec lui.

Toutes ces bénédictions retrouvées sur le chemin de l'humiliation, sont le point de départ du jugement de Jabès de Galaad. Ce dernier n'était pas monté vers l'Eternel dans la congrégation à Mitspa. C'était à la fois l'indifférence au jugement du mal qui avait déshonoré Dieu au milieu d'Israël, et le mépris de l'unité du peuple établie de Dieu, et que l'attitude des onze tribus humiliées avait affirmée d'une manière éclatante. Les gens de Jabès disaient, sans doute: Cela ne nous regarde pas. Que de fois nous avons entendu ces paroles de nos jours! Leur état était pire que celui du méchant lui-même. Pour un pareil refus, il n'y a pas de merci; mais *avant* d'exécuter le jugement, c'est la miséricorde qu'Israël se plaît à méditer. «Et les fils d'Israël se repentirent à l'égard de Benjamin, leur frère, et ils dirent: Une tribu a été aujourd'hui retranchée d'Israël. Que ferons-nous pour ceux qui restent, pour qu'ils aient des femmes, vu que nous avons juré par l'Eternel de ne pas leur donner de nos filles?» (versets 6, 7). Bien plus, le jugement ne sert qu'à exercer cette miséricorde, car le retranchement de Jabès a pour but la restauration de Benjamin. Voilà ce qu'Israël avait retiré de ce long et douloureux conflit. Bienheureux celui qui y apprend de telles choses et qui sait concilier la «parfaite haine» pour le mal, avec un amour sans mélange pour ses frères. Les 400 vierges de Jabès sont données pour femmes au pauvre résidu de Benjamin.

Cela ne suffit pas encore; il faut que la plaie soit entièrement bandée. L'amour est ingénieux pour la guérir. Il suggère à Israël un moyen d'aider ses frères, sans renier ses obligations envers Dieu et sans abaisser le niveau de la séparation du mal. Israël se laisse piller par Benjamin à Silo (versets 17-21), pour ainsi dire sous le regard de l'Eternel. Abandonnant le rôle de vainqueur et consentant à être le vaincu, il laisse le dernier mot à son frère si cruellement éprouvé par la discipline.

«Et s'il arrive», disent-ils, «que leurs pères ou leurs frères viennent nous quereller, nous leur dirons: Usez de grâce envers nous à leur sujet, car nous n'avons pas reçu chacun sa femme par la guerre» (verset 22). Israël ne dit pas: *Ils* n'ont pas reçu, mais «*nous* n'avons pas reçu». Cette parole qui dénote leur délicatesse et leur tendresse pour Benjamin, comme elle diffère de cette autre parole: «Quel est ce mal qui est arrivé au milieu de *vous*?» (20: 12). Israël ne sépare plus sa cause de celle de ses frères. Cette unité du peuple, formée par Dieu lui-même, a retrouvé toute son importance aux yeux des fidèles en ces jours fâcheux du déclin.

Puisse-t-il en être de même pour nous, mes frères! Si les hommes, si des chrétiens même, estiment peu la divine unité de l'Eglise, ou, quand ils doivent en avouer la perte extérieure, cherchent à lui substituer de pauvres replâtrages, et se contentent d'apparences d'unité qui ne trompent pas même ceux qui les recommandent; si les hommes, en un mot, établissent des alliances entre leurs sectes diverses, alliances par lesquelles ils justifient la ruine en la constatant; détournons-nous de semblables choses; humilions-nous de la ruine de l'Eglise, sans nous y conformer; proclamons hautement «qu'il y a un seul corps et un seul Esprit»; appliquons-nous «à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (Ephésiens 4: 3, 4); refusons toute communion avec le mal moral et religieux du jour; et par-dessus toutes ces choses, «revêtons-nous de l'amour, qui est le lien de la perfection» (Colossiens 3: 14). Tel est l'enseignement de ce livre des Juges. Il se termine par la répétition solennelle de ce qui caractérise les «mauvais jours». «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (verset 25). Dieu ne change pas cet état déplorable; il le constate; mais, il détourne les siens des clartés confuses d'une conscience qui, tout en les jugeant, ne les a jamais guidés, et il les ramène à la lumière éclatante de sa Parole infaillible, capable de les conduire, de les édifier et de leur donner un héritage avec tous les sanctifiés (conf. Actes des Apôtres 20: 32). «A la loi et au témoignage», telle est notre sauvegarde en un temps de ruine! (Esaïe 8: 19).

Le livre de Jonas

ME 1890 page 51

Chapitre 1^{er}

Le livre du prophète Jonas a un caractère propre qui le met à part de tous les livres prophétiques de l'Ancien Testament. Il ne renferme pas une seule prophétie, sauf le message que Jonas proclame à Ninive, si même on peut l'appeler une prophétie. A part cela, nous n'avons aucun récit de ce qu'il eut à communiquer comme prophète. Qu'il accomplit sa charge comme tel, ressort clairement d'un passage du second livre des Rois. Nous y lisons que Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, «rétablit la frontière d'Israël, depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine, selon la parole de l'Eternel, le Dieu d'Israël, qu'il avait dite par son serviteur Jonas, le prophète, fils d'Amithaï, qui était de Gath-Hépher» (14: 25). Rien d'autre ne nous a été conservé. Tout l'enseignement du livre se trouve dans l'histoire personnelle de Jonas, ou plutôt dans sa conduite, lorsqu'il a reçu de l'Eternel la mission d'aller et de crier contre Ninive, dont la méchanceté était montée devant Dieu. Le livre a donc, pour ainsi dire, un caractère parabolique: Jonas, soit dans son infidélité, soit lorsqu'il est sous le jugement qu'elle attire sur lui, offre une instruction morale et typique. C'est ce trait qui, dans tous les âges, a rendu ce livre si plein d'intérêt dans ses diverses applications.

Les faits qui nous y sont présentés, sont très simples. Envoyé par l'Eternel pour prêcher contre Ninive, Jonas s'enfuit et descend à Joppe; ayant trouvé là un navire allant à Tarsis, il paie son passage, et s'embarque «pour aller avec eux à Tarsis, de devant la face de l'Eternel». Telle était la vaine pensée du prophète, comme c'est souvent encore maintenant celle de plus d'un enfant de Dieu. L'Eternel fait lever une tempête sur la mer, et le vaisseau est en danger de périr. Se voyant en face de la mort, les mariniers, dans leur terreur, crient chacun à son dieu, et cherchent à alléger le navire en jetant leur cargaison par-dessus bord. Durant ce temps, Jonas, à cause duquel cette «grande tempête» avait été soulevée, dormait profondément. Insensibilité étrange! Le maître du vaisseau l'éveille au sentiment de leur danger par ces paroles solennelles: «Que fais-tu dormeur? Lève-toi, crie à ton Dieu! Peut-être Dieu pensera-t-il à nous, et nous ne périrons pas». Ensuite l'équipage jette le sort, avant la pensée instinctive — éveillée, sans doute, par la puissance divine — que la tempête était occasionnée par la présence de quelque pécheur parmi eux. Dieu dirige tout, et le sort tombe sur Jonas. Les marins lui demandent alors la cause du mal qui leur arrivait, son occupation, d'où il venait, quel était son pays et son peuple. Jonas leur confesse toute la vérité, et leur dit même qu'il s'enfuyait de devant la face de l'Eternel. Ils sont frappés de crainte, en apprenant que Dieu avait soulevé la tempête à cause du prophète, et lui demandent ce qu'il y avait à faire. Jonas répond aussitôt que l'unique moyen de salut pour eux est de le jeter à la mer. Avec une réelle bonté de cœur, ils refusent de le faire et s'efforcent de regagner la terre. Mais ils ne le peuvent pas, et après avoir demandé à l'Eternel de ne pas mettre sur eux la culpabilité

d'un sang innocent, ils prennent Jonas et le jettent à la mer. L'effet est instantané; la mer en fureur s'apaise, et impressionnés par ce qu'ils viennent de voir, ils craignirent beaucoup l'Eternel, lui offrirent un sacrifice et firent des vœux.

Telle est l'esquisse du premier chapitre; nous avons maintenant à en rechercher la signification.

En premier lieu, Jonas est un type de la nation juive sous un caractère particulier. Ninive représente le monde, la gloire orgueilleuse du monde qui ne connaît que sa propre importance — le monde, ennemi déclaré du peuple de Dieu simplement à cause de son orgueil. Comme telle, elle était sujette au juste jugement d'un Dieu saint. D'un autre côté, Israël était le chandelier de Dieu sur la terre, responsable par conséquent de rendre témoignage à Celui et pour Celui qui, par sa grâce, l'avait appelé, l'avait séparé des autres nations de la terre, avait fait de lui son peuple et habitait au milieu de lui entre les chérubins. Nous lisons dans Esaïe: «Fais sortir le peuple aveugle qui a des yeux, et les sourds qui ont des oreilles. Que toutes les nations soient réunies ensemble, et que les peuples se rassemblent!

Qui d'entre eux a déclaré cela, et, nous a fait entendre les choses précédentes? Qu'ils produisent leurs témoins et qu'ils se justifient, ou qu'ils entendent, et disent: C'est la vérité! *Vous êtes mes témoins, dit l'Eternel, vous et mon serviteur que j'ai choisi*, afin que vous connaissiez, et que vous me croyiez, et que vous compreniez que moi je suis le Même: avant moi aucun Dieu n'a été formé, et après moi il n'y en aura pas. Moi, moi, je suis l'Eternel, et hors moi il n'y en a point qui sauve» (43: 8-11). Telle était la position que Dieu avait donnée à Israël au milieu du monde. Et comme le Dieu qu'il connaissait et avec qui, sous son nom d'Eternel, il avait été mis en relation, était un Dieu juste, «dont les yeux sont trop purs pour voir le mal», la mission d'Israël était de crier contre Ninive (le monde), parce que son iniquité était montée devant l'Eternel.

Comment Israël a-t-il rempli sa mission? La conduite de Jonas donne la réponse. «Il se leva pour s'enfuir à Tarsis, de devant la face de l'Eternel». C'est, en quelques mots, l'histoire d'Israël comme messenger de Dieu. Les Israélites consentaient volontiers à être élevés par leurs privilèges au-dessus des nations environnantes. En cela, leur orgueil trouvait sa satisfaction. Mais c'était tout autre chose, quand il s'agissait d'accepter la responsabilité de leur position. Rien n'est plus triste, sous ce rapport, que leur histoire, depuis le jour où ils furent tirés d'Egypte jusqu'à la destruction du temple, par Nébucadnetsar.

Ils ne se servirent de la lumière qu'ils possédaient, que pour s'élever eux-mêmes et s'établir dans leur propre justice, jusqu'à ce qu'enfin, si l'on peut employer ce langage, ils forcèrent Dieu à les quitter. Non seulement ils s'enfuirent de devant la face de l'Eternel plutôt que de remplir leur mission envers le monde, mais ils tombèrent moralement au-dessous du niveau des nations contre lesquelles ils avaient à rendre témoignage (voyez, par exemple, Jérémie 32: 28-35; Ezéchiel 8; 9; 16: 44-49, etc.). Oui, l'Eternel dit, par la bouche de Jérémie: «Courez çà et là par les rues de Jérusalem, et regardez et sachez et cherchez dans ses places si vous trouvez un homme, s'il y a quelqu'un qui fasse ce qui est droit, qui cherche la fidélité,

et je pardonnerai à la ville. Et s'ils disent: L'Eternel est vivant! en cela même, ils jurent faussement» (Jérémie 5: 1, 2).

Jonas s'enfuyant à Tarsis, de devant la face de l'Eternel, est donc une image fidèle d'Israël s'éloignant de Dieu, au lieu de proclamer son message au monde. Peut-être pouvons-nous voir, dans le vaisseau partant de Joppe et offrant au prophète un moyen aisé d'échapper, le chemin de dégradation morale que suivit Israël. Les vaisseaux étaient le moyen de faire le commerce avec les gentils, et c'est par là que les Israélites se familiarisèrent avec les nations du monde, prirent leurs habitudes et leurs manières de faire, et perdirent leur puissance de témoignage. Ainsi Israël, comme le prophète, ayant tourné le dos à l'Eternel et repoussé les avertissements de sa grâce et de sa longanimité, tomba sous ses jugements et ses châtiments. C'est ce que nous représente le grand vent qui se déchaîne sur la mer, et la grande tempête qui menace de briser le navire. Mais quoique les spectateurs — les marins — fussent saisis de frayeur et criassent chacun à son dieu en voyant la violence terrible de la tempête, c'est-à-dire des jugements de Dieu, la nation coupable restait si insensible qu'elle semblait profondément endormie, nullement émue par le mugissement des flots qui étaient près de l'engloutir.

Nous n'avons pas besoin d'entrer dans les détails de cette narration si frappante comme type. Nous y voyons clairement ressortir les voies de Dieu envers son peuple d'autrefois, sur le terrain de sa responsabilité comme chandelier de Dieu dans le monde. Mais deux autres points doivent être relevés. L'infidélité d'Israël fait que les gentils sont aussi enveloppés dans les jugements de Dieu. Au lieu d'être un moyen de lumière et de bénédiction, Israël devient une occasion de jugement. Mais, en second lieu, après que la colère d'un Dieu saint a visité son peuple, la cause en étant connue, et la tempête étant calmée, les gentils se tournent vers l'Eternel, et reconnaissent sa puissance et sa gloire. «Les hommes craignirent beaucoup l'Eternel, et offrirent un sacrifice à l'Eternel, et firent des vœux». Il en sera ainsi après l'apparition du Seigneur. C'est ce que l'on peut voir dans plusieurs passages des prophètes, et en particulier dans le suivant: «C'est pourquoi, attendez-moi dit l'Eternel, pour le jour où je me lèverai pour le butin. Car ma détermination c'est de rassembler les nations, de réunir les royaumes pour verser sur eux mon indignation, toute l'ardeur de ma colère; car toute la terre sera dévorée par le feu de ma jalousie. Car alors, je changerai la langue des peuples en une langue purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul coeur» (Sophonie 3: 8, 9).

L'histoire de Jonas s'applique, en second lieu, au serviteur Jonas, comme prophète, était un serviteur de l'Eternel, chargé, comme nous l'avons indiqué, d'une mission spéciale envers le monde. En accord avec la dispensation d'alors, c'était un message de jugement, et non de grâce et de miséricorde. Mais le prophète s'enfuit, non devant l'opposition de ceux à qui il était envoyé, mais de devant la face de Celui qui lui avait confié sa mission. Plus d'un serviteur, oubliant la source de sa force, aussi bien que le secret de sa sauvegarde, n'a pas pu faire face à la puissance de l'ennemi; mais Jonas cherche à se cacher dans le monde, loin de Celui qui l'avait appelé à être son serviteur. Elie fuit de devant Jézabel; mais Jonas fuit de devant l'Eternel. Quel contraste complet il présente en cela avec notre précieux Sauveur, le témoin

fidèle! Christ pouvait dire: «C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles, J'ai annoncé la justice dans la grande congrégation; voici, je n'ai point retenu mes lèvres, tu le sais, ô Eternel! Je n'ai point caché ta justice au dedans de mon coeur; j'ai parlé de ta fidélité et de ton salut; je n'ai point celé ta bonté et ta vérité dans la grande congrégation» (Psaumes 40: 8-10). D'autre part, Jonas s'enfuit plutôt que d'annoncer le message de son Dieu. De fait, la responsabilité de rendre témoignage est toujours la plus grande pierre de touche. Dans le cas du Seigneur lui-même, ce fut son témoignage qui lui attira la haine du monde (Jean 7: 7). C'est là que Jonas manqua et peut-être encore sur un autre terrain. La possession de la vérité, si on ne la communique pas, produit constamment l'exaltation du moi et l'orgueil pharisaïque; et là où ces sentiments sont nourris dans le coeur, il y aura toujours de l'indifférence, sinon du mépris, pour le bien-être des autres. Jonas était un Juif; Dieu lui-même l'avait séparé du monde, mais ce n'était pas une raison pour que son coeur n'eût aucune pitié pour le monde. Il en était pourtant ainsi, et son véritable état d'âme se montre par sa désobéissance ouverte envers son Seigneur.

Il est important aussi de remarquer combien se trompe elle-même une âme qui est dans une mauvaise condition. Jonas confesse aux marins qu'il craint l'Eternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre, et cependant il croit pouvoir se cacher à ses yeux. Mais si le serviteur mis à l'épreuve essaye d'oublier Dieu, Dieu n'oublie pas son serviteur, et il ne peut pas lui permettre de méconnaître son autorité. Il le poursuit donc par la tempête; il commande au vent orageux de s'élever, non pas assurément pour la destruction de son serviteur, mais pour éveiller en lui le sentiment de sa position et de son danger. Oui, le Seigneur aime trop bien ses serviteurs pour permettre qu'ils continuent dans leur rébellion. Mais, tandis qu'il poursuit Jonas, celui-ci dort, au milieu même des signes de la présence et de la puissance de Dieu. Comment ne pas se souvenir, par voie de contraste, de la tempête soulevée sur une autre mer, et durant laquelle Celui qui a fait la mer dormait sur un oreiller? Dans le premier cas, la tempête ne s'apaise que lorsque Jonas est jeté à la mer; dans l'autre, le Seigneur, éveillé par les prières instantes de ses disciples, manifeste sa gloire et affirme sa puissance en reprenant le vent et en disant à la mer: «Fais silence; tais-toi».

Les voies de Dieu à l'égard de Jonas, telles que nous les voyons dans ce chapitre, mettent en lumière un principe très important. Lorsqu'Israël a manqué à sanctifier le nom de l'Eternel, l'Eternel déclare qu'il sanctifiera son propre nom (voyez Ezéchiel 36: 16-23). Il en est ainsi avec ses serviteurs. S'ils ne le glorifient pas dans le témoignage qui leur est confié, il se glorifiera en eux par les châtiments que sa main leur infligera. Jonas se montre serviteur infidèle, un homme qui ne peut pas glorifier le nom de son Dieu devant un monde orgueilleux et méchant. Dieu alors intervient et étend son bras sur lui, et par le jugement dont il le frappe, il fait surgir lui-même la louange du coeur des païens. C'est un principe très important; il nous apprend qu'alors même que Dieu nous fait l'honneur d'être ses serviteurs, nous ne sommes nullement nécessaires à l'accomplissement de ses desseins. Comprendre cela nous rendra humbles, en même temps que nos coeurs seront remplis de louanges envers notre Dieu, pour le grand

privilège qu'il nous accorde d'être, d'une manière quelconque, associés à l'accomplissement de ses divins conseils.

Pour conclure, il sera profitable de poser deux questions. En premier lieu, jusqu'à quel point l'histoire d'Israël, que nous présente ce récit, préfigure-t-elle celle de l'Eglise comme vase du témoignage de Dieu? Hélas! la réponse à cette question nous est pleinement donnée dans le message adressé aux sept églises (Apocalypse 2; 3). Secondement, demandons-nous si, comme serviteurs du Seigneur, nous sommes plus fidèles que Jonas? Si plusieurs d'entre nous ne sont pas, comme lui, ensevelis dans un profond sommeil, aujourd'hui que se font entendre déjà tous les bruits précurseurs du jugement qui vient?

Veuille le Seigneur lui-même nous éveiller tous à la réalité de notre condition, afin que nous ne restions pas plus longtemps insensibles au danger qui menace un monde impie.

Chapitre 2

Le premier verset de ce chapitre nous apprend que l'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas, et que Jonas fut dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits. C'est ce fait qui est la clef pour l'interprétation du chapitre 2, car notre Seigneur rattache expressément cette circonstance à sa propre mort. Il dit: «Car comme Jonas fut dans le ventre du cétaqué trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (*)» (Matthieu 12: 40). Il est d'un grand intérêt de voir comment Jonas, placé sous le jugement de Dieu, devient un type de Christ rejeté et souffrant la mort.

(*) L'incrédulité a vu une inexactitude dans ces paroles; elle allègue que le Seigneur ne fut effectivement que deux nuits dans le sépulcre; mais c'est ignorer la manière dont les Juifs comptaient le temps. Pour eux, une partie d'un jour renfermait le jour tout entier. Notre Seigneur adopte simplement leur manière de parler.

L'étude du chapitre 1, nous a montré que le prophète était un type de la nation juive, ou plutôt du résidu qui prend toujours la place de la nation devant Dieu. Ayant été infidèle à sa mission envers le monde, le peuple juif a été rejeté de Dieu comme vase de son témoignage, et a appelé sur sa tête ses jugements, qui ont passé sur lui comme des vagues et des flots. C'est dans cette position que nous le voyons personnifié par Jonas, au commencement du chapitre 2. Or c'est dans cette place même que Christ est descendu en grâce, dans son inépuisable amour pour son peuple. Il a été rejeté, non par son Dieu, assurément, — loin de nous cette pensée, — mais par «les siens», vers lesquels il était venu. Leur iniquité, si horrible qu'elle fût, n'a fait cependant qu'accomplir les conseils de Dieu, et est devenue en même temps l'occasion de déployer les profondeurs de l'amour de Christ. La nuit même où il fut livré, il prit du pain et rendit grâces, et de la coupe il dit: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés» (Matthieu 26). Il se laissa ainsi conduire comme un agneau à la boucherie, et se plaça volontairement sous le jugement de Dieu tout entier, afin de faire propitiation pour les péchés du peuple. Toutes les vagues et tous les flots de Dieu passèrent sur sa tête. Ils avaient passé, ou plutôt, au point de vue prophétique, ils passeront sur le résidu à cause des péchés du peuple; ils ont passé sur la tête

de Christ, parce que, dans sa grâce, il a pris la place du peuple devant Dieu, et qu'il est mort pour cette nation, afin que dans la suite, Dieu puisse avec justice, sur la base de l'expiation, accomplir tous ses conseils de grâce envers Israël, le peuple qu'il a aimé.

C'est de cette manière que Jonas dans le ventre du poisson devient une figure de Christ dans le tombeau. Conduit par l'Esprit de Dieu, le prophète emploie des expressions qui ne s'appliquent pas seulement aux circonstances où il se trouvait, mais qui ont une portée beaucoup plus étendue. Il y a un exemple du même genre dans le Psaume 42, qui commence le second livre du recueil. Dans ce livre, le résidu est vu comme «jeté hors de Jérusalem, et la ville comme livrée à l'iniquité». Il se trouve donc sous les jugements de Dieu, et ainsi se sert des mêmes paroles que Jonas: «Toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi» (Psaumes 42: 7); mais ce passage n'a sa pleine signification que si nous le considérons en rapport avec la place que le Seigneur a prise, lorsqu'il s'est identifié, non seulement avec son peuple, mais aussi avec leurs péchés, quand il les a portés en son propre corps sur le bois.

Nous pouvons maintenant continuer à étudier les voies de Dieu envers Jonas, comme envers le résidu, ainsi que les présentent les paroles que le prophète prononce. Il nous est dit d'abord: «Et Jonas pria l'Eternel, son Dieu, des entrailles du poisson». Il a pris la bonne direction. Il avait tourné le dos à Jéhovah et s'était enfui; mais maintenant, sous le coup de la verge divine, non seulement il est arrêté, mais ses regards sont attirés en haut vers Celui de devant qui il avait cherché à se cacher. Bienheureux effet du châtement, lorsqu'il a amené l'âme à reconnaître sa dépendance et à s'humilier sous la puissante main de Dieu. «Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance, qu'il prie», dit Jacques. Oui, comme le chant de louange est l'expression de la joie de l'âme, la prière est celle de sa tristesse. Ainsi Jonas dit: «J'ai crié à l'Eternel du fond de ma détresse, et il m'a répondu. Du sein du shéol, j'ai crié; tu as entendu ma voix». Puis le prophète raconte tout ce qui s'est opéré en lui, et par quoi son âme a été restaurée (versets 2-7). Il nous sera profitable d'en remarquer les différents degrés.

En premier lieu, il reconnaît la main de l'Eternel: «Tu m'as jeté dans l'abîme». Il ne s'embarrasse pas dans la considération des causes secondes, comme c'est si souvent notre cas, ce qui nous fait perdre toute la bénédiction qui se trouve dans les voies de Dieu envers nous. Jonas ne pense ni à la tempête, ni aux marins. C'était l'Eternel qui l'avait jeté dans l'abîme. Il en fut ainsi de notre Seigneur, mais d'une manière infiniment plus parfaite, lorsque souffrant sur la croix, il dit: «Tu m'as mis dans la poussière de la mort» (Psaumes 22). Quel repos d'âme pour nous de prendre tout ce qui nous arrive, et c'est notre privilège de le faire, comme venant directement de la main du Seigneur lui-même! C'est ce qui étouffe tout murmure, ce qui ouvre l'oreille à la voix divine et place l'âme dans une condition propre à profiter de la discipline par laquelle on a à passer. De plus, Jonas confesse que la main de l'Eternel était sur lui en jugement. Toutes les figures dont il se sert le montrent: les mers, le courant, les vagues, les flots, bien que littéralement vrais dans son cas, sont partout, dans les Ecritures, les symboles représentant la colère judiciaire de Dieu. Le prophète se sentait ainsi rejeté loin de la face de Dieu, et son âme défailait en lui (verset 5, 8). Autrement dit, comme Paul, bien que d'une autre manière, il portait en lui-même la sentence de mort. Il est amené

à sentir son entier néant devant Dieu, et d'autant plus que c'était à cause de son péché. De rebelle fuyant loin de la présence divine, le voilà changé en un pénitent qui n'a rien à présenter pour se justifier de ce qu'il a fait, et qui reconnaît ne mériter autre chose que le jugement qu'il subit. C'est la seule vraie place pour l'âme, soit d'un pécheur, soit d'un enfant de Dieu tombé en faute; c'est la seule place où Dieu peut la rencontrer, sur le terrain d'une expiation accomplie, avec le pardon et la grâce qui restaure.

Voyons maintenant comment l'Eternel répond au cri du prophète. Jonas dit: «J'ai crié; tu as entendu ma voix». Et plus loin: «Quand mon âme défailait en moi, je me suis souvenu de l'Eternel, et ma prière est venue jusqu'à toi, dans le temple de ta sainteté» (versets 3, 8). Qu'est-ce qui pourrait montrer d'une manière plus frappante la grâce de Dieu et la tendresse de son coeur? Son but dans ses voies ayant été atteint, il répond immédiatement au cri de son serviteur. Dans la folie de notre manque de foi, nous sommes souvent tentés de penser qu'il ne peut nous pardonner après nos égarements et nos rébellions. Mais sa grâce ne manque jamais; il regarde vers les siens; son oreille est toujours ouverte à leur cri: car sa manière d'agir envers nous ne dépend pas de ce que nous sommes, mais uniquement de ce qu'il est en lui-même. Satan voudrait toujours nous tromper, comme il a trompé Eve dans le jardin d'Eden, et nous faire douter de la bonté de Dieu; de là l'importance d'apprendre à connaître le caractère et les voies de Dieu d'après sa Parole et d'après la révélation qu'il a faite de lui-même dans le Seigneur Jésus. On trouve bien des exemples dans les Ecritures qui montrent comme Dieu est prêt à répondre au cri des siens, quelle qu'ait été leur conduite. Le Psaume 107 est un des plus frappants, comme aussi Osée 14, et le message du Seigneur à Pierre au matin de sa résurrection (Marc 16: 7).

Ces paroles du prophète: «J'ai crié à l'Eternel du fond de ma détresse, et il m'a répondu», devraient descendre profondément dans nos coeurs. Elles sont un précieux encouragement pour les âmes timides, et surtout pour ceux qui sont tombés en faute, car elles enseignent que si nous avons manqué, Dieu n'attend rien sinon que nous revenions à lui. Nous avons une ancre dont aucune tempête ne peut relâcher le câble, lorsque nous avons appris cette simple vérité, que Dieu ne change jamais sa manière d'être envers nous, que son amour reste toujours le même — soit que nous ayons cédé au péché, soit que nous marchions dans la jouissance de la lumière de sa face. Et c'est précisément à cause de cet amour immuable qu'il nous châtie et nous afflige. «Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée». C'est sur ce principe qu'il agit envers Jonas, et le résultat en est que le prophète peut déclarer: «Je suis descendu jusqu'aux fondements des montagnes; les barres de la terre s'étaient fermées sur moi pour toujours; mais, ô Eternel, mon Dieu, tu as fait remonter ma vie de la fosse» (verset 7).

Ainsi restauré, le prophète peut rendre témoignage de la folie du péché. «Ceux qui regardent aux vanités mensongères abandonnent la grâce qui est à eux». Et ce témoignage est certainement vrai; tous nos coeurs peuvent y apposer leur sceau. Chaque fois, en effet, que nous avons été séduits par les vanités mensongères de la chair, du monde ou du diable, n'avons-nous pas éprouvé la vérité de la déclaration du prophète? Ah! oui; «il y a telle voie

qui semble droite à l'homme (lorsqu'il est sous la puissance de ces séductions), mais des voies de mort en sont la fin». La grâce ne se trouve jamais dans le sentier du péché. Sous l'influence de cette vérité, qui a pénétré dans l'âme de Jonas par une expérience pratique, il s'écrie: «Mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange; je m'acquitterai de ce que j'ai voué». Il reconnaît ainsi la source de sa préservation et de sa bénédiction; il loue et rend grâces.

Mais il va un pas plus loin. «La délivrance est de l'Eternel». Et aussitôt après ces paroles, nous lisons: «L'Eternel commanda au poisson, et il vomit Jonas sur la terre». Il y a là évidemment une préfiguration remarquable de l'affranchissement. Tous les exercices d'âme de Jonas le conduisent à cette magnifique conclusion: «La délivrance est de l'Eternel», et aussitôt il est mis en liberté. Il en est ainsi de l'âme qui s'est écriée: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? Je rends grâces à Dieu (voilà la réponse) par Jésus Christ notre Seigneur» (Romains 7). L'âme a trouvé la délivrance et en jouit. Précieuse conclusion, pouvons-nous dire encore, et pour le pécheur et pour l'enfant de Dieu troublé: «La délivrance est de l'Eternel». C'est ce qui apporte la paix à l'âme, ce qui fait taire tous les doutes et les raisonnements, ce qui met fin à la recherche de soi-même et tourne les yeux en haut vers l'unique source de bénédiction et d'affranchissement. La connaissance de cette vérité est essentielle à tout l'ensemble de la vie chrétienne, et procure un ineffable repos à l'âme fatiguée de ses fardeaux et de ses luttes. «La délivrance est de l'Eternel». Alors nous n'avons plus qu'à dire, avec le roi d'Israël: «Nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi», et nous trouverons, comme lui, que le Seigneur interviendra avec sa miséricorde pour nous délivrer et faire au delà de toutes nos pensées et de toute notre attente.

On saisira aisément l'application prophétique de la délivrance de Jonas au résidu juif dans l'avenir. Nous avons déjà appelé, l'attention sur l'identité des expressions employées par le prophète et celles que nous trouvons dans le Psaume 42. Les voies du Seigneur envers les fidèles du résidu seront précisément ce que nous avons vu dans l'histoire de Jonas. En faisant passer sur eux toutes ses vagues et ses flots, l'Eternel, par ces exercices de leurs âmes, atteindra leurs consciences, produira en eux le sentiment de leur culpabilité et de leur absolue impuissance, de sorte que leurs yeux se tourneront vers lui et que de leurs coeurs sortiront des cris et des supplications pour être secourus et délivrés. Alors, comme dans le cas de Jonas, l'Eternel qui aura veillé avec une tendre compassion sur son peuple, répondra instantanément à leur cri et apparaîtra pour leur délivrance. Alors ils diront: «Voici, c'est ici notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera; c'est ici l'Eternel, nous l'avons attendu. Egayons-nous et réjouissons-nous dans sa délivrance (lisez Esaïe 11; 12; 25; 26; et Zacharie 12-14).

Chapitre 3

Dès que Jonas eut été délivré, «la parole de l'Eternel vint à lui une seconde fois, disant: Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie-lui selon le cri que je te dirai». Si l'Eternel avait déchaîné contre son serviteur le vent et la tempête, et l'avait jeté dans l'abîme, au sein de la mer, c'était pour le restaurer ainsi que pour le châtier, et afin de le placer dans une condition

d'âme propre à être le messager de la volonté divine. Le prophète ne cherche donc plus à fuir, mais se lève et va à Ninive, selon la parole de l'Éternel. C'est toujours ainsi que l'Éternel agit avec les siens. Si nous nous détournons du sentier qu'il nous a tracé, nous rencontrerons certainement le châtement, et l'objet qu'il poursuit ne sera atteint que lorsque, par grâce, sans doute, nous serons retournés vers le sentier que nous n'avions pas voulu suivre, et que nous y serons entrés. C'est le principe qui se trouve dans ces paroles du psalmiste: «Avant que je fusse affligé, j'errais; mais maintenant je garde ta parole».

Cet enseignement se trouve, pour ainsi dire, à la surface de notre chapitre, mais la portée typique en est beaucoup plus profonde. Jonas, en figure, est un homme ressuscité, selon ce qu'il dit: «Du sein du shéol, j'ai crié». Jéhovah l'avait fait descendre dans la mort. En même temps, nous devons nous rappeler que Jonas est identifié avec le résidu. Il y a donc une double signification symbolique. Israël, dans la personne de Jonas, est vu comme mis de côté, comme vase de témoignage, à cause de son infidélité. Au jugement de l'homme, la lumière est éteinte, toute espérance pour le monde a disparu pour toujours. Lorsque toutes les vagues et les flots de Dieu roulaient sur les têtes de ceux qu'il avait choisis pour être ses témoins sur la terre, quelle possibilité restait-il d'un autre témoignage dans le monde? Pour emprunter les paroles du psalmiste: «Feras-tu des merveilles pour les morts? ou les trépassés se lèveront-ils pour te célébrer? Racontera-t-on ta bonté dans le sépulcre, ta fidélité dans l'abîme? Connaîtra-t-on tes merveilles dans les ténèbres, et la justice dans le pays de l'oubli?» (Psaumes 88: 10-12).

La réponse à ces questions ne se trouve que dans la mort et la résurrection de Christ. Toute espérance, en tant que fondée sur la responsabilité de l'homme, était anéantie; mais Dieu, dans sa grâce et sa miséricorde, envoya son bien-aimé Fils qui s'identifia avec son peuple, descendit dans sa compassion dans la place même où celui-ci gisait mort dans ses fautes et ses péchés, et mourut lui-même, en se chargeant de toute la responsabilité des coupables, afin de glorifier Dieu sur la scène même où ils l'avaient déshonoré. Ainsi que Christ lui-même le dit: «Comme Jonas fut dans le ventre du cétaqué trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme (le Messie rejeté) sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre». Mais il n'était pas possible qu'il fût retenu dans les liens de la mort, soit que nous envisagions la gloire de Dieu ou les droits de sa propre personne; c'est pourquoi, il ressuscita le troisième jour comme premier-né des morts, et c'est de lui, l'homme ressuscité, que Jonas est une figure. Comme ressuscité, il est le témoin fidèle et véritable (ce qu'il avait toujours été); et Israël étant actuellement mis de côté, il peut, pour accomplir les desseins de Dieu, rendre témoignage aux gentils. L'issue montre en figure que la réjection des Juifs est la réconciliation du monde (Romains 11). Les deux choses sont dans notre chapitre — le fait historique de la mission de Jonas, et ce dont cette mission est l'emblème.

Jonas, maintenant obéissant, va à Ninive. Mais avant de nous dire quelle fut sa prédication, l'Esprit de Dieu appelle notre attention sur la grandeur de la ville. C'était une cité grande devant Dieu, de trois journées de chemin. Tel était le résultat de l'activité de l'homme dans son éloignement de Dieu. Et l'homme se glorifie de la grandeur, de la pompe et de la magnificence de ses oeuvres qui le portent à dire comme Nébucadnetsar: «N'est-ce pas ici

Babylone la grande, que j'ai bâtie pour être la maison de mon royaume, par la puissance de ma force et pour la gloire de ma magnificence?» Et enivré de son propre orgueil, il ne prend pas garde, si même il se le rappelle, que le jugement de Dieu a été prononcé sur toutes ses oeuvres. C'est ce jugement, que Jonas avait à proclamer en face de la gloire orgueilleuse du monde: «Encore quarante jours, et Ninive sera renversée».

Le caractère de ce message demande notre attention. Il annonce le jugement, sans aucune offre quelconque de miséricorde, même si le peuple se repentait. Cela peut paraître étrange, mais il faut se rappeler que la prédication de Jonas avait uniquement rapport au jugement de Dieu sur la terre. Comme règle générale, les prophètes de l'Ancien Testament ne vont pas jusqu'à l'éternité, c'est-à-dire que les jugements dont ils menacent et les bénédictions qu'ils promettent, sous la condition de l'obéissance ou de la repentance, sont confinés à ce monde. Le jugement qui aura lieu, quand les secrets de tous les coeurs seront manifestés, n'entraîne pas dans le champ de leur ministère. En rapport comme ils l'étaient avec le royaume, ils parlaient seulement des voies de Dieu, de ses droits, de sa justice, et de son gouvernement, déployés sur cette scène.

Considéré au point de vue typique, le message de Jonas a une autre signification. Le nombre *quarante* a une portée distincte dans la parole de Dieu. On peut le voir dans les quarante années de la traversée du désert par Israël, les quarante jours de la tentation du Seigneur, etc. Ce nombre exprime la durée de l'épreuve complète. Si nous appliquons cette pensée au passage qui nous occupe, en nous rappelant que Ninive représente le monde vu surtout sous l'aspect de son exaltation orgueilleuse contre Dieu, nous avons simplement l'annonce du fait que le monde, après avoir été mis à l'épreuve de toutes manières, sera détruit par le jugement. La croix de Christ a été le point culminant de l'épreuve que Dieu a faite du monde; c'est pourquoi le Seigneur, anticipant sa mort, a dit: «Maintenant est le jugement de ce monde». Un jugement sans appel a été prononcé sur le monde dans la mort de Christ; là, Dieu a manifesté ouvertement et devant tous, le caractère du mal qui est attaché au monde, mal irrémédiable, car il a accepté d'être conduit par Satan pour crucifier le Fils bien-aimé de Dieu. Il est vrai que Dieu retarde l'exécution du jugement, parce que, dans la mort de Christ a été posé le fondement selon lequel Dieu peut avec justice offrir le salut à ce même monde coupable et perdu, et accomplir ses conseils de grâce en rédemption. Mais le jugement n'a pas été rapporté, et il ne pouvait l'être d'une manière conséquente avec la gloire de Dieu. Il a seulement été suspendu, parce que le Seigneur «est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance». Mais après ces paroles, Pierre continue en disant: «Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 9, 10). Oui, il reste vrai que «encore quarante jours, et Ninive sera renversée».

L'effet de la prédication de Jonas fut merveilleux. «Les hommes de Ninive crurent Dieu, et proclamèrent un jeûne et se vêtirent de sacs, depuis les plus grands d'entre eux jusqu'aux plus petits». La chose commença par le roi qui, ayant entendu la parole, «se leva de son trône,

et ôta de dessus lui son manteau, et se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre». De plus, d'accord avec ses grands, il fit annoncer par un édit que ni homme, ni bête, ni gros, ni menu bétail, ne goûtassent de rien, ni pâture, ni eau. En un mot, un jeûne universel fut proclamé. Tous devaient être vêtus de sacs et crier à Dieu avec force, et revenir chacun de leurs mauvaises voies, dans l'espérance que Dieu reviendrait de l'ardeur de sa colère, pour qu'ils ne périssent pas (versets 5-9). Le lecteur remarquera qu'ils crurent DIEU. Au chapitre premier, nous avons vu les marins crier à l'Eternel, parce que c'était la gloire de l'Eternel dans sa relation avec un Juif, qui avait été manifestée par ses jugements. Ici, il s'agit du monde en relation avec Dieu, et cela explique la différence. Et comme on est dans ce chapitre sur le terrain de la relation de Dieu créateur avec ses créatures, les animaux et le bétail sont aussi mentionnés, car la création tout entière sera un jour délivrée de l'esclavage de la corruption, pour jouir de la liberté des enfants de Dieu (Romains 8).

Le Seigneur fait allusion d'une manière frappante à la repentance des Ninivites. «Des hommes de Ninive se lèveront au jugement avec cette génération et la condamneront, car ils se sont repentis à la prédication de Jonas, et voici, il y a ici plus que Jonas» (Matthieu 12: 41). Quelle preuve, en effet, de la dureté des coeurs de ceux à qui le Seigneur était venu prêcher la repentance, parce que le royaume des cieux s'était approché, qu'ils fussent restés insensibles à ses appels appuyés par les miracles qu'il accomplissait au milieu d'eux. Les Ninivites étaient des païens; les Juifs étaient le peuple élu de Dieu, et Celui qui était au milieu d'eux était leur propre Messie, Jéhovah le Sauveur; mais ils furent sourds à ses tendres et pressantes invitations (Matthieu 23: 37). Quelle démonstration plus évidente pouvait-il y avoir de l'entière dépravation de leurs coeurs? Et les hommes de «cette génération-ci» sont-ils meilleurs? En même temps que continue, dans la miséricorde de Dieu, l'exercice du ministère de la réconciliation (2 Corinthiens 5), la proclamation solennelle se fait entendre: «Encore quarante jours, et Ninive sera renversée». Mais qui y fait attention? Quelques-uns ici et là, par grâce, prêtent l'oreille; mais la masse, le monde, est aussi insensible qu'aux jours du Seigneur. Bien plus, supposons que quelque messenger de Dieu se tint aujourd'hui au milieu de l'une de nos grandes cités, Londres, Paris ou Berlin, et y fit entendre le message de Jonas, comment serait-il reçu? Ce n'est pas trop de dire qu'on le regarderait comme un fanatique et un fou. Oh! qu'il serait à désirer que l'on comprît mieux que l'augmentation de lumière et de privilèges accroît aussi la responsabilité et la condamnation, quand on refuse la lumière et que l'on méprise les privilèges. Quel beau spectacle que celui de la repentance de Ninive. Elle préfigure le temps où les nations serviront d'un même accord l'Eternel.

Le chapitre se termine en nous montrant comment Dieu agit en rapport avec la repentance des Ninivites. «Et Dieu vit leurs oeuvres, qu'ils revenaient de leur mauvaise voie; et Dieu se repentit du mal qu'il avait parlé de leur faire, et il ne le fit pas». Nous voyons encore ici ce qu'est le coeur de Dieu envers l'homme, qu'il ne prend pas plaisir à la mort du méchant, et que s'il fait annoncer le jugement, c'est dans le but de détourner les pécheurs de leur mauvaise voie. Les hommes de Ninive ignoraient ce que Dieu ferait. Ils disaient seulement: «Qui sait? Dieu reviendra et se repentira». Et Dieu répondit à leur faible foi, comme il le fait

toujours, et les sauva de la destruction. C'est parler à la manière des hommes, ai-je besoin de l'ajouter, que de dire que Dieu se repentit. Son but était de produire la repentance chez les hommes de Ninive, et cela ayant eu lieu, il pouvait, d'une manière conséquente, avec ses voies gouvernementales, montrer sa compassion et pardonner. Quel encouragement pour le pécheur dans ce récit!

«Celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». Mais, béni soit le nom du Seigneur, il est aussi écrit: «Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24).

Chapitre 4

L'instruction du chapitre 4 se tire, comme celle du premier, de la conduite du prophète. A la fin du chapitre 3, nous voyons le déploiement de la grâce de Dieu envers les Ninivites repentants. En fait, c'est la révélation du coeur de Dieu. Le premier verset de notre chapitre montre en contraste le coeur de Jonas. Comme il est écrit, Dieu ne prend pas plaisir à la mort du pécheur; mais Jonas trouve cela «très mauvais et en est irrité». Non seulement il était hors de la communion des pensées de Dieu, mais en complet et positif antagonisme avec elles. Semblable au frère aîné dans la parabole du fils prodigue, il était irrité de voir ceux qui n'avaient aucun droit auprès de Dieu, trouver miséricorde devant lui. Par là, il montrait qu'il n'était point entré dans la pensée de la grâce. Combien souvent cela ne nous arrive-t-il point! Quoique nous soyons nous-mêmes les objets de la miséricorde, et que, à part la souveraine grâce de Dieu, nous ne puissions avoir aucune position devant lui, cependant, dans la folie de nos sentiments et de nos pensées, nous désirerions que les autres fussent traités sur le pied de la justice. On voit des exemples frappants de cette disposition, aux jours apostoliques, dans les luttes que Paul eut à soutenir. Pierre même craignit de maintenir la vérité de la grâce (Galates 2), c'est pourquoi l'apôtre Paul, conduit par l'Esprit Saint, non seulement lui résista en face, mais s'est attaché à montrer, et dans son épître aux Galates, et dans celle aux Romains, que le Juif, aussi bien que le gentil, n'avait aucun droit à faire valoir auprès de Dieu, et que si Dieu avait traité Israël sur la base de la justice, il n'aurait pas plus échappé au jugement que les gentils. Mais Dieu a renfermé tous, Juifs et gentils, dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous (Romains 11). L'homme naturel ne saurait comprendre la grâce de Dieu.

Mais allons un peu plus au fond, et cherchons les motifs de l'irritation de Jonas. Nous lisons: «Et il pria l'Eternel, et dit: Eternel, je te prie, n'était-ce pas là ma parole, quand j'étais encore dans mon pays? C'est pourquoi j'ai voulu d'abord m'enfuir à Tarsis, car je savais que tu es un Dieu qui fais grâce et qui es miséricordieux, lent à la colère et grand en bonté, et qui te repens du mal dont tu as menacé; et maintenant, Eternel, je t'en prie, prends-moi ma vie, car mieux me vaut la mort que la vie» (versets 2, 3).

C'est-à-dire qu'il avait craint que Dieu ne montrât de la miséricorde envers Ninive, et que, désirant lui-même le jugement et la destruction, il n'avait pas désiré être le héraut du message

divin. Quelle étroitesse et quelle dureté de cœur! pourrions-nous dire. Mais il y a plus que cela dans cette prière insensée. On y voit l'essence même du moi qui veut se glorifier dans sa propre importance. Annoncer le message du jugement à l'impie Ninive, était une chose que Jonas était tout disposé à faire — pourvu qu'il fût assuré de l'exécution du jugement, car ainsi le prophète aurait été exalté à ses propres yeux, et aux yeux de tous ceux qui croyaient à la vérité de sa mission. Nous voyons plus tard Jacques et Jean dire au Seigneur: «Veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme aussi fit Elie?» Mais le Seigneur les censura fortement; car Dieu n'avait pas envoyé son Fils dans le monde pour le juger, mais afin que le monde fût sauvé par lui. Jonas était animé du même esprit que ces disciples; seulement il alla plus loin qu'eux, et s'opposa à la manifestation de la miséricorde. Et la raison en était que, si la proclamation d'un jugement sans merci exaltait le prédicateur, le déploiement de la grâce mettait de côté le messager et exaltait Dieu. Comme quelqu'un l'a dit, Jonas, au lieu de se soucier de Ninive, ne pensait qu'à sa propre réputation de prophète. Misérable cœur de l'homme, incapable à ce point de s'élever jusqu'à la pensée de Dieu! Jonas ne pensait qu'à lui-même, et l'affreux égoïsme de son cœur cachait à ses yeux le Dieu de grâce, fidèle à son amour pour ses créatures impuissantes. Et nous pouvons ajouter qu'il était entièrement sans excuse. Il dit: «Je savais que tu es un Dieu qui fais grâce», et cependant il était irrité et mécontent du caractère du Dieu qu'il connaissait!

Si grands sont sa colère et son désappointement, qu'il demande à Dieu de prendre sa vie. Bien triste état d'âme car qu'est-ce qui produisait en lui ce désir? Le fait que Dieu avait épargné Ninive, et en même temps de se voir, en apparence, mis de côté, lui et sa prédication! Telles sont la petitesse et l'étroitesse du cœur de l'homme, lorsqu'il est occupé de lui-même, de son importance, de son orgueil et de sa réputation. Le cas d'Elie qui, à cause d'une certaine ressemblance, se présente naturellement à l'esprit, est très différent. Dans son doute et l'abattement de son cœur, Elie se figure que tout son travail a été entièrement vain. En réponse à la question de l'Eternel: «Que fais-tu ici, Elie?» il répond: «J'ai été très jaloux pour l'Eternel, le Dieu des armées; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter» (1 Rois 19: 10). Pour le moment, en voyant de tous côtés la puissance de l'ennemi, il a perdu confiance en Dieu. Sans doute, il était aussi désappointé de ce que l'Eternel n'était pas intervenu en jugement, pour venger l'honneur de soit nom comme prophète. Mais c'était tout à fait autre chose que le désir de Jonas. Celui-ci ne pensait ni à la gloire de l'Eternel, ni à la pauvre et coupable Ninive, mais uniquement à sa réputation de prophète. Rien assurément de plus humiliant que son état d'âme.

D'un autre côté, peut-il y avoir quelque chose de plus touchant que la tendre bonté de l'Eternel envers son serviteur mécontent et chagrin? Il ne lui dit qu'un mot: «Fais-tu bien de t'irriter?» C'est tout. Dieu agit comme le ferait une mère avec un enfant impertinent. Elle sait qu'il serait inutile de raisonner avec lui, tandis que sa mauvaise humeur se donne carrière; elle ne fait donc aucune attention à ses folles paroles, mais attend qu'il se soit calmé; c'est ainsi que l'Eternel agit avec Jonas. Combien souvent ne nous est-il pas arrivé dans notre folie et

avec le même esprit que Jonas, d'accuser les voies de Dieu et de préférer que nos propres désirs eussent été accomplis, ce qui, Dieu nous l'eût-il accordé, aurait rempli de douleur le reste de notre vie! Mais le Seigneur nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

Jonas ne répliqua rien à la tendre remontrance de l'Eternel; son irritation était trop grande. «Et Jonas sortit de la ville, et s'assit à l'orient de la ville; et il se fit là une cabane, et s'assit dessous à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vit ce qui arriverait à la ville». Pauvre Jonas! Il espérait évidemment encore que l'Eternel détruirait Ninive, malgré la repentance de ses habitants; si peu il comprenait le coeur de Celui qui lui avait confié son message. Mais Dieu en avait fini pour le présent avec Ninive. Il s'était repenti «du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait; et il ne le fit pas». C'était une chose irrévocable, et il ne pouvait pas, en restant fidèle à son saint nom, satisfaire les mauvais désirs de Jonas. C'est pour cela que son attention, dans son amour et sa grâce, se portait maintenant sur son serviteur pour le corriger et l'instruire, aussi bien que pour expliquer et justifier ses propres voies. Nous lisons donc: «Et l'Eternel Dieu prépara un kikajon et le fit monter au-dessus de Jonas, pour faire ombre sur sa tête, pour le délivrer de sa misère, et Jonas se réjouit d'une grande joie à cause du kikajon».

Il est extrêmement touchant de voir comment Dieu veille sur son opiniâtre serviteur, prend soin de lui et s'efforce de le convaincre du peu de raison qu'il a de s'irriter. Pourquoi le prophète se réjouit-il maintenant d'une grande joie? C'est à cause du soulagement que lui apporte l'ombre du kikajon. De même que son irritation, sa joie est totalement égoïste. Aussi «Dieu prépara un ver le lendemain, au lever de l'aurore, et il rongea le kikajon, et il sécha. Et il arriva que quand le soleil se leva, Dieu prépara un doux vent d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas, et il défaillait, et il demanda la mort pour son âme, et dit: Mieux me vaut la mort que la vie». Entièrement absorbé dans le cercle de sa propre personne, il est malheureux et misérable, maintenant que le kikajon qui lui avait donné du soulagement, a été détruit, et peut-être aussi à cause de ses souffrances physiques. C'est à ce point que Dieu l'a conduit, et il intervient encore une fois et dit à Jonas: «Fais-tu bien de t'irriter à cause du kikajon? Et il dit: Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort». Il s'était irrité, parce que Ninive n'avait pas été renversée, et maintenant il s'irrite, parce que le kikajon a été détruit, et dans les deux cas son irritation provient de l'influence que l'une et l'autre chose ont ici sur lui; tel était le triste état de son pauvre coeur rempli d'étroitesse. C'est sur ce dernier point que l'Eternel le prend, en lui disant: «Tu as pitié du kikajon pour lequel tu n'as pas travaillé, et que tu n'as pas fait croître; qui, né en une nuit, a péri en une nuit; et moi je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent pas distinguer entre leur droite et leur gauche, et aussi beaucoup de bétail!»

De cette manière, Jonas fut convaincu par ses propres paroles, et Dieu fut abondamment justifié par la pitié même que Jonas avait senti pour le kikajon avec lequel il n'avait aucun lien de relation, et qu'il n'appréciait qu'à cause du bénéfice qu'il en tirait. Ainsi Dieu a toujours gain de cause quand il est jugé (Romains 3: 4). Il y avait deux choses que le prophète n'avait pas encore apprises, et beaucoup de chrétiens sont dans le même cas. En premier lieu, c'est que «les compassions de l'Eternel sont sur toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Nous le voyons

d'une manière touchante, dans ces paroles «*et aussi beaucoup de bétail*». Ces compassions se verront bientôt, lorsque Christ prendra en mains sa juste puissance et régnera sur la terre. Mais le cœur de Dieu est toujours le même, et il l'a prouvé en ce «qu'il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle»; il l'a prouvé dans le fait que Christ a goûté la mort pour tout (Hébreux 2), aussi bien que dans la prolongation du jour de la grâce dans sa patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2 Pierre 3), et finalement, il le montre dans son dessein de réconcilier toutes choses avec lui-même, par la mort de Christ, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux (Colossiens 1). Mais pour entrer dans ces choses, il nous faut perdre la vue de nous-mêmes, laisser là nos pensées et nos tendances égoïstes, et être remplis de pensées et d'affections divines.

La seconde chose que Jonas n'avait pas apprise, c'est que Dieu «est bon, prompt à pardonner, et grand en bonté envers tous ceux qui crient à lui» (Psaumes 86: 5). C'est cette leçon que Pierre enseignait aux Juifs (Actes des Apôtres 2: 21), sur laquelle Paul insistait avec force auprès des croyants juifs de son temps (Romains 10: 11-13), et c'est cette même vérité que plusieurs de nous, bien qu'ils la reconnaissent des lèvres, ont besoin de réaliser aujourd'hui avec plus de puissance. Si la grâce est souveraine, comme elle l'est assurément, elle est à cause de cela même sans restriction, et coule en flots de bénédictions partout où Dieu le veut. Oh! combien souvent, semblables, en folie, à Jonas, nous rétrécissons le cœur de Dieu; mais le résultat final montrera qu'il a été au-dessus et au delà de toutes nos pensées. Et, en attendant, que cette parole, «quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé», instruisse, console et encourage nos cœurs.

En terminant, remarquons que ce n'est pas un petit honneur pour Jonas d'avoir été pris même dans sa désobéissance, son irritation et son égoïsme, pour être un moyen de manifester la pensée et le cœur de Dieu. Cela aussi vient de la grâce, de sorte qu'à Dieu en appartient toute la louange.

«Il est doux de voir enfin, après tout, la docilité de Jonas à la voix de l'Eternel, manifestée par l'existence de ce livre, de voir l'Esprit se servir de celui-là même qui a manqué, pour faire ressortir ce qui est dans le cœur de l'homme, vase du témoignage de Dieu; puis (en contraste avec le prophète racontant fidèlement toutes ses fautes) la bonté de Dieu à la hauteur de laquelle il n'a pu s'élever ni se soumettre» (*).

(*) Etudes sur la Parole.

Jean 13 à 17

Etude sommaire des chapitres 13-17 de l'évangile de Jean

Souvenir de la conférence de Vevey, en mai 1889

ME 1890 page 64

Chapitre 13

L'heure est venue pour Jésus de passer de ce monde au Père. Avant de quitter ses disciples, il leur donne le témoignage qu'il s'occuperait d'eux en amour durant son absence: il leur lave les pieds. Ensuite, après quelques exhortations et avertissements, il leur parle ouvertement de son départ. Mais il ne veut pas s'en aller sans célébrer avec eux le repas du départ: la pâque approchait (comparez Luc 22).

(Versets 1-3). Divers motifs occupent son esprit en ce moment: Son heure, — l'heure désirée, mais solennelle, était venue de passer de ce monde au Père.

Son départ ne rompait aucunement le lien que son amour avait formé avec ses disciples: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (verset 1).

Le temps était court. Judas, qui allait donner la première impulsion à tout le reste, était déjà sous la main de Satan pour agir (verset 2).

Or le Seigneur, pensant à ses disciples et au besoin qu'ils auraient de son secours, se lève, car ce soin le concerne, lui à qui «le Père avait mis toutes choses entre les mains». — «Il était venu de Dieu et s'en retournait à Dieu». Il s'agissait de choses divines, du témoignage de Celui qui était venu d'auprès de Dieu et de ceux qui avaient reçu ce témoignage et qui auraient leur place avec lui auprès de Dieu (verset 3).

(Versets 4-11). Jésus, sous l'impression de ces divers sentiments, se lève du souper et se met à laver les pieds de ses disciples.

Il se ceint d'un linge: il est serviteur (verset 4). — Il s'abaisse jusqu'à laver leurs pieds et à les essuyer du linge dont il était ceint (verset 5). — Pierre, par un sentiment d'humilité que nous comprenons, s'y oppose en tant que cela le concerne. Jésus lui déclare que, sans cet acte, il n'aurait pas de part avec lui. Aussitôt Pierre réclame d'avoir tout le corps lavé. Jésus s'y refuse. Il n'y avait lieu à laver que les pieds (versets 6-11).

Le «si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi», montre que, sous la figure du lavage des pieds, il s'agit ici de choses spirituelles. C'est le grand sujet des faibles et qui reste toujours à résoudre, de savoir ce qu'il advient des péchés commis après que l'on a cru.

Heureusement, pour le croyant, qu'en vertu de sa foi, il est au bénéfice de l'oeuvre accomplie et parfaite de la croix, — une oeuvre qui a mis fin à ses péchés devant Dieu. Il ne sera jamais appelé en jugement. Placé en Christ dans une nouvelle position, il marche dans la

sainteté, revêtu de la force que fournit une vie nouvelle reçue de Christ et le don du Saint Esprit. Mais il peut broncher en chemin, ce qui n'est pas de règle; seulement le cas arrive et la possibilité en est prévue. Voilà pourquoi il y a des exhortations, des avertissements, des secours divers. Mais enfin, si le péché survient (à moins que ce péché ne soit le rejet de Christ, l'apostasie), la grâce n'est pas ébranlée pour cela. Heureusement pour nous, car si elle l'était, il n'y aurait pas de remède, attendu qu'il n'y a pas lieu à un nouveau sacrifice de Christ. Le dommage qu'a reçu ce chrétien de sa chute, est que sa communion avec Christ a été troublée, et cela ne laisse pas d'être grave: il le ressentira douloureusement. Où est le remède? Il est en Celui qui est notre Avocat auprès du Père. C'est lui qui rétablira le bon état de l'âme en y apportant l'eau de purification.

Comme nous l'avons dit, le lavage des pieds n'est qu'une figure des choses spirituelles. Si un chrétien tombe, où portera le coup de sa chute? Sur la gloire de Dieu premièrement, mais quant à lui, dans sa conscience. Ce ne sera pas un peu de boue à ses pieds, mais une souillure qui chargera sa conscience et troublera sa communion. Et l'eau qui purifiera cette souillure, ne sera pas, non plus, l'eau matérielle, car les choses spirituelles veulent pour réponse des moyens spirituels (*): c'est la parole de Dieu, laquelle est comparée à de l'eau en divers passages (voir Jean 15: 3; Ephésiens 5: 26). La Parole purifie la conscience en y apportant, de la part de Christ, le témoignage renouvelé de la valeur de sa mort pour la purification de nos péchés. Sous l'effet bienfaisant de cette précieuse Parole, le chrétien sera restauré et reprendra courage. Tel sera le fruit de l'intervention miséricordieuse de notre Sauveur.

(*) Comparer 1 Pierre 3: 21: «la demande à Dieu d'une bonne conscience».

Le beau type du sacrifice de la génisse rousse et de l'usage de l'eau de séparation, exprime clairement cette même grâce (Nombres 19). De même aussi le type que fournit le lavage des sacrificateurs dans leur service journalier (Exode 30: 17-21). Remarquons que, pour ceux-ci, il y avait eu avant le lavage journalier, un lavage général de tout le corps, lavage initial et jamais répété. Remarquons encore qu'avant tout lavage, le sang du sacrifice était à la base, dans ces deux exemples. Nous retrouvons cela dans Hébreux 10: 22 et 1 Jean 5: 6-8.

Nous ne pensons pas assez à la sainteté de Dieu et à la vigilance qu'elle requiert de nous dans nos relations avec lui. Esaïe, quand il eut la vision du trône de Dieu et de la gloire de l'Eternel, vit des séraphins qui se tenaient autour du trône, et criaient l'un à l'autre «Saint, saint, saint, est l'Eternel des armées toute la terre est pleine de sa gloire». Le prophète, sous l'impression qu'il était souillé de lèvres, s'effrayait, mais fut tiré de son épouvante par le charbon pris de l'autel, et dont un séraphin toucha ses lèvres. Il ne se sentait pas en état de se tenir devant le trône, jusqu'au moment où ses lèvres furent purifiées (Esaïe 6). — Moïse aussi, quand l'Eternel lui apparut dans le buisson ardent, entendit cette voix: «N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte». La scène ici n'est pas moins caractéristique. En quelques détails, elle a une analogie particulière avec notre sujet. Ce n'était pas le lavage des pieds, mais l'équivalent: Moïse devait se déchausser pour ne point apporter en lieu saint la souillure contractée dans un lieu profane.

Le Seigneur a établi un lien entre lui et ses rachetés, — lien qui est une source de saintes affections, de relations heureuses et de communion bénie; mais en cela il ne renie point sa sainteté. Ces bénédictions, dans lesquelles il nous a introduits, il les a fondées en sainteté. Si nous y manquons, lui ne s'associe point à cela. Il demeure dans sa sainteté parfaite. Mais il ne peut point se faire qu'un chrétien soit déshérité de la grâce; le souverain Pasteur porte remède au trouble survenu.

Pierre aurait désiré que le lavage fût complet. Le Seigneur déclare qu'il n'y a pas lieu à ce qu'il le soit, — que les disciples étaient nets et que celui qui est net, n'a besoin seulement que du lavage des pieds. Ceci confirme ce que nous avons fait remarquer, quant à la parfaite condition dans laquelle nous sommes devant Dieu, en vertu d'une grâce qui ne perd jamais de son prix, et des ressources qu'elle a pour restaurer notre communion, si le péché vient la troubler. — Les soins de Jésus en amour, pour nous restaurer et nous remettre à flot, sont bien ce qui répond aux besoins d'une âme dont néanmoins le privilège est d'avoir «une part avec le Seigneur» et de jouir de la «communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ».

(Versets 12-20). Le lavage des pieds terminé, Jésus, s'étant remis à table, entretient les disciples du même sujet, il les exhorte à se rendre réciproquement les mêmes soins en se lavant les pieds les uns aux autres. C'est un devoir pour lequel il faut de l'humilité; mais il y a plus: c'est un service de bon secours spirituel dans lequel se déploie, en dévouement chez les saints, l'oeuvre de l'Avocat qui est pour nous auprès du Père. Cela suppose chez celui qui s'en acquitte, un bon état d'âme, et un certain ascendant spirituel. — Jésus commence à parler ouvertement de Judas.

(Versets 21-30). Scène touchante du souper. Pierre et Jean. Le morceau trempé offert à Judas (usage de l'Orient). — Judas à l'oeuvre: il sort, il était nuit.

(Versets 31-38). Tout est fixé maintenant. Le Fils de l'homme est glorifié, Dieu est glorifié en lui et le Fils de l'homme est glorifié de nouveau. — Jésus déclare son départ et donne un commandement nouveau — *l'amour mutuel*. — Pierre veut marcher avec sa propre force dans le chemin de son Maître. Il va au-devant d'une chute; il tombera en route, et y resterait si ce n'était le secours du grand Pasteur des brebis.

Chapitre 14

Le chapitre 14 présente le Fils, au moment de s'en aller auprès du Père, rassurant ses disciples sur son départ. Le lien entre lui et eux ne serait aucunement rompu, mais il reviendrait pour les prendre avec lui dans la maison du Père. En attendant, ils seraient l'objet de toute sa sollicitude. — Durant sa séance auprès du Père, l'immense grâce de Dieu prendrait tout son déploiement ici-bas. Ce serait le Fils glorifié auprès du Père, — le Père connu dans la pleine révélation de son nom, — le Saint Esprit donné et venu. — Quant aux saints, ce serait pour eux avoir l'accès jusqu'au Père par Jésus Christ, jouir de la communion du Père et du Fils, avoir en eux le Saint Esprit, puissance de vie et de communion, lumière et introduction dans l'intelligence des choses saintes. Les détails ici, présentent la grâce avec une grande richesse.

Dans le cours de ce chapitre, nous trouvons plus souvent l'expression «le Père», que «mon Père»; ailleurs, c'est l'inverse, dans les chapitres 15 et 16 par exemple. Ici, c'est plutôt le Père et les enfants. C'est aussi le Fils auprès du Père, celui qui a été son envoyé ici-bas, et qui est retourné auprès de lui après avoir achevé son oeuvre, celui par qui nous avons accès auprès du Père en un seul Esprit, — le Médiateur éternel (Apocalypse 22: 3).

Ce chapitre 14 présente la consolation que Jésus laisse aux disciples en les quittant, — consolation immédiate, personnelle; mais comme souvent, s'il nous console dans nos peines, c'est en découvrant devant nos yeux les beautés de sa grâce; et il le fait ici, en révélant aux disciples la grandeur et les richesses d'une grâce qui allait se déployer après son départ.

Le sujet peut se distribuer comme suit:

(Versets 1-3). Si le Seigneur s'en va, c'est pour se rendre auprès du Père. Il reviendra nous prendre auprès de lui et nous introduira dans la maison du Père. Espérance chrétienne: non la mort, mais la venue de Christ; non le jour révélé en feu, mais notre rassemblement auprès de lui (avant ce jour). Etre rassemblés auprès de Christ (1 Thessaloniens 4: 13-18), transformés à son image (Philippiens 3: 20, 21), et introduits dans la maison du Père (verset 3), c'est tout autre chose que la grande tribulation et le jour du Seigneur révéla en feu. — Ce que Christ est pour nous auprès du Père est une première consolation.

(Versets 4-14). Mais avant ce moment et déjà actuellement, c'est l'intention de Jésus que ceux qui auront leurs demeures dans la maison du Père, connaissent le Père dès ici-bas, comme il en est de nous à Christ que nous connaissons et aimons avant notre rassemblement auprès de lui. — Jésus nous indique le chemin. Il est lui-même le chemin, la vérité et la vie. *Le chemin*: il comble l'espace entre Dieu et l'homme. Il est le Médiateur éternel (Psaumes 110: 4; Apocalypse 22: 3); *la vérité*: c'est lui qui révèle Dieu et en qui le vrai s'affirme en toutes choses, et premièrement dans les choses morales; *la vie*: lui, donne la vie dans la puissance de laquelle nous entrons dans les demeures du Père et venons à lui dès maintenant. En Christ, nous avons la vie éternelle qui était auprès du Père, la vie déployée dans l'homme en résurrection (verset 6).

Le Père est vu en Christ. Jésus est dans le Père et le Père est en lui, — gloire manifestée en Jésus: en paroles et en oeuvres: c'étaient paroles et oeuvres du Père, quoique dans le Fils (versets 7-11). — La gloire de la manifestation de Dieu par les oeuvres de puissance vues en Christ, aura son déploiement dans la foi des disciples par suite de la séance de Christ auprès de Dieu. — De plus, Christ fera tout ce que nous demanderons au Père en son nom (versets 12-14). — En résumé, notre privilège est d'avoir l'accès jusqu'au Père, par Jésus, de lui adresser nos requêtes et de le connaître en Jésus (comparez Matthieu 11: 27). Libre accès, relations immédiates des saints avec le Père. — Notre privilège d'aller au Père et de le connaître, est une seconde consolation.

(Versets 15-26). Une troisième, c'est l'envoi du Consolateur, l'Esprit de vérité, l'Esprit promis. Le Père l'enverra au nom de Christ. Il doit être avec les saints éternellement. Il nous

fait une condition morale: il demeurera *en* nous, — dans l'homme vivifié avec Christ (par ce même Esprit, versets 18, 19). Effets:

- a. Intelligence divine: connaître que Jésus est dans le Père (comparez versets 9-11). Connaître aussi que nous sommes dans le Christ et que lui est en nous. Nous dans le Christ: objectif, privilège; le Christ en nous: subjectif, responsabilité.
- b. Vie de l'Esprit: obéissance et communion (versets 21-23).

C'est l'Esprit Saint *envoyé du Père au nom de Christ*: le Père et les enfants (comparez Galates 4: 6). L'Esprit vous enseignera toutes choses, — et rappellera celles que Jésus a dites. La parole que Jésus prononçait n'était pas la sienne, mais celle du Père (versets 24-26).

Le Saint Esprit et la vie (versets 16-19); la Parole et le Saint Esprit (versets 24-26). Le premier plus intime.

(Versets 27-31). Jésus revient aux circonstances du moment. Consolations nouvelles (comparez verset 27 et verset 1), sous l'impression du moment solennel: il laisse la paix à ses disciples; il leur donne sa paix: une paix qui bannit toute crainte. Il reviendra; c'est avantageux qu'il s'en aille (versets 27-29); — les circonstances mêmes l'heure solennelle s'approche. Jésus est prêt à la rencontrer. Il est libre à l'égard de toute puissance adverse. Il est au-dessus de toute atteinte. Satan n'avait rien en lui. Il le montrera. Il aime le Père et fera toute sa volonté.

Dans ce chapitre 14, Jésus est vu comme le Médiateur éternel auprès de Dieu (Psaumes 110; Ephésiens 2: 18; 1 Timothée 2: 5; Apocalypse 22: 3), le premier-né entre plusieurs frères (Romains 8: 29); et nous, nous sommes vus comme participant à la communion du Fils de Dieu (1 Corinthiens 1: 9).

Note

Un autre Consolateur. Ce nom indique quelles seront les opérations de l'Esprit. Opérations morales, domaine de l'évangile. Point celles qui regardent les choses terrestres, comme en Aggée 2: 4, 5, par exemple.

Chapitre 15 - Jésus souche du nouvel Israël

Comparez Jérémie 31: 31-34. Ezéchiel 36: 24-32. Psaumes 110: 3. Matthieu 2: 15.

Ici, nous prenons les choses dès le moment où Jésus avait auprès de lui les disciples qu'il avait appelés. Ils sont là dans leur caractère juif, comme résidu d'Israël qui a connu le Christ (Matthieu 5; 10), qui entre dans la bénédiction de l'évangile et en traverse toute la période, jusqu'au résidu des derniers jours, lequel aura aussi le témoignage de Christ. Après la croix, quand tout a recommencé sur un pied nouveau, ce résidu a été le premier noyau de l'Eglise, rassemblée le jour de la Pentecôte, par le Saint Esprit descendu du ciel (voir Actes des Apôtres 2 à 8; 1 et 2 Pierre); mais étant l'Eglise, la vocation céleste était sa portion, et elle devait réunir Juifs et gentils convertis, ce qui n'a pas tardé à se montrer (Actes des Apôtres 7 et 9). Quand

l'Eglise aura été enlevée auprès du Seigneur, le résidu se retrouvera sur la terre dans sa condition purement juive.

(Versets 1-5). Ce nouveau cep est le vrai cep. Il remplace celui que l'Eternel avait tiré hors d'Egypte (Psaumes 80; Esaïe 5). Les vrais sarments font vitalemment partie du cep; mais il est aussi des sarments qui n'en partagent pas la vie, — qui n'ont que la profession sans les fruits. Le Père est le cultivateur. Tout sarment qui ne porte pas de fruit, il l'ôte, et il nettoie les bons sarments pour qu'ils portent plus de fruit. Les disciples étaient déjà (fondamentalement) nets. Les bons sarments demeurent en Christ: c'est la condition nécessaire. Les autres y font défaut et sont jetés dehors, au feu.

(Verset 6). Envisage le sarment qui reste branche gourmande, et déclare le sort qui l'attend. Il est à remarquer que le Seigneur ici n'embrasse pas les disciples collectivement. Il dit: «Si quelqu'un...»

(Versets 7, 8). Ces deux versets sont la contre-partie du verset 6. Ils dépeignent le vrai disciple comme un sarment qui fait partie vitalemment du cep.

Ce disciple présente un ensemble de caractères complet: demeurer en Christ et garder ses paroles: «Si vous demeurez en moi» (c'est la foi persévérante pour le salut de l'âme), «et que mes paroles demeurent en vous» (ce qui est la vie de l'âme, un attachement personnel à Christ). Cette vie a une action bénie: on demande avec liberté et on obtient. La supplication est une première expression de la vie de l'âme; elle révèle des besoins, des combats au dedans, un témoignage au dehors, et, envers Dieu, la dépendance. En résultat, il y a des fruits. S'ils sont nombreux, le Père en est glorifié, et le Seigneur y reconnaît ses disciples.

(Versets 9-17). Christ en amour est l'aliment de la vie, comme il en est aussi la source. «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour» (comparez Psaumes 91). Celui-là y demeure qui garde ses commandements. Relation avec Christ que nous donne cet amour: le Seigneur est pour nous ce que le Père est pour lui, et nous sommes pour lui ce qu'il est pour le Père. Il y a place pour nous dans son amour, comme pour lui dans l'amour du Père: cela est réalisé dans l'obéissance à ses commandements, comme lui a gardé les commandements de son Père. Le résultat, c'est, pour le disciple, la joie de Christ en lui, une joie accomplie (versets 9-11).

«Ses commandements». Il en est plusieurs. Toute chose, en laquelle sa volonté nous est connue, devient un commandement pour nous. C'est pourquoi il dit (chapitre 14: 1): «Celui qui a mes commandements...» (verset 10).

Jésus prononce son commandement qui est que son amour se retrouve dans les disciples: «Mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres». Lui, le premier, leur a montré l'amour, et bientôt, il allait le confirmer en donnant sa vie pour eux. — Déjà, cet amour les avait traités comme des amis par l'intimité des communications qu'il leur avait faites. Précieuse relation! Les disciples doivent y répondre dans un esprit d'obéissance. — Toutefois cette intimité et cette condescendance du Seigneur ne font point que les relations soient nivelées. Celui qui les place si près de lui, est néanmoins Celui qui les a choisis et établis, afin

qu'ils aillent et portent des fruits, — un fruit qui demeure et qui entretient l'âme dans la jouissance d'une pleine relation avec le Père, et reçoit sa réponse aux requêtes adressées au nom de Christ. Ensuite Jésus affirme de nouveau son commandement aux disciples de s'aimer les uns les autres (versets 12-17).

«Afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne» (verset 16). Il est remarquable de voir, dans ces chapitres, combien souvent la requête est mentionnée, jointe à notre liberté de nous adresser au Père. Nous ne cultivons pas assez la vie de prières!

Dans tout ce sujet, le Christ parle comme occupant sa place de Seigneur; c'est évidemment plus accentué que dans le chapitre précédent: c'est le Seigneur et ses disciples, le cep et les sarments. Il est pour nous, ce que le Père est pour lui. Lui, le Seigneur, décide pour les siens ce que veut son amour ou son autorité: il leur donne un nom, les *appelle* ses amis. Il les choisit et les établit pour aller et porter des fruits. Il leur donne des commandements. — Ce caractère du Seigneur se retrouve au chapitre 16, où il est déployé en rapport plus spécial avec le nouvel ordre de choses, l'évangile.

(Versets 18-25). Le Seigneur avertit les disciples que le monde dans lequel il les laisse en s'en allant, toute épreuve faite, est un monde ennemi de Dieu et déjà jugé.

Les disciples auront à rencontrer la même inimitié que le Maître. Ce sera pour eux la communion des souffrances de Christ. Grand honneur que de souffrir avec Lui! (versets 18-21).

La réjection de Christ est, pour ce monde, l'épreuve suprême qui le place définitivement sous le jugement. L'homme a montré non seulement sa volonté rebelle, mais de plus sa haine pour le Père et le Fils, quand le Christ est venu avec le message de la réconciliation. Ce moment était la consommation des siècles (Hébreux 9: 26). L'homme avait rejeté tous les témoignages antérieurs. Si, après la mort de Christ, il y a eu de nouveaux témoignages de la grâce, cela est dû à la longue patience de Dieu qui a différé de s'irriter. Le jugement est prononcé sur ce monde, c'est un fait établi. Inutile de chercher à le restaurer avant le jugement. Leçon aux chrétiens mondanisants (versets 22-25).

(Versets 26, 27). Le Seigneur rejeté s'en allait, laissant ce monde sous le jugement. Mais jusque-là, les choses ne devaient pas rester en le même état. L'amour de Dieu n'abandonnerait pas la place ni à l'homme rebelle, ni à Satan. Il devait y avoir, après le départ du Seigneur, prolongation de la patience et un nouveau témoignage de l'amour de Dieu, fondé sur la mort de Christ, — le témoignage du Saint Esprit et le témoignage des disciples: le double témoignage de ceux qui l'avaient accompagné durant sa vie sur la terre, et celui de l'Esprit révélant ici-bas la gloire dont il est investi en haut. Ce dernier appartient au chapitre 16; celui des douze conserve son caractère juif et se relie plutôt au chapitre 15: le cep et les sarments (comparez Actes des Apôtres 10: 34-43).

Chapitre 16 - Le témoignage du Saint Esprit rendu à Christ durant son absence

Rappelons qu'au chapitre 15 (versets 26, 27), nous avons remarqué le commencement de ce témoignage. Le Seigneur lui-même enverrait d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, et celui-là lui rendrait témoignage — témoignage dans lequel nous trouvons comme détails ce qui suit:

«Moi, je vous enverrai le Consolateur». Jésus parle comme ayant en main le nouvel ordre de choses.

«Qui procède du Père» (ou «sort d'auprès du Père»). Le Père lui a donné l'Esprit en haut, et le Christ l'a envoyé ici-bas, comme nous lisons dans Actes 2: 33: «Ayant *reçu* de la part du Père l'Esprit Saint promis, *il a répandu* ce que vous voyez et entendez».

«D'auprès du Père», où siège le Seigneur exalté par la droite de Dieu et élevé Seigneur de tout (voir Actes des Apôtres 2: 33; Ephésiens 1; Philippiens 2).

«Celui-là rendra témoignage de moi». Le Saint Esprit témoin de la gloire du second homme auprès de Dieu le Père. La chose nouvelle (Matthieu 11; Actes des Apôtres 2).

Ces deux versets du chapitre 15 sont une première expression du témoignage du Saint Esprit.

(Versets 1-6). Le Seigneur déclare que ce témoignage sera repoussé du monde comme l'a été le sien.

(Versets 7-11). Deuxième expression du témoignage du Saint Esprit. Ce qu'il signifie. C'est un témoignage en conviction judiciaire contre le monde. Après la mort de Christ, quand tout était rentré dans le calme, Dieu s'est prononcé en justice sur ce qui est arrivé. Le monde reste judiciairement sous le poids du péché dans lequel il a préféré se maintenir (15: 22-25). — Le Christ ressuscité prend place à la droite de la Majesté. Dieu reconnaît toute la valeur de son oeuvre et y répond en justice. — S'il en est ainsi de Celui que le monde a rejeté, c'en est fait de ce monde; son jugement est imminent et déjà il est commencé: Satan, son chef, est jugé, — jugé en ce fait que l'homme Christ est à la tête du pouvoir, — au-dessus de lui. Bien qu'il ne soit pas encore lié, Satan ne peut rien faire que sous le contrôle de Christ.

(Verset 8). «Convaincra le monde de justice». Condition fatale du monde; mais en vertu de ce qui est dit: «Parce que je m'en vais à mon Père», c'est avant tout la justice de Dieu répondant à tous les droits du Rédempteur: justice après la croix (comparez 2 Corinthiens 5: 21). Avant et toujours, il y avait Christ le juste; à la croix, le juste droit de Dieu en jugement; et après il y a eu les résultats de la croix en justice: le don de l'Esprit et toutes les gloires correspondantes. C'est pourquoi la justice et l'Esprit se lient (*). Le Saint Esprit est venu pour administrer toutes les richesses de la croix.

(*) Voir verset 8; Romains 8: 10; 2 Corinthiens 3: 8, 9; Galates 3: 6-14; 5: 5.

(Versets 12-15). Troisième expression du témoignage du Saint Esprit. Privilèges des disciples. L'Esprit de vérité conduira (introduira) les disciples «dans toute la vérité». Précieuse grâce: une puissance qui découvre devant nous toute la vérité et y fait pénétrer notre foi.

«Toute la vérité» (verset 13). C'est tout ce que le Saint Esprit a donné dans les Ecritures depuis qu'il est descendu: Révélation de la gloire de Christ auprès de Dieu (Ephésiens 1; Philippiens 2); témoignage de son oeuvre accomplie, étendue du salut, sûreté, vie éternelle; une espérance, la vocation céleste l'Eglise; notre position devant Dieu en Christ l'accès jusqu'au Père, les demeures du Père; son propre royaume, sa propre gloire, etc. — Cette partie du témoignage constitue la parole de la justice (Hébreux 5: 13).

«Il dira tout ce qu'il aura entendu». L'Esprit ne parlera pas de son chef: témoin de tout ce qui s'est passé en haut quand le Christ a reçu la gloire et l'honneur, l'Esprit est ensuite ici-bas son envoyé et témoin de la gloire dont il est investi auprès du Père (verset 13).

«Il annoncera les choses qui vont arriver». Ces choses sont la manifestation publique de la gloire de Christ, son apparition et les événements convergents; mais premièrement sa gloire personnelle. Il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges. Il sera glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru.

(Versets 14, 15). De plus, précieuse faveur, l'Esprit dans son témoignage, lève le bord du voile qui nous dérobe la gloire et la béatitude de la déité du Fils. «Il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi». — «Ce qui est à moi». Non seulement les choses créées sont toutes au Père et toutes au Fils; mais aussi et surtout il faut comprendre ici l'ensemble de tout ce qui tient à la réconciliation de toutes choses et à la seconde création: tout le déploiement des richesses de l'immense grâce de Dieu et toute la grandeur des conseils de Dieu — l'Eglise, la nouvelle Jérusalem et la nouvelle terre. Dans ces choses, le Fils, comme personne divine, possède tout, comme le Père. Mais la part d'action des personnes divines se répartit: au Père, en souveraineté, appartient l'élection, ses conseils éternels, le mystère de sa volonté; au Fils, l'oeuvre subordonnée qui amène la réalisation de tout cela. Dieu le Père a concentré sur lui l'accomplissement de tous ses conseils, la rédemption, ses promesses, et le déploiement de la gloire de la nouvelle création.

Comme homme, ici-bas, le Fils n'avait rien. Il s'était dépouillé de tout. Il avait seulement, car il ne pouvait pas cesser d'être lui-même, la gloire de sa perfection personnelle, étant l'homme parfait en toutes choses, et l'amour et l'agrément du Père reposant sur lui; mais, après sa mort, Dieu l'a haut exalté à sa droite et au-dessus de toutes choses. Cette gloire, le Fils l'a reçue dans l'homme (Psaumes 68), mais elle fait partie de tout ce qui appartient au Père et au Fils. C'est pourquoi la gloire du Christ, en justice, dont parle le Saint Esprit, était déjà à lui, comme Fils de Dieu. C'est le côté divin de la gloire qu'il a reçue dans l'homme. Non seulement le Christ a été exalté par la justice de Dieu; mais cette exaltation de l'homme Christ est en Celui qui recèle tous les trésors de la sagesse et des conseils de Dieu, toute sa gloire déployée en nouvelle création. C'est divin à ces deux égards. Quelle sûreté cela donne à la grâce dans laquelle nous sommes, et combien l'Ecriture est montrée parfaite en déployant

ainsi la plénitude de celui qui se dépouilla de sa gloire pour venir ici-bas dans la condition d'un serviteur! (comparez Apocalypse 1: 8; 4; Daniel 7: 13, 14, 22; 1 Timothée 3: 16).

(Versets 16-22). Son départ et son absence. Le commencement du passage peut signifier l'intervalle entre la mort et la résurrection de Christ; mais la fin («En ce jour-là,...» et «vous demanderez au Père») fait comprendre que c'est toute la période de son absence jusqu'à son retour.

(Versets 23-28). A cette absence, il y a une part de compensation pour nous: l'accès nous est donné jusqu'au Père qui écoutera nos requêtes et y répondra (versets 23, 24). Le Christ, de son côté, nous parlera «ouvertement du Père». Et non seulement cela, mais il ne juge pas même que ses requêtes nous soient nécessaires, parce que le Père nous aime, nous qui avons aimé le Christ et avons cru qu'il est sorti d'auprès de Dieu (versets 26, 27).

(Versets 29-31). Les disciples affirment leur foi. Le Seigneur répond: «Vous croyez maintenant? Voici l'heure vient, et elle est venue, que vous serez dispersés chacun chez soi, et que vous me laisserez seul». L'épreuve viendra prendre connaissance de cette foi, et elle ne lardera pas; mais prenez courage, la victoire est à nous: déjà j'ai vaincu le monde.

Chapitre 17

Avant terminé tout ce qu'il avait à dire aux disciples, à ce dernier moment, avant de les quitter, Jésus lève les yeux vers le ciel et s'adresse à son Père. Il épanche son cœur dans le cœur de son Père, comme un Fils bien-aimé. Cependant, il reste toujours serviteur, Celui que le Père a envoyé dans le monde. En cette qualité, Jésus parvenu au terme de son oeuvre, rend, pour ainsi dire, compte de sa mission, et de l'état auquel il a amené les choses. Comme nous le remarquerons dans la suite du chapitre, les disciples sont le grand sujet de sa sollicitude auprès du Père.

(Versets 1-5). Le moment était venu auquel il allait rentrer auprès du Père, dans la gloire qu'il avait déposée quand il s'anéantit pour venir dans l'humiliation, accomplir ici-bas l'oeuvre que le Père lui avait confiée.

(Versets 1, 2). Jésus en exprime la demande. La gloire est devant lui, mais il demeure dépendant à l'égard de Dieu. Il ne se glorifie pas lui-même, sa première pensée est toujours de glorifier le Père: «Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie». Du sein de la gloire dans laquelle il rentrait, Jésus devait donner une nouvelle impulsion à l'oeuvre de la grâce dans le monde. De nouvelles richesses de cette grâce allaient se déployer, et ce déploiement serait à la gloire du Père.

Jésus n'était point venu pour juger le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui. Le monde n'a pas voulu de lui, ni de son témoignage; il a préféré demeurer dans l'incrédulité, loin de Dieu; et la conséquence, pour ce monde, a été qu'il s'est placé sous le jugement. Le Seigneur l'a déclaré, quand il a dit: «Maintenant est le jugement de ce monde» (12: 31). Toutefois, au milieu de cette scène désolante, la grâce avait son cours envers les élus. Selon l'autorité qu'il avait reçue du Père, Jésus donnait la vie éternelle à ceux que le Père lui avait

donnés. C'est cette même grâce que Jésus continuait à exercer d'en haut, dans le monde. Elle devait avoir pour effet d'introduire en vie éternelle, les élus dans sa propre gloire et dans la maison du Père (versets 22-24), comme aussi de découvrir plus richement les trésors de l'amour de Dieu.

(Verset 3). De plus, le don de la vie éternelle est aux hommes qui connaissent Dieu. Connaître Dieu, c'est trouver la vie; elle réside en Dieu, le Dieu vivant. «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ». Dieu nous a donné une vie qui émane de sa personne. Jésus Christ est lui-même la vie éternelle. En la recevant, nous sommes à l'abri de la perdition, et nous goûtons les saintes joies de cette vie. — La même foi qui connaît Dieu, le Père, connaît aussi Jésus Christ, son Envoyé sur la terre, car c'est par lui que nous connaissons Dieu et que nous entrons dans la bénédiction. Elle est remarquable, ici, l'association du Père et du Fils, dans le don de la vie éternelle. C'est constant dans cet évangile. Le Père, source de toute grâce, nous a donné la vie éternelle; et quand il l'a fait, il a donné son Fils: c'est du Fils que nous la recevons.

Pour nous amener à cette faveur, Jésus s'est dépouillé de sa propre gloire. Il devint chair, semblable aux hommes. Il habita au milieu de nous et nous apporta la connaissance de Dieu. Celui qui vint à nous avec cette grâce, c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père. Qui dira sa béatitude et sa gloire! — Recevoir du Fils de Dieu la vie éternelle, c'est échapper au jugement et entrer dans la bénédiction suprême des affections divines qui étaient la part du Fils auprès du Père quand il vint à nous, et qui demeurent. Sa faveur nous y donne une place; c'est la communion du Fils de Dieu; c'est le fleuve d'eau vive qui jette un bras jusqu'à nous, en attendant le moment où nous jouirons de toute son abondance dans la sainte cité.

C'est aussi éprouver que le Fils est en nous, selon cette parole: Vous connaîtrez que vous êtes en moi, «et moi en vous» (14: 20). Le Fils en nous, forme notre état intérieur, la condition morale; c'est une nouvelle nature de l'ordre spirituel; c'est la vie éternelle dans son premier développement, produisant en nous les sentiments, les motifs, l'action selon Dieu et tout ce qui convient à notre relation d'enfants avec le Père et à notre service envers lui, comme cela s'est vu en perfection dans le Fils.

Devenir l'heureux possesseur de la vie éternelle, cela se réalise par la connaissance du Père, seul vrai Dieu, et du Seigneur Jésus Christ, son Envoyé, venu jusqu'à nous pour le révéler. Or c'est le Fils qui révèle le Père. Il le révèle dans sa propre personne: «Qui m'a vu, a vu le Père» (14: 9), et dans son témoignage: «Croyez-moi, que je suis dans le Père, et que le Père est en moi; sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes... La parole que vous entendez, n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé» (14: 11, 24). C'est premièrement le témoignage du Fils de Dieu, et ensuite la foi chez ceux qui reçoivent son témoignage.

(Versets 4, 5). Le point où en étaient les choses à ce moment, c'est que Jésus avait achevé son oeuvre sur la terre. Le ciel allait le recevoir. Il s'adresse au Père, et motive sa demande précisément sur le fait qu'il l'avait glorifié et que son oeuvre était achevée. En parlant ainsi, le Seigneur anticipait le grand acte de son oeuvre, c'est-à-dire sa mort, comme il anticipe

d'autres événements dans ce discours; mais cela ne change rien à la doctrine qui repose sur ces faits, maintenant accomplis. — Il a glorifié le Père sur la terre. Durant sa vie et dans sa mort, le Seigneur a pleinement glorifié Dieu en toutes choses. Sa vie était la réponse parfaite à la majesté de Dieu, dans un esprit de dépendance, d'obéissance, de foi, de piété et de dévouement jusqu'à la mort; elle a mis en lumière sa sainteté inflexible et son amour infini, dans un monde où Dieu était déshonoré par la conduite de l'homme sous le péché.

«L'oeuvre que tu m'as donnée à faire». Ces paroles mettent sous nos yeux l'oeuvre solennelle qui accompagne le don de la vie éternelle. En vertu des droits de Dieu en jugement contre le péché, il y avait lieu à procurer un salut, en rédemption, à ceux qui héritaient de la vie éternelle. Les deux choses existent pour nous en Jésus Christ: la vie éternelle et le salut. Pour opérer notre salut, Jésus s'est offert lui-même. Il a présenté à Dieu le sacrifice d'un prix infini. Son oeuvre est maintenant accomplie et agréée de Dieu. C'est sur le pied de son oeuvre achevée que notre Seigneur se présente pour rentrer auprès du Père, dans la gloire qu'il avait avant que le monde fût. Donnons-y notre attention. Le Seigneur ne rentrait auprès du Père qu'après avoir achevé, ici-bas, l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire. L'oeuvre de la rédemption accomplie à la croix, une fois pour toujours, est la base fondamentale du christianisme. Cela et la gloire de Jésus auprès de Dieu, c'est le témoignage de l'évangile; aussi la foi maintenant jouit-elle d'une paix et d'une certitude, qui n'étaient pas connus sous l'Ancien Testament.

«De la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût». Ici, nous voyons Jésus comme personne divine rentrant dans sa propre gloire qu'il avait déposée quand il s'anéantit pour devenir serviteur. C'est Dieu le Fils, et l'oeuvre qu'il a accomplie est l'oeuvre de celui qui est Dieu. Ce qui est à remarquer dans le passage, c'est que le Seigneur rentrait dans sa gloire avec le corps qu'il avait revêtu lorsqu'il vint ici-bas, — glorieux évidemment, mais son corps. Il est auprès du Père; il est «Dieu manifesté en chair, et élevé dans la gloire».

(Versets 6-8). Maintenant, le Seigneur présente ses disciples, comme ayant reçu la parole du Père. Il adressera des demandes pour eux; il les confiera à son Père; mais premièrement, il déclare leur foi: «Ils ont gardé ta parole»; «ils ont reçu les paroles que tu m'as données». Ces paroles, Jésus les leur avait données de la part du Père. C'est de quoi il les entretenait, quand il était avec eux. En résultat, la foi au témoignage de Jésus s'était montrée chez eux: ils connaissaient le Père, seul vrai Dieu, et Jésus Christ, son Envoyé: ils avaient la vie éternelle (verset 3). Leur foi, comme elle apparaît dans les évangiles, était encore élémentaire, mais elle était sincère; ils en avaient donné la preuve, car ils avaient *gardé* la parole reçue; et quoique naissante, elle n'était pas moins «la foi des élus».

(Versets 9, 10). Cela établi, le Seigneur annonce qu'il fera des demandes pour eux. — Quant au monde, il ne demande rien, présentement. — Ceux pour lesquels Jésus fera des demandes, sont les élus du Père, le groupe de ceux qui appartiennent au Père et au Fils. Ici, Jésus les reconnaît de nouveau en cette qualité bénie que leur a faite la souveraine volonté du Père: «Je fais des demandes pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi». Il adresse au Père des demandes pour eux, et surtout il les place sous sa paternelle protection.

Durant son absence, ils ne seront point en face des dangers que la foi rencontre dans ce monde, sans être mis à couvert sous la haute protection du Père. — Le Seigneur motive, en ces termes, l'intérêt qu'il leur porte: «Ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi». Et: «Je suis glorifié en eux».

(Versets 11-17). Le Seigneur ne se considère plus comme étant ici-bas. Ses disciples, il les laisse dans le monde, et lui se rend auprès du Père. C'est la situation extérieure des disciples pour le temps actuel: Lui auprès du Père, absent du monde, et ses disciples au milieu du monde. Avec une entière connaissance de ce qui les attend, le Seigneur les remet au Père et adresse des demandes en leur faveur. Que le Père ait charge d'eux, c'est sa première demande.

«Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné» (verset 11). Le nom de Père connu du Fils, sous lequel Dieu s'est révélé en amour envers les hommes et envers ses élus. Il est le Saint dans sa nature, le Dieu incorruptible. Le nom de Père est celui sous lequel aussi Dieu revêt l'autorité suprême. Notre sauvegarde est ainsi dans l'amour inépuisable, la sainteté invariable et l'autorité suprême de notre Dieu et Père. Nous pouvons franchir ce monde, à l'abri de ses atteintes, protégés par la main du Père saint à qui nous sommes remis.

Les soins de notre Père sont nombreux, soutenus et marqués d'une sagesse divine et paternelle. Le plus souvent, il exerce une action dans notre âme: il fera que notre être entier, l'esprit, l'âme et le corps, sera conservé sans reproche en la venue de notre Seigneur. Lui qui nous a appelés est fidèle et le fera (1 Thessaloniens 5: 23); ou bien, selon le cas, il donnera des avertissements: Conduisez-vous avec crainte, si vous invoquez comme Père celui qui juge sans acception de personnes (1 Pierre 1: 17). Si la tentation nous approche, il fera qu'elle ne dépasse pas nos forces. Et enfin, selon le besoin, il nous fera goûter le bienfait de sa paternelle discipline; autant de choses qui sont à salut pour nos âmes.

«En ton nom que tu m'as donné». Le nom du Père saint donné à Jésus pour s'en servir comme d'autorité dans son témoignage et son service dans le monde: «Je suis venu au nom de mon Père» (verset 43). «Les oeuvres que je fais au nom de mon Père» (10: 25). «Je les gardais en ton nom» (verset 12. Comparez Exode 33: 21).

«Afin qu'ils soient un». Il convient à Dieu que ceux qu'il «reconnait pour siens, répondent à son caractère et à sa propre grâce, non seulement comme individus, mais aussi dans l'ensemble comme famille. Dieu ne laisse point dans un état inachevé l'oeuvre de sa grâce envers ses élus. La chose nommée ici, c'est l'unité: «afin qu'ils soient un comme nous», — unité de sentiment, de tendance, de motifs, etc., une unité qui trouve son patron dans l'unité du Père et du Fils (verset 11).

(Versets 12, 13). Jusque-là, Jésus avait gardé les disciples au nom du Père saint. En lui, comme dans le Père, l'amour et la sainteté sont inhérents à sa nature. Aucun des disciples n'avait péri, sinon le fils de perdition qui n'avait rien eu à faire avec les paroles de la vie éternelle, bien qu'il fût compté au nombre des douze. C'était un sarment sec pour le feu. Le Seigneur termine sur ce point, en ajoutant: «Je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient

ma joie accomplie en eux» (verset 13). Ce serait leur joie, au dernier moment, d'entendre encore, de la bouche du Seigneur, le témoignage de la sûreté de sa grâce; et cette joie serait en eux la joie de Christ lui-même.

(Versets 14-18). Le Seigneur mentionne maintenant un trait de sa grâce qui a eu des conséquences sérieuses pour les disciples, savoir qu'il leur a donné la parole du Père. Il s'en est suivi immédiatement pour eux, la haine du monde; c'était inévitable, par le fait que le Seigneur et eux n'étaient et ne sont pas du monde. Toutes les iniquités se donnent carrière sur la terre et la fausse religion pareillement; mais pour le Seigneur Jésus Christ et sa doctrine, il n'y a que de la répulsion chez les hommes. Sérieuse caractéristique de l'état du monde (verset 14).

(Verset 15). Aussi point de trêve. Le Seigneur laisse le monde et prend soin des disciples qu'il saura garantir. Il reste qu'ils ne sont pas du monde, comme lui n'est pas du monde. Dans la conscience des ressources de la grâce, il dit au Père: «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal» (verset 15). Il y a dans la grâce et les soins du Père, tout le secours qu'il faut pour nous maintenir. Fuir le mal, n'impose nullement qu'on se sépare des hommes. Cela du reste ne répondrait pas à l'intention du Seigneur, qui veut dans le monde un témoignage de ses disciples en son absence. Semblables à l'homme de Gadara, ils sont envoyés auprès des leurs avec le message des grandes choses qu'ils ont trouvées en Jésus Christ. Nous-mêmes, à peu d'exceptions près, qui lisons ces lignes, nous bénéficions du témoignage de ceux qui nous ont précédé dans la foi.

(Versets 16, 17). Le Seigneur accentue cette vérité importante, en disant: «Sanctifie-les par la vérité; ta parole est la vérité». Si la distance entre le monde et les enfants de Dieu, s'établit par la haine du monde contre eux, c'est la confirmation qu'ils ne sont pas du monde. Ils portent le caractère de la famille de Dieu. Le Seigneur demande au Père de donner à la chose sa forme et sa force sur le pied de la sanctification, savoir de la mise à part: «Sanctifie-les par la vérité». Par cet acte du Père, ils sont mis à part en vertu d'un principe divin, — à part pour Dieu, loin du mal, réunis dans l'unité, sur le pied de la séparation.

«Par la vérité; ta parole est la vérité». La Parole est l'agent que Dieu emploie pour opérer cette oeuvre, comme elle l'est dans tout ce qui concerne l'administration de la grâce. La Parole introduit la vérité dans l'âme et lie le coeur à Dieu, en même temps qu'elle révèle à la foi qu'il n'y a point d'accord entre la lumière et les ténèbres, et qu'elle y ajoute le concours de sa force en sainteté.

(Verset 18). Les disciples avaient reçu la Parole pour eux-mêmes; maintenant que le Seigneur leur a fait le chemin, ils reçoivent de lui le mandat de la porter dans le monde, afin qu'elle y fructifie (comparez chapitres 15: 16 et 20: 21-23).

(Versets 19-21). La mise à part des disciples revêt un nouveau caractère reçu du Seigneur monté vers Dieu, selon sa demande: «Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie». Cela institue l'ordre de choses nouveau qui a fait suite à la croix, et dans lequel Jésus est vu recevant toutes choses entre ses mains de la part du Père, et prenant sa place comme Chef. Les effets

de ce changement sont considérables, comme on le voit en d'autres portions des livres saints, dans l'épître aux Ephésiens, par exemple. Ici, le fait est donné sans transition, attendu que tout le sujet, sauf l'issue dans la gloire, traite du témoignage de Christ et de son oeuvre, commencée par lui dans le monde, continuée après lui par les disciples sous son autorité et sa direction.

L'acte par lequel Jésus se sanctifie a un double résultat. Il se met à part vers Dieu; il prend place auprès du Père. D'autre part, il laisse le monde d'une manière formelle. Il se sanctifie, en se mettant à part. Il en a fini avec le monde. L'ordre de choses nouveau est devenu sa sphère d'action. Le changement s'étend aux disciples: «Je me sanctifie moi-même pour eux». Quoique Jésus les quitte et les laisse pour un temps dans le monde, le lien formé entre lui et eux demeure: ils héritent de sa position nouvelle; ils sont sanctifiés en lui. — L'agent qui opère cela dans les disciples, c'est la vérité, comme lorsqu'il s'est agi d'être les sanctifiés du Père.

Après cela, le Seigneur jette un regard sur les résultats du témoignage de ses disciples dans le monde. Il voit cette oeuvre plus grande que les siennes, qui sera opérée par ses serviteurs sous l'effet de sa présence auprès du Père (14: 12), cette multitude de croyants qui seront amenés à lui et au Père par le filet de l'évangile et dans lesquels aussi il sera glorifié. Il s'y intéresse de tout son coeur, puisque cette oeuvre est de lui. Les demandes qu'il adresse au Père deviennent le bénéfice, selon sa demande, de cette multitude de futurs croyants. Ce qu'il demande en particulier, c'est qu'ils soient un, comme il l'a demandé pour le groupe primitif. A l'exception de l'amour du Père, de la vie éternelle et de la sainteté, ce qui est le plus accentué dans les paroles et demandes du Seigneur, c'est l'unité des saints. L'unité est un témoignage public, l'expression dans les saints de l'unité de la déité. Il peut y avoir dans le service chrétien des exemples remarquables de foi, d'amour, d'espérance; mais ces témoignages peuvent être personnels; tandis que l'unité embrasse l'ensemble, autrement elle n'est pas l'unité. Dans l'unité des saints, la voix du témoignage est plus élevée, semble-t-il; l'oeuvre de Dieu y est sans équivoque, c'est un reflet de l'unité de Dieu et plus particulièrement de l'unité du Père et du Fils; car en cela est le témoignage qui a été porté dans le monde par le Fils, et qui devait subsister après lui au sein des disciples rassemblés. Aussi voyons-nous que c'est la pensée du Seigneur, puisqu'il dit: «Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé». Hélas! ce témoignage qui devait parler au monde et qui a duré un moment, n'a pas tardé à se gâter par l'action de Satan et la faiblesse de l'homme. Aujourd'hui, l'unité primitive est en pièces dans la chrétienté. Je parle du fait pratique et apparent et aussi du témoignage; car du côté de la grâce, il y a toujours au fond des choses et devant Dieu: «un seul Esprit et un seul corps». Quand même l'unité est rompue, il est du devoir de la foi de se conformer et d'obéir à la vérité de l'unité.

«Un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous», me paraît, comparativement au verset 11 déjà considéré, exprimer quelque chose de plus intime et, pour ainsi dire, le fond moral, l'unité étroite et réciproque des coeurs. Chez les disciples, ce serait le coeur de l'un versé dans l'autre: l'un en tous et tous en lui, selon une

grâce qui découle de l'unité du Père et du Fils, et qui puise en elle-même les sentiments et les motifs qui la réalisent. Il y a de plus ce fait intéressant que les derniers arrivés entreraient dans toute la bénédiction de leurs aînés (comparez 1 Jean 1: 3) (versets 20, 21).

(Versets 22-24). Toute cette immense grâce a son issue dans la gloire de Christ. Le Seigneur y recevra ses disciples et la partagera avec eux. Il veut que la gloire que le Père lui a donnée se répande sur eux aussi. Et l'unité qui a fait défaut sous la responsabilité de l'homme, il veut qu'elle ait en eux sa réalité solennelle uniquement et absolument divine, et qu'il y ait par elle un témoignage définitif rendu dans le monde au Fils de Dieu, la preuve que le Père l'a envoyé et que les disciples sont aimés du Père comme lui.

«Moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un» (verset 23). Le Père est dans le Fils; le Fils est dans les saints. Il remplit tout de sa présence bénie; la place est à lui; il s'y établit. De plus, il transformera les siens à l'image du corps de sa gloire. Une pénétration divine existe du Père dans le Fils et du Fils dans les saints; c'est, pour une part, l'unité, et une unité toute divine, bien qu'elle soit effectuée dans les hommes, savoir les rachetés. Alors le témoignage de l'unité aura retrouvé sa voix; le monde connaîtra quelque chose du Père, de Christ et de ses élus. Il est évident que si nous sommes manifestés avec le Christ dans sa gloire, le monde aura la preuve de fait que le Christ a opéré envers les siens une oeuvre réelle, et qu'il était l'envoyé pour l'accomplir, — la preuve aussi qu'ils sont aimés du Père, comme le Christ est aimé, puisqu'ils sont dans la même gloire. Magnifique chose! une unité qui descend de première source jusque dans les saints!

A cause du prix qu'il y attache, sans doute, le Seigneur exprime, d'une manière distincte, un élément qui semblerait compris dans la bénédiction précédente: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi» (verset 24). La gloire que le Père lui a donnée, il la partage avec ses disciples; et les disciples que le Père lui a donnés, il les veut auprès de lui dans sa gloire. Deux faveurs qui embrassent notre avenir. Le Seigneur nous veut près de lui. Après avoir été avec lui dans le combat de la foi, nous serons avec lui dans sa gloire. «Avec moi!» Aimables paroles dans la bouche de Jésus. C'est ce grand privilège qui fait partie de notre appel, car Dieu nous a appelés à la communion de son Fils. «Nous serons toujours avec le Seigneur». Quand il nous introduira dans les demeures du Père, quand il recevra l'héritage de toutes choses, quand il apparaîtra dans sa gloire, et durant les siècles sans fin du bonheur et des gloires de la sainte cité, nous serons avec lui, toujours! L'amour de Christ envers nous sera satisfait à ce prix.

Le Père y trouve une part. Le Seigneur ne néglige point de le dire. Il veut qu'il soit connu que le Père l'a aimé avant la fondation du monde. Les saints auprès de Jésus verront la gloire dont le Père l'a couronné et connaîtront qu'il est le Fils de sa dilection sur lequel repose son amour. — Heureuse association de l'amour de Dieu et de sa gloire dans les saints. La gloire seule serait peut-être un grand poids pour la faiblesse de la créature; mais les saints, enveloppés dans l'amour du Père et du Fils, n'y trouveront que le bonheur préparé de Dieu; le poids n'existe plus (verset 24).

(Versets 25, 26). Le Seigneur, en terminant, place les choses dans la lumière de la justice de Dieu. Il les remet au «Père juste». La justice se prononcerait sur son oeuvre ici-bas. Le Seigneur instruit la cause, quand il dit: «Père juste; — et le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu; et ceux-ci ont connu que toi tu m'as envoyé». Connaître Dieu, ou ne pas le connaître, a été le motif fondamental de la conduite dans ces trois cas. — Le monde n'a pas connu Dieu. Il a préféré rester sans Dieu, loin de lui.

Jésus, lui qui nous a fait connaître le Père et qui venait d'auprès de lui, quand il vint à nous, connaissait assurément le Père. On craindrait, en employant ces termes, de manquer de révérence, si lui-même ne s'en était servi. Selon cette connaissance, il a glorifié le Père, ayant accompli toute sa volonté dans un esprit d'obéissance jusqu'à la mort. Avec quelle simplicité il dit: «Mais moi je t'ai connu!» Il tient sa place en tête des sanctifiés. Il déclare la condition de lui et d'eux envers le Père, en des termes sommaires tels qu'ils sont pour tous.

Les disciples, eux, ont connu que Jésus était l'Envoyé du Père. Avant toute relation avec le Père, avant que nous jouissions de son amour dans un esprit filial, que nous sachions réaliser l'accès que nous avons auprès de lui et lui adresser nos requêtes, et que nous connaissions l'expérience bénie de la communion du Père et du Fils, il y a pour nous le fait élémentaire et initial que nous connaissons le Père dans le Fils, qu'ayant vu et connu le Fils, nous avons vu et connu le Père (14: 7-10). «Celui qui confesse le Fils a aussi le Père» (1 Jean 2: 23). C'est ce que nous avons trouvé, dès le premier jour, quand nous avons connu que Jésus était l'Envoyé du Père. Et c'est cela que le Seigneur fait valoir ici. Ils ont gardé la parole du Père et donné la preuve de leur foi. Dans tout ce sujet, aucune mention n'est faite des misères des chrétiens.

C'est à ces trois égards que la justice de Dieu allait se prononcer. Nous en connaissons le résultat par le témoignage du chapitre 16 et d'autres. Le monde est lié judiciairement sous la conviction de son péché d'avoir rejeté Christ. Le chef de ce monde, Satan, est aussi jugé. Le Christ,... Dieu en justice l'a ressuscité et assis à sa droite. Par suite, les croyants sont agréés de Dieu en justice, à cause de Christ. «Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5: 21). Notre salut est ainsi fondé sur la justice; la paix de Dieu est notre portion éternelle. Dans la jouissance de sa riche et sûre grâce, nous pouvons nous appliquer à son service, en attendant la gloire du Seigneur, et savourer les bénédictions qu'il voudra répandre encore sur notre foi.

Je parle ainsi, parce qu'il ajoute: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître». Le Seigneur nous a amenés au salut et au bonheur, en nous donnant la connaissance du Père. Or, il y a des trésors à découvrir dans sa glorieuse connaissance. Elle est la source de tout progrès dans la vie pieuse et dans les saintes joies du salut, comme aussi elle est une entrée dans la communion du Père et du Fils. Le Seigneur ne néglige point d'encourager ce progrès, et lui-même donne suite à sa première faveur en nous conduisant plus loin dans la connaissance du Père: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître». Nous apprenons aussi par là, qu'il y a toujours lieu au progrès, aussi longtemps que nous sommes dans la vie de la foi.

La connaissance du Père est dans l'âme une capacité pour l'expérience des grâces divines que notre Dieu se plaît à répandre sur nous et en nous. Quand le Seigneur dit: «Ton nom! je le leur ferai connaître», c'est afin que l'amour dont il est aimé du Père soit aussi en nous. Ainsi, l'amour de Dieu abonde dans nos âmes; ce même amour dont le Christ est aimé du Père. Et comme rien ne manque du côté du Seigneur, après avoir dit: «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux», il ajoute: «Et moi en eux». Si l'amour de Dieu se répand dans nos coeurs, il faut qu'il trouve en nous une nature appropriée qui en soit le sanctuaire. Il y a en nous non seulement la nouvelle nature, mais le Fils lui-même. Il y répand les grâces qui ont fait la beauté morale de l'Envoyé du Père. C'est une harmonie divine dont, par la faveur de Dieu, nos pauvres coeurs sont la sphère.

2 Timothée 2: 21

ME 1890 page 79

Lorsque l'effet de la puissance du Saint Esprit ne se trouve plus dans l'Assemblée, et que le caractère de la chrétienté ne répond plus à celui de l'Assemblée telle que Dieu l'a formée, la responsabilité de l'individu envers Dieu ne cesse cependant pas. Elle ne peut jamais cesser, ni diminuer, car il y va de l'autorité et des droits de Dieu lui-même sur l'âme.

Dans un cas semblable, s'appeler chrétien ne fournit plus de règle, ni pour la conduite, ni pour la foi, et l'individu est tenu de se conformer à la volonté de Dieu par la puissance de l'Esprit, selon la lumière qu'il a reçue de Dieu.

Dieu peut rassembler les fidèles. C'est une grâce de sa part, et c'est aussi sa pensée. Mais la responsabilité individuelle demeure — responsabilité de ne pas rompre l'unité, quelque faible qu'elle soit, partout où cela est possible selon Dieu; mais responsabilité de maintenir dans notre marche le caractère divin du christianisme, et de répondre à la révélation qui nous a été faite de la nature et de la volonté de Dieu.

En se purifiant de tous ceux qui sont des vases à déshonneur, le serviteur de Dieu sera un vase à honneur, sanctifié, et préparé pour toute bonne oeuvre; car cette séparation d'avec le mal n'est pas seulement négative, elle est l'effet de la réalisation de la parole de Dieu dans le coeur. Je comprends ce qu'est la sainteté de Dieu, quels sont ses droits sur mon coeur, et l'incompatibilité de sa nature avec le mal. Je sens que je demeure en lui et lui en moi, que Christ doit être honoré à tout prix, que cela seul qui lui ressemble l'honore, que sa nature et ses droits sur moi sont la seule règle de ma vie. Ce qui me met ainsi à part pour lui, et selon ce qu'il est, me sépare nécessairement du mal. Vous ne pouvez marcher avec ceux qui déshonorent Christ et en même temps l'honorer dans votre propre marche.

2 Timothée 2: 22

ME 1890 page 120

«Fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur». Cela nous montre le caractère sanctifiant de l'exhortation qui précède (verset 21). On respire là cette atmosphère pure qui se trouve dans la présence du Seigneur, et dans laquelle l'âme jouit de la santé et de la force. Tout ce qui corrompt est loin, et de plus nous trouvons — ce que l'on conteste si souvent — que nous pouvons et devons discerner ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Nous ne pouvons décider quels sont ceux qui lui appartiennent. Lui les connaît (verset 19). Mais nous devons nous associer à ceux qui se manifestent eux-mêmes comme invoquant le Seigneur d'un coeur pur. Ceux-là, je dois les connaître, les reconnaître et marcher avec eux. Prétendre que je ne puis pas savoir qui ils sont, est au mépris d'une règle expresse de l'Écriture applicable à un état de choses où, par suite de la corruption, plusieurs de ceux qui possèdent le christianisme ne sont pas ainsi manifestés.

Fragments

ME 1890 page 140

1 Timothée 1: 5. — Quelle perfection, quant au résultat, nous trouvons dans cet exposé! Dans quelle atmosphère de bénédiction il nous place, en contraste avec les vaines spéculations de l'esprit humain! L'objet du mandat confié à Paul n'est pas une vaine spéculation, mais l'amour — la nature même de Dieu — l'amour actif et dont on jouit; la pureté dans les affections; un coeur pur qui voit Dieu — la conscience, n'ayant rien qui pèse sur elle, heureuse en la présence de Dieu; et puis la foi, l'esprit de dépendance de Dieu et de confiance en Lui. Quel heureux état devant Dieu!

ME 1890 page 218

La comparaison de Jean 1 avec 1 Jean 1; 2: 1, 2, est pleine d'intérêt. En Jean 1, la vie est la lumière des hommes, mais les ténèbres ne l'ont pas comprise. En 1 Jean 1, l'apôtre dit: «Ce que nous avons vu, contemplé et touché concernant la Parole de la vie, nous vous l'annonçons». Ils ont vu, contemplé et touché la Parole de la vie, et ils annoncent la vie éternelle qui était auprès du Père et qui leur a été manifestée. Par le moyen de la Parole faite chair, devenue pour eux la Parole de la vie, ils ont communion avec le Père et le Fils — les noms de grâce. Alors, au lieu de la lumière luisant dans les ténèbres qui ne l'ont pas reçue, ils sont dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, mais là sont introduites la responsabilité et une pierre de touche. Je ne fais qu'indiquer les principaux éléments pour montrer le fond de ce qui est dans ma pensée, savoir le complet contraste entre la place que le chrétien a par la rédemption, et celle du monde, quand Christ vient et est dans le monde.

Et j'ajoute que, dans les deux premiers versets du second chapitre, il y a une provision faite pour les manquements dans les détails de la vie. Jésus Christ le Juste et la propitiation demeurent dans toute leur plénitude et leur efficacité — quant à la place et au titre, nous sommes dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Mais si l'on agit comme étant dans les ténèbres, la communion est nécessairement entièrement détruite, bien que la justice demeure, et c'est pourquoi Christ n'est pas un avocat auprès de Dieu pour rétablir la justice, mais auprès du Père pour rétablir la communion sur le pied de la justice et de la propitiation. Le manquement est jugé selon la lumière dans laquelle nous sommes — comme Dieu y est. Et c'est pourquoi sur le pied de ce que Dieu accepte comme ôtant le péché, je parle comme je suis selon cette lumière — chose toujours actuelle maintenant. La pleine jouissance du courant de la grâce en communion est rétablie. Toute cette comparaison est remplie d'intérêt.

Les deux «il convenait» de Hébreux 2: 10 et 7: 26, sont frappants, comme montrant la profonde vérité des voies de Dieu par rapport à Christ, et la merveilleuse hauteur de notre

appel céleste. «Il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances». La majesté de Dieu était telle qu'il lui convenait que, si Christ prenait en main notre cause, il passât par les souffrances pour entrer dans la gloire. Nous pouvons dire qu'il convenait à Dieu, nos péchés étant tels qu'ils le sont, de ne pas passer par-dessus eux, ni par-dessus notre état devant lui, et ainsi Christ devait souffrir. Ensuite, quand il est question de notre appel, il convenait que nous eussions un souverain sacrificateur séparé des pécheurs, élevé plus haut que les cieux, car comme appelés, c'est là notre place. Une autre sorte de souverain sacrificateur, ou un autre lieu pour exercer la sacrificature, n'auraient pas convenu, car c'est notre place et notre condition, en même temps que nous sommes appelés à Celui qui est saint et innocent.

ME 1890 page 240

Les trois points qui doivent caractériser notre marche dans le temps actuel, sont très clairement tracés en 2 Timothée 2, dans le passage bien connu (versets 19-23): se retirer de l'iniquité, comme prononçant le nom du Seigneur; — se purifier des vases à déshonneur; — s'associer avec ceux qui, dans le sentier de la grâce, de la justice et de la paix, invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Je suis appelé à reconnaître ces derniers, pour autant qu'ils sont manifestés, tout en me rappelant que le Seigneur connaît ceux qui sont siens. J'ajoute encore à ces trois points le courage et les Ecritures, et nous avons ainsi la provision spéciale pour les derniers jours. L'armure de Dieu est pour tous les temps — le sentiment de la dépendance est notre sécurité.

Quelques remarques et pensées relatives à la cène du Seigneur

ME 1890 page 172

Ce n'est pas mon dessein d'entrer ici dans l'explication de ce que nous présente la Cène du Seigneur, ou des circonstances dans lesquelles elle fut instituée. On l'a fait souvent. Je voudrais simplement répondre à quelques questions relatives à la manière de la célébrer, et aussi insister sur la responsabilité de ceux qui y prennent part.

C'est uniquement sur le fondement d'une rédemption accomplie, que l'on peut approcher de la table du Seigneur, et c'est là précisément ce qui, tout en nous donnant un titre à y prendre place, implique la plus profonde responsabilité, et donne la plus haute importance à tout ce qui s'y fait, ainsi qu'au caractère et à la conduite de ceux qui s'y trouvent rassemblés.

On n'aurait pas à déplorer autant de négligence, de manque d'exactitude, de divergence de pensées, de différence de jugement, et de sentiments opposés, quant à la nature, l'objet, la signification de la Cène du Seigneur, et la manière de la célébrer, s'il n'existait pas parmi nous une si triste et si grande ignorance des Ecritures. Il est d'une nécessité absolue de nous attacher strictement à la Parole écrite. La vérité doit être la ceinture de nos reins. C'est elle, et non nos propres pensées ou celle des autres, qui, en tout, doit nous diriger. Nous avons besoin de nous incliner devant l'autorité des Ecritures, et d'en appeler à elles pour juger de tout ce qui nous est dit. Si elle ne se prononce pas, nous n'avons qu'à nous taire, car elle parle clairement à l'égard de tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir. Et lorsqu'elle parle, son autorité domine tout, et nous n'avons pas le droit, même dans les plus petites choses, de suivre une ligne de conduite qu'elle ne justifierait pas. Nous pouvons penser que telle chose est très juste, très bonne et très à propos, mais reste la question: «Où est l'autorité pour la faire?» Question de toute importance, et surtout de nos jours. Ne voyons-nous pas autour de nous avec quelle facilité on s'écarte de la parole de Dieu pour suivre ses propres pensées? Les conséquences n'en peuvent être que des plus désastreuses. Tenons donc ferme les paroles de Christ, et apprenons en vivant près de lui, à les apprécier à leur vraie valeur.

Pour en venir au sujet qui nous occupe, plusieurs questions, telles que les suivantes, ont été soulevées: A quelle heure du jour convient-il que nous rompions le pain? Est-il obligatoire de rendre grâces avant la coupe, comme avant la fraction du pain? Et enfin, est-il convenable d'introduire une hymne entre les deux?

Nous n'avons pas de direction positive à l'égard de la première question. Les disciples, en Troade, s'étaient réunis le premier jour de la semaine pour la fraction du pain; mais rien ne nous est dit quant à l'heure. «Et le premier jour de la semaine», est-il écrit, et non «le soir du premier jour de la semaine», bien que la réunion se soit prolongée jusqu'à minuit, et même

jusqu'à l'aube du jour. Le Seigneur a dit simplement: «*Toutes les fois* que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur».

Mais voici, quant au moment où nous nous rassemblons pour la fraction du pain, un point d'une très grande importance. C'est la *ponctualité* à se trouver là à *l'heure indiquée*. «Quand *l'heure fut venue*, il se mit à table», est-il écrit du Seigneur. Ce ne fut pas dix, quinze ou vingt minutes après l'heure. Nous ne pensons pas que le Seigneur fût jamais en retard. Lui-même nous dit dans sa Parole: «Que toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre». Et je demande: Est-il bienséant et selon l'ordre de voir des personnes arriver à la réunion une demi-heure après l'heure fixée? Est-il convenable, est-il édifiant de les voir regardant ici et là pour trouver une place, allant de côté et d'autre, tandis que toute l'assemblée est recueillie, ou engagée dans la prière ou le chant d'un cantique?

Nul doute que la personne la plus ponctuelle ne puisse parfois avoir été empêchée d'arriver à temps. Il nous faut être patients et avoir du support. Mais ne devrions-nous pas, pour l'amour du Seigneur et pour nos frères, aussi bien que par respect pour la présence de Dieu, faire nos efforts afin de n'être point en retard? Comment se fait-il que certaines personnes sachent fort bien être toujours à la minute pour leurs affaires journalières, et toujours en retard à la réunion? Estiment-elles le Seigneur moins que leurs affaires? Si vous occupiez une place où il vous fallût payer une amende pour chaque retard, ne mettriez-vous pas tous vos soins à être ponctuel?

Seriez-vous moins soigneux quand il s'agit de rencontrer le Seigneur?

Frères, ayons à coeur ce sujet. Cherchons à garder nos corps assujettis, afin qu'au lieu de rester au lit plus longtemps qu'il ne faut, le matin du jour du Seigneur, nous nous levions à temps pour occuper notre place à la réunion, quand «*l'heure est venue*» (*).

(*) Il y a un point de moindre importance sur lequel je désire dire quelques mots. Souvent la parole de Dieu se tait quant à la manière de faire une chose, mais non quant au principe et au motif qui doivent nous diriger en la faisant. Par exemple, faut-il que la bourse circule de banc en banc, ou qu'une boîte soit placée sur la table ou attachée à la porte pour recevoir les offrandes de chacun? Nous n'avons à ce sujet aucune direction dans le Nouveau Testament. Tout ce qui est dit, est: «Que chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez lui, accumulant selon ce qu'il aura prospéré». Voilà tout. Ne nous arrêtons donc pas à chercher à démontrer que les choses doivent se faire de telle ou telle manière à cet égard. L'Écriture ne nous en dit rien. Mais elle nous dit abondamment que nous avons à prendre soin des pauvres, non selon un plan arrêté d'avance, mais «selon que nous aurons prospéré». Cultivons donc la largeur de coeur; ayons des entrailles de miséricorde; une tendre et profonde compassion; un amour qui pense aux besoins des autres; un esprit généreux qui aime à les servir et à réjouir leurs coeurs. Quant à la manière de déposer ses dons, elle dépend en grande partie des convenances locales. Ce que l'on doit chercher, c'est de faciliter à ceux qui donnent le dépôt de leurs offrandes, et ce par quoi il sera le plus libéralement pourvu aux besoins des pauvres. Que le Seigneur nous donne un coeur large envers les nécessiteux et pour toute bonne oeuvre!

Quant à savoir s'il convient de rendre grâces séparément, avant de rompre le pain et avant de distribuer la coupe, nous n'avons qu'à consulter l'Écriture. Dans l'évangile de Matthieu, nous lisons: «Et comme ils mangeaient, Jésus ayant pris le pain et ayant béni, le

rompit et le donna aux disciples, et dit: Prenez, mangez; ceci est mon corps. Et, ayant pris la coupe et *ayant rendu grâces*, il la leur donna, disant: Buvez-en tous» (chapitre 26: 26, 27). Nous trouvons la même chose dans l'évangile de Marc (chapitre 14: 22, 23). Luc nous donne le même enseignement, lorsqu'il dit: «Et ayant pris un pain, et ayant rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, en disant: Ceci est mon corps qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi; — *de même* la coupe aussi, après le souper...» (Luc 22: 19, 20). *De même* implique que le Seigneur fit pour la coupe comme pour le pain. Enfin, l'apôtre Paul écrit: «La coupe de bénédiction que *nous bénissons*, n'est-elle pas la communion du sang du Christ?» Et plus loin: «Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit, et dit: Ceci est mon corps, qui est pour vous; faites ceci en mémoire de moi. *Pareillement aussi*, après le souper, il prit la coupe, en disant: Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang...» (1 Corinthiens 10: 16; 11: 23-26). Ces passages suffisent pour établir clairement que nous avons à rendre grâces avant la coupe, comme avant la fraction du pain.

Quant à l'autre point, nous ne trouvons aucun passage dans le Nouveau Testament, qui nous autorise à introduire une hymne entre la fraction du pain et la distribution de la coupe. En Matthieu 26, nous voyons bien que le Seigneur et ses disciples chantèrent une hymne *après* le souper, mais nulle part il n'est question d'une hymne *durant* le souper. Pour nous, c'est une intrusion positive, — une interruption du courant spirituel qui convient en cette occasion. Et c'est bien ce que l'on peut attendre d'une action faite sans l'autorité de l'Écriture. L'Esprit Saint ne saurait être l'auteur d'un acte qui ne s'accorde pas strictement avec elle. Dans la célébration de la Cène du Seigneur, nous avons à nous tenir attachés tout particulièrement à ce que l'Écriture nous dit. Sans cela, quelqu'un pourrait s'imaginer être conduit par l'Esprit de Dieu en faisant une certaine chose, lorsqu'il n'est après tout poussé que par son propre esprit. Il est bon, chers amis, de nous rappeler cela, pour que nous soyons réellement exercés devant le Seigneur quant à notre action dans l'Assemblée de Dieu (*).

(*) On pourrait penser, par exemple, que c'est une chose très simple d'indiquer une hymne dans une réunion. Eh bien, chers amis, nous regardons cela comme une chose très sérieuse. Il faut une grande dépendance du Saint Esprit pour discerner le moment où une hymne devra être indiquée, et quelle hymne sera propre pour ce moment. Le courant spirituel dans la réunion peut être entièrement interrompu par une hymne donnée mal à propos.

Et puisque nous sommes sur ce sujet, nous ajouterons que souvent, à notre sens, on indique trop d'hymnes dans les réunions de prières, et qu'ainsi l'on atténue le sérieux, la profondeur et la solennité de la réunion. En bien des cas, il semble que la routine nécessaire soit une hymne et une prière, etc. N'est-ce pas là un de ces exercices corporels «utiles à peu de chose?» Vous allez à une réunion de prières, le cœur rempli du sentiment de besoins profonds et urgents et de la nécessité de s'attendre à Dieu; l'état de l'Église, ce que réclame l'œuvre, vos propres besoins — tout cela pèse sur votre cœur, et vous désirez vous prosterner devant le Seigneur au milieu de vos frères, avec humiliation, confession et prières, et voilà que l'on prend le livre d'hymnes, on en tourne et retourne les pages, et l'on en indique une tout à fait étrangère à l'occasion. Puis, quand vous êtes agenouillés, en prière, à peine y a-t-il une pause dans le courant des supplications, qu'on reprend le livre d'hymnes, et ainsi la réunion est gâtée.

A Dieu ne plaise que nous voulions imposer une règle. Nous désirons seulement, et en toute affection, appeler l'attention des saints sur ce sujet, et cela en vue de la bénédiction et de l'édification.

L'Écriture n'est-elle pas assez claire, complète et explicite? Laisse-t-elle quelque place à l'arbitraire, une marge où nous puissions insérer nos propres opinions et nos propres sentiments? Nullement. Elle nous dit l'ordre de la Cène, la manière de la célébrer; elle nous en présente les éléments et nous en explique la profonde et merveilleuse signification. Elle nous donne les paroles de Christ et son exemple. Que nous manque-t-il donc?

Ce qui nous manque? C'est la soumission à l'autorité de Christ. Il nous manque de faire sa volonté. Il nous manque cette connaissance exacte de l'Écriture qui découle de l'accomplissement pratique de ce qu'elle dit. Là est la racine de tout. «Si quelqu'un *veut faire* sa volonté (la volonté de Dieu), il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu». Au lieu de cela, ne suivons-nous pas souvent une ligne de conduite ou de pensées qui n'a pas le moindre fondement dans l'Écriture? Comment se fait-il, par exemple, que l'on introduise toutes sortes de choses à la table du Seigneur, plutôt que l'unique chose qu'elle est destinée à montrer? L'enseignement de l'Écriture est clair et précis: «Vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne». Combien de fois cependant ne présente-t-on pas à la table du Seigneur toute espèce de pensées, sauf celle-là! On dira: N'y a-t-il pas beaucoup de grâces qui découlent de la mort du Seigneur? La vie, la justice, la gloire éternelle, n'en sont-elles pas le résultat? Sans aucun doute; mais où est-il dit dans l'Écriture que, dans la Cène, nous ayons à annoncer la vie, la justice, la gloire, ou quelque autre des précieux fruits de la mort de Christ? Nulle part. «Vous annoncez *la mort du Seigneur*». Il est vrai, c'est «jusqu'à ce qu'il vienne»; mais nous n'annonçons pas sa venue: c'est «sa mort, jusqu'à ce qu'il vienne» (*).

(*) Ce que dit le texte se rapporte à la Cène elle-même. D'après l'Écriture, la Cène ne montre que *la mort du Seigneur* (merveilleux mystère!). Mais après la Cène, il y a ample place pour l'instruction et l'exhortation, suivant ce que le Seigneur donne. Jean 13-16 nous fait voir que le Seigneur parla de divers sujets «après le souper». Nous savons aussi que bien des chrétiens n'ont pas d'autre occasion, le dimanche, d'entendre un enseignement public dans l'assemblée.

L'importance qu'il y a à garder devant nos yeux l'objet de la Cène du Seigneur, est beaucoup plus grande qu'on ne le suppose généralement. Là où *la mort du Seigneur* est l'objet prééminent dans la célébration de la Cène, il y aura une profondeur de sentiments, une soumission d'âme, une discipline du cœur, un exercice de la conscience, qui répandront une influence marquée sur toute la vie, la marche et le caractère. D'un autre côté, là où la mort du Seigneur est reléguée à l'arrière-plan, on trouvera fréquemment la légèreté, le manque de jugement de soi-même et d'exercice de conscience.

Il y a souvent, nous le craignons, beaucoup d'ignorance et d'indifférence à l'égard de ce que comporte la Cène du Seigneur. Sous prétexte de se garder du légalisme et de la superstition, plusieurs sont tombés dans une coupable négligence. Le légalisme cherche à élever autour de la table du Seigneur des barrières, par les conditions qu'il impose et qui sont des inventions d'homme; la superstition l'entoure d'une pompe et d'accessoires dus à l'imagination. C'est vrai. Mais la légèreté et l'insouciance nous guériront-elles des maux occasionnés par le légalisme et la superstition? Le remède serait pire que le mal.

Il est à craindre que, dans les assemblées des chrétiens, plusieurs ne soient coupables du fait de ne pas discerner le corps du Seigneur. Le mal, il est vrai, n'apparaît point parmi nous sous la même forme qu'à Corinthe, mais cela n'altère en rien le principe de la chose. La question est: Discernons-nous vraiment par la foi le corps du Seigneur, lorsque nous rompons le pain? Sinon, nous mangeons et nous buvons indignement; nous buvons et mangeons un jugement contre nous-mêmes; nous sommes coupables du corps et du sang du Seigneur. Quelle pensée solennelle! Nous avons besoin de nous rappeler que si la table est dressée sur le fondement d'une rédemption accomplie, elle doit être aussi entourée dans la puissance d'une sainteté personnelle. Nous ne sommes pas sauvés *par* une sainteté personnelle, nous le savons; mais nous le sommes *pour être saints*. Si, comme chrétiens, nous avons, par grâce, le droit de participer à la table du Seigneur, nous sommes aussi appelés à examiner et à juger, non seulement nos voies, mais nous-mêmes. Christ a subi sur la croix le jugement pour nos péchés, et nous sommes exhortés à nous juger nous-mêmes, puis à annoncer sa mort.

Ce saint exercice du jugement de soi-même doit être une chose profonde, sérieuse et habituelle. Ce n'est pas la confession formaliste et des lèvres que l'on fait, le matin du jour du Seigneur, des folies et des péchés de la semaine écoulée, pour reprendre, dans la semaine qui suit, les mêmes péchés et les mêmes folies. Hélas! on voit cela trop souvent. Ce qu'il faut, c'est un jugement de nous-mêmes complet et permanent. Si notre *moi* était habituellement jugé dans la présence de Dieu, nous n'aurions pas besoin de juger nos voies. Le jugement de nous-mêmes est l'expression de la victoire par la puissance du Saint Esprit. Le besoin de juger nos voies prouve que nous avons été vaincus par la puissance de la chair». Nous nous jugeons nous-mêmes, dans la puissance de la communion avec Dieu; souvent, nous jugeons nos voies dans l'angoisse de l'âme. Prenons un exemple. Une personne a un tempérament irritable et chagrin; mais, par la grâce de Dieu, elle est rendue capable de le juger et de le réprimer en secret, de telle sorte qu'il ne se manifeste point à la vue des autres, et que ceux qui ont à faire avec elle dans la vie de tous les jours, la considèrent comme ayant un caractère tout à fait placide et doux. Ils ne connaissent pas ses luttes intimes. D'un autre côté, si cette personne ne se juge pas elle-même et ne maîtrise pas son caractère en secret, il se manifestera certainement aux autres, et elle aura à juger ses voies dans la douleur et l'humiliation. Au lieu de vaincre son tempérament, elle est vaincue par lui. Cela ne fait-il pas une différence capitale? Le jugement de nous-mêmes est le jugement de la racine; le jugement de nos voies est celui du fruit. Le jugement de nous-mêmes est un exercice indispensable et d'une valeur incalculable pour la vie chrétienne. S'il était pratiqué plus fidèlement et plus habituellement, combien notre marche serait différente et plus à la gloire du Seigneur! On voit au contraire trop souvent chez les chrétiens un relâchement et un manque de répression des penchants naturels qui, s'ils ne sont pas arrêtés par l'énergie du Saint Esprit, produisent les plus tristes résultats.

N'est-il pas trop vrai, hélas! que plusieurs de ceux qui viennent à la table du Seigneur le dimanche, ont vécu, durant les six jours de la semaine, dans la dissipation et la mondanité? On les a peut-être vus à des concerts, des expositions, des soirées musicales, ou des parties

de plaisir. Peut-il y avoir avec cela le discernement du corps du Seigneur quand on vient rompre le pain? Est-il possible qu'il y ait, en rapport avec cette mondanité et ce manque de contrôle dans ses voies, une vraie communion spirituelle au corps et au sang du Seigneur? De telles personnes peuvent accomplir l'acte extérieur de «la fraction de pain», mais elles ne connaissent que bien peu la réalité de la puissance intérieure, par laquelle on se nourrit par la foi du corps et du sang de Christ.

Nous appelons sur ces choses l'attention sérieuse des chrétiens. Le flot de la mondanité sous diverses formes monte rapidement, témoin en soit les toilettes qui s'étalent si souvent dans les assemblées. Tous ces vains ornements s'accordent-ils avec le but de la Cène — annoncer la mort du Seigneur? Cela indique-t-il que l'on discerne son corps donné pour nous? On entend dire: «Pourvu que l'on ait Christ dans son coeur, peu importe ce que l'on a sur sa tête». Je réponds: «Si l'on a vraiment Christ dans son coeur, il réglera ce que l'on met sur sa tête. Oui, il exercera sur notre être entier, sur notre caractère et notre conduite en tout, une sainte influence qui nous séparera de tout ce qui n'est pas de lui, mais du monde, et qui soumettra nos coeurs et nos pensées».

Ne nous laissons pas séduire par de vaines paroles. «Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui-là qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux». Que le Saint Esprit nous conduise à sonder profondément nos coeurs! Puissent tous ceux qui viennent à la table du Seigneur, cultiver l'esprit de jugement de soi-même. «Que chacun s'éprouve soi-même et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe». N'est-ce pas une chose bien sérieuse que d'être coupable du corps et du sang du Seigneur? Tous ceux-là le sont qui ne discernent pas, par la foi, dans la Cène, le corps de Christ et son sang. Nous n'avons pas besoin de rappeler que le pain et le vin ne subissent aucun changement. Nous ne sommes pas en danger de tomber dans l'erreur de la transsubstantiation. Les éléments de la Cène, le pain et le vin, restent ce qu'ils sont; mais ils ont été désignés par Christ pour montrer au coeur croyant son corps donné et son sang répandu pour nous. «Prenez, mangez, ceci est mon corps». Cela est vrai pour la foi, et si nous ne le recevons pas ainsi, nous ne participons pas dignement à la Cène.

En terminant, nous prions nos lecteurs chrétiens de considérer avec calme, avec sérieux, avec prière, et à la lumière des Ecritures, ces sujets d'une si haute importance. Et veuille le Seigneur nous donner l'unité de pensées et la sainteté dans la pratique qui résultent d'une proximité de Lui, telle que nous sentions et reconnaissons l'autorité de sa Parole!

«Toi-même et la doctrine»

Une parole pour ceux qui travaillent dans l'oeuvre du Seigneur

ME 1890 page 193

«Sois attentif à toi-même et à l'enseignement (ou à la doctrine); persévère dans ces choses, car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 16)

Ce sont là des paroles bien sérieuses et que doivent peser avec soin tous ceux qui ont à présenter aux âmes la parole de Dieu et la doctrine. Elles étaient adressées par Paul à son enfant bien-aimé, Timothée, et contiennent la plus précieuse instruction pour chacun de ceux qui sont appelés de Dieu à édifier ou instruire l'assemblée, ou à prêcher l'évangile. C'est assurément un grand et saint privilège que d'avoir part à un tel ministère, mais, en même temps, celui qui l'exerce se trouve sous une bien grande responsabilité.

Le passage cité plus haut place devant l'ouvrier du Seigneur deux devoirs des plus essentiels, auxquels il doit donner, avec prière et vigilance, l'attention la plus constante, s'il veut être un ouvrier utile dans l'Assemblée de Dieu, «un bon ministre de Jésus Christ». Premièrement, il doit être attentif à lui-même, et ensuite être attentif à l'enseignement ou à la doctrine.

Considérons, en premier lieu, cette injonction sérieuse: «*Sois attentif à toi-même*». Il serait difficile d'exprimer toute la portée morale de ces paroles. Elles sont importantes à observer pour tout chrétien, mais essentiellement pour l'ouvrier du Seigneur, à qui, d'ailleurs, elles sont spécialement adressées ici. Il a, plus que personne, besoin d'être attentif à lui-même. Il doit prendre garde à l'état de son coeur, à l'état de sa conscience, à son homme intérieur tout entier. Il a à se conserver «pur» lui-même (1 Timothée 5: 22). Ses pensées, ses affections, son esprit, son caractère, sa langue, tout doit être tenu sous le saint contrôle de l'Esprit et de la parole de Dieu. Il faut qu'il soit ceint de la vérité et revêtu de la cuirasse de la justice. Sa condition morale et sa marche pratique doivent répondre à la vérité qu'il annonce, autrement l'ennemi aura certainement l'avantage sur lui.

Celui qui enseigne devrait être la vivante expression de ce qu'il présente dans ses paroles; au moins tel devrait être le but poursuivi par lui avec sincérité, sérieux et persévérance. Il serait à désirer que cette mesure sainte fût constamment devant «les yeux de son coeur». Le plus excellent, hélas! manque et reste toujours au-dessous; mais si son coeur est vrai, si sa conscience est délicate, si la crainte de Dieu et l'amour de Christ occupent en lui la place qu'ils doivent avoir, l'ouvrier du Seigneur ne sera satisfait par rien de ce qui est au-dessous de la mesure divine, soit dans son état intérieur, soit dans sa marche. Ce sera son ardent désir, en tout temps et en tout lieu, de montrer dans sa conduite l'effet pratique de son enseignement,

et d'être «le modèle des fidèles, en parole, en conduite, en amour, en foi, en pureté» (1 Timothée 4: 12).

Mais ne croyons pas que le serviteur du Seigneur ait à se placer comme un modèle pour ceux à qui il annonce la Parole, ou qu'il doive faire de sa propre expérience la mesure de son ministère. Un apôtre tel que Paul pouvait dire: «Soyez mes imitateurs»; mais où est le prédicateur, où est le docteur qui, de nos jours, oserait tenir un semblable langage? Et quant à son ministère, tout ouvrier du Seigneur devrait pouvoir dire: «Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons le Christ Jésus comme Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves, pour l'amour de Christ» (2 Corinthiens 4: 5).

Cependant, nous ne devons jamais perdre de vue le fait moral si important que celui qui enseigne doit vivre la vérité qu'il prêche. Il est moralement dangereux à l'extrême pour un homme, d'enseigner en public ce que sa vie privée dément — dangereux pour lui-même, déshonorant pour le témoignage et préjudiciable pour ceux auxquels il a à faire. Quoi de plus déplorable et de plus humiliant pour un homme, s'il contredit dans sa conduite personnelle et sa vie domestique la vérité qu'il fait entendre publiquement dans l'assemblée! C'est une marche qui ne peut qu'aboutir aux plus funestes résultats.

Que ce soit donc le dessein bien arrêté et le but sérieux de tous ceux qui annoncent la Parole et qui présentent la doctrine, de se nourrir de la précieuse vérité de Dieu, de se l'approprier, de vivre et de se mouvoir dans son atmosphère, de sorte que leur homme intérieur soit fortifié et formé par elle, qu'elle habite richement en eux, et qu'ainsi elle puisse couler au dehors vers les autres avec sa puissance vivante, sa saveur, son onction et sa plénitude.

C'est une très pauvre chose, et même une chose fort dangereuse, que de se mettre à étudier la parole de Dieu simplement dans le but de préparer des conférences ou des sermons à débiter aux autres. Rien ne saurait être plus mortel ou plus desséchant pour l'âme. S'occuper de la vérité de Dieu seulement dans son intelligence, accumuler dans sa mémoire certaines doctrines, certaines vues et certains principes, et ensuite les produire au dehors avec quelque facilité de parole, est à la fois démoralisant et trompeur. Nous pourrions puiser de l'eau pour les autres, et n'être tout le temps nous-mêmes que des conduits couverts de rouille. Rien de plus triste que cela. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive», dit le Seigneur. Il ne dit pas qu'il *puise*. La vraie source et la puissance de tout ministère dans l'Eglise, sera toujours de nous abreuver nous-mêmes à l'eau vivifiante, et non d'en puiser pour les autres. «Celui qui croit en moi, selon ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre», dit encore Jésus (Jean 7: 37, 38). Il nous faut demeurer tout près de la fontaine éternelle, le cœur de Christ, et y boire à longs traits et continuellement. Ainsi nos propres âmes seront rafraîchies et enrichies; des fleuves de bénédiction en couleront pour le rafraîchissement d'autres, et des flots de louanges monteront au trône et au cœur de Dieu par Jésus Christ. C'est là le ministère chrétien — c'est le christianisme même: toute autre chose est absolument sans valeur.

Arrêtons-nous maintenant un moment sur le second point de notre sujet; je veux dire la doctrine ou *l'enseignement*, car ce dernier mot donne la vraie portée de l'original. Combien de choses s'y trouvent renfermées! «Sois attentif à l'enseignement». Sérieux avertissement qui montre le soin et la sainte vigilance à apporter à l'enseignement par ceux à qui Dieu confie ce ministère. Dans quel esprit sérieux de prière et de constante attente à Dieu, dans quelle dépendance de lui ne faut-il pas demeurer pour savoir ce qu'il y a à dire et la manière de le dire! Dieu seul connaît l'état et le besoin des âmes. Nous ne savons pas ce qu'il leur faut. Nous pourrions offrir «la nourriture solide» à ceux qui ne sont capables de supporter autre chose que «le lait», et ainsi ne faire que du mal. «Si quelqu'un parle», dit l'apôtre, «qu'il le fasse comme oracle de Dieu». Il ne dit pas «selon les oracles de Dieu». Un homme peut se lever dans l'assemblée et parler pendant une heure, chacune de ses paroles étant en strict accord avec la lettre de l'Écriture, et cependant n'avoir pas du tout parlé comme oracle de Dieu — comme étant l'organe de Dieu. Il peut avoir présenté la vérité, mais non la vérité nécessaire à ce moment.

Tout cela est bien sérieux et nous fait sentir l'importance de l'avertissement de l'apôtre: «Sois attentif à l'enseignement!» Combien est urgent notre besoin d'être dépouillés de nous-mêmes, pour dépendre entièrement de la puissance et de la direction de l'Esprit Saint! Là se trouve le précieux secret de tout ministère efficace, soit oral, soit écrit. On pourrait parler durant des heures et écrire des volumes, sans rien dire ou écrire qui ne fût scripturaire, mais si ce n'est pas dans la puissance de l'Esprit, nos paroles ne seront qu'un airain qui résonne ou une cymbale retentissante, et nos volumes un tas de papier sans valeur. Nous avons besoin de demeurer davantage aux pieds du Maître, de nous abreuver plus entièrement de son Esprit, d'être en communion avec son cœur, avec l'amour qu'il a pour les agneaux et les brebis de son troupeau. Nous serons alors dans une condition d'âme propre pour donner la nourriture au temps convenable.

Le Seigneur seul sait exactement ce dont ses bien-aimés ont besoin à chaque instant. Nous pourrions peut-être nous sentir profondément intéressés dans tel ordre spécial de vérités et juger que c'est ce qui convient à l'assemblée, et nous tromper tout à fait. Ce n'est pas la vérité, qui nous intéresse, mais celle qui répond aux besoins de l'assemblée, que nous avons à présenter, et pour le faire, il faut constamment nous attendre au Seigneur. Nous devrions regarder à lui avec sérieux et simplicité et lui dire: «Seigneur, que veux-tu que je dise à tes saints bien-aimés? Donne-moi pour eux le message qui leur convient». Alors le Seigneur se servirait de nous comme de ses canaux; la vérité coulerait de son cœur aimant dans les nôtres, et de nous elle se répandrait selon la puissance de son Esprit dans les cœurs des siens.

Oh! qu'il en fût ainsi de tous ceux qui parlent et écrivent pour l'Église de Dieu! Quels résultats nous pourrions attendre! Quelle puissance, quelle croissance et quels progrès manifestes dans la vie divine l'on verrait! Les vrais intérêts du troupeau de Christ seraient l'objet de tout ce qui serait dit ou écrit. Il n'y aurait rien d'équivoque; rien d'étrange ni de ce qui agit sur les sens, ne serait présenté. Il ne coulerait des lèvres ou des plumes que ce qui est sain, sobre et à propos. On ne ferait entendre que de «saines paroles» (1 Timothée 6: 3; 2

Timothée 1: 13), qui ne peuvent être condamnées, et on présenterait uniquement ce qui est bon pour l'édification.

Puisse chaque ouvrier du Seigneur, dans toute l'étendue de l'Eglise de Dieu, s'appliquer à lui-même l'avertissement de l'apôtre: «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement,... car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent».

«Remets ces choses en mémoire, protestant devant le Seigneur qu'on n'ait pas de disputes de mots, ce qui est sans aucun profit, pour la subversion des auditeurs. Etudie-toi à te présenter *approuvé à Dieu*, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement la parole de la vérité» (2 Timothée 2: 14, 15).

«Enfants de Dieu» - 1 Jean 2: 29 – 3: 3

ME 1890 page 206

«Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui. Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

«Né de lui», c'est-à-dire *né de Dieu*, quelle grande et merveilleuse chose, mon cher lecteur! C'est être entré dans une vie qui tire son origine de Dieu même et qui est conforme à sa nature sainte, pure, juste et pleine d'amour, car il est LUMIERE et il est AMOUR. Mais c'est une nécessité absolue pour que nous puissions approcher de lui, le connaître et jouir de lui. Que sommes-nous par notre naissance comme descendants d'Adam? Pécheurs comme lui, souillés comme lui, assujettis aux convoitises de la chair, éloignés de Dieu et ses ennemis dans nos pensées et par nos oeuvres, enfantés dans l'iniquité et conçus dans le péché; comment une telle nature pourrait plaire à Dieu et se plaire avec lui? Impossible. Aussi le Seigneur Jésus déclare-t-il solennellement, même à un Nicodème, docteur de la loi et pharisien honorable: «*Il vous faut être nés de nouveau*».

Mais ici se place la question: «Comment cela peut-il se faire?» Impossible à l'homme qui ne peut se donner une nouvelle nature propre pour Dieu, pas plus que le léopard ne peut changer ses taches, ni l'Ethiopien sa peau; la chose est possible à Dieu dont la Parole nous déclare: «Ce qui est né de l'Esprit est esprit... Il en est ainsi de tout homme qui est *né de l'Esprit*». C'est donc par son Esprit que Dieu forme en nous cette nouvelle nature, par son Esprit qui applique à nos âmes la parole de grâce et de vérité qui nous annonce Jésus, le Fils de Dieu, venu comme Sauveur, en sorte qu'il est dit aussi que nous sommes «régénérés par la vivante et permanente parole de Dieu».

Et à qui appartient ce glorieux privilège? A tous ceux qui ont reçu Christ par la foi, car il est écrit: «Le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui *l'ont reçu*, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, *mais de Dieu*» (Jean 1: 10-13).

Quel est le motif qui a porté Dieu à accorder à des créatures souillées et coupables une si grande faveur? Le motif est en lui-même, dans sa nature, dans son coeur; c'est son grand amour, son amour infini, que l'apôtre nous invite à venir contempler avec lui, quand il s'écrie: «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu!» Le coeur de Dieu s'ouvre, pour ainsi dire, devant les yeux du disciple bien-aimé, et il nous invite à en sonder avec lui les profondeurs.

Dieu est AMOUR, nous dit-il autre part. Et les preuves de ce qui constitue ainsi la nature de Dieu nous sont abondamment données dans l'Écriture. Écoutons-les, car nous avons le plus grand besoin de connaître réellement ce qu'est Dieu. Le Seigneur Jésus nous introduit le premier dans son cœur: «Dieu», dit-il, «a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui». Nous voyons là l'amour souverain de Dieu envers un monde perdu. Son dessein est de le sauver, si coupable soit-il, et pour cela, il envoie son Fils, il le donne pour accomplir l'œuvre de réconciliation. C'est ce que l'apôtre exprime d'une manière si puissante lorsque, après avoir énoncé cette proposition qui devrait être gravée au plus profond de tous nos cœurs: «Dieu est AMOUR», il ajoute: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Encore ici nous voyons l'amour venant, non pas de nous, qui étions d'une part morts pour Dieu, et de l'autre, coupables envers lui, mais de son propre cœur: «Lui nous aime», et il envoie son Fils afin que par lui nous ayons la vie et le pardon. Oh! comme cela nous montre bien l'amour dans son insondable profondeur!

L'apôtre Paul l'avait saisi cet amour, et vient ajouter son témoignage à celui du disciple bien-aimé: «Dieu constate son amour à lui envers nous», dit-il, «en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Ces différents passages nous montrent l'amour s'exerçant dans sa suprême souveraineté, sortant, pour ainsi dire, du sanctuaire, s'abaissant vers de misérables êtres pécheurs, indignes et impuissants, et les sauvant. Et ce qui montre la grandeur infinie de cet amour, c'est le prix auquel seul il peut se déployer. Il faut que ce soit sur une base de justice, et Dieu donne son Fils, l'envoie pour être la propitiation pour nos péchés — Christ meurt pour des pécheurs! Chose merveilleuse assurément, mais bien digne de Dieu, n'est-il pas vrai?

Mais rien ne saurait épuiser cet amour, et notre passage nous en montre un autre déploiement. «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Nous voyons ici l'amour se donnant; Dieu se satisfaisant lui-même envers des objets amenés près de lui et en relation avec lui. Ce n'est pas l'amour souverain de Dieu s'exerçant envers des perdus pour les sauver, mais c'est le Père nous faisant don d'un amour infini, tel qu'il est dans son cœur, pour que nous le possédions et en jouissions. O mon lecteur, contemplez dans le cœur de Dieu cet amour qui vous sauve d'abord, puis qui se donne à vous. Voyez-en la grandeur.

C'est le Père qui vous en fait don pour qu'il remplisse votre cœur. Le Père! Quel doux nom Dieu prend ici! Ce n'est pas seulement Dieu, l'Être suprême, Créateur de toutes choses; ni le Dieu Fort tout-puissant, ni l'Éternel. Il est tout cela; mais il est le Père. C'est pour que nous le connaissions sous ce nom qu'il a envoyé son Fils. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Le Fils, l'objet éternel de l'amour du Père, nous l'a révélé. «Je leur ai fait connaître ton nom», dit-il, «et je le leur ferai connaître,

afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux». Voilà l'amour dont le Père nous a fait don: l'amour dont il a aimé son Fils. Quelle assurance et quelle sécurité pour nos âmes! Ce que Dieu donne, jamais il ne le retire. L'amour dont il nous a fait don, l'amour dont il a aimé Jésus est à nous pour toujours. Cher lecteur, cela ne détourne-t-il pas nos regards et du monde et de nous-mêmes, pour nous introduire dans une sphère de repos parfait!

Il ne s'agit pas simplement du salut. Bien des personnes ne voient pas au delà dans l'amour de Dieu. Elles ne vont pas plus loin que: «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». C'est bien précieux, mais Dieu a voulu plus pour vous. Après vous avoir tiré de l'enfer, et vous avoir donné la vie éternelle, il vous attire tout près de son coeur, il vous fait don de son amour comme Père et vous introduit dans la relation précieuse *d'enfants*. Vous voilà aimés comme ses enfants, aimés comme Jésus a été aimé. «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Relation intime, relation qui ne peut cesser, indestructible comme lui-même. Nous mettre en relation avec lui comme ses enfants, voilà le résultat de l'amour dont le Père nous a fait don. Ce n'est donc pas une chose à atteindre, ni à attendre; c'est le lot béni de tous ceux qui ont cru au Seigneur Jésus; ils sont enfants de Dieu.

Le Père qui nous a fait don de ce grand et glorieux privilège, n'est donc pas seulement le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Il est aussi le nôtre. Jésus lui-même nous a introduits dans cette relation et nous l'a fait connaître, lorsqu'il est monté en haut, après avoir accompli l'oeuvre qui nous sauve, et qu'il est allé dans la maison du Père: «Je monte», dit-il, «vers *mon* Père et *votre* Père». Il est ainsi le chef de cette heureuse famille dont le Père a voulu s'entourer, et dont font partie tous ceux qui l'ont reçu, lui, le Fils unique, mais comme homme premier-né entre plusieurs frères, lui, la Parole devenue chair, la vie éternelle manifestée ici-bas. L'ayant reçu, ayant cru en lui, «il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu», «ils sont nés de Dieu», ayant une nouvelle nature, une nature telle que celle de Celui qui les a engendrés. Voilà ce dont le Père nous a fait don, bien-aimé lecteur, afin que nous soyons capables d'approcher de Lui, de jouir de son amour, et un jour, bientôt, d'entrer dans sa maison.

«Enfants de Dieu», tel est, en effet, le nom qui appartient aux chrétiens. Et ce n'est pas une *nom* seulement, c'est une *réalité*. Ce nom exprime une relation actuelle et intime entre le chrétien et son Dieu, et il a une nature sans laquelle cette relation ne saurait exister. Il y a des chrétiens qui n'osent, pour ainsi dire, pas arrêter leurs yeux sur cette glorieuse vérité. Ils savent qu'ils sont sauvés, mais demandez-leur s'ils sont enfants de Dieu, ils hésitent. Ne doutez plus, chères âmes craintives. Dieu vous veut sur son coeur, comme ses enfants bien-aimés. C'est là l'amour dont il vous a fait don. Le sacrifice de Christ a la valeur qu'il fallait pour vous sauver, sa personne a un prix pour le coeur de Dieu tel qu'il vous a amenés à lui comme ses enfants, et que vous êtes reçus comme tels. La place que Christ vous donne est la sienne, la relation qu'il a comme homme avec le Père, est celle où il vous introduit. Ecoutez l'apôtre vous le dire: «Bien-aimés, nous *sommes* maintenant enfants de Dieu».

Oui, c'est *maintenant*, sur la terre, dans la faiblesse, l'infirmité, avec des manquements, hélas! que nous sommes enfants de Dieu, et, si j'ose dire, d'autant plus chers, qu'il sait ce que nous sommes et ce qui nous entoure et qu'ainsi nous avons besoin de ses soins paternels. Et il ne nous manque pas. Que son nom soit béni pour cet amour dont il nous a fait don, pour cette place qu'il nous a donnée près de lui, pour la vie qui nous a été communiquée, la vie éternelle qui nous met en relation avec lui. Puissions-nous en jouir toujours plus pleinement.

Mais de cette relation intime et précieuse où nous avons été introduits, résultent des conséquences que l'apôtre place sous nos yeux.

La première est la séparation d'avec le monde, une séparation si entière, si absolue, que l'apôtre dit: «C'est pour cela» (à cause de l'amour dont le Père nous a fait don, et du fait que nous sommes enfants de Dieu), «que le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Qui est-ce que le monde n'a pas connu? Christ et le Père révélé en lui. Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il n'a pas connu Christ, et qu'ici-bas nous représentons Christ, sa vie étant en nous; le monde n'a pas reconnu en Christ le Fils bien-aimé du Père, et il ne nous connaît pas comme enfants de Dieu.

L'apôtre Jean, dès le commencement de son évangile, énonce ce fait. Il dit, en parlant du Seigneur Jésus: «Il était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu». Le monde n'a pas su discerner en Christ sa divinité et sa beauté morale comme homme. Comment en eût-il été autrement? Les principes du monde sont charnels et terrestres, tandis que Christ manifestait ici-bas la vie spirituelle, céleste et divine. Le monde ne pouvait discerner la source de la vie de Christ, ni les motifs qui dirigeaient sa marche. Il ne comprenait rien à son dévouement et à son obéissance. Christ n'était pas du monde; sa marche était en complète opposition avec lui. Qu'y a-t-il dans le monde? Qu'est-ce qui le caractérise? Trois choses: «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie». Tout cela n'est pas du Père, mais est du monde. Christ était issu du Père; ces choses n'avaient aucun attrait pour lui. Il le montra bien au désert, quand Satan fit miroiter devant lui tout ce que le monde peut donner. Mais l'obéissance à Dieu faisait ses délices, et il vainquit Satan et le monde. Au milieu du monde, il marcha pur, saint et humble.

Eve, au contraire, avait laissé ces trois choses s'introduire en elle. Elle avait vu le fruit bon à manger, agréable à la vue, propre à rendre semblable à Dieu en donnant la connaissance du bien et du mal. Elle et Adam mangèrent du fruit défendu, et voilà le monde introduit avec ses convoitises en opposition directe à Dieu. Rien d'étonnant donc à ce que le monde, avec les principes qui le dirigent, n'ait connu «ni le Père, ni Christ», ainsi que le dit le Seigneur. Et il ne connaît pas davantage les enfants de Dieu, car ils ne sont pas du monde, comme Christ n'en était pas. Et non seulement le monde n'a pas connu le Père, ni Christ, mais ils ont haï l'un et l'autre, et il hait les enfants de Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur dit: «Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi, je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait». Voilà donc deux domaines distincts: le monde et ceux qui sont de lui; le Père et les enfants de Dieu. Ceux-ci étaient du monde, mais Christ les en a délivrés. Bienheureuse position, alors même qu'elle nous expose

à être méconnus et haïs du monde. Nous sommes là avec notre Sauveur et Maître. Auquel des deux domaines appartenez-vous, mon cher lecteur?

Les enfants de Dieu marchent donc au milieu du monde dans une sphère qui leur appartient, celle de l'amour dont le Père leur a fait don; inconnus du monde, bien connus et aimés de Dieu. A lui, au Père de notre Seigneur Jésus Christ, soit la gloire!

La seconde conséquence que présente l'apôtre est un contraste avec ce que nous sommes *maintenant*. «Bien-aimés, nous *sommes* maintenant enfants de Dieu, et ce que nous *serons* n'a pas encore été manifesté». Enfants de Dieu actuellement, nous avons à attendre quelque chose de plus dans l'avenir. Non que nous cessions jamais d'être enfants de Dieu, mais ici-bas, nous sommes éloignés de la maison paternelle, bien qu'ayant à nous tous les privilèges d'enfants, et goûtant d'avance, par la foi et la puissance du Saint Esprit, les douceurs de la maison. Mais nous sommes étrangers et voyageurs, et nous tendons et aspirons dans notre marche du désert, à avoir atteint le but. Comme un fils éloigné de la maison, mais s'y rendant, goûte dans son cœur toutes les joies qui l'attendent et sait que sa place est là et qu'il y est attendu, nous aussi, nous savons que la place est préparée dans la maison du Père et que Jésus nous y attend, bien plus, qu'il reviendra nous chercher pour nous introduire là où il est.

Mais pour cela, il faut que nous lui soyons rendus semblables, non pas seulement moralement, ce qui s'effectue par degrés actuellement (2 Corinthiens 3), et se continuera jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la perfection, là haut, mais aussi quant à nos corps. Car nous attendons des cieux «le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire». Les enfants de Dieu attendent d'être sortis du monde, dont ils ne sont pas, et d'être rendus semblables à leur glorieux Sauveur. Ils ont été «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Nous serons donc quelque chose de plus que maintenant, mais cela n'a pas encore été manifesté. Nous serons rendus propres à la sphère nouvelle de gloire où nous serons introduits.

«Nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». Pour le voir *comme il est*, il faut lui être semblables. Comment dans ces corps d'infirmité pourrions-nous contempler sa gloire? Non, nos yeux mortels ne le peuvent pas. Jean, le disciple bien-aimé, lorsqu'il le voit glorieux, tombe à ses pieds comme mort. Mais quand il viendra chercher ses bien-aimés, sa puissance de vie ressuscitera en gloire ceux qui sont endormis, et transformera les vivants, et tous seront, quant à leur être entier, conformes à son image, pourront le voir comme il est, lui étant semblables, et entreront dans le lieu de gloire où il est et pour lequel ils seront propres. Quelle perspective!

Et il sera «manifesté»; il paraîtra aux yeux du monde qui ne l'a pas connu, qui l'a rejeté, méprisé, crucifié, et nous paraîtrons avec lui en gloire. Le monde connaîtra, en nous voyant associés à lui, que nous avons été aimés comme lui.

Voilà ce que nous *serons*. Enfants de Dieu, notre place est dans la maison, en haut, avec Christ. Telle est notre attente, notre espérance. Tel est le résultat final de l'amour dont le Père nous a fait don.

Il y a une conséquence toute pratique que l'apôtre énonce en dernier lieu, et qui se rattache directement à notre espérance. Les faits chrétiens ne sont pas destinés à être transformés en théories, ni à devenir des connaissances à enregistrer dans notre intelligence. Tout y est vie et donné de Dieu pour être reçu dans le cœur et agir sur tout notre être. Rien de plus misérable qu'un christianisme purement intellectuel et spéculatif. Rien de dangereux comme de se livrer à la poursuite pure et simple des vérités, sans que le cœur, la conscience et la vie, restent à la hauteur de la connaissance. «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur». En qui est l'espérance? Qui est celui désigné par «*lui?*» C'est le Seigneur, dont le cœur de l'apôtre est rempli; c'est lui qui doit être manifesté: il n'a pas besoin de le nommer.

Et c'est vers lui que se porte notre espérance. Il en est l'objet; tout, pour nous, se rattache à lui. Nous espérons son retour, nous espérons le voir, nous espérons être introduits par lui dans le ciel pour être manifestés avec lui; nous espérons être toujours avec lui. Notre espérance se porte donc, non sur des objets et des bénédictions terrestres, mais sur un objet céleste, le seul qui réponde aux besoins et aux affections de la vie divine qui est en nous par le Saint Esprit, et c'est ainsi que nous sommes transformés «en la même image». L'objet de l'espérance, c'est Christ en haut, dans la position qu'il a prise quand il a dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux», en dehors de tout ce qui tient au monde, à la chair et à la terre. Il est pur; il l'était parfaitement sur la terre au milieu de tout le mal, sans doute, mais c'est dans sa position céleste que nous le voyons tel, en dehors de tout ce qui est de la terre. Et de même qu'il est notre vie, notre vie cachée en Dieu, de même il est la mesure de notre purification, là où il est.

Car nous ne sommes pas purs. Quel mélange n'y a-t-il pas en nous de choses qui tiennent à la chair et au monde! Comment en être purifiés? «Celui qui a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur». Voilà la réponse. Avoir le cœur en haut, occupé de Christ; vivant avec lui, là où il est; ne l'amenant pas seulement dans nos circonstances pour être consolés et soutenus, mais demeurant en lui, là où il est monté, où il s'est sanctifié pour nous; l'attendre, nourrir cette espérance, l'ayant vivante et claire, toujours plus claire devant tous; voilà ce qui nous introduira et nous fera marcher dans la voie de la purification pratique. D'un côté, si sa beauté morale, sa beauté céleste occupe nos cœurs, la lumière qui en resplendit nous montrera toujours plus ce qui, en nous, n'est pas en harmonie avec elle, ne répond pas à sa pureté parfaite; et, de l'autre, comment alors ne pas laisser de côté tout ce qui ne lui serait pas conforme, et, par conséquent, nous empêcherait de jouir de lui et de l'espérance que nous avons en lui? Oui, à mesure que le cœur chrétien est occupé de Christ et de l'espoir d'être avec lui, il découvre ce qui n'est pas céleste et pur comme Christ, dans ses pensées, ses motifs, ses actions, et il s'en purifie. Il le laisse et le rejette.

C'est là le vrai chemin de la sanctification et de la purification pratiques. Voir Christ comme il est, dans sa pureté parfaite, là-haut, maintenant par la foi et dans la puissance du Saint Esprit, le désirer, l'attendre, avec cette espérance en lui, de le voir bientôt comme il est, lui étant rendus semblables; être occupé de lui, et de lui seul, en un mot, voilà ce qui détache et dégage le coeur de tout le reste — ce qui purifie, car cela l'attache et l'engage avec Celui dont la beauté est parfaite. Quel attrait peuvent avoir le monde et la chair pour un coeur rempli de Christ? «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?» Le Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est donné pour lui. Comment la vie divine en activité et se portant sur cet objet béni, ne mettrait-elle pas de côté tout ce qui n'est pas d'elle?

Pourquoi donc y a-t-il si peu de réalité dans la marche chrétienne; pourquoi vous plaignez-vous de jouir si peu du Seigneur; pourquoi tant de mondanité, si peu de vraie séparation? Ah! c'est que l'on a perdu de vue, plus ou moins, «cette espérance en lui», et que le coeur n'est guère occupé de Christ en haut et du désir de le voir. Prenons garde de n'avoir qu'une stérile connaissance; prenons garde de vouloir un Christ terrestre, au lieu d'un céleste; prenons garde de perdre le goût du foyer paternel, en haut. C'est là seulement notre vraie demeure. Y vivez-vous constamment dans vos pensées?

Chers amis, en terminant, je voudrais encore vous faire remarquer combien tout est *positif* dans ce que l'apôtre dit.

L'amour du Père est un amour dont il *nous a fait don*. Rien d'incertain en cela. Nous l'avons et le possédons: les dons de Dieu sont irrévocables. En jouir ou non est autre chose: cela dépend de vous.

Nous *sommes* maintenant enfants de Dieu. Ce n'est pas: nous serons, nous deviendrons, nous y atteindrons. Non, c'est une relation actuelle, existante; nous le *sommes*, et qui nous ravira cette position que l'amour de Dieu nous a faite?

Nous *savons*, ce n'est pas un peut-être, une espérance vague. Non, nous *savons* ce que nous serons: semblables à Christ. Nous *savons* que nous le verrons. La certitude de ce que nous *serons* est égale à la certitude de ce que nous *sommes*. Le chrétien a le privilège de se mouvoir dans les choses réelles, car elles sont de Dieu; le privilège aussi de les saisir pour lui et de s'en nourrir. Tout est certain.

Et enfin, si l'espérance est réelle en Lui, elle produit nécessairement un effet réel. «Quiconque a cette espérance en Lui, *se purifie* comme lui est pur». Ce n'est pas cherchera à se purifier; non, c'est un fait qui s'accomplit d'une manière continue. Christ est pur, il est la mesure de la purification de quiconque *a* l'espérance d'être avec lui et de le voir, et celui-là *se purifie*.

Puissiez-vous, mon cher lecteur, puissé-je aussi avec vous, jouir toujours plus de l'amour du Père et de notre relation comme enfants avec lui; en attendant la «bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ», et dans

cette attente, marcher à sa gloire, dans la sainteté pratique, résultat d'un coeur et de pensées occupés dans le ciel avec Christ.

La position et la responsabilité chrétiennes

ME 1890 page 236

Il y a une justice dans laquelle Christ, comme homme ressuscité, se tient devant Dieu; c'est celle dans laquelle je me trouve dans la puissance d'une nouvelle vie comme ressuscité avec lui. Je suis fait justice de Dieu en lui. Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Cela est dans la réalité d'une vie dans laquelle nous vivons et qui est Christ, et d'une justice divine dans laquelle nous sommes devant Dieu et qui est Christ. Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi. C'est une position réelle, vivante et certaine devant Dieu, dans laquelle, par grâce, moi et Christ sommes un, bien que tout, béni soit Dieu, découle de lui et dépende de lui. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie: mais alors c'est déjà une parfaite justice devant Dieu.

Plus que cela, je suis un enfant, un fils. Telle est ma relation avec Dieu. J'ai la vie éternelle. Je suis avec Dieu dans une relation connue, bénie, établie d'une manière fixe, relation dans laquelle la grâce m'a placé par l'opération de la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à la droite de Dieu. Je ne suis pas seulement en elle, mais c'est ma relation avec Dieu, et il n'y en a pas d'autre que celle-là. L'ancienne a pris fin; la nouvelle, fondée sur la justice divine, découle de ce que je suis réellement né de Dieu, participant de la nature divine. Je ne puis être dans aucune autre. *C'est mon être, mon existence, devant Dieu; c'est la vie et la relation dans laquelle il m'a placé, dans laquelle je vis devant lui.* L'ancienne a pris fin dans le sépulcre de Christ.

Quelle est maintenant ma responsabilité? Est-ce de faire tous mes efforts, afin d'obtenir par ma conduite la vie éternelle? Je la possède. Est-ce d'établir ma justice? Je suis justice de Dieu en Christ: il est ma justice. Est-ce de chercher à gagner la faveur de Dieu? Il m'a tant aimé qu'il a donné son Fils pour moi, et m'a agréé dans le Bien-aimé. Est-ce d'acquérir une position devant Dieu? Il m'a fait son enfant et son fils. «Nous sommes maintenant enfants de Dieu». Que puis-je chercher d'autre, on désire de plus que de pouvoir dire: «Comme il est, lui, je suis aussi *dans ce monde?*» Là mon âme est en paix — chose précieuse! En paix avec mon Dieu et Père, dans une relation connue avec lui. Christ est monté vers son Père et mon Père, vers son Dieu et mon Dieu. Pensée bénie! Dans quelle position de paix et d'amour, selon la nature même de Dieu et la révélation de son Fils, cela m'introduit!

Ici donc, j'entre dans la vraie sorte de responsabilité, en contraste avec la responsabilité sans espoir et qui ne fait que convaincre de péché, sous laquelle la chute m'avait placé, responsabilité qui était réellement selon la position d'un être perdu, afin que je pusse découvrir ma ruine et ma condamnation, *Ma responsabilité maintenant découle de la position dans laquelle je suis;* qui lui appartient dans la paix; non une responsabilité par laquelle la paix peut être obtenue; mais une responsabilité telle que toutes nos responsabilités sont selon

Dieu, celle de marcher selon la position dans laquelle je suis déjà. Celui qui dit demeurer en Christ, doit marcher comme lui a marché. Un enfant de Dieu, et qui est tel pour toujours, doit marcher comme un enfant de Dieu, «comme de bien-aimés enfants». Ma responsabilité est celle d'un chrétien. Je dois marcher comme toi, parce que je suis tel, et non afin de le devenir. Le fait que je suis enfant pour toujours, n'est pas une raison pour ne pas marcher comme étant dans cette relation-là. Il n'y a que la bassesse d'un être moralement ruiné qui puisse lui faire supposer qu'il n'a pas à être conséquent dans sa marche avec la relation où il est, parce que cette relation est immuable. Comme nous sommes dans notre position chrétienne en vertu d'une nouvelle vie, une semblable pensée ne peut être au fond celle d'un chrétien. C'est le raisonnement de l'apôtre, en Romains 6. Ce n'est pas que *je ne dois pas*, mais que *je ne puis pas*, si je suis mort, vivre à ce à quoi je suis mort.

Ainsi, ma responsabilité n'est pas celle d'un homme dans le premier Adam, mais celle d'un chrétien dans le dernier Adam, Christ. Sur le premier terrain, je suis déjà totalement perdu; il est inutile de parler de responsabilité, sauf pour convaincre de péché. Sur le second terrain, parce que je suis sauvé, et un enfant de Dieu dans la famille, je suis devenu responsable de marcher comme tel, en suivant l'exemple du premier-né entre plusieurs frères. Cela n'est pas plus lié avec la possibilité de perdre ma position qu'avec celle d'en acquérir une. Cette responsabilité découle de la position où je suis. J'ai à marcher comme un enfant de Dieu, puisque j'en suis un. C'est une responsabilité de paix et de joie; ce que Jacques nomme «la loi parfaite de la liberté», parce que ma nouvelle nature trouve ses délices dans ce que Dieu veut et commande, et aime à lui obéir. Elle trouve ses délices en lui, et par conséquent dans l'obéissance envers lui, et aussi dans ce qu'il veut.

Résumé des chapitres 6 à 8 de l'épître aux Romains

ME 1890 page 248

Chapitre 6

«Que dirons-nous donc? Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde?» L'apôtre va ainsi au-devant de l'objection que le cœur naturel pourrait faire en se prévalant des vérités exprimées à la fin du chapitre 5 (versets 19 et 20). Si l'on est constitué juste par l'obéissance d'un autre, et si la grâce surabonde là où le péché abondait, est-il donc nécessaire de s'inquiéter autant de ce dernier?

A cela, l'apôtre répond que Celui par l'obéissance duquel nous sommes constitués justes est un Christ qui a passé par la mort. Son obéissance est allée jusque-là (Philippiens 2: 8). Puis, s'il est vrai que là où le péché abondait, la grâce a surabondé, c'est cette grâce même qui a conduit le Sauveur à la croix, où il a souffert et a été abandonné de Dieu. Cela change bien la question. C'est donc en un Christ mort que se trouve la justification par la grâce et la délivrance du péché.

Avant d'aller plus loin, rappelons-nous que l'apôtre s'occupe ici — comme il l'a fait depuis le verset 12 du chapitre 5 — de la question *du péché*, et non *des péchés*, sujet qu'il avait traité dans les chapitres précédents et sur lequel il n'a pas à revenir. S'agit-il *des péchés*, la mort de Christ *pour* nous y répond; mais quant *au péché*, c'est notre mort *avec* Lui qui nous en délivre. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché?»

L'apôtre déclare donc ici, non pas que Christ mourut pour nos péchés, mais que nous sommes morts avec lui (versets 6 et 8). Nous avons part à sa mort: nous sommes identifiés avec lui dans sa mort sur la croix; là, le vieil homme, la chair, le premier Adam a pris fin pour la foi. Ainsi, étant morts avec Christ, nous sommes morts *au péché*; nous ne pouvons donc plus vivre dans le péché — c'est une existence terminée. Et cette vérité, nous avons tout d'abord à l'accepter par la foi comme un fait.

Remarquons ensuite que, nulle part, la Parole ne dit que le *péché* soit mort. On interprète souvent ces paroles: «Nous qui sommes morts au péché», comme si elles signifiaient qu'étant morts avec Christ, le péché en nous devrait ne plus exister. Le croyant qui a reçu la vérité de la mort avec Christ, sera consterné de retrouver toujours *le péché* dans sa chair, s'il n'a pas compris que ce n'est pas le péché, mais lui-même qui est mort — mort au péché qui existe toujours en lui et ne peut en être extirpé. Cette remarque jette beaucoup de jour sur la question du péché. Un homme qui vient à mourir en laissant une fortune ou une maison, meurt à sa fortune et à sa maison, bien que ces choses subsistent encore. Il en est ainsi de nous quant au péché, à la loi et au monde; ils n'ont pas pris fin, mais nous y sommes morts.

Dans les versets 3 et 4, l'apôtre rappelle que le baptême chrétien est le signe ou l'expression de cette mort. Il est comme l'ensevelissement avec Christ pour la mort; le signe que nous avons part à sa mort. Or, si nous sommes considérés comme morts et ensevelis avec Christ pour en avoir fini avec le péché, on ne peut dire que la grâce qui nous introduit là, autorise ou conduise à vivre dans le péché.

Notre délivrance *par la mort* est le grand sujet de l'épître aux Romains. Elle ne parle pas de notre résurrection *avec* Christ. La mort délivre, mais elle n'introduit pas dans un nouvel état; c'est la résurrection qui le fait. Si l'oeuvre de Dieu pour nous s'était arrêtée à notre délivrance par la mort, nous n'aurions été introduits nulle part: le vieil homme n'existerait plus et ce serait tout. Voilà pourquoi Christ, étant entré en grâce dans la mort pour nous, n'y a pas été laissé: «Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père». Dieu, ayant été pleinement glorifié par sa croix, la gloire du Père était intéressée à sa résurrection. Il n'est pas question ici de notre résurrection *avec* Christ, mais *sa résurrection* nous introduit dans une vie nouvelle, c'est sa portée morale pour nous, ainsi qu'il est dit: «Afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie». Christ ayant été ressuscité, étant ainsi sorti de la mort où nous étions avec lui, nous n'avons pu y être laissés, et ainsi nous marchons dans une vie nouvelle.

Le verset 5 conclut que l'on ne peut être identifié avec Christ dans la mort, sans l'être aussi dans la résurrection. Si, dans sa mort, nous trouvons la fin de notre état en Adam, sa résurrection nous introduit dans un nouvel état. En vertu de cette résurrection, nous marchons déjà dans une vie nouvelle, et ce chemin aboutit à une fin glorieuse où nous lui serons semblables. «Si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le *serons* donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection».

En attendant, nous savons que nous sommes délivrés de l'assujettissement au péché: «Sachant ceci», dit le verset 6, «que notre vieil homme a été crucifié avec lui». — Le vieil homme — l'état qui constitue le premier Adam, notre condition dans la chair où Dieu nous tenait pour responsables — a été crucifié avec Christ. «Afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus *le péché*». *Le corps du péché* n'est pas notre corps mortel, car celui-ci n'est pas annulé, mais c'est l'ensemble et le système du péché dans un homme. L'apôtre présente le péché dans la chair comme un organisme moral, qui place l'enfant d'Adam non racheté sous l'obligation de pécher. Cet organisme fonctionnant activement chez l'homme déchu, est annulé chez le chrétien par la mort, afin que celui-ci ne serve plus son premier maître, le péché dans la chair. Dans cette partie de l'épître, le péché est considéré comme un individu, un maître à qui l'homme doit obéir. Or le chrétien est affranchi à l'égard de ce maître; il n'est plus sous son esclavage.

Dans le verset 7, l'apôtre pousse encore plus loin l'application du fait que nous sommes morts avec Christ. «Celui qui est mort», dit-il, «est justifié *du péché*». Ce n'est pas: Celui pour lequel Christ est mort est justifié *des péchés*, car depuis le verset 12 du chapitre 5, il est question non *des péchés*, mais *du péché*; non des fruits, mais de l'arbre. Que signifie donc le verset 7? C'est que, si quelqu'un est mort avec Christ, il est compté comme tel. On ne peut

plus mettre le péché à sa charge, on ne peut pas l'en accuser: *un homme mort* n'a ni convoitises, ni mauvaises pensées, il est donc justifié de ces choses.

Le verset 8 tire comme conséquence nécessaire de notre mort avec Christ, le fait de notre résurrection: «Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que *nous vivrons* aussi avec lui». Si, par la foi, nous l'avons suivi dans la mort, à laquelle nous avons part avec lui, nous le suivrons aussi dans la résurrection. L'apôtre parle au futur, car il s'agit de la vivification de nos corps.

«Sachant», ajoute-t-il, «que Christ ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu» (versets 9, 10). Par la résurrection de Christ, la puissance de la mort a été détruite, la mort est annulée; Christ ayant été ressuscité d'entre les morts, *ne meurt plus*. Il est mort une fois pour toutes; en mourant pour nous, il en a fini avec la condition dans laquelle il était entré en grâce comme notre Sauveur: il est mort une fois pour toutes au péché; cela n'est plus à recommencer.

Il avait été ici-bas l'homme de douleurs, et cette vie de souffrance a abouti pour lui à la mort de la croix où il fut fait péché pour nous, mais en mourant, il en a fini pour toujours avec tout ce qui concerne la question du péché. Maintenant, ayant été ressuscité, il est entré dans une nouvelle condition de vie. Dans cette vie de gloire, il est en relation uniquement avec Dieu; «en ce qu'il vit, il vit à Dieu».

La conclusion que l'apôtre tire pour nous du fait que Christ, en ayant fini avec le péché, vit maintenant à Dieu, est celle-ci: «De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Etant morts avec Christ, avec lui nous sommes morts au péché, et nous avons à *nous tenir nous-mêmes pour morts*, c'est-à-dire à saisir ce fait par la foi et à le prendre pour point de départ dans notre vie pratique. Ce n'est pas *faire mourir* le péché, comme on le dit quelquefois, pensée complètement étrangère à la Parole. Le péché ne meurt pas; la vieille nature est toujours présente; mais nous nous tenons nous-mêmes pour morts à ces choses. Nous avons à nous considérer comme en ayant absolument fini avec elles.

Mais en même temps que *nous nous tenons pour morts*, nous avons aussi à saisir comme une réalité que nous sommes «*vivants à Dieu* dans le Christ Jésus». Par la résurrection de Christ, le croyant est introduit dans une vie nouvelle, en relation avec Dieu, vivant pour lui. Dans tous ces versets, nous trouvons deux choses: d'un côté *morts*, de l'autre *vivants*, car notre Sauveur n'est pas seulement un Christ mort, mais un Christ mort et ressuscité.

(Verset 12). Vient maintenant l'application pratique de ces faits: «Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel». Le péché, qui est dans notre chair, mais auquel nous sommes morts, n'a plus à exercer ses droits et sa puissance sur nous. Il ne doit pas régner dans notre corps mortel, cet instrument, hélas! si docile à répondre aux convoitises du péché, et qui le ferait encore, s'il était libre.

Mais l'apôtre, dans le verset 13, nous montre que nous ne sommes plus sous l'esclavage du péché. En effet, ces paroles: «livrez-vous vous-mêmes à Dieu», supposent l'état d'un homme affranchi, car, pour pouvoir se livrer et livrer ses membres, il faut être libre. Un esclave ne peut se livrer, mais, libéré, à qui se livrera-t-il si ce n'est à son libérateur? Quel usage ferons-nous de notre liberté, sinon pour nous livrer à Dieu, «comme d'entre les morts étant faits vivants?» A quoi serviront désormais nos membres, si ce n'est, étant livrés à Dieu, à être «des instruments de justice», au lieu d'être «des instruments d'iniquité?» On raconte qu'une jeune esclave allait être vendue à l'enchère et se désolait en pensant au sort qui l'attendait. Un homme riche, ému de compassion, se la fait adjuger, paie, et lui dit en s'éloignant: «Tu es libre». Mais elle, courant après lui, se jette à ses pieds, et s'écrie: «Maître, je veux vous servir toute ma vie». Elle ne veut faire usage de sa liberté que pour se donner à son libérateur. Remarquons, en passant, que *le pécheur* comme tel ne peut se donner, se livrer à Dieu: pour le faire, il *faut* être *affranchi*.

Comme conclusion, le verset 14 nous dit que ce péché, qui est encore dans notre chair, *ne dominera pas sur nous*. La raison qui en est donnée est frappante: «Parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce»; tant il est vrai que la loi n'est pas une garantie contre le péché, comme le chapitre 7 va nous le montrer. En effet, la loi exige l'obéissance, mais ne donne ni vie, ni puissance pour échapper à la domination du péché. Etant morts avec Christ, nous ne sommes pas sous la loi; nous sommes sous la grâce qui, en Christ ressuscité, nous a placés dans une nouvelle condition, en dehors de la puissance du péché; il ne dominera donc pas sur nous. C'est dans la grâce que se trouve la puissance pratique pour vaincre le péché; c'est par elle que nous sommes affranchis de sa domination.

Et c'est ainsi que l'apôtre réfute l'objection: «Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce!» (verset 15). Non; c'est impossible, car l'on ne peut être en même temps esclave de deux maîtres (verset 16). Un esclave est tenu d'obéir à son propre maître. Or le croyant, racheté par la grâce, se livrera-t-il au péché pour la mort, ou bien à l'obéissance pour la justice pratique? L'apôtre, au verset 17, répond à cette question par une action de grâces. Les croyants auxquels il s'adresse, avaient été esclaves du péché, mais ensuite ils avaient obéi de cœur à la forme de doctrine dans laquelle ils avaient été instruits, montrant ainsi qu'ils n'étaient plus esclaves du péché. Ils avaient reçu l'évangile, et leurs cœurs étaient liés par la grâce à la doctrine chrétienne, car la réception de la parole *dans le cœur*, et l'obéissance à cette parole, est le fruit de la grâce dans le croyant. La grâce apporte le salut et elle enseigne (Tite 2: 11, 12).

Le verset 18 dit positivement que le chrétien est affranchi du péché et asservi à la justice. L'expression «affranchi» montre, non pas que le péché n'existe plus, mais qu'il n'est plus notre maître. La justice pratique est le nouveau maître.

Les jeunes chrétiens estiment souvent que, pour être «affranchis du péché», il faut que le péché ait abandonné leur vieille nature. Loin de là! Un esclave n'est pas affranchi par la mort de son maître, et peut l'être fort bien, son maître étant encore vivant.

Ces versets de la fin du chapitre présentent, en contraste avec l'esclavage du péché, l'asservissement à l'obéissance (verset 16); à la justice (versets 18, 19); à Dieu (verset 22). C'est là la vraie liberté. Il en coûte à l'apôtre d'employer le terme d'asservissement, en rapport avec une telle délivrance, aussi ajoute-t-il: «Je parle à la façon des hommes, à cause de l'infirmité de votre chair» (verset 19).

L'apôtre, continuant à employer la figure de l'esclavage, dit: «Ainsi que vous avez livré vos membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité, ainsi livrez maintenant vos membres comme esclaves à la justice pour la sainteté». Autrefois, laissant libre cours à leur volonté et à leurs penchants naturels, ils s'y livraient sans nulle retenue: le résultat en était l'iniquité, un débordement toujours plus grand de mal sans frein (l'apôtre pense probablement ici à l'état des gentils); maintenant, libres de se donner, ils devaient livrer leurs membres comme esclaves à la justice: s'adonner à la justice pratique. Le résultat en serait la sainteté, c'est-à-dire la séparation du mal et la joie dans le bien, par la connaissance de Dieu.

(Verset 20). Dans leur ancien état, n'ayant que l'existence déchuée qui se rattache au péché, ils étaient esclaves de ce dernier. Ils n'avaient pas d'autre maître et suivaient sans frein le courant de leur nature. Ne possédant pas une vie nouvelle, ils étaient libres, hélas! à l'égard de la justice. Quel fruit avaient-ils alors de ces choses dont maintenant ils avaient honte? La mort, qui en est la fin assurée: c'est là qu'elles conduisent (verset 21).

(Verset 22). «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté, et pour fin la vie éternelle». Conclusion glorieuse, toute à l'honneur de Dieu! L'esclavage du péché avait pour fin la mort; c'est là que le péché aboutit toujours. Mais dans l'heureux asservissement à Dieu, le croyant trouve un fruit *immédiat*, la sainteté pratique; et comme fin nécessaire, la vie éternelle en gloire.

Dans ce verset, ce n'est plus seulement l'asservissement à l'obéissance et à la justice, en contraste avec l'esclavage du péché; ils étaient asservis à DIEU. Nous trouvons ici comme une gradation: l'obéissance pour la justice; la justice pour la sainteté, cette sainte séparation du mal, laquelle lie l'âme à Dieu dans la connaissance de ce qu'il est et dans la jouissance du bien dont il est la source.

Ce chemin d'obéissance, de justice et de sainteté, aboutit à la vie éternelle telle que nous l'aurons dans la gloire. Toutefois, si la mort est les gages du péché (verset 23), la vie éternelle n'est pas les gages de la sainteté. Elle est le merveilleux don de grâce de Dieu dans le Christ Jésus, notre Seigneur. Ici, l'apôtre se rapproche de la doctrine exposée dans la première épître de Jean (chapitre 5: 11, 12).

Chapitre 7

(Versets 1-6). L'apôtre avait dit au verset 14 du chapitre précédent: «Vous n'êtes pas sous la loi»; il va montrer la raison de cet affranchissement et comment il s'opère. «La loi», dit-il, «a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit». Or le chrétien, étant mort avec Christ,

n'est plus considéré comme un homme vivant de la vie à laquelle la loi s'applique. Pour faire ressortir sa pensée, l'apôtre prend l'exemple du mariage qui, selon la pensée de Dieu, ne doit être rompu que par la mort. Une femme ne peut avoir deux maris à la fois, mais la mort délie de la loi du mari. Le chrétien ne peut donc être lié en même temps à la loi et à Christ; ce serait, par manière de parler, un état d'adultère. Mais en vertu de sa mort avec Christ, le chrétien est délié de la loi.

Au verset 6, la Parole, toujours pleine de sagesse, intervertit l'ordre de la comparaison. Si cet ordre était maintenu, il en résulterait que la loi, figure du mari, devrait être morte, ce qui est impossible. Mais au contraire, c'est le chrétien qui a été mis à mort à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts. Au lieu d'être morte, la loi est, pour ainsi dire, le veuf, et Christ ressuscité le nouveau mari. Avant part avec Christ, nous sommes introduits dans une nouvelle condition où nous servons Dieu en nouveauté d'esprit. Délié de la loi par la mort, le chrétien se trouve dans une existence nouvelle qui n'a pas affaire à la loi. La loi ne peut le reconquérir, il est à un autre, savoir à Christ qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu.

Quand nous étions dans la chair (preuve que nous n'y sommes plus), notre condition ancienne étant liée à la loi qui s'y appliquait, ne produisait que du fruit pour la mort. Mais maintenant, le lien étant rompu, la vie selon laquelle nous étions en relation avec la loi, ayant pris fin, nous sommes à Christ ressuscité, en sorte que nous portons du fruit pour Dieu, et que nous pouvons servir en nouveauté d'esprit.

Ayant dit plus haut que les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres, l'apôtre prévoit qu'on pourrait en inférer que la loi est mauvaise, aussi revendique-t-il la justice et la sainteté de la loi. Venant de Dieu, elle est nécessairement sainte, juste et bonne. Elle fait ressortir le péché dans l'homme, parce qu'elle est en opposition complète avec lui, et c'est parce qu'il est le péché, qu'elle lui donne de la vigueur. Aussi est-il dit en 1 Corinthiens 15: «La puissance du péché, c'est la loi». Certes la faute n'en est pas à la loi, mais au péché.

(Versets 7-9). L'apôtre cite la dernière parole du décalogue, pour montrer l'effet produit par la loi sur l'homme: «Je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras point». La loi ne défend pas seulement des actes extérieurs, elle manifeste aussi ce qui se trouve dans le cœur de l'homme, savoir la convoitise. La loi montre que cette convoitise est péché, et l'interdit à l'homme, sans lui communiquer la force pour s'en défaire, et sans attirer son cœur par un nouvel objet.

Maintenant l'apôtre, comme un homme qui n'est plus sous la loi, se met à l'expliquer en revendiquant toute son autorité et toute sa sainteté: «Or moi», dit-il, «étant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus; et le commandement, qui était pour la vie, a été trouvé lui-même pour moi pour la mort. Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua». Un homme qui n'est pas sous la loi, pense et agit selon le propre de sa nature, sans être repris

intérieurement. Dans ce sens, «il vivait». Mais la loi étant venue, il découvre ce qu'il y a dans son for intérieur, et il ne peut plus faire un mouvement, ni même avoir une pensée, sans être repris. Il n'est plus libre d'agir comme il l'entend; il ne vit plus: la loi l'a tué; bien plus, dans sa conscience, il est sous l'arrêt de mort comme transgresseur. En vertu du péché, la loi, qui est bonne, lui a apporté la mort.

On a fait remarquer que le dixième commandement défend tout mouvement du coeur vers les péchés interdits par les commandements précédents. — Le jeune homme riche de Marc 10, aurait pu se retirer absous, vu qu'il n'avait ni tué, ni volé, ni commis adultère, mais ce dixième commandement le convainc de péché sans réplique en lui découvrant la convoitise de son coeur, en sorte qu'il est coupable et condamné.

(Versets 12, 13). La loi s'adresse à l'homme naturel, à l'homme non racheté; elle fait ressortir et stimule le péché qui est en lui, mais elle ne saurait le produire, puisqu'elle est sainte, juste, et bonne.

(Versets 14-25). Depuis le 14^e verset, nous trouvons l'effet produit par la loi sur un homme né de nouveau, mais placé sous la loi quant à ses expériences. Le résultat démontre l'impossibilité de lier la nouvelle nature à la loi, cette dernière ne s'adressant de la part de Dieu qu'au vieil homme. — La vie nouvelle produit, d'une part, un besoin de sainteté intérieure et extérieure; de l'autre, elle apporte dans l'âme la lumière qui y découvre le péché. Ignorant cet effet de la lumière divine, le nouveau converti se croit plus méchant qu'auparavant. Affectionné à la loi, reconnaissant qu'elle est bonne, impatient de trouver encore le péché dans son coeur, il pense ne pouvoir mieux faire que d'invoquer l'aide de la loi pour vaincre le péché. La loi ne peut changer son but qui est de s'appliquer à la vieille nature en manifestant et excitant le mal qui s'y trouve. L'âme se trouve donc dans une impasse dont elle ne peut sortir qu'en saisissant, non pas l'expiation de ses péchés, mais la crucifixion du vieil homme avec Christ pour annuler le corps du péché. Elle découvre alors que ce qu'elle voulait obtenir en cherchant à se faire mourir, avait été accompli à la croix de Christ, et, pleine de joie, elle s'écrie: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur».

L'apôtre ne dépeint pas ici son propre état au moment où il écrit. Ses expériences étaient depuis longtemps celles du chapitre 8. — Ce n'est pas, comme on l'a dit, quand un homme est enfoncé dans un borbier, qu'il est capable d'expliquer la situation, mais c'est quand il en est sorti.

Quant aux détails de cette pénible expérience, l'âme fait ici trois découvertes successives qui, tout en étant des progrès, ne font qu'augmenter ses perplexités. D'abord (verset 17), cet homme discerne deux «moi» en lui, et distingue son *moi nouveau* d'avec le péché qui habite en lui. Mais cette découverte ne le délivre pas, car son désir est de n'avoir plus le péché dans sa personne. Ensuite (verset 18), il découvre qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, il n'habite point de bien. Mais ce progrès-là ne peut le contenter non plus, car il voudrait n'avoir en lui que du bien. Enfin (versets 21- 23), il apprend que ce péché qu'il hait, qu'il abhorre, est plus fort que lui, en sorte qu'il est captif de la loi du péché, qui existe dans ses membres. Cette troisième

découverte, ajoutée aux deux premières, lui fait pousser ce cri de détresse: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» Mais la détresse produit en lui, non plus le besoin d'une aide pour subjuguier le mal, mais d'un libérateur «Qui me délivrera?» et non: «Qui m'aidera» Il trouve la réponse dans l'oeuvre faite à la croix de Christ, comme l'expose le chapitre 6.

Après cette action de grâces, la fin du dernier verset semble étrange: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu; mais de la chair, la loi du péché». Ces paroles ne signifient point qu'il ait pris son parti de l'action du péché et la considère comme une obligation dont il ne pourra se dégager tant qu'il vivra; mais ayant entièrement renoncé à anéantir le mal dans la chair, il accepte d'être un homme avec deux natures, ayant chacune leur caractère et leur direction propres. La nouvelle ne saurait faire autre chose que le bien, l'ancienne, autre chose que pécher; son caractère est de pécher, mais cela ne signifie nullement qu'elle pêche tout le jour chez le chrétien. Sans doute, la chair sera toujours en lui, mais c'est son action, et non sa présence, qui le souille, s'il lui permet d'agir. Il sait maintenant qu'il faudra la porter en lui jusqu'au bout, et qu'elle n'est susceptible d'aucune amélioration; mais le chapitre 8 lui présente le moyen pour marcher dans la puissance d'une vie nouvelle, sans être influencé par l'action de la chair que, selon l'enseignement du chapitre 6, il peut tenir dans la mort. La puissance de la vie nouvelle, c'est la présence et l'action du Saint Esprit dans le croyant, fait qui n'est pas mentionné au chapitre 7. Le débat décrit précédemment ne mentionne ni Christ, ni le Saint Esprit; c'est la lutte sans issue, sous la loi, de la nouvelle vie (qui à elle seule n'est pas la puissance) contre l'ancienne nature, mais sans l'affranchissement en Christ, ni l'action du Saint Esprit.

Dans cette lutte sous la loi, et sans la puissance du Saint Esprit, la victoire est toujours du côté de la nature mauvaise, parce qu'elle est la plus forte. Mais pour le croyant qui possède le Saint Esprit et qui marche par l'Esprit, c'est-à-dire pour le chrétien, le conflit n'est pas entre la vieille nature et la nouvelle, mais entre la chair et l'Esprit, et grâces à Dieu, le Saint Esprit étant le plus fort, remporte la victoire. C'est ce que nous trouvons en Galates 5: 16, 17: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (que la chair voudrait). Quel contraste! Tandis qu'en Romains 7, celui dont la nouvelle nature lutte contre l'ancienne, est obligé de faire le mal qu'il déteste, en Galates 5, le chrétien affranchi par la grâce, et gardé par le Seigneur dans un continuel jugement de lui-même, possède, par le Saint Esprit, la puissance de faire le bien dans lequel il trouve son plaisir.

Une autre remarque importante au sujet du dernier verset, c'est que l'existence de deux natures dans le chrétien ne constitue pas deux êtres; il n'y en a qu'un, appelé ailleurs le *nouvel homme*. — Un sauvageon greffé devient un bon arbre, qui produit une seule espèce de fruits, de bons fruits. Quoique le tronc soit tiré du sauvageon, ce n'est qu'un seul arbre; cependant, si on laissait le tronc bourgeonner, les bourgeons seraient le produit de la nature du sauvageon.

Chapitre 8

Ce chapitre s'ouvre par l'énoncé d'un fait qui ne fait pas partie de la doctrine de l'épître, c'est pourquoi l'apôtre ne le développe pas; mais il fallait montrer qu'après la délivrance soit des péchés, soit du péché, le chrétien se trouve dans une nouvelle condition devant Dieu, dont Christ ressuscité et glorifié est l'expression. C'est pourquoi la non condamnation exprimée ici n'a pas trait à l'expiation des péchés, mais au fait que l'on est *en Christ* devant Dieu. Ce n'est pas: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux pour les péchés desquels Christ est mort, — tout important que ce soit, — mais: *«pour ceux qui sont dans le Christ Jésus»*. — Nous étions autrefois *en Adam*, la condition d'Adam était l'expression de la nôtre. Etant maintenant en Christ, c'est la condition de Christ à la droite de Dieu qui est l'expression de la nôtre. Quel changement! Nous sommes à l'abri de toute condamnation tout autant que Christ lui-même, il faudrait pouvoir le condamner avant de condamner un racheté. Combien cela fait ressortir la grandeur du fait d'être «en Christ».

Les versets 2 à 4 se relient par contraste à la fin du chapitre 7. Là, il est question de la loi du péché existant dans les membres, mais ici, au verset 2, il s'agit de la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, laquelle affranchit de la loi du péché et de la mort. Le mot loi n'indique pas toujours des prescriptions écrites, il exprime aussi la puissance d'une chose, d'un principe, comme dans ces expressions: la loi de la nature, la loi de l'attraction, la loi de la pesanteur, etc. Nous avons vu que la puissance de la nouvelle vie gît dans la présence et l'action de l'Esprit en nous. On pourrait dire que le Saint Esprit est le principe moteur de cette nouvelle vie. Cette puissance affranchit le chrétien de la loi du péché. Il ajoute: et de la mort; le péché étant toujours considéré comme conduisant à la mort.

(Verset 3). Ici, l'apôtre revient à la loi de Dieu. Trois genres de lois sont mentionnées dans ces premiers versets: la loi de l'Esprit de vie, la loi du péché, et la loi de Dieu. De cette dernière, il est dit qu'elle était faible par la chair, non que la chair soit faible, elle est plutôt trop forte pour servir d'instrument à la loi. La pensée de la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, elle ne le peut pas. Elle ne peut, ni ne veut s'y soumettre, elle veut le péché. Ainsi, la loi ne pouvait faire produire à la chair la justice. Alors qu'est-ce que Dieu a fait? «Ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, il a condamné le péché dans la chair».

Ce péché qui est dans notre chair, pour lequel il ne peut y avoir de pardon, — car Dieu ne peut pardonner une nature ennemie de lui, — ce péché qui nous subjuguait, duquel nous étions esclaves, a reçu sa condamnation dans la mort de Christ. Il en résulte dans la pratique qu'au lieu d'être captifs de la loi du péché, sans pouvoir accomplir le bien réclamé par la loi, selon le verset 4 la juste exigence de la loi est accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La marche du chrétien, expression de sa nouvelle vie, se trouve coïncider avec la juste exigence de la loi. On peut dire: le nouvel homme aime Dieu de tout son coeur et son prochain plus que lui-même; non parce qu'une loi l'exige, mais parce que c'est l'expression naturelle de la nouvelle vie.

Les versets 5 à 8 établissent le contraste entre les conditions de deux classes de personnes, et ne parlent pas d'un état mixte dans la même personne. Il y a «ceux qui sont selon la chair», c'est-à-dire en Adam, et «ceux qui sont selon l'Esprit», c'est-à-dire en Christ, possédant la vie et le Saint Esprit. Ces deux états ont nécessairement les pensées et les affections qui leur sont propres.

Le verset 6 exprime que la conséquence pratique et définitive de la pensée de la chair, c'est la mort; mais que «la pensée de l'Esprit» est «vie et paix»: non seulement la vie en contraste avec la mort, mais, ce qui accompagne la possession et l'activité de la vie, la paix.

Au verset 7, revenant sur «la pensée de la chair», il dit: «Elle est inimitié contre Dieu». Il faut se souvenir de ce fait effrayant, que le péché, en entrant dans l'homme, l'a non seulement constitué pécheur, mais a introduit dans son coeur une haine satanique contre Dieu.

Le verset 8 conclut que ceux qui sont dans la chair, dans la condition en Adam, ne peuvent plaire à Dieu. Comment plaire à Dieu dans un état d'inimitié contre lui? C'est sa grâce qui nous rend «agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6).

Le verset 9 déclare que les rachetés ne sont plus dans cette condition en Adam: «Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit». Cela ne veut pas dire: «Or la chair *n'est plus en vous*». Mais la différence, c'est que la chair, au lieu d'être le contenant, n'est plus que le contenu, et dans la pratique cette différence n'est rien moins que ceci: c'est qu'au lieu d'être sous les pieds d'un adversaire, nous avons cet adversaire sous nos pieds. On peut dire encore que la chair en nous, au lieu d'être propriétaire, n'est plus que locataire; un locataire qu'à la vérité on ne peut renvoyer, mais qui n'a aucun droit sur nous, et que nous pouvons et devons tenir toujours renfermé, de manière qu'il ne se montre plus.

Nous sommes dans un nouvel état en Christ devant Dieu, et il y a un nouvel état en nous. La fin de notre verset 9 exprime ce nouvel état de cette manière: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». Ici, l'Esprit de Dieu en nous, désigne notre nouvel état en contraste avec celui de l'homme naturel. Mais cet état, c'est Christ en nous, de manière que nous sommes formés à sa ressemblance, ayant ses pensées et ses affections. Ainsi, nous avons l'Esprit de Christ, et nous sommes *de Lui*.

Le verset 10, partant de ce qui précède, dit: «Mais si Christ est en vous», c'est-à-dire puisque vous avez cette vie qui est Christ — et rien autre ne compte comme existence devant Dieu — alors: «*Le corps est bien mort à cause du péché*». Au chapitre 6, le fait d'être mort avec Christ amène comme conséquence l'exhortation: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché». Mais ici, ce n'est pas une exhortation, la chose est exprimée comme un état pratiquement réalisé. — Car si le corps vit, il n'est que péché. Au lieu que si Christ, par l'Esprit, est la vie en quelqu'un, et que le corps soit tenu dans la mort, le résultat pratique c'est la justice: «L'Esprit est vie à cause de la justice». En considérant la chose au point de vue de la position, c'est bien par la justice de Dieu que nous sommes dans ce nouvel état, mais l'expression pratique de la chose, c'est la justice.

Au verset 11, on arrive à la distinction positive entre la vie de l'Esprit en nous et le Saint Esprit lui-même habitant en nous, comme distinct de cette vie qui est son oeuvre en nous. Car le Saint Esprit fait tout le travail dans une âme depuis son premier désir vers Dieu, jusqu'au moment où elle trouve la paix par l'oeuvre de Christ. Une fois l'oeuvre faite, le Saint Esprit vient habiter en nous, scellant notre foi et rendant témoignage de notre adoption. — On a dit quelquefois: Un homme bâtit sa maison, il y travaille, mais il n'en fait pas son domicile avant qu'elle soit achevée. Il n'y apportera pas son lit le jour où il en creuse les fondements. Il en est ainsi du Saint Esprit dans le chrétien.

La première conséquence de l'habitation du Saint Esprit en nous, est comme une garantie que nos corps mortels seront vivifiés. Il est dit: «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité JESUS d'entre les morts, habite en vous». Jésus, c'est son nom personnel, son nom divin. Ensuite: «Celui qui a ressuscité, LE CHRIST d'entre les morts». Le Christ, c'est celui qui s'est donné pour d'autres. Eh bien, celui qui l'a ressuscité «vivifiera *vos corps mortels* aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous». Il ne dit pas: Il vous donnera un autre corps, mais c'est le corps mortel qui sera vivifié. Cette expression comprend la résurrection et la transmutation. Si l'on déloge, le corps déposé dans la terre est comme la semence du corps qui ressuscitera en gloire (1 Corinthiens 15: 42-44). Si l'on est transmué, alors ce qui est mortel en nous sera absorbé par la vie (2 Corinthiens 5: 4). Ainsi, d'une manière ou d'une autre, nos corps mortels participeront à la vivification qui est déjà la part de nos âmes, étant rendus conformes au corps glorieux de notre Sauveur.

Au verset 12, nous arrivons à l'effet pratique de la présence du Saint Esprit en nous. — En considération de tout ce qui vient d'être énuméré: que nous sommes dans le Christ Jésus; n'étant plus dans la chair; Christ étant en nous; notre condition étant complètement changée; nos corps mortels devant être vivifiés; l'apôtre conclut que nous sommes loin d'être débiteurs à cette chair (qui habite encore en nous), pour vivre selon la chair. Mais il s'abstient de dire que nous sommes débiteurs à l'Esprit. Un débiteur et un créancier sont deux personnes distinctes, mais le Saint Esprit, duquel provient notre nouvelle vie, est loin d'être un étranger pour nous, il fait partie intégrante de notre nouvel état, et nous lui sommes identifiés quant à l'état d'âme qu'il produit en nous (voyez Jean 7: 39).

(Verset 13). «Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez». Comme nous l'avons vu: chapitre 6: 21; 7: 5; 8: 6; le péché mène à la mort. Dans notre passage, comme dans d'autres semblables, la Parole ne s'occupe pas de la qualité d'enfants de Dieu, mais déclare que telle voie conduit à tel résultat. On ne pourra faire dire à la Parole qu'une vie de péché aboutit à la vie éternelle.

La fin de ce verset 13 est digne de remarque: «Mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». Cela s'adresse donc à ceux qui ont l'Esprit en eux, comme conséquence de ce qu'ils ont la nouvelle vie dont il est la puissance. Cela étant, l'apôtre ne dit pas: Si vous laissez l'Esprit faire mourir les actions du corps, mais: Si par l'Esprit *vous* faites... C'est la personne qui, par l'Esprit, est censée avoir la puissance de faire la chose. Ce sont *les actions du corps* qu'il faut faire mourir. Mais ce n'est pas quand l'action est près de s'effectuer

qu'il faut la réprimer, c'est à sa source intérieure. Si j'ai le bras levé pour frapper mon prochain, il est trop tard pour faire mourir l'action de mon bras. C'était le sentiment de vengeance et de haine dans le coeur, qu'il fallait atteindre avant que le bras se levât. Remarquez qu'en Colossiens 3: 5, lorsque la Parole exhorte à mortifier nos membres qui sont sur la terre, elle ne nomme que des membres moraux. — Si vous faites mourir les actions du corps, vous vivez, dit-il, le corps étant tenu dans la mort, la vie a le champ libre.

(Verset 14). «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu». Leur marche manifeste leur relation d'enfants, ils agissent dans cette relation comme des fils. Si, quant à la relation avec le père, un petit enfant et un fils adulte sont égaux, le fils diffère en ce qu'il agit d'après la volonté connue de son père, et comme initié aux affaires de la famille, choses que le petit enfant ne connaît pas encore. Il est frappant ici de voir que la direction par l'Esprit vienne avant la conscience de la relation que donne l'Esprit dans le coeur.

(Verset 15). Cet Esprit: force contre la chair, direction dans la marche, n'est pas un esprit de servitude, il ne nous conduit pas dans une crainte servile, mais dans la liberté du bien. Il est l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père! Puis il rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Avant que l'Esprit habite en nous, il n'y a pas de témoignage intérieur; une fois qu'il est là, il y en a deux: le sien, et celui de notre propre esprit. Par ce témoignage du Saint Esprit, ce que nous avons compris, ce que nous avons cru, devient positif dans l'âme, de sorte qu'il n'est plus possible de douter de notre qualité d'enfants de Dieu, car ce témoignage, tout en étant en nous, est rendu par un agent venant de Dieu.

(Verset 17). La conséquence de la relation d'enfants, c'est d'être héritiers, héritiers de Dieu lui-même. Puis, ce qui rendra délicieux la jouissance de cet héritage, c'est d'être cohéritiers de Christ. Mais en attendant d'y participer avec lui, nous participons aux souffrances: «Si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Ce sont, pour ainsi dire, des souffrances d'héritiers. Il en est comme d'un jeune homme riche, encore mineur, possédant une grande propriété qui, pour le moment, se trouve en de mauvaises mains; il souffre de l'état actuel des choses et désire ardemment le moment où il sera personnellement mis en possession de son héritage.

Mais le verset 18 déclare qu'il n'y a pas de comparaison entre ces souffrances-là et la gloire qui suivra, il y aura plus de gloire à être héritiers avec Christ qu'il n'y a de souffrances en attendant. Ces souffrances *du temps présent* sont donc particulières, puisque c'est souffrir avec Christ relativement à l'état actuel des choses.

Les versets 19 à 22 décrivent l'état actuel de la création, soupirant sous les conséquences du péché et attendant la délivrance. Il est frappant que ce passage dise de la création que *sa vive attente* attend la révélation des fils de Dieu. La glorification des enfants de Dieu lorsqu'ils participeront à l'héritage avec Christ, coïncidera avec la délivrance de la création: «Elle sera affranchie de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu». — Ce sera le millénium. — Les enfants de Dieu seront glorifiés, la création sera en liberté, non pas glorifiée, mais elle participera à la liberté de notre gloire. Il est dit que le loup

et l'agneau paîtront ensemble, ils ne seront pas glorifiés, seulement le loup ne sera plus féroce, et l'agneau n'en aura plus de frayeur. L'expression: «La révélation des fils de Dieu», est très remarquable. Ils seront manifestés pour ce qu'ils sont. Ils ont conscience maintenant d'être des fils, mais la gloire, qui est le propre de cette relation, n'est pas manifestée dans leurs personnes. Comme il est dit en Colossiens 3: «Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, vous serez manifestés avec lui en gloire». Prenons un exemple: Un homme est capitaine dans l'armée, J'ai eu affaire avec lui dans la vie civile; rien ne me disait qu'il eût ce grade, mais lui, dans le cours de ses transactions avec moi, avait conscience de la chose. Arrive un jour de rassemblement de troupes et je vois mon homme en uniforme de capitaine. Ah! dis-je, ce monsieur est capitaine! Je ne le savais pas! — J'ai maintenant la *révélation* qu'il est tel. C'est ainsi que les fils de Dieu seront manifestés comme tels. Tout en eux, physiquement et moralement, en sera la démonstration. Alors le monde connaîtra que le Père les a aimés comme il a aimé son Fils (Jean 17: 22, 23).

(Verset 23). L'enfant de Dieu, faisant partie de cette création par son pauvre corps d'humiliation, participe à ses soupirs, et il en est l'organe intelligent. Mais il y a plus: «Nous qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps». Nous soupirons non seulement après le millénium, mais ayant les prémices de tout ce que nous attendons, nous soupirons aussi après ce corps glorieux qui sera parfaitement adapté à la vie divine que nous avons déjà. «Attendant l'adoption». Nous avons déjà conscience de notre *adoption*, mais la pleine manifestation de la chose sera le revêtement de nos corps glorieux, ce qui est appelé ici «la délivrance de notre corps», non pas le dépouillement, mais le plein résultat du rachat *de nos personnes*. C'est jusqu'à cette délivrance, que «nous avons été sauvés en espérance». Le salut étant celui de nos personnes et rien seulement de nos âmes, tant qu'il n'est pas appliqué à nos corps, une partie de ce salut est à l'état d'espérance. Mais nous l'attendons avec patience, étant assurés que les promesses de Dieu s'accompliront.

(Versets 26, 27). Ici, la présence du Saint Esprit en nous est relative à notre faiblesse: «Il nous est en aide dans notre infirmité». Au milieu de l'état de choses d'ici-bas, où de toutes manières nous soupirons, il nous est parfois difficile de formuler une demande à notre Dieu; cette incapacité nous fait soupirer, et l'Esprit qui est en nous s'empare de ces soupirs et va porter à Dieu l'expression de nos vrais besoins. Il est doux de penser que, lorsqu'il en est ainsi, Dieu sondant nos cœurs, au lieu d'y trouver l'activité intérieure de la chair, y trouve la pensée et l'action de l'Esprit, lequel intercède pour nous selon Dieu.

Ainsi, cette seconde partie de notre chapitre nous présente, à partir du verset 11, les effets de la présence et de l'action du Saint Esprit en nous: 1° Il est comme une garantie de la vivification de nos corps mortels (verset 11). 2° La force pour subjuguier la chair (verset 13). 3° La direction de notre marche (verset 14). 4° Le témoin de notre adoption (versets 15, 16). 5° Les prémices de ce que nous attendons (verset 23). 6° Le soutien de notre faiblesse, étant un intercesseur en nous (versets 26, 27).

Avec le verset 28, commence la troisième division du chapitre. Dans la première, nous avons: la vie de Dieu *en nous* provenant du Saint Esprit.

(Versets 1-10). Dans la seconde, l'Esprit de Dieu *en nous*, distinct de cette vie (versets 11-27). Et dans la troisième, le fait que Dieu est *pour nous* (versets 28-39).

Le «nous savons» du verset 28, fait contraste avec le «nous ne savons pas» du verset 26. Nous pouvons être toujours certains que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. C'est de cette manière que la Parole les nomme ici, au lieu de dire: ceux que Dieu aime. «Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier».

Avant d'entrer dans d'autres développements, la Parole nous ramène en arrière jusque dans les conseils de Dieu avant les temps (versets 29, 30). Ce qui rend ce passage remarquable, c'est que la doctrine de l'épître ne comporte pas la présentation des conseils de Dieu. Mais Dieu veut que nous sachions depuis quand il s'occupe de ceux qui maintenant l'aiment, et pour lesquels il fait tout tourner à bien. Ici, tout est présenté comme étant l'oeuvre absolue de Dieu lui-même, en écartant toute idée de réception de la part des individus. Dieu les a appelés selon son propos. Il les a préconnus. Ils étaient déjà siens comme élus. — Ce sont les élus de l'économie actuelle. — Une fois à lui de cette manière, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Les ayant prédestinés, il les a appelés, puis il les a justifiés et les a glorifiés. Ce sont autant d'anneaux de la même chaîne qui ne peuvent être séparés, le premier se soudant dans le passé aux conseils de Dieu, et le dernier aboutissant à la gloire à venir. Le tout est l'oeuvre positive de Dieu depuis l'élection des saints avant le temps, jusqu'à leur introduction personnelle dans la gloire.

Si l'on rapproche l'expression: «Il les a justifiés», du premier verset du chapitre 5 «Ayant été justifiés *sur le principe de la foi*,» la différence est que ce dernier passage indique le moyen par lequel les croyants reçoivent la justification, tandis qu'au chapitre 8, il ne s'agit pas de leur foi, mais du fait que Dieu les justifie. — La Parole peut dire aussi: «Il les a glorifiés», bien que, historiquement, la chose soit future, mais tout est son oeuvre à lui, tout est décidé en lui, et déjà Christ les représente dans la gloire. Quant à eux, il ne faut qu'un clin d'oeil pour qu'ils y soient introduits (1 Corinthiens 15: 51, 52).

(Verset 31). On comprend qu'après de telles déclarations, si l'on redescend à nos petites circonstances de chaque jour, la Parole dise: «Que dirons-nous donc à ces choses?» Qu'ajouter en effet! «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Il a été pour nous en nous prédestinant, en nous justifiant, et maintenant il l'est afin de nous tirer de toutes les difficultés. «Celui-là même», dit-il, «qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» Celui qui, dans son grand amour, a fait le plus, ne fera-t-il pas le moins? «Librement», exprime qu'ayant donné son Fils, il n'est pas pénible pour Dieu d'y ajouter tout ce qui est nécessaire. Ces «toutes choses» sont données *avec lui*. Au chapitre 12 de Luc, il est dit: «Recherchez son royaume, et toutes ces choses vous seront données *par-dessus*». Ici, aux Romains, ce n'est pas: «son Fils et toutes choses par-dessus», mais «avec lui». Christ se trouve identifié avec les

choses que Dieu nous donne ensuite. On jouit de ces choses dans la jouissance de Jésus lui-même.

(Verset 33). La question posée ici n'est pas seulement: «Qui accusera *les élus?*» mais: qui pourrait tenter une accusation contre des personnes élues par Dieu lui-même, des «élus de Dieu?» Il en est de même dans ce qui suit, c'est Dieu lui-même qui justifie; qui est celui qui condamne?

Le verset 34 rappelle le moyen par lequel Dieu a accompli son oeuvre: «C'est Christ qui est mort», est-il dit, mais ce n'est pas tout, il n'a pas été laissé dans la mort, sa résurrection a été la preuve de la valeur de sa mort, aussi il est dit: «Mais plutôt qui est ressuscité». Puis, une fois ressuscité, il est monté à la droite de Dieu, et là il intercède pour nous. Il *intercède* exprime une action continue de sa sacrificature. Ce n'est pas: Il *intercédera* quand nous l'en prierons. Que de fois, hélas! nous oublierions de le faire!

En conséquence, le verset 35 pose la question: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» Puisqu'il est mort pour nous, et ressuscité pour notre justification, monté dans la gloire, usant là de son repos pour prendre soin de nous constamment; qui nous séparera de son amour?... Sera-ce la tribulation, la détresse, la persécution, la famine, la nudité, le péril, l'épée? Ce sont proprement des choses ordinaires que nous pouvons rencontrer sur notre chemin; mais toutes ces choses, il les a éprouvées lui-même lorsqu'il était sur la terre, l'homme de douleurs et le rejeté des hommes. Il y est entré en grâce pour nous, et quand nous sommes appelés à les traverser, il y entre en sympathie avec nous.

Le verset 36, citant une parole du Psaume 44, exprime l'estimation que les hommes font de nous à cause de Christ. Pour le monde, nous sommes bons pour la boucherie. Mais «dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés». Il a vaincu le premier, et à sa suite, nous sommes aussi *vainqueurs*.

(Versets 38, 39). En terminant, l'apôtre jette un défi aux choses extraordinaires de pouvoir aucunement nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. Quant aux choses ordinaires, c'est de l'amour de Christ qu'il s'agit, lui qui, comme homme, les a traversées avant nous. Mais pour les choses extraordinaires, c'est l'amour de Dieu en Christ qui y fait face. — Toutes ces choses sont postérieures aux décrets de Dieu en Christ à notre égard. Elles viennent trop tard pour s'y opposer, et sont trop faibles pour nous séparer de l'amour qui est la source des desseins de Dieu à notre égard en Christ.

En prenant ces choses une à une, on peut dire: La mort, le pourra-t-elle? Christ l'a annulée, elle est à nous! Et la vie? elle est l'occasion d'éprouver les soins de celui qui nous a rachetés! Et les anges? les anges élus sont nos serviteurs, les anges de Satan ont été emmenés captifs à la suite de la victoire de Christ à la croix! Et les principautés? s'il s'agit des principautés malignes, Christ en a triomphé, s'il s'agit des terrestres, elles sont là de la part de Dieu pour nous protéger! Et les choses présentes? elles concourent toutes à notre bien! Et les choses à venir? Dieu est pour nous, tout est entre ses bonnes mains! Les puissances? elles sont subordonnées à Christ! La hauteur? Christ est assis au-dessus de tous les cieus après une

pleine victoire! La profondeur? Christ est descendu pour nous dans les parties inférieures de la terre! Ni aucune créature, ajoute-t-il, et Satan en est une, «ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur».

Ainsi, le chapitre débute par la déclaration qu'il y a impossibilité de nous condamner devant Dieu, et se termine en disant que rien ne peut nous séparer de Dieu à cause de son amour pour nous en Christ. La première de ces choses dépend du fait que nous sommes en Christ devant Dieu; et la seconde, de ce que Dieu est pour nous en Christ.

Fragments d'une lettre

Tiré de L.

ME 1890 page 259

... Les difficultés qui surgissent si souvent parmi les enfants de Dieu et les débats auxquels elles donnent lieu, montrent, hélas! le misérable état où nous sommes; et ce devrait être pour nous un sujet de constante et profonde humiliation. En pensant à tant de questions qui se soulèvent, qui agitent et troublent, on se demande: Quel bien y a-t-il là pour les âmes? Quel bénéfice pour les pauvres du troupeau, pour les simples et les petits? Il leur faut Christ, et un Christ complet, tel que la Parole le présente: dans sa grandeur comme Fils de Dieu, dans sa tendre condescendance comme Fils de l'homme, et toujours la même et adorable Personne, «hier, et aujourd'hui, et éternellement», répondant seul et parfaitement à tous nos besoins. Plusieurs, bien intentionnés sans doute, voudraient relever chez les saints le niveau de la vie spirituelle. Mais y arrivera-t-on en repliant l'âme sur elle-même pour chercher quels progrès elle a faits, à quel point de spiritualité elle est parvenue? Non; le niveau ne se relèvera qu'en s'oubliant soi-même et en regardant hors de soi, en haut, Christ, l'Objet divin. Est-ce à dire qu'il faut vivre d'une vie de contemplation tout absorbée dans une sphère en dehors de ce monde? Non, ce serait un autre écueil. Notre vie spirituelle se poursuit au milieu des circonstances où Dieu nous place. C'est là qu'elle se développe. Il n'y a pas deux vies chez le chrétien. Celle de la chair a été jugée et mise de côté; il ne reste que celle de Christ et qui a Christ pour objet. Si notre coeur est occupé de lui, s'il lui est affectionné, cela se traduira dans tous les détails de notre marche. Pour accomplir notre tâche journalière, nous n'avons pas à sortir de la communion pour y rentrer ensuite. Nous avons le privilège de pouvoir tout faire en communion avec Dieu, quand notre vocation n'est pas en contradiction avec sa Parole. «Hénoc marcha avec Dieu». Quelle heureuse vie que celle qui, dans les moindres détails, se passe avec Dieu, où l'on cherche et trouve auprès de lui, à chaque instant, force, sagesse, secours, et où l'on jouit de lui, en lui rendant grâces en toutes choses! C'est cette vie que je trouve décrite dans les épîtres, celle que Christ a menée sur la terre, et qui maintenant pour moi découle de lui qui est ma vie, lui en haut, et mon coeur vivant là près de lui. S'il est vrai qu'il y a des moments où, dans le secret, l'âme se retrempe d'une manière spéciale auprès de Dieu par la lecture de la Parole et dans la prière, cela ne fait pas deux vies, l'une pour les choses visibles et l'autre de contemplation pour les choses invisibles. C'est une seule et même vie qui puise sa force en haut et se poursuit ici-bas à la gloire de Dieu...

2 Timothée 2: 23-26

ME 1890 page 276

Partout dans ses deux épîtres à Timothée, l'apôtre exhorte à éviter les questions vaines, où l'instruction divine ne se trouve pas. Elles ne produisent que des discussions stériles et des contestations. Or le serviteur du Seigneur ne doit pas contester. Il vient de la part de Dieu pour apporter la vérité dans la paix et dans l'amour. Il doit maintenir ce caractère dans l'attente que Dieu, dans sa grâce, donnera la repentance à ceux qui s'opposent — car c'est le cœur et la conscience qui sont en question — de sorte qu'ils reconnaissent la vérité.

La vérité de Dieu n'est pas une affaire de l'intelligence humaine; elle est la révélation de ce que Dieu est et de ce que sont ses conseils. Or nous ne pouvons pas avoir affaire avec Dieu sans que la conscience et le cœur soient engagés; sans cela ce que l'intelligence saisit, n'est pas la révélation de Dieu. Les chrétiens sont mis en rapport avec l'Être divin lui-même, et cela dans des actes qui doivent avoir le plus puissant effet sur le cœur et sur la conscience. Si ces actes n'ont pas cet effet, l'un et l'autre sont en mauvais état et endurcis. L'Esprit de Dieu, sans doute, agit sur l'intelligence et par elle; mais la vérité qui est déposée en elle s'adresse à la conscience et au cœur. Si la vérité ne les atteint pas, rien n'est fait. Et, de fait, rien n'est réellement compris jusqu'à ce qu'ils soient atteints; car, dans la vérité divine, les choses sont saisies avant les paroles, on est «né de nouveau» (voyez Jean 8: 43). D'un autre côté, par le moyen de l'erreur, Satan, en occupant l'esprit de l'erreur, exclut Dieu de l'intelligence, et mène l'homme entier captif, de sorte que l'homme fait la volonté de cet ennemi des âmes.

2 Timothée 3: 14-17

ME 1890 page 277

L'apôtre nous dit ici quelle est la sauvegarde du chrétien fidèle dans les derniers temps et sur quoi il peut se fonder pour demeurer ferme, par grâce, dans la vérité et dans la jouissance du salut de Dieu.

La sécurité du chrétien repose sur la certitude de l'origine *immédiate* de la doctrine qu'il a reçue, et sur les Ecritures reçues comme documents authentiques et inspirés, qui font connaître la volonté, les actes, les conseils, et même la nature de Dieu. Nous demeurons dans ce que nous avons appris, parce que nous savons de qui nous l'avons appris — principe simple et bien important. Nous croissons dans la connaissance divine, mais le croyant, en tant qu'il est enseigné de Dieu, n'abandonne jamais pour de nouvelles opinions, ce qu'il a appris d'une source immédiatement divine, et qu'il sait être telle. Par source immédiatement divine, j'entends une personne à qui Dieu lui-même a communiqué la vérité par révélation, et avec l'autorité de la promulguer de sa part. Dans ce cas, quand j'ai reconnu la mission de cette personne, je reçois ce qu'elle dit comme étant une communication divine. Il est vrai que les Ecritures demeurent toujours comme contre-épreuve; mais lorsque, comme c'était le cas pour les apôtres, il est démontré d'un homme qu'il est le ministre de Dieu, doué de lui pour communiquer ses pensées, je reçois ce qu'il dit dans l'exercice de son ministère, comme venant de Dieu. Dans ce cas, il ne s'agit pas de l'assemblée. Elle ne peut pas être le vaisseau auquel Dieu communique directement la vérité divine. Cela appartient toujours à des individus. Quant à elle, sa part est de conserver la vérité quand elle a été communiquée et non de la communiquer... Dieu a communiqué aux apôtres et prophètes ce qu'il a voulu faire connaître au monde, et ils en ont fait part au monde. Nul ne saurait le faire, s'il n'a pas reçu de Dieu lui-même, comme révélation, ce qu'il doit ainsi communiquer; si ce n'est pas le cas et si le Saint Esprit ne garde pas dans la manière dont la révélation est communiquée, il y entre quelque chose de l'homme.

Tel est donc le premier fondement de certitude, de force et d'assurance, pour l'homme de Dieu à l'égard de la vérité divine. Elle ne lui a pas été révélée immédiatement. C'est Paul et d'autres instruments que Dieu a choisis comme objets de cette faveur spéciale. Mais l'homme de Dieu sait de qui il a appris la vérité divine, savoir de quelqu'un (ici c'est Paul) à qui elle a été directement révélée par inspiration et qui a autorité de la part de Dieu pour la faire connaître, de sorte que celui qui apprend de lui, sait que c'est la vérité divine telle que Dieu l'a communiquée et comme Dieu a voulu la communiquer (voyez 1 Corinthiens 2).

Correspondance

ME 1890 page 279

Nous avons reçu d'un cher frère de France la communication suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer.

Cher frère,

L'article que vous venez de publier sur la Cène du Seigneur aura, je pense, son utilité, et tournera au profit de tous. Le ton dans lequel il est écrit ôte tout sujet de scandale, et il faut aussi que nous apprenions à ne pas être scandalisés par la vérité (Jean 6: 61).

A mesure que je lisais cet article, j'espérais que l'auteur traiterait la question relative au mode d'administrer la cène. Il n'y a pas pensé ou peut-être cela n'entraît-il pas dans son plan?

Le cher et vénéré frère qui est maintenant avec le Seigneur, et des enseignements duquel nous avons joui longtemps, à une question à ce sujet, me répondait en 1860 — «*Moralement parlant*, l'acte de rompre le pain et de le distribuer est l'acte d'un frère âgé, de celui qui tient une certaine place dans l'assemblée. Si un Paul arrive, comme cela a lieu à Troas, apôtre, et doyen, pour ainsi dire, de tous, il est naturel qu'il le fasse, comme il paraît qu'il le fit; mais il ne s'ensuit pas que chaque évangéliste, quelque béni qu'il soit, ait cette place. Cela tend à introduire une certaine idée de clergé, et il me semble, sans en faire une loi, qu'il y a bien des cas où il vaudrait mieux qu'il laissât ce soin à un frère de l'endroit. Il y a telle localité où un frère instruit et développé arrive, et des frères campagnards se sentiraient gênés en agissant. Ce ne serait pas procéder selon la charité de les forcer, pour ainsi dire, à agir et les mettre dans l'embarras, bien qu'on pût désirer plus de simplicité, Mais en cas ordinaire, sans nier la possibilité d'une action spéciale du Saint Esprit en sens contraire, un nouvellement arrivé fait bien de laisser la chose aux frères de l'endroit, à celui qui accomplit l'ordre habituel de la maison. On n'y perd rien».

Le résidu dans le passé et le présent

Une parole d'encouragement dans les jours périlleux

ME 1890 page 312

Quelques mots d'introduction

Nous désirons que le lecteur comprenne bien que, dans les pages qui suivront, nous n'avons nullement la pensée d'appliquer ce terme de «résidu» à aucun corps particulier de chrétiens. Notre vif et sérieux désir est que tout bien-aimé membre du corps de Christ soit trouvé dans la position et l'esprit du vrai résidu, au milieu de la ruine sans espoir de l'église professante.

Si quelque groupe de personnes prétendait dire: «*Nous sommes le résidu*», ou «*nous sommes Philadelphie*», il se montrerait, en principe et en esprit, n'être autre que Laodicée. «*Mes frères, quel profit y a-t-il si quelqu'un dit?*» Il ne s'agit pas de *dire*, mais de *faire*.

Cela dit, nous entrerons dans notre sujet.

Il est à la fois intéressant, instructif et encourageant, de retracer l'histoire, dans l'Écriture, de ce qui est appelé le résidu. Nous pouvons remarquer, dès l'abord, que l'existence même d'un résidu est la preuve que le témoin ostensible ou corps professant a failli, qu'il soit juif ou chrétien. Si tous étaient fidèles, il n'y aurait aucun fondement moral à ce qu'un résidu existe, aucune nécessité à ce qu'un petit nombre se distinguassent de l'ensemble des professants. Le résidu, à une époque quelconque, se composera de ceux qui reconnaissent et sentent la chute et la ruine communes, qui comptent sur Dieu et s'attachent à sa Parole. Ce sont les grands traits caractéristiques du résidu dans tous les âges. Nous avons manqué, mais Dieu est fidèle, et sa miséricorde dure à toujours.

En étudiant l'histoire du résidu dans les temps de l'Ancien Testament, nous verrons que plus bas est l'état de la nation, plus est grand le déploiement de la grâce divine, et que plus les ténèbres morales sont profondes, plus éclatante brille la foi individuelle. Cela est plein d'encouragement pour tout sincère enfant de Dieu et vrai serviteur de Christ, qui reconnaît et sent le naufrage et la ruine sans espoir de toute l'église professante. C'est une chose réjouissante au delà de toute expression, pour toute âme fidèle, d'être assurée que, bien que l'Église ait manqué, le privilège de tout croyant est de jouir individuellement d'une aussi pleine et entière communion avec Dieu, et de poursuivre comme disciple un sentier aussi élevé que dans les jours les plus beaux de l'histoire de l'Église. L'Écriture nous en présente plusieurs exemples.

Dans le chapitre 30 du second livre des Chroniques, nous avons le récit encourageant et rafraîchissant de la Pâque célébrée au temps du roi Ezéchias, alors que l'unité visible de la

nation n'existait plus et que tout était en ruines. Nous ne citerons pas tout le passage, tout intéressant qu'il soit, mais seulement les dernières lignes comme venant à l'appui de notre thèse. «Et il y eut une grande joie à Jérusalem; *car depuis les jours de Salomon, fils de David, roi d'Israël, rien de semblable n'avait eu lieu à Jérusalem*». N'avons-nous pas là une belle illustration de la grâce de Dieu, venant au-devant de ceux de son peuple qui reconnaissaient leurs manquements et leurs péchés, et prenaient leur vraie place en sa présence? Ezéchias et ceux qui étaient avec lui, avaient la pleine conviction de leur pauvre condition, et c'est pour cela qu'ils ne célébrèrent pas la Pâque au premier mois. Ils profitèrent de la provision de grâce que nous trouvons mentionnée au neuvième chapitre du livre des Nombres, et célébrèrent la fête le second mois. «Car», lisons-nous, «une grande partie du peuple... ne s'étaient pas purifiés, et ils mangèrent la pâque, non comme il est écrit; mais Ezéchias pria pour eux, disant: Que l'Eternel, qui est bon, pardonne à tous ceux qui ont appliqué leur coeur à rechercher Dieu, l'Eternel, le Dieu de leurs pères, bien que ce ne soit pas conformément à la purification du sanctuaire. Et l'Eternel écouta Ezéchias et guérit le peuple» (versets 18-20).

Nous voyons ici la grâce divine répondant, comme elle le fait toujours, à ceux qui confessent sincèrement leurs manquements et leur faiblesse. Il n'y avait là ni présomption, ni prétention, ni dureté de coeur, ni indifférence. Ils ne cherchaient pas à cacher leur vraie condition, ni à s'imaginer que tout allait bien; non, ils prenaient leur vraie place, et se rejetaient sur cette grâce inépuisable qui ne manque jamais de se montrer envers un coeur contrit.

Et quel fut le résultat? «Les fils d'Israël qui se trouvèrent à Jérusalem célébrèrent la fête des pains sans levain pendant sept jours, *avec une grande joie*; et les lévites et les sacrificateurs louaient l'Eternel, jour après jour, avec les instruments de la louange de l'Eternel. Et Ezéchias parla au coeur de tous les lévites qui étaient entendus dans la bonne connaissance à l'égard de l'Eternel; et ils mangèrent pendant les sept jours les offrandes de la fête, sacrifiant des sacrifices de prospérités et exaltant l'Eternel, le Dieu de leurs pères. Et toute la congrégation résolut de célébrer encore sept jours; et ils célébrèrent les sept jours avec joie».

Nous pouvons être sûrs que tout cela était très agréable au coeur de Jéhovah, le Dieu d'Israël. Il est évident qu'il y avait faiblesse, manquement et insuffisance. Extérieurement, les choses étaient bien différentes de ce qu'elles avaient été aux jours de Salomon. Plusieurs, sans doute, regardaient comme une grande présomption de la part d'Ezéchias, de convoquer une semblable assemblée dans les circonstances où étaient et lui et le peuple. De fait, il nous est dit que son invitation si belle et si touchante fut accueillie avec des rires et des railleries dans le pays d'Ephraïm et de Manassé et de Zabulon. Trop souvent, hélas! il en est ainsi. Les actes de la foi ne sont pas compris, parce que la grâce de Dieu ne l'est pas.

Cependant «des hommes d'Aser, et de Manassé, et de Zabulon, *s'humilièrent* et vinrent à Jérusalem». Ils furent richement récompensés en venant à un festin de choses grasses, tel qu'il n'y en avait point eu depuis les jours de Salomon. Il n'y a point de limite à la bénédiction que la grâce a en réserve pour le coeur contrit et brisé. Si tous ceux d'Israël avaient répondu

au touchant appel d'Ezéchias, ils auraient eu part à la bénédiction, mais ils ne s'humilièrent pas, et par conséquent ne furent pas bénis. Souvenons-nous de cela, et soyons sûrs qu'il y a là une leçon dont nous avons besoin. Prêtons donc l'oreille et apprenons.

Nous passerons maintenant au règne du pieux et dévoué roi Josias, au moment où la nation était à la veille de sa dissolution. Encore ici, nous ne nous arrêterons qu'aux dernières lignes du passage que nous avons en vue.

«Et les fils d'Israël, présents, firent la Pâque en ce temps-là, et la fête des pains sans levain, pendant sept jours. Et on n'avait point célébré en Israël de Pâque semblable depuis les jours de Samuel, le prophète; et aucun des rois d'Israël n'avait célébré une Pâque comme celle que firent Josias, et les sacrificateurs et les lévites, et tout Juda et Israël, qui s'y trouvèrent, et les habitants de Jérusalem. Cette Pâque fut célébrée la dix-huitième année du règne de Josias» (2 Chroniques 35: 17-19).

Quel témoignage remarquable! Dans la Pâque d'Ezéchias, nous sommes reportés au règne brillant de Salomon, mais ici nous avons quelque chose de plus beau encore. Et si l'on nous demandait ce qui jette une semblable auréole de gloire sur la Pâque de Josias, nous répondrons que c'est parce qu'elle était le fruit d'une sainte et respectueuse obéissance à la parole de Dieu, au milieu d'une ruine complète, au milieu de la corruption, de l'erreur et de la confusion. L'activité de la foi, dans un coeur obéissant et dévoué, ressortait d'autant plus sur le fond sombre de la condition de la nation.

Il y a en tout cela un grand encouragement et une puissante consolation pour tout coeur qui aime vraiment Christ. Plusieurs auraient estimé que c'était une grande présomption de la part de Josias d'agir comme il le faisait dans un semblable moment et de telles circonstances; mais c'était tout le contraire de la présomption, comme nous le montre le message envoyé au roi par la bouche de Hulda, la prophétesse: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël, quant aux paroles que tu as entendues: Parce que ton coeur a été sensible, et que tu t'es humilié devant Dieu quand tu as entendu ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants, et parce que tu t'es humilié devant moi, et que tu as déchiré tes vêtements, et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit l'Eternel» (2 Chroniques 34: 26, 27).

Nous avons ici la base morale de la remarquable carrière de Josias, et, assurément, on n'y voit nulle trace de présomption. Un coeur contrit, des yeux qui pleurent, et des vêtements déchirés n'accompagnent pas la présomption et la confiance en soi-même. Non; ces choses sont les précieux résultats de l'action de la parole de Dieu sur le coeur et la conscience, produisant une vie de profond dévouement personnel, réjouissante et édifiante à contempler. Plût à Dieu qu'elle se vît davantage parmi nous, et que la parole de Dieu agit sur notre être moral tout entier, de telle manière qu'au lieu de céder à la condition de choses qui nous entourent, nous fassions élevés au-dessus d'elles pour passer à travers comme des témoins de l'éternelle réalité de la vérité de Dieu et des vertus impérissables du nom de Jésus!

Mais nous devons laisser l'intéressante histoire de Josias et présenter à notre lecteur quelques autres exemples qui confirment notre thèse. A peine ce fidèle serviteur eut-il disparu

de la scène, que toute trace de son oeuvre bénie fut effacée, et que le jugement, longtemps retenu par la patiente miséricorde de Dieu, fondit sur la nation coupable. Jérusalem fut réduite en ruines, son temple fut brûlé jusqu'en ses fondements, et ceux du peuple qui avaient échappé à la mort, furent emmenés captifs à Babylone. Là, ils suspendirent leurs harpes aux saules et pleurèrent sur la gloire disparue des jours d'autrefois.

Mais béni soit à jamais le Dieu de toute grâce! Il ne se laisse jamais sans un témoignage, et c'est pourquoi, durant la longue et triste captivité de Babylone, nous trouvons plusieurs des preuves les plus frappantes et les plus belles de cette vérité que, plus la ruine est grande, plus riche est la grâce, et que plus les ténèbres sont profondes, plus brillants sont les rayons de la foi individuelle. Il y avait alors comme toujours «un résidu selon l'élection de la grâce», une poignée d'hommes dévoués qui aimaient le Seigneur et étaient fidèles à sa parole au milieu des souillures et des abominations de Babylone; hommes prêts à braver la fournaise ardente et la fosse des lions, pour l'amour de la vérité de Dieu.

Les premiers chapitres du livre de Daniel nous montrent quelques-uns des magnifiques résultats de la foi et du dévouement individuels. Voyez, par exemple, au chapitre second, le verset 46. Où trouverons-nous dans l'histoire de la nation d'Israël, quelque chose de plus frappant que ce qui nous y est rapporté? Le plus grand monarque de la terre se prosterne aux pieds d'un captif exilé et rend ce merveilleux témoignage: «En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, et le révélateur des secrets, puisque tu as pu révéler ce secret».

Mais où Daniel avait-il trouvé le moyen de révéler le secret du roi? Les versets 17 et 18 nous donnent la réponse: «Alors Daniel s'en alla à sa maison et fit connaître la chose à Hanania, Mishaël et Azaria, ses compagnons, pour implorer, de la part du Dieu des cieux, ses compassions au sujet de ce secret». Nous avons là une réunion de prières à Babylone. Ces hommes de Dieu étaient d'un coeur et d'une âme. Ils avaient été un dans leur refus de participer à la viande et au vin de la table royale; ils avaient résolu, par la grâce de Dieu, de fouler ensemble le saint sentier de la séparation, et maintenant ils se réunissent pour prier, et obtiennent une réponse signalée.

Y a-t-il quelque chose de plus beau? Quel encouragement pour les bien-aimés du Seigneur, même dans les plus sombres jours, à tenir ferme la parole de Christ et à ne pas renier son précieux nom! N'est-il pas rafraîchissant et édifiant de trouver durant la triste période de la captivité babylonienne quelques hommes d'un coeur vrai, en communion dans le chemin de la séparation et de la dépendance? Ils tenaient pour Dieu dans le palais du roi, et Dieu était avec eux, dans la fournaise et dans la fosse des lions, et leur accordait le haut privilège d'être devant le monde des serviteurs du Dieu Très-haut. Ils refusèrent les mets de la table royale; ils ne voulurent pas adorer la statue dressée par le roi; ils gardèrent la parole de Dieu et confessèrent son nom, sans se soucier en quoi que ce fût des conséquences. Ils ne dirent pas: «Il faut marcher avec notre époque; nous devons faire comme les autres; il n'est pas nécessaire de se singulariser; nous devons suivre extérieurement le culte public, la religion de l'Etat, tout en gardant pour nous-mêmes nos opinions particulières; nous ne sommes pas

appelés à nous opposer à la foi de la nation. Etant à Babylone, nous avons à suivre la religion de Babylone».

Dieu en soit loué, Daniel et ses compagnons n'adoptèrent pas cette politique méprisante et servile. Non; et ce qui est encore plus, ils ne tirèrent pas de la ruine complète d'Israël comme nation, un argument pour abaisser la mesure de la fidélité individuelle. Ils sentaient cette ruine, et ne pouvaient pas ne point la sentir. Ils confessaient leur péché et celui de la nation; ils sentaient que le sac et la cendre leur convenaient; ils s'humiliaient profondément sous cette déclaration solennelle: «C'est ta destruction, ô Israël, que tu aies été contre moi». Tout cela n'était que trop vrai, mais ce n'était pas une raison pour se souiller en mangeant des mets de la table royale, pour adorer l'image du roi ou pour abandonner le culte du Dieu vivant et vrai.

Il y a là une abondance de précieux enseignements pour tous les enfants de Dieu dans le temps actuel. Il existe deux maux principaux, contre lesquels nous avons à être en garde. En premier lieu, c'est la prétention ecclésiastique, c'est de se glorifier d'avoir une position d'église, sans une conscience exercée et la sainte crainte de Dieu dans le coeur. C'est là un terrible mal à l'égard duquel tout enfant de Dieu devrait veiller avec un très grand soin. Il ne faut jamais oublier que l'église professante a été ruinée complètement et sans espoir, et que tout effort pour la restaurer est une illusion. Nous ne sommes pas appelés à organiser un corps, et nous n'avons pas les qualités requises pour cela. Le Saint Esprit forme le corps de Christ.

Mais, d'un autre côté, nous n'avons pas à faire de la ruine de l'Eglise un prétexte au relâchement quant à la vérité, ou dans notre marche personnelle. C'est un grand danger à éviter. Il n'y a aucune raison pour qu'un enfant de Dieu ou un serviteur de Christ, fasse ou sanctionne ce qui est mal, ou reste un seul instant associé avec quoi que ce soit qui n'a pas pour soi l'autorité de: «Ainsi a dit le Seigneur». Qu'est-il écrit? «Qu'il se *retire* de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Quoi donc? Demeurer seuls? Ne rien faire? Non, grâce à notre Dieu! Il y a un chemin: «Poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur», un coeur sans mélange, tout dévoué à Christ et à ses intérêts.

Mais poursuivons notre sujet, et examinons le chapitre 8 de Néhémie. Nous avons vu le résidu avant la captivité et durant cette période, nous sommes appelés maintenant à le considérer après la captivité, lorsqu'un petit nombre de Juifs eurent été ramenés dans leur terre chérie, par la riche miséricorde de Dieu. Nous n'entrerons pas dans les détails; nous nous contenterons de prendre un seul fait d'une immense importance pour l'Eglise de Dieu tout entière, dans le temps où nous sommes. Nous citerons quelques versets de ce beau passage des Ecritures: «Et ils lisaient *distinctement dans le livre de la loi de Dieu, et ils en donnaient le sens et le faisant comprendre lorsqu'on lisait...* Et le second jour, les chefs des pères de tout le peuple, les sacrificateurs et les lévites, s'assemblèrent auprès d'Esdras, le scribe, et cela pour *devenir intelligents dans les paroles de la loi*. Et ils trouvèrent écrit dans la loi que l'Eternel avait commandée par Moïse, que les fils d'Israël devaient habiter dans des tabernacles

pendant la fête du septième mois... Et toute la congrégation de ceux qui étaient revenus de la captivité fit des tabernacles, et ils habitèrent dans les tabernacles; car les fils d'Israël n'avaient *pas fait cela depuis les jours de Josué, fils de Nun, jusqu'à ce jour-là*. Et il y eut une très grande joie. Et on lut dans le livre de la loi de Dieu chaque jour, depuis le premier jour jusqu'au dernier jour. Et ils célébrèrent la fête sept jours; et au huitième jour, il y eut une assemblée solennelle, selon l'ordonnance».

Scène frappante! Voilà un faible résidu rassemblé autour de la parole de Dieu, cherchant à comprendre la vérité et en sentant la puissance sur le coeur et la conscience. Quel fut le résultat? Rien moins que la célébration de la fête des tabernacles qui n'avait pas été observée depuis les jours de Josué, fils de Nun. Durant tout le temps des Juges, pendant les jours de Samuel, le prophète, et des rois, même durant les règnes glorieux de David et de Salomon, la fête des tabernacles n'avait pas été célébrée. Il était réservé à une poignée d'exilés revenus dans leur terre, au milieu des ruines de Jérusalem, de célébrer cette fête si belle, type du glorieux avenir d'Israël.

Était-ce de la présomption? Non; c'était simplement de l'obéissance à la parole de Dieu. C'était écrit dans le livre — écrit pour eux — et ils agissaient selon ce qui était écrit. «Et il y eut une très grande joie». Il n'y avait aucune prétention, ils ne se croyaient pas être quelque chose, ils ne se glorifiaient pas et ne cherchaient pas à cacher leur vraie condition. Ils n'étaient qu'un pauvre résidu, faible et méprisé, prenant leur vraie place, brisés et contrits, confessant leur péché et reconnaissant leur ruine, sentant profondément qu'il n'en était pas d'eux comme du peuple aux jours de Salomon, de David et de Josué. Mais ils entendaient la parole de Dieu — ils entendaient et comprenaient; ils se soumettaient à sa sainte autorité et observaient la fête: «Et il y eut une très grande joie». Nous avons encore ici un exemple frappant et bien beau de ce fait que, plus la ruine est grande, plus riche se montre la grâce, et que, plus profondes sont les ténèbres, plus brillant est l'éclat de la foi individuelle. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le coeur contrit et confiant rencontre une grâce illimitée et sans réserve.

Occupons-nous maintenant, pour un moment, de la dernière page des Ecritures de l'Ancien Testament, le prophète Malachie. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis les heureux jours d'Esdras et de Néhémie, et nous trouvons ici le plus désolant tableau de la condition où Israël était tombé. Hélas! le déclin s'était bien vite accentué. C'était comme autrefois: «C'est ta destruction, ô Israël!» Citons quelques passages:

«Vous présentez sur mon autel du pain souillé, et vous dites: En quoi t'avons-nous profané? En ce que vous dites: La table de l'Eternel est méprisable... Qui même d'entre vous fermerait les portes? et vous n'allumeriez pas le feu sur mon autel pour rien! Je ne prends pas plaisir en vous, dit l'Eternel des armées, et l'offrande, je ne l'agrèrai pas de vos mains... Vous dites: La table de l'Eternel est souillée; et ce qu'elle fournit, sa nourriture, est méprisable. Et vous dites: Voilà, quel ennui! et vous soufflez dessus, dit l'Eternel des armées, et vous apportez ce qui a été déchiré, et la bête boiteuse, et la malade; c'est ainsi que vous apportez l'offrande. Agrèrais-je cela de votre main? dit l'Eternel» (chapitre 1: 7, 10, 12, 13. Voyez aussi chapitre 3: 5-9).

Quel déplorable état de choses! Combien il est triste à contempler! Le culte public de Dieu méprisé au plus haut point; les ministres de la religion ne travaillant que pour un salaire; la vénalité et la corruption introduites dans le saint service de Dieu; toute forme de dépravation morale pratiquée parmi le peuple. C'était la scène la plus triste de ténèbres morales, accablante au plus haut point pour tous ceux qui avaient à coeur les intérêts de l'Eternel.

Et cependant, au milieu même de cette triste scène, nous avons encore un exemple touchant qui justifie notre thèse. Comme toujours, nous y voyons un résidu, une petite compagnie de fidèles qui honoraient et aimaient le Seigneur, et qui trouvaient en lui leur centre, leur objet et leurs délices. «Alors ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel, et pour ceux qui pensent à son nom. Et ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Eternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert».

Quel délicieux tableau! Combien il contraste avec l'état général des choses! Parcourons l'histoire entière de la nation, et nous ne trouverons rien de pareil. Où lisons-nous qu'un «livre de souvenir a été écrit devant l'Eternel?» Nulle part; pas même pour les brillantes victoires de Josué et de David, ni pour les royales splendeurs de Salomon. On pourra dire, ce n'était pas nécessaire. Mais ce n'est pas la question. Ce que nous avons à considérer est le fait frappant que les paroles et les voies de ce faible résidu, au milieu même d'une méchanceté croissante, plaisaient tellement au coeur de Dieu, qu'il avait un livre de souvenir pour les enregistrer. Nous pouvons affirmer hardiment que les entretiens de ces âmes fidèles étaient plus agréables au coeur de Dieu, que les chantages et les sacrificateurs sonnans des trompettes aux jours de Salomon. «Ils ont parlé l'un à l'autre». «Ils craignaient l'Eternel et pensaient à son nom». Il y avait un dévouement individuel, un attachement personnel; ils aimaient le Seigneur, et c'était ce qui les attirait l'un vers l'autre.

Rien ne saurait être plus touchant. Plût à Dieu qu'il y eût au milieu de nous davantage de cet esprit! Nous en manquons beaucoup, malgré toute la connaissance dont nous nous glorifions. Ces fidèles ne faisaient pas des choses grandes et apparentes aux yeux des hommes, mais ils aimaient le Seigneur, ils pensaient à lui, et leur commun attachement à sa personne les portait à s'entretenir de lui. C'est ce qui donnait à leurs réunions un charme qui réjouissait le coeur de Dieu. Ils brillaient ainsi d'un vif éclat sur le fond sombre de la religion mercenaire et de la routine sans coeur dont ils étaient environnés. Ils n'étaient pas liés les uns aux autres par certaines vues ou certaines opinions communes, bien que, sans doute, ils eussent leurs vues et leurs opinions; ils n'étaient pas non plus tenus ensemble par des services ritualistes ou par des observances cérémonielles; non, ils avaient quelque chose d'infiniment meilleur et de bien supérieur à ces choses. Ils étaient unis ensemble par un profond et personnel dévouement au Seigneur; et c'est ce qui était agréable à son coeur. Il était las de ce système ritualiste et sans réalité que professait la masse, mais il était rafraîchi par le dévouement

sincère de quelques âmes précieuses qui aimaient à se trouver ensemble le plus souvent possible, pour parler l'une à l'autre et s'encourager l'une l'autre dans le Seigneur.

Plût au Seigneur que nous rencontrions cela davantage parmi nous. Le but de ces lignes est de presser le lecteur à en chercher la réalisation. Nous redoutons extrêmement l'influence desséchante et paralysante du formalisme et de la routine religieuse. Nous sommes en danger de glisser dans une ornière et de continuer à marcher jour après jour, semaine après semaine, année après année, d'une manière pauvre, froide et toute de formes, offensante pour le coeur plein d'amour de notre adorable Sauveur et Seigneur. Il veut être entouré de disciples entiers de coeur, fidèles à son nom, à sa parole, et les uns aux autres, pour l'amour de lui; de disciples qui cherchent à le servir de toutes manières en attendant son apparition. Puisse l'Esprit du Seigneur opérer puissamment dans le coeur de tous les siens, guérissant, restaurant, revivifiant, et préparant un peuple qui salue à sa venue l'Époux céleste! Ne cessons pas de le demander à notre Dieu.

Avant de terminer, je désire présenter encore au lecteur deux ou trois exemples tirés des précieuses pages du Nouveau Testament. Au commencement de l'évangile de Luc, nous avons un gracieux tableau d'un résidu se trouvant au milieu d'une profession vide et froide. Nous entendons les expressions spirituelles et sortant du coeur d'une Marie, d'une Elisabeth, de Zacharie et de Siméon. Nous voyons Anne, la prophétesse, parlant de Jésus à tous ceux de Jérusalem qui attendaient la rédemption. Je me rappelle avoir entendu mon ami cher et vénéré, J.N. Darby, dire à propos d'Anne: «Je ne sais pas comment elle s'arrangeait pour les trouver tous, mais elle y arrivait». Oui, elle y arrivait, parce qu'elle aimait le Seigneur et ceux qui lui appartenaient; elle était heureuse de les trouver et de leur parler de lui. Nous retrouvons ici le résidu de Malachie. Rien n'est plus touchant et plus rafraîchissant pour le coeur. C'était le fruit d'un réel et profond amour pour le Seigneur, en contraste avec les formes fatigantes et ennuyeuses d'une morte religiosité.

Passons maintenant à l'épître de Jude. Là, nous trouvons la chrétienté apostate sous toutes ses terribles formes de méchanceté, de même qu'en Malachie, nous avons vu le judaïsme apostat. Mais notre objet n'est pas de nous occuper de la chrétienté apostate: nous avons en vue le résidu chrétien. Grâce à notre Dieu, il y a toujours un résidu, distingué de la masse professante corrompue, et caractérisé par un sincère attachement à Christ, à ses intérêts et à chaque membre de son corps.

C'est à ce résidu que l'apôtre adresse son épître si importante et, si sérieuse. Elle n'est pas pour une assemblée particulière, mais il l'envoie «aux appelés, bien-aimés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ: Que la miséricorde, et la paix, et l'amour vous soient multipliés!»

Leur position est bénie et leur part est précieuse. Ils sont appelés, bien-aimés et conservés, c'est leur position. La miséricorde, la paix et l'amour, voilà leur part. Et tout cela est présenté comme appartenant sûrement à chaque vrai et sincère enfant de Dieu sur la face de la terre, avant qu'un seul mot soit dit touchant le flot de l'apostasie qui allait sitôt se répandre sur toute l'église professante.

Nous répétons «à chaque vrai et sincère enfant de Dieu». Ce n'est pas assez d'être un professant baptisé, un membre inscrit d'un corps ecclésiastique, quelque respectable et orthodoxe qu'il puisse être. Dans l'église professante, comme autrefois en Israël, le résidu se composera de ceux qui sont fidèles à Christ, qui retiennent ferme sa parole en face de tout, qui sont dévoués à ses intérêts et qui aiment son apparition. En un mot, ce n'est pas être membre d'une église, ni avoir une communion nominale, fondée sur telle ou telle chose; c'est une réalité vivante que de faire partie du résidu. Ce n'est pas prétendre en être, en prendre le nom, mais c'est l'être vraiment en puissance spirituelle. Comme l'apôtre le dit: «Je connaîtrai, non la parole, mais la puissance».

Considérons, maintenant, les précieuses paroles d'exhortation adressées au résidu chrétien. Puisse l'Esprit Saint les revêtir de puissance pour le bien de nos âmes!

«Mais vous, bien-aimés, souvenez-vous des paroles qui ont été dites auparavant par les apôtres de notre Seigneur Jésus Christ». Ils sont dirigés vers les saintes Ecritures, et vers elles seules. Ce n'est pas vers quelque tradition que ce soit, ni vers les pères, ni vers les décrets des conciles, ni vers des commandements et des doctrines d'hommes; tout cela ne peut que troubler, remplir de perplexités et égarer. Nous sommes invités à nous tourner vers la précieuse et pure parole de Dieu, cette révélation parfaite que, dans son infinie bonté, il a mise entre nos mains, et qui peut rendre, même un petit enfant, «sage à salut», et faire qu'un homme «soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 3).

Que le Seigneur soit béni pour une si grande grâce! Nul langage humain ne saurait exprimer l'importance du fait de posséder, pour nous guider, une autorité divinement établie. Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'être absolument et complètement gouverné par elle, de l'avoir cachée dans nos coeurs, agissant sur nos consciences, formant notre caractère, et gouvernant notre conduite *en toutes choses*. Donner à la parole de Dieu sa place, est un des points qui caractérisent le résidu chrétien. Ce n'est pas la formule sans valeur et sans fondement: «La Bible et la Bible seule, est la religion des protestants». Le protestantisme n'est pas l'Eglise de Dieu; il n'est pas le résidu chrétien. La Réformation a été le résultat d'une oeuvre bénie opérée par l'Esprit de Dieu; mais le protestantisme, dans toutes ses branches et dénominations, est ce que l'homme a fait de la Réformation. Dans le protestantisme, l'organisation humaine a déplacé l'oeuvre vivante de l'Esprit, et la forme de la piété a déplacé la puissance de la foi individuelle. Aucune dénomination, de quelque nom que vous l'appeliez, ne peut être regardée comme l'Eglise de Dieu, ni comme le résidu chrétien. Il est de la plus grande importance de le bien comprendre. L'église professante a manqué complètement; l'unité visible du corps a disparu sans espoir, comme nous le voyons dans l'histoire d'Israël. Mais, le résidu chrétien se compose de tous ceux qui sentent et reconnaissent sincèrement la ruine, qui sont gouvernés par la Parole et conduits par l'Esprit, se séparant du mal et attendant leur Seigneur.

Examinons de quelle manière ces traits se retrouvent dans les paroles que Jude adresse au résidu: «Mais vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi, priant

par le Saint Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle».

Nous avons ici ce qui distingue le vrai résidu chrétien, et ce dont s'occupent entre eux ceux qui le composent. Et à qui s'adressent ces paroles? A ceux, en quelque lieu et à quelque époque que ce soit, qui sont désignés dans le premier verset: «Appelés, bien-aimés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ». Rien n'est plus simple et plus précieux. Il est de toute évidence que ces paroles ne peuvent s'appliquer à ceux qui n'ont que la profession de christianisme, ni à aucun corps ecclésiastique. Elles ne s'appliquent qu'aux membres du corps de Christ, vivants en lui. Tous ceux-là devraient se trouver ensemble, s'édifiant sur leur très sainte foi, priant par le Saint Esprit, et se conservant dans l'amour de Dieu en attendant Christ.

Tel est le résidu chrétien, de même qu'en Malachie nous avons vu le résidu juif. C'est la position dans laquelle tous les vrais chrétiens devraient se trouver. Il n'y a là aucune prétention de se croire ou de faire quelque chose, nul effort pour nier ou ignorer le triste et sérieux fait de l'entière ruine de l'église professante. C'est le résidu chrétien au milieu des ruines de la chrétienté, le résidu fidèle à la personne de Christ et à sa parole. Ce sont les saints liés ensemble dans l'amour, le vrai amour chrétien; non l'amour d'une secte, d'un parti ou d'une coterie, mais l'amour dans l'Esprit, l'amour envers tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté de coeur; l'amour s'exprimant par un vrai dévouement à Christ et à ses intérêts; un ministère d'amour envers tous ceux qui Lui appartiennent et cherchent à refléter sa personne dans toutes leurs voies. Ce n'est pas se reposer simplement dans une position, en restant indifférent à la condition d'âme — terrible piège du diable — mais c'est une salutaire union des deux dans une vie caractérisée par des principes sains et une pratique vraie; c'est le royaume de Dieu établi dans le coeur et se développant dans toute la vie.

Telle est donc la position, la condition et la pratique du vrai résidu chrétien. Et nous pouvons être sûrs que là où ces choses se trouvent, sont réalisées et manifestées, il y aura une aussi pleine jouissance de Christ, une aussi entière communion avec Dieu, et un aussi clair témoignage à la glorieuse vérité du christianisme tel que nous le présente le Nouveau Testament, que dans les jours les plus brillants de l'histoire de l'Eglise. En un mot, il y aura ce qui glorifie le nom de Dieu, ce qui réjouit le coeur de Christ, et ce qui parle, avec une puissance vivante, aux coeurs et aux consciences des hommes. Dieu veuille, dans son infinie bonté, nous donner de voir ces radieuses réalités se montrer dans ce jour sombre et mauvais, de manière à être un nouvel exemple de ce grand fait que, plus grande est la ruine, plus grande est la grâce; plus profondes sont les ténèbres, et plus brillent les rayons de la foi individuelle.

Jetons encore un coup d'oeil sur les épîtres adressées aux quatre dernières des sept églises mentionnées dans les trois premiers chapitres de l'Apocalypse. L'épître à Thyatire présente l'histoire de l'Eglise durant ces longs et tristes siècles du moyen âge, où d'épaisses ténèbres couvraient la terre, où la papauté, tache morale la plus sombre dans l'histoire du monde, régnait sous le caractère bien connu de Jézabel.

L'épître à l'assemblée de Thyatire présente un changement évident, quand on la compare aux trois précédentes, changement indiqué clairement par trois faits. Nous y trouvons premièrement un résidu et ensuite la venue du Seigneur, tous deux mentionnés pour la première fois; en troisième lieu, l'exhortation à écouter n'est plus adressée à l'assemblée, mais au vainqueur. Ces faits prouvent clairement, qu'à Thyatire, tout espoir de restauration de l'Eglise comme corps est abandonné. «Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentit, et elle ne veut pas se repentir». Il n'y a pas d'espoir pour ce qui concerne l'église professante. Mais ici, un résidu est distingué et encouragé — non par l'espoir de la conversion du monde, ou de la restauration de l'Eglise, mais par la bienheureuse espérance de la venue du Seigneur comme l'étoile brillante du matin. «Mais je vous dis à vous, savoir aux autres qui sont à Thyatire, autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent: je ne vous impose pas d'autre charge; mais seulement, ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce *que je vienne*».

Nous avons donc ici une vue intéressante du résidu chrétien. Ce n'est pas l'Eglise restaurée, mais un certain nombre de fidèles formant un ensemble distinct, pur des enseignements de Jésabel et des profondeurs de Satan, et qui continue jusqu'à la fin. Il est très important de saisir le fait que les quatre dernières églises, c'est-à-dire les quatre états de l'Eglise qu'ils présentent, continuent ensemble, synchroniquement, jusqu'à la fin. Cela simplifie beaucoup le sujet et nous présente le résidu chrétien d'une manière pratique et très définie. Il n'est fait mention d'aucun résidu jusqu'à ce que nous arrivions à Thyatire. Alors tout espoir de restauration est perdu, et ce simple fait renverse complètement les prétentions de l'église de Rome. Elle nous est présentée comme un système apostat et idolâtre, menacé du jugement de Dieu, et le Seigneur s'adresse à un résidu qui n'a rien à faire avec elle. Voilà pour ce qui concerne la prétendue église infaillible et universelle de Rome.

Mais que dirons-nous de Sardes? Est-ce l'Eglise restaurée? Nullement. «Tu as *le nom* de vivre, et *tu es mort*». Cela n'est pas une église restaurée ou réformée, mais une chose morte, *menacée* de voir le Seigneur venir *comme un voleur*, au lieu d'être réjouie par «l'étoile brillante du matin». En un mot, c'est le protestantisme, «un nom» seulement, des oeuvres qui ne sont pas trouvées «parfaites» devant Dieu. Qu'y a-t-il donc? Le résidu chrétien. «Tu as *quelques noms* à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements — et ils (non pas *tu* marcheras) marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». Nous avons ici un contraste frappant entre une profession froide, morte et de nom, et un petit nombre de sincères et vrais serviteurs de Christ qui l'aiment et le suivent. C'est la différence entre la forme et la puissance, entre la vie et la mort.

Le contraste continue plus étendu et plus fort dans les deux dernières assemblées. Philadelphie présente le tableau d'un ensemble de vrais chrétiens, humbles et faibles, mais fidèles à Christ, tenant ferme sa parole et ne reniant pas son nom, ayant Christ et sa parole gardés soigneusement dans leur coeur et confessés dans leur vie — une réalité vivante et non une forme morte. Tout cela est d'une grande beauté morale; le coeur en est rafraîchi et édifié. C'est Christ lui-même dont les traits sont reproduits, par le Saint Esprit, dans le résidu. Il n'y a

aucune prétention à être quoi que ce soit, ni aucune aspiration à de grandes choses: Christ est tout. Sa parole, son nom sont précieux. Il semble que, dans ces quelques lignes, se trouvent rassemblés et concentrés tous les traits moraux des divers résidus qui ont passé sous nos yeux.

Il n'est pas question d'un grand service, d'oeuvres remarquables, de quoi que ce soit qui frappe et éblouisse les yeux des hommes. Non; c'est quelque chose de beaucoup plus précieux au Seigneur; c'est la calme, complète et profonde appréciation de lui-même et de sa parole. Cela est d'un plus grand prix pour lui, que les services les plus éclatants, et les sacrifices les plus coûteux. Ce qu'il désire, c'est une place dans le coeur. Sans cela, tout est vain — cérémonies, sacrements, culte extérieur, activité religieuse — tout est absolument sans valeur. Mais la plus faible aspiration après lui provenant des affections du coeur, lui est très précieuse. Écoutons ce que dit notre adorable Seigneur, quand il épanche son coeur à l'égard de ces chers Philadelphiens, le vrai résidu chrétien: «Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira: Je connais tes oeuvres; voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer, car tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié *mon nom*. Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan» — ceux qui établissent leur position sur le fondement vanté d'une religion traditionnelle — «qui se *disent* être Juifs, et ils ne le sont pas, mais ils mentent; voici, je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds, et ils connaîtront que moi *je t'ai aimé*». Précieux fait, base et garantie de tout, pour le temps et pour l'éternité! «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve (*) qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre (**)).»

(*) Le lecteur doit distinguer entre «l'heure de l'épreuve», dont il est parlé ici, et «la grande tribulation» en Matthieu 24: 21. Cette dernière se rapporte exclusivement à Jérusalem et à la nation juive. La première viendra sur «la terre habitée tout entière».

(**) «Ceux qui habitent sur la terre», qui trouvent leur demeure ici-bas, en contraste avec ceux dont la bourgeoisie est dans le ciel.

Le Seigneur s'engage gracieusement à garder ses bien-aimés hors de l'heure terrible de l'épreuve qui fondra sur la terre entière. Il aura son peuple céleste avec lui, dans la demeure d'en haut, avant qu'un seul sceau soit ouvert, qu'une seule trompette ait sonné, qu'une seule coupe ait été vidée. Béni soit son nom pour cette joyeuse espérance! Puissions-nous vivre en elle, en attendant sa pleine réalisation!

Lisons le reste des paroles du Seigneur, si pleines de consolation et d'encouragement: «Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de *mon Dieu*, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de *mon Dieu*, et le nom de la cité de *mon Dieu*, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'après de *mon Dieu*, et *mon nouveau nom*».

Quelle grâce brille dans toutes ces paroles! Jéhovah disait des paroles de grâce au résidu bien-aimé aux jours de Malachie: «*Ils seront à moi*, mon trésor particulier, dit l'Éternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert. Alors vous reviendrez, et vous ferez la différence entre le juste et le méchant, entre celui qui

sert Dieu et celui qui ne le sert pas. Car voici, le jour vient, brûlant comme un four; et tous *les orgueilleux*, et tous ceux qui *pratiquent la méchanceté* seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Eternel des armées, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche. Et pour vous...» Quels sont-ils? Ont-ils accompli de grandes choses, fait de grands sacrifices, eu une grande profession religieuse ou un nom célèbre? Non, mais «pour vous *qui craignez mon nom*, se lèvera le soleil de justice; et la guérison sera dans ses ailes; et vous sortirez, et vous prospérerez comme des veaux à l'engrais. Et vous foulerez les méchants, car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je ferai, dit l'Eternel des armées» (Malachie 3: 17, 18; 4: 1-3).

On voit par la comparaison des deux passages, qu'il y a des points de similarité et de contraste entre les résidus juif et chrétien. Nous ne pouvons les relever ici, car notre but était simplement de montrer que, dans les plus sombres jours, nous trouvons un résidu dévoué, cher à Dieu et à Christ, et à qui le Seigneur s'adresse dans les termes les plus tendres, qu'il console par les plus précieuses assurances, et qu'il réjouit par les plus radieuses espérances. C'est ce que nous avons surtout sur le coeur de présenter à toute l'Eglise de Dieu, dans le dessein d'encourager chaque membre du corps de Christ, sur toute la face de la terre, à se tenir à part de tout ce qui est contraire à ce qu'il nous a révélé dans sa Parole, et à être trouvé dans la position, l'attitude et l'esprit du vrai résidu chrétien, attendant la venue de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur.

Je voudrais cependant faire ressortir un point qui distingue de la manière la plus claire les deux résidus. Le résidu juif est encouragé par l'espérance du lever du soleil de justice, tandis qu'au résidu chrétien est accordé un privilège beaucoup plus élevé, plus brillant et plus doux: celui d'attendre l'étoile brillante du matin. Un enfant peut comprendre la différence de ces deux choses. L'étoile du matin paraît dans le ciel longtemps avant que le soleil se lève; de même, l'Eglise rencontrera son Seigneur comme «l'Etoile brillante du matin», avant que les rayons du Soleil de justice ne tombent avec leur pouvoir salutaire, sur le résidu d'Israël.

Un mot encore, en terminant, sur Laodicée. Rien n'est plus frappant que le contraste qu'elle forme, sous tous les rapports, avec Philadelphie. En elle, nous avons la dernière phase du corps professant chrétien, juste avant qu'il ne soit rejeté comme une chose insupportable à Christ. Il n'est pas question d'immoralité grossière. Aux yeux des hommes, il peut y avoir une apparence respectable, mais pour Christ, c'est un état répulsif, caractérisé par la tiédeur et l'indifférence. «Je connais tes oeuvres, — que tu n'es ni froid, ni bouillant. Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant! Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche».

C'est une chose bien solennelle de trouver l'église professante dans une semblable condition. Combien rapidement nous passons de Philadelphie avec tout ce qu'elle avait de précieux pour le coeur de Christ, à l'atmosphère desséchante de Laodicée, où il n'y a pas un trait qui repose l'âme. Nous n'y voyons qu'une froide indifférence pour Christ et ses intérêts, réunie à la plus triste satisfaction de soi-même. «Tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et *je n'ai besoin de rien*; et tu ne connais pas que toi tu es le malheureux et le misérable, et

pauvre, et aveugle, et nu; je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies».

Que c'est sérieux! Voilà des gens qui se vantent de leurs richesses, qui prétendent n'avoir besoin de rien, et Christ est dehors! Ils ont perdu le sentiment de la justice divine, symbolisé par «l'or», et de la justice humaine pratique, représentée par des «vêtements blancs», et cependant, ils sont remplis d'eux-mêmes, et de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font — tout le contraire de ceux de Philadelphie. Ici, il n'y a rien à reprendre; là, rien à louer. Ici, Christ est tout; là, il est en réalité dehors et l'Eglise est tout. Triste scène à contempler! Nous sommes à la fin; nous avons atteint la dernière phase de l'Eglise, comme témoin de Dieu sur la terre.

Cependant, même dans ce déplorable état de choses, la grâce infinie et l'immuable amour de Christ brillent dans tout leur incomparable éclat. Il est dehors — cela nous dit ce qu'est l'Eglise. Mais il frappe, il appelle, il attend — cela nous dit ce qu'il est. «Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime; aie donc du zèle et repens-toi». L'or, les vêtements blancs et le collyre sont offerts. L'amour a divers services à accomplir; il se revêt de divers caractères, mais il est toujours le même amour. «Le même hier, et aujourd'hui, et éternellement», même quand il doit reprendre et châtier. Ici, son attitude et son action disent bien des choses, soit quant à l'Eglise ou à lui-même. «Voici, je me tiens à la porte, et je frappe: *si quelqu'un* entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi».

Dans l'église de Sardes, le résidu est composé de «quelques noms», à Laodicée, il y a «si quelqu'un», un seul et encore avec «si». Mais si même il y a une seule oreille qui écoute, s'il y a un seul qui ouvre la porte, celui-là est assuré de jouir du grand privilège, de l'immense faveur de souper avec Christ, d'avoir pour hôte ce divin Sauveur et d'être le sien: «Moi avec lui et lui avec moi». Quand le témoignage d'ensemble est descendu à son point le plus bas, la fidélité individuelle est récompensée par une intime communion avec le coeur de Christ. Tel est l'amour infini et éternel de notre bien-aimé Sauveur et Seigneur. Oh! qui ne voudrait se confier en lui et le louer, l'aimer et le servir!

Et maintenant, cher lecteur chrétien, en prenant congé de vous, je voudrais vous supplier sérieusement et avec affection de vous joindre à nous pour demander à notre Dieu, au Dieu de grâce, de réveiller les coeurs de tous les siens par tout le monde, pour chercher à être des disciples plus prononcés, plus entiers de coeur, plus dévoués; pour se détourner de tout ce qui est contraire à sa Parole; pour être fidèles à cette Parole et à son nom, dans ces jours sombres et mauvais; et pour réaliser ainsi la vérité que nous avons cherché à faire passer devant vous dans ces pages, savoir, que *plus grande est la ruine, plus riche est la grâce; plus profondes sont les ténèbres, et plus viv est l'éclat de la foi individuelle.*

P-S.:

Je sens que je ne puis clore ces pages sans ajouter un mot sur la grande importance de maintenir, quant à l'évangile, un témoignage complet, clair et sérieux. «Fais l'oeuvre d'un

évangéliste», est l'exhortation donnée par l'apôtre à son cher enfant Timothée, depuis sa prison à Rome, en vue de la ruine totale de l'église professante; et vraiment, les circonstances dans lesquelles ces paroles furent écrites, leur donnent un intérêt bien touchant. Quoi qu'il pût arriver, Timothée devait continuer à annoncer les bonnes nouvelles du salut de Dieu. Il aurait pu être tenté de désespérer et de dire: Tout est en ruines, les gens ne veulent pas écouter l'évangile, ils ne supportent pas «le sain enseignement».

La foi dit: Non; nous ne devons rien abandonner. L'évangile de Dieu doit être prêché à toute créature sous le ciel. Et bien que les hommes le rejettent, Dieu est glorifié par le précieux message de son amour proclamé aux pécheurs qui périssent. Nous aimerions à encourager tout évangéliste en lui rappelant que, si l'Eglise a manqué comme témoin de Dieu devant le monde, cependant l'évangile déploie ce qu'il est pour tout pauvre coeur brisé, pour tout pécheur perdu, qui veut se confier en lui. C'est la pensée qui nous a fortifié durant quarante-huit années de ministère comme évangéliste, alors que la condition de l'Eglise était des plus tristes à contempler.

Et en parlant de l'oeuvre d'un évangéliste, nous n'entendons pas la confiner à des prédications publiques, ce qui naturellement demande un don distinct de la part du chef de l'Eglise.

Nous estimons que c'est le doux privilège de tout enfant de Dieu d'être dans une condition d'âme propre à annoncer les bonnes nouvelles aux âmes individuellement, dans la vie privée. Il serait à désirer que cela se fît davantage. Quelle que soit notre position dans la vie ou notre sphère d'action, nous devrions sérieusement et avec prière chercher le salut de ceux avec qui nous sommes en contact. Si nous manquons en cela, nous ne sommes pas en communion avec le coeur de Dieu et la pensée de Christ. Nous voyons dans les évangiles et dans les Actes, plusieurs exemples de cette oeuvre individuelle. Ainsi «Philippe trouve Nathanaël», et «André trouve d'abord son propre frère Simon».

Puisse-t-il y avoir plus de zèle et de sérieux pour cette oeuvre personnelle si belle, agréable à Dieu. Nous demeurons facilement dans une sorte d'ornière, et sommes satisfaits quand nous avons invité des personnes à venir assister à une prédication. Cela est certes bon à sa place, et très important. Nous ne voudrions rien ôter à la valeur de ce service, mais, en même temps, nous ne pouvons nous empêcher de sentir combien nous manquons dans notre service d'amour envers les âmes.

Veuille le Seigneur réveiller les coeurs de tous ses bien-aimés, afin qu'ils prennent un intérêt plus vivant à l'oeuvre de l'évangélisation en public et à la maison, au près et au loin!

Pensées sur Luc 19: 26

ME 1890 page 319

Ce verset 26 de Luc 19, est un principe général. Quand, par la grâce, nos âmes réalisent la vérité qui nous est présentée, nous sommes de ceux «qui ont». Mais si la vérité est placée devant un homme, et que celui-ci en parle sans qu'elle soit mêlée avec la foi dans le coeur, cela même qu'il a lui sera ôté. La vérité, si elle révèle Christ, m'humilie et a à faire avec le mal qui est *en moi*. Alors elle n'est pas seulement Christ comme objet en dehors de moi, mais un Christ vivant *en moi*. Une connaissance qui n'a pas de puissance sur la conscience ne fait qu'«enfler» (1 Corinthiens 8: 1). Si on ne pratique pas la vérité qu'on connaît, elle trouble la conscience. Mais combien souvent ne voit-on pas une conscience qui a perdu la lumière, se réjouir de ce qu'elle est délivrée de son tourment, quoique la lumière de la vérité se soit évanouie avec lui! L'âme est tombée plus bas que ce qui avait exercé la conscience, et ainsi toute la mesure, et le principe, et la vie, sont rabaissés, et les occasions de gagner Christ sont perdues pour toujours. Si je tiens ferme la vérité, — Christ, — je le possède comme une partie de moi-même, et j'apprends à haïr le mal et à aimer le bien, en sorte que j'obtiens «davantage» jusqu'à ce que je croisse jusqu'à Christ, — jusqu'à la mesure de la stature de sa plénitude (voyez Ephésiens 4: 13, 15). Les devoirs de la vie ne nous privent pas de lui: le coeur revient de ceux-ci avec une nouvelle joie vers son propre centre. Mais c'est l'attachement du coeur à la vanité, qui corrompt notre joie; c'est tout ce qui élève le moi et rabaisse Christ — ne fût-ce qu'une pensée légère, si le coeur la tolère.

Amour et sainteté

ME 1890 page 336

L'amour de Dieu est la source de toutes nos bénédictions et de toutes nos joies, et Dieu est amour; mais, dans un certain sens, sa sainteté nous élève davantage. Son amour est parfait; nous demeurons dans l'amour, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous; l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné — il a été démontré par la mort de Christ, et ainsi nous avons à marcher dans cet amour. Mais on ne peut pas dire que nous sommes amour. Dieu est souverain en amour, «riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, etc.», — tout cela, objectivement, est bénédiction, et c'est en nous et nous en jouissons en communion.

Il est dit que nous sommes «lumière dans le Seigneur». Il nous rend participants de sa sainteté — moralement participants de la nature divine. Sans doute, nous aimons, mais nous sommes lumière. Combien il est précieux d'être participants de la nature divine! A cela, nous devons aussi avoir égard dans nos relations avec Dieu. Nous savons, grâce lui en soient rendues, qu'il est amour envers nous, et en nous; mais il est lumière, et comme c'est ce qui met l'homme à l'épreuve, ainsi, en grâce, l'homme est fait lumière, c'est-à-dire que le nouvel homme a ce caractère: «il est créé selon Dieu en justice et en sainteté de la vérité».

Or je ne puis m'empêcher de sentir qu'en fait, il y a des âmes parfaitement sincères, et en Christ agréables à Dieu, mais qui, relativement à la Parole et à la prière, sont pratiquement dehors. La Parole est la révélation de Dieu, et elle est, dans un Homme et par lui, appropriée à l'homme, l'atteignant là où il est. La prière prend nos besoins là où nous sommes, et les présente à Dieu — elle entre où il est, et selon ce qu'il est.

Or en rapport avec cela, il y a pratiquement chez les chrétiens, deux états — deux états vrais. La Parole atteint une âme renouvelée comme étant pour l'homme ici-bas, et elle l'est en effet, mais cette âme la prend ainsi; et comme étant ici-bas, elle est une lampe à ses pieds et une lumière dans son sentier; elle la prend comme s'adaptant à elle ici-bas. Un tel homme reconnaît qu'elle vient de Dieu, mais elle s'occupe de sa condition ici-bas; elle est venue de Dieu à lui qui est dehors — venue en grâce, et il la reçoit ainsi, et tout cela est bien. Mais, sauf en ce qu'il reconnaît la grâce qui l'a donnée, il n'entre pas dans le lieu d'où elle vient; il est reconnaissant pour ce qui est une lumière là où il est, et jusque-là tout est bien, mais son esprit demeure là, dans les choses auxquelles la Parole s'adapte ici-bas. C'était à proprement parler le caractère de la loi. Dans le cas que je présente, il y a cette différence entre la Parole et la loi, que la grâce est reconnue en Dieu et dans ce qu'il a donné, chose très importante; mais l'homme reste en dehors, avec une Parole qui s'adapte à lui, comme à un homme marchant en dehors. Il ne vit pas, ne pense et ne sent pas dans ce lieu par elle. La lumière est descendue et éclaire son sentier, mais il est dans le sentier, et en est occupé, bien qu'il reconnaisse le soleil comme la source de la lumière.

Il en est ainsi dans les prières. L'homme ici-bas a des besoins et rencontre des difficultés, et il les apporte, comme étant ici-bas, à Dieu, Tout cela est très bien, et certainement ses prières seront entendues, et entendues en grâce.

Mais il y a des chrétiens que la Parole conduit à ce qu'elle révèle, et non à ce sur quoi elle jette la lumière. La sagesse divine donne ici un sentier, selon elle-même, sentier que l'oeil du vautour n'a pas aperçu, mais elle vient d'en haut, fait monter le coeur à la source d'où elle découle, révèle ce qui est là, et y fait vivre l'âme. Cela est une tout autre chose. Elle ne cesse pas d'éclairer le sentier, et nous en avons besoin — il nous faut la sagesse de Dieu dans ce monde, un sentier divin pour le traverser; mais combien il est plus précieux d'avoir communion avec le Père, et avec son Fils Jésus Christ — de dire «le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître» — de savoir où il est allé et quel en est le chemin!

Christ est le chemin et la vérité de Dieu dans ce monde, mais il est le chemin pour aller au Père, et il révèle le Père et les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment; il est le chemin pour connaître les choses qui nous ont été données gratuitement de Dieu. Nous pouvons vivre en elles, et comprendre, par exemple, les promesses faites aux sept églises, et quantité d'autres passages qui nous parlent de ce qui est dans le lieu où est Christ. Ce qui est là nous est révélé par Jean, nous y sommes introduits par Paul, et aussi par Jean.

Il en est ainsi de la prière. Je puis prier d'après mes besoins et pour mes besoins et pour les autres aussi, comme nous l'avons vu, et tout cela est bien. Mais si je vis dans les choses célestes et que je voie les saints dans la beauté qui leur appartient en Christ, et que mes prières pour moi-même et pour eux, soient formées par ce en quoi je demeure, combien plus élevées et plus instantes ne seront-elles pas? Je pense aux saints ou à moi-même, avec les pensées de Dieu, et je désire qu'ils y atteignent; mes désirs sont formés par ces pensées, et je travaille avec Dieu en prière pour les saints. La Parole, par la puissance de l'Esprit, révèle les choses célestes — je vois les saints en elles selon la pensée de Dieu, et comme étant avec Dieu, et pour accomplir ses désirs et ses pensées pour eux et en eux, je plaide avec Dieu selon ces pensées. Oh! quelle chose différente! Mais combien il faut être près de Dieu pour travailler ainsi en prières, afin que ses pensées s'accomplissent dans les saints, comme elles sont là-haut avec lui.

Notes prises dans une suite de méditations sur la première épître de Jean

ME 1890 page 365 – ME 1891 page 10

1^{ère} méditation

Le grand dessein de Dieu dans toutes ses voies de grâce est de nous amener individuellement en communion avec lui-même. «Or notre communion est avec le Père». Ainsi, nous avons la pleine connaissance de Dieu autant qu'il peut être connu, et nous l'avons dans une pleine communion avec lui. Ce n'est pas la connaissance que nous pourrions avoir de lui par la création; nous ne le connaissons pas simplement comme étant ses créatures, car nous sommes faits participants du Saint Esprit, afin qu'il y ait de la puissance: «Nous demeurons en lui et lui en nous» (4: 13). Il ne saurait y avoir rien de plus intime.

La connaissance ou la science humaine n'ont rien à faire là-dedans. L'esprit de l'homme s'exerçant seul sur les choses de Dieu, n'est autre chose que l'orgueil qui s'exalte lui-même, et cela ne conduit pas à la vraie connaissance de Dieu (*). Même les petits enfants en Christ possèdent ces choses; ils n'ont pas à les chercher, bien qu'ils aient à croître dans la connaissance elle-même. La simple connaissance toute seule, enfle; mais quand on est humble, l'Esprit de Dieu agit sur l'âme et lui donne la connaissance de Dieu dans la communion avec lui-même. L'épître de Jean présente, il est vrai, les principes divins d'une manière très abstraite, toutefois, ce sont des choses que le plus faible saint connaît en Christ. Dieu daigne s'abaisser jusqu'à nous; en Christ, il peut venir à nous dans notre faiblesse.

(*) Voir Romains 1: 21; 1 Corinthiens 8: 1-3. (Note du traducteur)

La différence entre les écrits de Paul et ceux de Jean est celle-ci: Paul déroule devant nous les conseils de Dieu dans la création et envers les Juifs, bien que nous trouvions aussi dans ses écrits divers développements relatifs à la personne de Christ, comme, par exemple, dans les épîtres aux Hébreux et aux Colossiens; Jean, au contraire, parle de la nature de Dieu lui-même, et c'est pour cela qu'il est abstrait.

Dans son épître, le dessein et l'objet de Dieu sont de nous amener en pleine communion avec lui, et à cet égard, il y a *trois* choses que je voudrais faire remarquer. *En premier lieu*, l'oeuvre de Dieu, en vertu de laquelle nous sommes devant lui parfaitement affranchis de toute question de péché, de sorte que nous pouvons jouir de tout ce que Dieu est. *Secondement*, la justification par la foi et l'acceptation dans le Bien-aimé; une parfaite purification de la conscience dans la certitude que nous sommes rendus agréables à Dieu en Christ, de sorte que nous pouvons être en sa présence dans une paix parfaite. *Troisièmement*, la nouvelle naissance que l'on nomme habituellement la régénération. Il faut qu'il y ait en nous une nouvelle nature capable d'affections divines. Un orphelin qui n'a jamais connu son père,

n'en a pas moins les affections d'un enfant, est capable d'aimer un père, et se trouve souvent très malheureux, parce qu'il est privé de l'objet vers lequel ses affections se portent naturellement; ainsi, nous acquérons la capacité d'aimer Dieu en étant rendus participants de la nature divine.

C'est le Saint Esprit qui nous donne la capacité de jouir de ces choses: «Vous avez l'onction de la part du Saint» (2: 20); c'est elle qui nous met en état de jouir de ce que Dieu nous a donné. Nous devons avoir devant Dieu une position telle que notre conscience soit parfaitement à l'aise, et une nature capable de jouir de lui; une nouvelle nature et une puissance pour agir dans cette nouvelle nature: or cette puissance est par le Saint Esprit demeurant en nous.

Ce qui est spécialement placé devant nous dans cette épître, est ce dont nous avons à jouir, la nature des choses amenées jusqu'à l'intelligence d'un pauvre pécheur; or c'est là ce qui sonde la conscience, tout en agissant sur les affections. Dieu est lumière; si je suis introduit dans la jouissance de ce que Dieu est, ma conscience est mise à l'épreuve; je me demande: Puis-je subsister dans la lumière? Si je le puis, alors je goûte toute la joie de me trouver dans la lumière, et j'ai une pierre de touche pour éprouver tout ce qui prétend posséder ce caractère.

«Dieu est lumière»; Jean place cette vérité devant le coeur des saints, et cela en leur présentant Christ lui-même. Au temps où il écrivait, il y avait une grande prétention à des développements de nouvelles vérités; et il veut ramener les croyants à la vérité elle-même. La soi-disant science s'était introduite. Le caractère de l'enseignement apostolique était de ramener les fidèles «à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints» ([Jude 3](#)). Paul disait à son cher enfant Timothée: «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises» (2 Timothée 3: 14); «ce qui était dès le commencement». Mon âme doit, sans doute, chaque jour connaître mieux Christ; mais du moment que j'ai Dieu «manifesté en chair», tout ce qui est en dehors de cela ne saurait être que *faux*. La vraie connaissance amène à donner toute la place à Christ. Si je la possède, rien ne peut m'ébranler: je suis en Christ. «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu». Croyez-vous au Fils? *Alors demeurez-la.*

(Verset 1). Premièrement, c'était «dès le commencement», en second lieu, c'était une Personne réelle qu'ils avaient connue personnellement et non pas *une doctrine*. C'est là le précieux secret de tout. Si l'on a Christ, on a tout ce que le Père a lui-même, tout ce qui est révélé de lui, et l'on ne peut sortir de là sans s'égarer. Les apôtres avaient vu et possédaient en Christ la *vie éternelle*, la parfaite révélation de ce qu'est Dieu, la puissance de la vie, et c'est ce qui nous est présenté pour être la joie parfaite et la *sauvegarde* des saints. Cela nous appartient par ce qui était auprès du Père et qui, cependant, était si près de nous. Il ne s'agit point d'union, mais d'être si près de nous que rien ne saurait l'être plus que Christ. Au lieu qu'il soit besoin de quelque chose entre moi et Christ, cela est révélé, de telle sorte que rien ne saurait être plus près de moi que Christ lui-même.

C'est la vie éternelle qui était auprès du Père, et c'est à mesure que nous contemplerons le Seigneur Jésus Christ, que nous aurons pour lui des affections que rien ne pourra briser. La pauvre femme, cette grande pécheresse, avait confiance en Jésus, de sorte qu'elle était venue à lui et l'aimait. Le secret de notre joie, c'est de connaître l'amour de Christ pour nous; alors nous avons confiance en lui, comprenant que Dieu est venu si près qu'il se révèle et ainsi nous inspire la confiance. Plus nous sortons de nous-mêmes et contemplons Christ, plus nous pénétrons dans les voies de Dieu, plus nous sondons la profondeur des richesses qui sont en lui, et plus sa divine plénitude nous est révélée. Si je vois Christ prenant des petits enfants dans ses bras, je découvre en cela quel est le caractère de Dieu, comme Jésus le dit: «Celui qui m'a vu, a vu le Père». La vérité étant ainsi révélée dans une personne, appartient aux plus misérables, aux plus vils, aux plus pauvres pécheurs, parce que c'est *l'acte* personnel de notre Seigneur Jésus Christ. «Ce qui était dès le commencement», «la parole de la vie», montre ce que Dieu était en Christ, puis nous la voyons communiquée au chrétien.

Voilà ce que Jean enseigne, et ensuite il nous conduit vers l'objet même, savoir ce que Dieu est. «Dieu est lumière», mais en même temps, «le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché».

Cette épître nous parle donc de la vie communiquée au chrétien et la hauteur de la source de la vie qui nous est communiquée; dans l'évangile, nous trouvons: «De sa plénitude nous tous, nous avons reçu et grâce sur grâce», et ici, ce qui est vrai en lui et en vous. Dans l'épître, nous avons «un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement», mais c'était maintenant un commandement nouveau. Ayant la vie en Christ, cela devient «vrai en lui et en nous»; voilà pourquoi c'est un nouveau commandement, bien qu'il soit ancien. C'est cette vérité toute simple que Christ lui-même est devenu notre vie, «afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle». Lorsqu'un pauvre pécheur est converti, la vie de Christ en haut lui est communiquée. Elle descend jusqu'à nos moindres besoins, et cependant à quelle hauteur ne s'élève-t-elle pas!

L'évangile de Jean commence avant la création. La Genèse commence avec la création, et déploie devant nous la scène sur laquelle tout doit se passer; mais Jean nous présente le Créateur lui-même. Il en est de même dans l'épître aux Hébreux: «Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieus sont l'ouvrage de tes mains... Toi, tu es le même», nous avons là Christ avant la création, puis dans la création. «La Parole devint chair, et habita au milieu de nous,» et ainsi devint pour nous la source de la vie. Nous recevons la vie de Celui qui existait avant tous les mondes, qui était de toute éternité. Notre nouvelle nature vient de Celui qui était avant que le monde fût et qui l'a créé, et nous sommes unis à lui.

Or, si nous sommes en bon état devant Dieu, la vie que nous possédons en Christ a un double effet. Nos coeurs s'élèvent vers Dieu en mille et mille actions de grâces, et la vie de Jésus est manifestée en nous. La vie de Jésus peut se manifester dans les moindres choses journalières.

Tout ce qui ne Le manifeste pas est du monde, tout ce qui n'est pas la manifestation de la vie de Christ dans nos âmes est péché, et devrait être une cause de douleur plutôt que de joie. Je voudrais que vos coeurs fussent élargis, comme le dit l'apôtre: «Elargissez-vous aussi!» Oh! que nous puissions avoir Christ devant les yeux, de manière à pouvoir tout juger dans sa lumière!

Ne pensez pas que ce soit un enseignement trop élevé. Non; il y a la convoitise de l'esprit aussi bien que celle de la chair, mais si l'on est dans la communion de Dieu, on les discerne. Rappelez-vous comment vous avez reçu la vie; ce fut de la manière la plus humble et la plus simple; c'est par Celui qui vint dans le monde pour sauver les pécheurs. Eh bien, il nous a fait les vases de sa plénitude. Ainsi, nous avons communion avec le Père et avec le Fils, et nous le manifestons. «Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». Ainsi, nous avons le Père et le Fils, qu'aurions-nous de plus à chercher? Rien. J'ai le Père et le Fils. Puis-je trouver la vérité en dehors du Père et du Fils? Non. Je puis avoir encore beaucoup à apprendre. Un homme sur l'océan a beaucoup à y découvrir, mais il y est. De même, je suis dans la vérité, bien que j'aie encore beaucoup à apprendre. Je suis dans le Père et dans le Fils, ainsi je suis dans la vérité. et je n'ai pas à la chercher si je m'y trouve. Je possède le vrai Dieu, le Dieu éternel, en qui je demeure. Quand j'ai la conscience de cela, je suis venu au Père; je le connais. Oh! quelle consolation! C'est la paix. Ce n'est pas seulement ce qui nous garde du mal du dehors, mais c'est le repos spirituel au dedans. Si je lutte pour obtenir quelque chose, je n'ai pas la communion. Si je désire aller au Père quand je suis déjà dans sa présence, ce n'est pas la communion; et si je ne suis pas amené là, je ne puis pas avoir le sentiment de ce que la conscience doit être en la présence de Dieu. Ce qui fait notre joie, c'est que notre communion est avec le Père, ce n'est pas l'espérance d'arriver une fois.

«Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie». Voilà où Dieu amène le saint, quand il y a chez lui de l'humilité, car sans elle, nous glisserons. Quand nous perdons le sentiment de la présence de Dieu, je dis le sentiment, car en fait nous sommes toujours en sa présence, — alors nous sommes sur le point de pécher. Mon caractère naturel ou ma chair se montreront, si je suis hors de sa présence. Que les saints puissent demeurer sans crainte dans le sentiment de la présence de Dieu, est une chose réelle. Il est vrai que, s'il y a quelque chose entre moi et Dieu, ma conscience est en exercice; mais quand l'Esprit n'est pas attristé, l'âme est dans la joie en la présence de Dieu, apprenant la sainteté, mais dans la joie, parce qu'elle est occupée de Dieu en communion avec lui, et non, en *cherchant à découvrir le mal*, et cela est une grande chose. On peut être en sa présence dans une parfaite joie, sans que la conscience ait à être exercée; «je vous donne ma paix», a dit le Seigneur Jésus. Qu'était cette paix? Il n'y avait point en lui d'affections vagabondes; il ne pouvait y en avoir, et ainsi il y avait une paix parfaite du coeur avec Dieu. Il était parfait divinement — toutes ses affections étaient toujours en harmonie avec Dieu, et c'est à cela que nous pouvons être amenés maintenant par la grâce et la puissance de Dieu. Christ ayant été révélé à l'âme, le monde est exclu; Christ est tout et il y a une joie parfaite. Telle est souvent notre expérience immédiatement après

notre conversion; mais ensuite, l'amour pour Christ devient moins fervent, le monde se glisse peu à peu en nous, et notre joie diminue.

Trois choses caractérisent le chrétien. En premier lieu, il est «dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière». Dieu avait dit à Israël: «J'habiterai dans l'obscurité profonde», et à Sinäï, il avait défendu d'approcher et ordonné que, «si même une bête touchait la montagne, elle serait lapidée». Il y avait alors bien des bénédictions, mais Dieu demeurait dans son tabernacle, dans l'obscurité, sans être vu, agissant envers Israël, mais sans se montrer lui-même. Maintenant le voile a été déchiré, Dieu est pleinement révélé, et tout est lumière. C'est dans la nature même de la vérité que nous sommes, que Dieu est maintenant manifestement révélé, et celui qui est entré à travers le voile déchiré se trouve dans la lumière de la sainteté de Dieu, parfaite pureté en elle-même et qui montre tout ce qui n'est pas tel.

Secondement, nous avons communion les uns avec les autres, Nous sommes ensemble dans la lumière, et nous avons tous communion par le même Esprit Saint demeurant en nous tous.

Troisièmement, nous pouvons être dans la lumière, parce que «le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». Plus nous sommes dans la lumière, plus nous voyons qu'à cause du sang de Christ, il n'y a sur nous aucune tache. Cela ne pouvait pas avoir lieu pour un Juif, mais maintenant la justice de Dieu a été manifestée, et nous sommes amenés dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Cela vous rend-il malheureux, ou bien cela donne-t-il de la joie à votre coeur? Si nous sommes vrais de coeur, nous serons heureux que la lumière découvre les ténèbres en nous. «Sonde-moi, ô Dieu», disait le psalmiste. Nous ne chercherons pas à fuir la lumière, mais nous aimerons qu'elle nous sonde, non avec la prétention que nous n'avons point de péché, mais dans la conscience que «le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché», car l'effet produit par le fait d'être dans la lumière est de nous faire confesser nos péchés. C'est là l'état décrit par ces paroles du Psaume 32: «Dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude».

Il y a ici deux choses: la confession et l'amour. Depuis le premier verset jusqu'à la fin du quatrième, nous trouvons ce en quoi il n'y a point de déception; ensuite, au cinquième verset: «C'est ici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière», et maintenant voici la pierre de touche. Là où Christ est connu en la présence de Dieu, il n'y a point de question touchant le péché. Comment suis-je arrivé là? J'y suis venu par le sang de Christ et j'ai trouvé la paix. Si je raisonne touchant Dieu, c'est une autre chose, mais si nous sommes en sa présence, c'est par le sang de Christ, et c'est ce qui donne la paix, une paix qui ne peut jamais se perdre. Il y a une paix qui peut être perdue. Heureux quand nous venons d'être convertis, nos coeurs sont attirés par la grâce de Christ, et tout nous semble aisé et facile; mais si nous venons à manquer, la conscience se réveille, le sentiment du péché nous alarme, et nous perdons notre paix, de telle sorte que nous ne savons plus où nous en sommes. Jusqu'à ce que nous ayons saisi que nous avons été amenés à Dieu, là où nous ne saurions nous trouver s'il restait une seule tache de péché sur nous, nous ne pouvons connaître dans nos âmes cette paix solide et bien établie résultant de ce qui est

dit dans l'épître aux Hébreux, «n'avoir plus aucune conscience de péchés». Jusqu'alors la grâce nous supporte.

La puissance des affections de la nouvelle nature forme un lien de communion avec Dieu, dont nous ne connaissons la jouissance pratique qu'autant que nous sommes gardés dans la lumière. Nous devons être dans la lumière, afin que les mauvaises pensées soient exclues, de sorte que nous puissions avoir communion avec Dieu. En combien d'occasions, dans nos relations les uns avec les autres ou avec le monde, le moi s'introduit sans que nous le jugions! Le chrétien a pratiquement conscience qu'il ne peut marcher sans Dieu, et il juge, attend et confesse, en se confiant en Dieu; ainsi son coeur est gardé dans le calme et dans la paix.

Il y a deux choses dans ce chapitre 1^{er}: 1° La manifestation de la vie éternelle, car elle nous a été manifestée. 2° Nous en sommes rendus participants. J'ai communion avec le Père et avec le Fils. Il nous a communiqué cette nature, afin que nous puissions nous réjouir dans sa communion. Que le Seigneur nous donne de nous garder nous-mêmes dans l'amour de Dieu, en sa présence, dans la lumière, découvrant et jugeant tout ce qui n'est pas de lui, et jouissant ainsi de son amour!

2^e méditation

Le commencement du second chapitre se rapporte à ce qui est dit dans le précédent: celui-ci parle de la manifestation de la vie et de la lumière, car «la vie est la lumière des hommes», et l'apôtre dit: «Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité». Le second chapitre nous présente la ressource pour un chrétien, s'il vient à manquer, comme, hélas! nous savons que cela nous arrive à tous.

Dans le premier chapitre, ainsi que nous l'avons vu, il est question de trois choses: Premièrement, nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; ensuite, nous avons communion avec Dieu; et, enfin, le sang de Christ nous purifie de tout péché. Le second chapitre, dans le cas où le chrétien aurait péché, montre que nous avons un Avocat auprès du Père, ce qui introduit un tout autre principe. Ce n'est pas seulement que le chrétien a une nouvelle nature, le chrétien la possède quand il pèche; mais il n'a pas marché dans la puissance de cette nouvelle nature, de là vient son manquement et, à cause de cela, il a besoin d'un avocat auprès du Père. C'est une chose tout autre que ce dont il est parlé au chapitre premier; ce n'est pas se réjouir en Dieu, mais c'est Dieu intervenant en grâce dans la personne d'un Médiateur entre lui et nous. Ce n'est pas non plus une question de justification, car il n'est pas possible que rien soit imputé au chrétien. Christ a été fait péché pour nous, et son oeuvre nous a placés en la présence de Dieu, sans que rien puisse être mis en question quant à notre justification. C'est une chose que nous ne pouvons jamais perdre. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, mais d'une autre chose de grande importance pour nous, savoir de l'exercice journalier de l'amour envers nous. *Devant Dieu*, quant à notre position, nous ne pouvons manquer, mais ici-bas nous tombons. «Nous faillissons tous en plusieurs choses»; nous manquons constamment, intérieurement et extérieurement; mais il y a l'exercice des

affections selon ce que nous sommes ici-bas; il y a un accroissement dans la connaissance de Dieu, et dans ce qu'est son amour, et ce qu'est notre état réel. Dieu demande la justice; mais ce n'est pas, comme plusieurs le pensent, que l'oeuvre doive être faite de nouveau, car du moment que nous avons cru, nous sommes justice de Dieu en Christ. C'est une chose qui ne s'altère point, elle a toujours la même valeur; il s'agit de ce qu'Il est; et maintenant, sur le fondement de la valeur de son sacrifice, ma conscience peut être exercée comme elle ne le pouvait être auparavant. Il est Jésus Christ, le juste. La justice est toujours en la présence de Dieu. Dieu n'a pas à regarder à cela maintenant, dans ses voies envers nous ici-bas; Christ est toujours là devant lui. Tout ce qu'est Dieu a été parfaitement manifesté dans le Seigneur Jésus Christ, et je puis entrer en sa présence sans crainte, à cause de cette justice.

Comment mes rapports avec Dieu pourraient-ils être maintenus, pauvre, faible et faillible comme je le suis? Ils subsistent en vertu de ce que je suis en Christ. La justice de Christ n'a pas besoin d'être maintenue; mais moi, j'ai besoin d'être soutenu. Supposons que je sois tombé en faute, alors intervient Christ comme Avocat. Son intercession vient répondre à mes besoins; elle n'acquiert pas la justice, mais elle me relève lorsque je tombe. L'intercession de Christ comme Avocat auprès du Père, me conduit à me juger moi-même selon la lumière dans laquelle j'ai été amené par sa justice. Mon jugement du bien et du mal s'accroît à mesure que j'avance dans la connaissance de Dieu. Ainsi nous avons besoin de deux choses: la grâce pour nous garder dans le chemin, et la miséricorde pour nous restaurer dans la communion. Toute la grâce nécessaire pour le chemin est là, et Christ nous assure constamment de la certitude de notre position devant Dieu. Pierre, bien qu'il eût renié son Maître, n'avait pas perdu sa confiance en Dieu. Satan peut dire à une âme: «Tout est perdu pour toi; tu es trop mauvais: Dieu a porté sa sentence contre toi et il n'y a plus d'espoir»; c'est ainsi que la confiance en Dieu peut être perdue. Mais avant que Pierre tombât, Christ avait prié pour lui; et ainsi, il apprit ce qu'il était en lui-même, il connut la grâce qui l'avait soutenu, et il put s'en servir pour le profit des autres, selon la parole du Seigneur: «Toi, quand tu seras revenu, fortifie tes frères». Il devint capable d'aider ceux qui étaient faibles et qui manquaient comme lui. La même grâce qui vient à nous, au commencement de notre course chrétienne, est aussi celle qui nous soutient durant tout notre voyage.

Nous avons donc ici le gouvernement de Dieu comme celui d'un père avec sa famille. Ce n'est pas «Ephraïm s'est attaché aux idoles; laisse-le faire» non, Dieu s'intéressant à nous, ne nous laissera jamais et ne nous abandonne point, mais il agit envers nous selon nos voies. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, cela dépend quelquefois de nos actes, ainsi que nous le voyons par Jean 14: 23 et 15: 10; mais l'amour de Dieu pour nous ne dépend ni de notre amour pour lui, ni de notre conduite, car, après tout, c'est sa grâce qui nous rend capables de bien marcher. Dieu, et Christ comme Fils sur sa propre maison, a affaire avec les enfants. Si nous parlons avec impatience à l'un de nos frères, si, parcourant avec insouciance les rues, nous laissons nos yeux se complaire dans quelque vanité, si quelque parole d'irritation nous échappe, nous en rencontrerons l'effet dans nos âmes avec Dieu à la fin de la journée. La grâce nous restaurera; il nous suivra et nous ramènera. Si nous avons un enfant

insoumis, nous ne l'abandonnerions pas pour cela, mais nous le surveillerions avec amour et le corrigerions dans l'espérance de l'amender. Je puis voir l'enfant d'un autre marcher mal et le laisser faire, mais du moment qu'il s'agit de mon propre enfant, je dois m'occuper de lui pour le ramener au bien. Telle est la patience de la grâce de Dieu. Mais en même temps, Dieu ne peut jamais abandonner les droits de sa sainteté; il ne peut souffrir, ni laisser passer dans son enfant, ce qui y porte atteinte. Il était donc nécessaire que Christ mourût. Ainsi, Dieu est débiteur à Christ à cause de l'oeuvre que Christ a accomplie pour glorifier le caractère de Dieu. «A cause de ceci, le Père m'aime», dit le Sauveur, «c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne»; et encore: «Je t'ai glorifié sur la terre».

La même chose est vraie par rapport à son office d'Avocat; en vertu de la propitiation, Christ exerce cet office pour nous. Si nous manquons, Dieu le voit, mais Jésus intervient et il intercède pour nous. Quelques-uns disent que nous avons à recourir à Christ comme Avocat; ce n'est pas exact: c'est lui qui exerce son office pour nous. Pourquoi est-ce que je reviens à Dieu, lorsque j'ai manqué? C'est parce que Christ exerce son office; une nouvelle grâce m'est appliquée, une nouvelle grâce opère dans mon âme. Il n'y a rien qui nous ramène à Dieu, si ce n'est une nouvelle grâce agissant dans notre conscience. C'est pourquoi il est dit: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». Il n'est pas dit: «Si quelqu'un se *repent*». C'est tout autant pure grâce que lorsque d'abord il a regardé vers nous, quand nous étions dans nos péchés. Dans le cas de Pierre, le Seigneur lui prédit ce qui aurait lieu: «Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé» (nous avons tous besoin d'être criblés); «mais j'ai prié pour toi». Avant que Pierre n'entrât dans le danger, le Seigneur avait prié pour lui, et sa grâce s'exerce au moment où elle est nécessaire. «Il regarda Pierre», et les larmes de celui-ci furent la preuve de l'intercession de Christ en sa faveur. La grâce et l'intercession de Jésus s'exercent envers nous selon toute la grâce et la sagesse de Dieu. C'est la grâce qui fait, de notre faute même, l'occasion pour Dieu d'intervenir avec une grâce plus grande. La justice n'est point mise en question; elle n'est point touchée.

C'est par l'intercession de Christ que je puis venir à Dieu, en confessant mes mauvaises pensées. Toute la conscience que j'ai de mes fautes, tous les exercices de coeur par lesquels je passe, sont pour moi l'occasion de venir au Père et deviennent autant de liens qui attachent mon âme à Dieu. Nous apprenons, dans nos manquements et nos fautes journalières, et nous serions dans une complète erreur si nous ne voyions pas que Dieu a, pour agir ainsi, une base sainte. Il ne suit pas de là que nous *devions* manquer, pas plus que nous ne devons pécher. Nous ne devons pas manquer, bien que nous *manquions* tous. La misérable confiance que nous avons en nous-mêmes nous fait tomber, et alors intervient l'office de Christ comme Avocat.

La verge d'Aaron engloutit toutes les autres verges; cela montrait la puissance divine dans la sacrificature, et c'est ainsi que la grâce ôte les murmures du coeur. Les enfants d'Israël furent d'abord dans le désert durant deux ans, mais ils durent y passer trente-huit années de plus, parce qu'ils ne montèrent pas pour s'emparer du pays, comme il leur avait été dit. Si, comme Israël, nous refusons d'aller en avant, cela dévoile l'état intérieur de notre coeur, nous

ne faisons qu'allonger la route. Israël manquait de foi pour combattre les fils d'Anak. Si nous brisions avec le monde et chargions vraiment et simplement la croix, nous jouirions immédiatement de la pleine puissance de la communion avec Dieu; faute de cela, nous avons à apprendre dans le désert par une journalière mortification, ce qu'est la chair. Si nous cherchons à échapper aux dangers en quittant le sentier de la foi, nous tomberons certainement dans le péché.

Lorsque Israël fut enfin entré en Canaan, il y trouva le même peuple, les mêmes géants qui l'avaient d'abord effrayé, et avaient empêché qu'il ne prit possession du pays. Pour quelle raison des chrétiens ont-ils souvent plus de joie sur leur lit de mort qu'ils n'en avaient jamais eu auparavant? C'est parce que jusqu'alors ils n'avaient jamais tout abandonné pour Christ, n'avaient jamais appris que Christ est tout, et que toutes les autres choses ne sont que des ordures. Les vêtements des Israélites ne s'étaient point usés sur eux, leurs pieds ne s'étaient pas enflés, durant les quarante années passées dans le désert. Pendant toute cette période, ils avaient pu voir dans les moindres détails la merveilleuse bonté de leur Dieu. La manne ne cessa pas, et la grâce patiente qui les supportait ne manqua point jusqu'au terme de leur voyage. Mais nos coeurs insensés ne veulent pas se fier à Dieu, de sorte que le Seigneur doit nous montrer la patience de sa grâce. Il nous accompagne partout où nous allons; il est là, même dans nos manquements, et quand nos coeurs ont passé par les exercices du désert, nous avons appris la vanité des choses terrestres, et nous trouvons qu'après tout il vaut mieux tout abandonner et nous confier en Dieu, afin qu'il soit tout pour nous. Mais si nous l'avions fait d'abord, nous aurions immédiatement joui de ce bonheur, de posséder Dieu comme notre tout.

Et maintenant, quant à l'exercice constant de l'intercession de Christ, il se poursuit dans le ciel, en rapport avec notre position céleste, et a aussi pour but de nous soutenir dans notre état journalier ici-bas.

Christ fut un homme ici-bas; nous lui sommes unis par le Saint Esprit. «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui», — marque l'effet produit. Qu'était Christ? Non seulement l'homme obéissant, l'homme parfait sous la loi, mais la parfaite manifestation de la nature divine dans l'homme. On voyait en lui, dans un homme, tout l'effet que la Dété peut produire et manifester de bonté. Je ne parle pas de miracles, mais de patience, de support, d'amour, etc. Ce n'est pas que nous puissions être ce que Christ a été, parce que le péché est en nous, et qu'il n'y en a point en lui; mais nous sommes appelés à marcher comme il a marché. Nous sommes appelés non à marcher dans la chair; mais à marcher comme lui a marché. C'est, hélas! ce que nous ne faisons pas. Il n'y a pas d'inclination à marcher ainsi: *il y a une volonté en nous*. Il doit briser notre volonté, aussi longtemps que notre marche ne découle pas de la parole de Dieu. La chair est en activité, et il ne peut y avoir que faiblesse.

C'est bien, dira quelqu'un, mais je ne suis encore qu'un jeune chrétien, et je suis si faible. Il ne s'agit pas d'âge dans la grâce; Christ ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de ce que vous pouvez supporter; mais, avec la tentation, il vous donnera aussi une issue pour en sortir. Nous pouvons être faibles, mais cela n'est pas un obstacle à ce que nous marchions

comme il a marché, puisque sa puissance s'accomplit dans l'infirmité; mais il ne peut pas être la force de notre volonté propre. Celui qui d'hier seulement est né de nouveau, peut suivre Christ tout autant qu'un vieux chrétien, et Christ est tout autant pour lui. Il peut n'y avoir pas autant de sagesse, mais souvent, chez un enfant en Christ, l'oeil est plus simple, et le coeur moins partagé. La grande affaire est que la volonté n'agisse pas.

Ici encore, nous voyons en quoi Christ était si parfait. La volonté de Dieu était le mobile de toute sa conduite. Il vint pour faire la volonté *de Dieu*. «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». «Tu m'as creusé des oreilles», indique la position d'obéissance qu'il a prise. «Tu m'as formé un corps». Il est devenu un homme, il a pris la place de serviteur. Il devait marcher selon ce qu'il entendait il était prêt à le faire: «Voici, je viens», dit-Il, «toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». La volonté de Dieu était le mobile de toute sa conduite. Il n'était pas seulement l'homme obéissant, mais tout en lui était conforme à cette volonté: «L'homme ne vivra pas de pain seulement», disait-il, «mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Et encore: «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis à cause du Père». Nous n'avons pas seulement à marcher *comme* il a marché, mais à suivre le chemin où il a marché. Le mobile de la conduite de Christ ne fut jamais sa propre volonté; sa volonté n'avait pas à être redressée: il était venu pour faire la volonté de son Père. Satan chercha à l'entraver, les hommes l'essayèrent aussi, mais il passa à travers tout. Il a pris le premier cette place d'obéissance; le premier, il a dû passer à travers les difficultés, et quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. Il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté; il dut passer par tout ce qui pouvait mettre à l'épreuve son obéissance. Nous voyons dans la gloire de la personne de Christ la différence entre lui et tout autre. Moïse jeûna durant quarante jours, lorsqu'il fut avec Dieu sur la montagne. Christ, comme homme vivant sur la terre, était toujours avec Dieu. Il jeûna quarante jours, pour être avec Satan tenté dans le désert, et nous ne pouvons pas le voir dans ces circonstances sans apprendre ce qu'il était là. Si toute la gloire du monde fut alors offerte à Christ, elle vous est offerte tous les jours, et, de nos jours, nous voyons comme on se précipite après elle avec ardeur.

Christ rencontre donc Satan: «Dis que ces pierres deviennent des pains», est la parole du tentateur; c'est-à-dire: «Satisfais ta faim en faisant ta propre volonté». Mais Christ n'avait pas une parole de la part de Dieu pour changer les pierres en pains; or il ne montra jamais sa volonté à lui; tout en lui était parfaite obéissance; c'était une vie humble, sainte, patiente, qui ne faisait pas un mouvement sans Dieu. Si vous ne voulez pas faire une seule chose sans avoir, pour agir, une parole de la part de Dieu, alors vous êtes sûr d'avoir la force de Dieu en ce que vous faites, «Jette-toi en bas», dit encore le diable.

Non; Jésus ne veut pas mettre Dieu à l'épreuve. Il ne voulait pas tenter Dieu en essayant si Dieu le protégerait; il avait confiance en lui. Le peuple d'Israël tenta Dieu en disant: «L'Eternel est-il au milieu de nous?» Il voulait éprouver si l'Eternel était avec eux ou non; ce n'était pas de la confiance, c'était tenter Dieu. Christ n'agit point ainsi; dans la voie de l'obéissance, il était sûr de trouver Dieu. Lorsque Marie et Marthe envoyèrent dire au Seigneur: «Lazare est malade», il resta où il était. Il n'avait pas d'ordre de Dieu pour aller et

Lazare mourut. Marie pouvait trouver cruel que Jésus demeurât deux jours où il était, au lieu de venir immédiatement. Mais s'il avait été là et eût guéri Lazare, il n'aurait accompli qu'un miracle ordinaire, tandis que le ressusciter d'entre les morts, après quatre jours passés dans le sépulcre, était pour la gloire de Dieu.

Satan éprouve ensuite le Seigneur d'une autre manière: «Je te donnerai toutes ces choses», dit-il, «si, te prosternant, tu me rends hommage». «Va-t'en, Satan», répond Jésus, et il cite encore l'Écriture. «Il est écrit», dit-il. Satan a du pouvoir contre les prétentions, contre la connaissance, mais il ne peut rien contre l'obéissance — il ne peut rien, si nous agissons d'après la Parole, sans propre volonté. Jésus réglait sa conduite d'après la Parole; c'était le ressort de tout ce qu'il faisait. Or, «si nous disons que nous demeurons en lui, nous devons marcher comme lui a marché». Les ruses de Satan furent déjouées; l'homme fort fut liée et le moyen par lequel Jésus le vainquit, ce fut la simple obéissance. (L'exercice de la puissance est une chose distincte; en guérissant les malades, il aurait remis les hommes dans la bonne voie s'ils eussent été capables de bonheur et préparés à jouir de Dieu). Christ a passé à travers tout ce qui pouvait être placé devant lui pour l'entraver dans le sentier de la piété, à travers tout ce qui pouvait mettre à l'épreuve sa vie divine. Dans ce sens, il a su ce que c'est que d'être tenté; c'étaient tous les exercices qui le préparaient à être notre souverain sacrificateur. Nous avons besoin de sympathie dans les exercices de la vie divine dans nos âmes; mais non de sympathie dans nos convoitises: celles-là, il faut les mortifier. Christ a passé à travers tout ce qui peut éprouver un homme vivant; il s'est montré parfait en tout, et il a tout rencontré et expérimenté dans la paix dont il jouissait. Maintenant il peut dire: «Ma paix et ma joie». «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde». Il savait et comprenait par expérience et en pratique, comme homme en passant à travers ce monde, combien la grâce d'en haut, la grâce divine qui s'appliquait à son âme, la fortifiait et la consolait, était aussi suffisante pour que chaque âme pût vivre dans la sainteté; non pas la grâce qui est appliquée à l'épreuve venant du péché, mais à une vie de sainteté. «Il a souffert lui-même, étant tenté». Le Seigneur savait ce que c'était que le trouble; son âme fut troublé; mais son premier mot est: «Père». Dès que nous sommes dans la peine, au lieu de regarder autour de nous pour trouver de la consolation, de la sympathie, ou bien de regarder aux actes de la chair, quant à ce que nous avons *fait* ou n'avons *pas fait*, et d'épancher notre douleur en murmures charnels, tournons-nous immédiatement vers Dieu: alors le cœur sera rejeté sur Lui, dans une entière soumission à sa volonté et l'aiguillon de la douleur sera enlevé. Du moment qu'il y a parfaite soumission, il y a aussi paix parfaite. «Maintenant, mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure». «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite».

Une autre chose: Il aurait pu ressusciter Abraham et Isaac, tout aussi bien que Lazare, et introduire ainsi immédiatement toutes les bénédictions promises. Mais les hommes n'aimaient pas qu'il fût là, au milieu d'eux. L'homme s'est montré lui-même étranger à Dieu, éloigné de lui, et ainsi absolument incapable de jouir du bonheur. «Maintenant», dit le Seigneur, «ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père». Christ ne pouvait rien avoir à faire avec

le monde dans son état moral. Il devait, pour racheter l'homme, rencontrer l'effet du péché dans la puissance de Satan, tenant l'homme captif sous la mort pour le jugement et la colère de Dieu contre le péché; et ensuite, il a pris sa place en résurrection pour appliquer la rédemption aux âmes. La justice fut satisfaite, afin que nous puissions prendre notre place dans le ciel. Nous devons être arrachés au monde. Dieu nous donne tout ce qui nous est nécessaire pendant notre chemin, mais jamais il ne nous présente le monde comme notre fin. Pour nous, le monde n'est ni Canaan, ni l'Egypte, mais un désert. Si nous nous attachons au monde, nous ne sommes pas dans le désert, mais en Egypte, et c'est pour cela que tant de chrétiens ont besoin d'être châtiés, car si nous voulons faire du monde une Canaan, il devient pour nous l'Egypte. Du moment que nous en faisons notre demeure, que nous nous y établissons, c'est notre Egypte.

Il faut que le Seigneur brise notre volonté. Il dit: «Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus». C'en est fait avec le monde. Christ établit une distinction entre lui et le monde, et si nous choisissons le monde, nous ne pouvons pas avoir Christ. Nous ne pouvons avoir les deux ensemble. «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». L'apôtre dit: «Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle». Les hommes sont le jouet de l'incrédulité, lorsqu'ils pensent rendre le monde meilleur avec leur amour du prochain, leurs arts et leurs sciences, leurs relations sociales, cherchant à se rendre heureux sans Dieu; car, tout en faisant parade de leur habileté, et en prétendant reconnaître le don de Dieu dans les talents et le génie qu'il a accordés à l'homme, ils continuent cependant à rejeter Dieu et ses dons, et ne veulent pas avoir un *Dieu en Christ*. Les hommes croient que le monde sera rendu bon par la culture intellectuelle et par la science, en encourageant les arts, etc. Quoi! Christ n'a pas pu le rendre bon, et les incrédules disent: «Le christianisme n'est qu'une fiction, car il n'a pas remis le monde en ordre». Les hommes prennent dans leur bouche les paroles de Christ et disent: «Les hommes doivent s'aimer les uns les autres comme des frères». Ils veulent amener toutes les nations à être ensemble sur un pied d'amitié et de bonne volonté, et les paroles mêmes dont ils se servent pour chercher à rendre le monde heureux, sont celles au nom desquelles les incrédules attaquent le christianisme!

Depuis que le monde a rejeté Christ, son jour a pris fin. La grâce de Dieu cherche, sauve et rassemble des pécheurs, mais quant au monde, le Seigneur a dit: «Le monde ne me verra plus». Ou bien il doit aller mieux *sans Christ*, ou bien ne pas aller mieux du tout. Mais «ils m'ont vu, et ont haï et moi et mon Père»; voilà ce qu'a fait le monde, et son temps est passé. «Ayant encore un unique fils bien-aimé, il le leur envoya, disant: Ils auront du respect pour mon fils»; mais qu'ont-ils fait? Ils l'ont pris et l'ont tué, disant: «L'héritage sera à nous», et ils cherchent maintenant à rendre le monde aussi agréable que possible. Que le Seigneur nous préserve de toute cette illusion, dont nous avons bientôt conscience, quand nous nous tenons près de Christ.

Christ a pris une position céleste: «Un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux». Il exerce son ministère dans le lieu auquel nous appartenons. Je n'appartiens pas à la terre; notre appel est

céleste, et nous avons besoin d'un sacrificateur céleste qui est monté en haut pour prendre là nos coeurs avec lui. Nos corps n'y sont pas encore, mais notre place est avec lui là-haut. Christ lui-même, qui était un homme sur la terre, a manifesté ici-bas un caractère céleste. Christ nous ayant donné notre place ici-bas et ayant ôté tous nos péchés, a envoyé le Consolateur, afin que nous puissions le manifester dans notre marche sur la terre, étant des épîtres vivantes de Christ, «connues et lues de tous les hommes».

Dieu nous a aimés quand nous le haïssions nous devons aimer ceux qui ne nous aiment pas, et manifester ainsi le caractère de Dieu sur la terre. Christ, comme homme, était l'expression vivante de Dieu, et «celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Par son intercession, Christ obtient pour nous tout ce dont nous avons besoin, et nous relève quand nous sommes tombés; mais il nous soutient aussi pour marcher comme il a marché, ayant la parole de Dieu comme source de nos actions, de même que Dieu était la source de toutes les pensées de Christ; mais si nous manquons, il y a la grâce pour nous restaurer: «Je vous ai écrit ces choses, afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». La chair ne devrait jamais agir; votre vie ne devrait jamais être une expression de la chair, mais de l'obéissance d'un enfant. Un petit enfant en Christ ne peut pas marcher comme un père en Christ, mais il peut marcher avec Christ dans une obéissance d'enfant. Nous avons la chair en nous, mais si je suis pratiquement dans la lumière avec Dieu, je connais tout ce qui est de la chair, et tout ce que je suis est jugé. Un enfant de deux ans peut être aussi obéissant qu'un enfant de douze. Ce n'est pas une question d'âge, ni de force, mais d'obéissance. Nous avons l'exemple de Christ qui, à douze ans, était obéissant à son père et à sa mère, retourna avec eux à Nazareth, et leur était soumis.

«Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Est-ce la joie de votre âme de marcher comme lui a marché, avec le même renoncement à vous-même, dans la même séparation du monde, avec le même amour? Ou bien voulez-vous garder quelque chose — si peu que ce soit — du monde, un peu de vos aises? Christ ne l'a point fait, sans quoi vous n'auriez pu être sauvé. Pierre lui disait: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas». Mais que répondit Jésus? «Va arrière de moi, Satan». Combien souvent notre méchant coeur ne dit-il pas: «Dieu te préserve d'une telle chose». Ce n'est pas marcher comme Christ a marché, ce n'est pas lui obéir comme à notre Maître. Vos coeurs ont-ils été attirés par la beauté de Christ? C'est la vraie liberté. Le monde n'est qu'un piège propre à nous enlacer. Ce n'est pas que je veuille montrer du mépris envers le monde: Christ ne l'a pas méprisé; mais voici ce qu'est le monde: Satan employant toutes sortes de choses pour séduire la chair, Satan nous attire dans ses pièges et tient l'âme en esclavage; mais la liberté dans laquelle le Fils nous place, c'est d'être affranchis de la chair, du monde, du péché et de Satan. Ce n'est pas seulement de marcher comme lui a marché, mais de marcher avec lui dans la parfaite liberté, dans la conscience que l'on marche avec lui et avec la joie, la force et la consolation que cela procure.

Puissions-nous trouver notre joie en lui, ne recherchant pas une vie qui convienne aux désirs de notre propre coeur, mais une vie dans sa grâce et dans sa bonté, et qu'il veuille garder les yeux de nos coeurs arrêtés sur lui, en attendant la gloire avec lui!

3^e méditation

Nous nous sommes arrêtés dans la dernière méditation sur l'intercession de Christ. Je reprends maintenant le sujet traité dans le second chapitre, c'est-à-dire la communication de la vie divine qui découle du Père lui-même, et a été manifestée dans la personne du Fils descendu du ciel sur la terre et par qui cette vie nous est communiquée. Nous avons la manifestation de tout ce que nous devons être, et une pierre de touche par laquelle nous pouvons éprouver ce qui est de Christ et découvrir ce qui n'est pas de lui.

La plus grande partie du Nouveau Testament (les épîtres) doit son origine au mal que Satan a fait dans l'Eglise. Le mal fut permis seulement afin que la folie des erreurs enseignées fût rendue manifeste, et afin que la pleine gloire de la vérité pût resplendir. «Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent». Les choses dont l'apôtre parle se rapportent aux doctrines que plusieurs enseignaient; c'étaient des personnes qui avaient les plus hautes prétentions et qui auraient voulu séduire les saints. Non pas les évangiles, cela est évident, mais, d'une manière générale, les épîtres, par exemple celles aux Thessaloniens, aux Corinthiens et aux Galates, furent écrites à l'occasion du mal que l'adversaire cherchait à faire pénétrer dans les assemblées. A Corinthe, il mettait en doute la résurrection; à Thessalonique, c'était la venue du Seigneur; chez les Galates, il attaquait la justification par la foi. Il n'en est pas ainsi dans l'épître aux Philippiens; là, Paul était consolé par leur amour.

Ainsi le mal introduit dans les assemblées, devint l'occasion de nous donner ces précieuses épîtres. Il en a été ainsi à l'égard de tout le mal que Satan a fait dès le commencement. La chute elle-même a été pour Dieu l'occasion d'introduire une plus grande bénédiction. Tout ce que Satan cherche à faire, tout ce qu'il a fait dès le commencement, doit finalement aboutir à la gloire de Dieu, au bien et à la bénédiction de nos âmes, lorsque nous désirons servir Dieu. Il est vrai qu'en cela, l'homme est humilié, mais Dieu qui gouverne tout, fait tout concourir au plus grand bien. Prenons le fait de la réjection de Christ par les Juifs, cela amena la révélation de l'Eglise. Jésus pleura sur Jérusalem; là, dans cette ville, l'énergie de Satan devait se montrer contre le Seigneur lui-même, de sorte qu'il disait: «Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure... Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même». Il regardait au mal avec douleur et pleurait, mais ce mal même était l'occasion d'une bénédiction infinie. Par sa réjection fut amenée la plus grande des bénédictions, car s'il n'était pas mort, nous n'aurions pas pu être sauvés. Satan croyait avoir triomphé de lui en le voyant cloué sur la croix, mais Dieu l'a ressuscité, d'entre les morts. Ainsi, quoi que Satan fasse, le résultat est l'introduction d'une plus grande bénédiction de la part de Dieu, et il en est ainsi de nos jours. L'homme gâte ce qui lui avait été confié, et Dieu introduit quelque chose de meilleur.

Que trouvons-nous, par exemple, dans ce chapitre? L'Antichrist venait, et cela conduit à la manifestation des opérations de la vie divine. C'est l'occasion, dans les mains de Dieu, d'apporter une bénédiction plus grande à ceux qui «se confient en lui. Depuis le commencement il en a été ainsi, et il en sera ainsi jusqu'à la fin, quand Satan aura été jeté dans l'étang de feu; alors sera introduite la bénédiction céleste. La puissance de la vie divine, d'abord manifestée en Christ, est maintenant manifestée en nous. Nous verrons les instructions qu'il donnait, nous guidant par ses préceptes et selon sa vie. «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Il n'est pas dit, *être* comme lui, parce que le péché est en nous, et lui n'en avait pas; mais nous avons à *marcher* comme lui.

«Encore une fois, je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà». Nous avons ici un principe très important de la vie divine — ce qu'est notre vie et quelle en est la source. Il y a deux points à considérer dans la manifestation de la vie divine: ce que Christ était dans sa personne ici-bas, et ce qu'il est maintenant en haut; ensuite, ce qu'il manifeste par nous et en nous de la vie divine. Ainsi, en premier lieu, nous avons la vie divine en Christ qui en est la source pour nous, lui, «la Parole devenue chair»; et secondement, la manifestation de cette vie en nous et par nous. Nous pouvons, d'après cela, apprécier et corriger tout ce qui se passe dans nos vies, parce que nous avons le parfait et merveilleux modèle de la vie divine en Christ lui-même, qui en est la puissance.

Christ est la vie éternelle qui était auprès du Père, et il nous a donné cette vie éternelle. «Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu: et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle». Ainsi il était de toute éternité auprès de Dieu, avant qu'il créât. «Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous»; puis il est dit: «De sa plénitude, nous avons tous reçu».

Nous avons deux choses à considérer: premièrement, ce qu'il est en lui-même: «la *Parole*», la Parole qui devint chair; comme nous lisons aussi en Hébreux: «Il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa personne», et aux Colossiens: «l'image du Dieu invisible», la parfaite représentation de ce que Dieu était. Lui-même disait: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père». En sa personne, nous avons la vie même qui était auprès du Père «dès le commencement». Il était la vie, elle était en lui. Or il n'est jamais dit que la vie éternelle est *en nous*. Elle est en lui; mais il nous l'a donnée, ce qui est bien différent. Lui-même est notre vie; il a la vie en lui-même. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils»; mais le Fils a la vie en lui-même. Ma main est vivante, mais ma vie n'est pas dans ma main; ma main vit en vertu de son union avec mon corps; qu'elle soit coupée, je vivrai cependant encore. Ainsi l'Eglise, ou une âme individuellement, vit en vertu de son union avec Christ, le Chef. C'est en lui qu'est la réalité de la vie.

En second lieu, lorsque Christ était ici-bas, tout ce qu'il disait était l'expression de cette vie. Ce n'était pas comme un commandement donné par la loi, parce que la loi exigeait de la

part de l'homme ce qui était convenable, ce que l'homme doit être en relation avec Dieu. Elle avait pour base la responsabilité attachée au caractère de l'homme comme tel et n'allait pas au delà; mais en Christ, nous avons la manifestation de ce que Dieu était pour l'homme — l'amour agissant au milieu du mal. Aimer les pécheurs ne faisait pas partie de la loi, mais le Seigneur est descendu ici-bas pour aimer. Une autre chose: dans toutes ses pensées et les expressions de ses sentiments pour nous, il est allé bien au delà de la simple lettre de la loi, car la loi ne pouvait pas dire: «Bienheureux les pauvres en esprit»; cela devait être une appréciation de Dieu même; la loi ne pouvait pas proclamer: «Bienheureux ceux qui procurent la paix»; Christ lui-même était le Prince de la paix, montrant que la paix devait être faite. Il en est de même des devoirs. Il y avait dans la loi une spiritualité qui allait au delà de la lettre; mais il y avait en Christ une puissance de bien qui allait au delà du mal. La loi n'a jamais manifesté la puissance sur le mal sous la forme de l'amour — en Christ était manifesté le pouvoir du bien sur le mal — et c'était là la vie de Christ.

Dans tous ses actes, quand il était sur la terre, nous avons le caractère et l'expression de ce que Dieu était dans l'homme; c'est ce qui attire le coeur. Il était la vie éternelle qui était auprès du Père. Jean le baptiseur, duquel le Seigneur rendait ce témoignage: «Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur», ce Jean vint dans la voie de la justice, et par conséquent il se sépara tout à fait des hommes, alla dans le désert, ne fit sa compagnie de personne, fut un héraut marchant devant Christ pour l'annoncer, en dehors de cela n'ayant rien à dire à personne, mangeant des sauterelles et du miel sauvage; mais Dieu, que les hommes avaient offensé, pouvait venir en grâce auprès d'eux dans la personne de Christ, et leur parler dans un esprit de grâce qui s'élevait au-dessus du mal et le dominait, et qui exprimait ce que Dieu est, et l'on était forcé de dire de lui: «Jamais homme ne parla comme cet homme». Ensuite, il est dit: «Il allait de lieu en lieu faisant le bien». En lui, se trouvait l'activité du bien; la souffrance pour la justice et «pour l'amour de son nom»; l'exercice de l'amour dans l'activité de la grâce.

Mais il y a une autre chose qui caractérise spécialement la vie divine de Christ, c'est le discernement de cette vie en ceux qui la possèdent, c'est la puissance de discerner l'esprit de vie chez un autre. Quelqu'un a dit: «Il faut beaucoup de grâce pour en discerner un peu chez un autre». Il y a dans la grâce une puissance attractive qui fait reconnaître l'esprit de Christ dans les autres. C'est ainsi que Christ disait de Zachée: «Vu que lui aussi est fils d'Abraham». Il y avait en Christ ce qui attirait. Du moment qu'un chrétien reconnaît la vie divine dans une autre personne, quelle que soit la différence d'éducation, de rang et de position, il sera attiré vers elle. Il ne peut s'en empêcher; c'est un caractère de la vie qu'il possède. Dès qu'un homme découvre dans un autre l'esprit de Christ, il y a une attraction nécessaire de l'un vers l'autre. Ils sont immédiatement unis en amour. «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous». Dès que l'esprit et le caractère de Christ sont manifestés, il y a nécessairement une attraction vers ceux en qui est l'esprit de Christ.

Ensuite, nous avons à discerner les traits de la vie divine, à les discerner en Christ qui «allait de lieu en lieu, faisant le bien», et qui disait: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux

qui vous haïssent». En Christ, nous voyons l'amour, Dieu descendu ici-bas, et manifestant cette vie dans un homme sur la terre, de manière à attirer vers lui et à amener en paix en sa présence. «Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous l'un l'autre». «Soyez parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait». Il a surmonté le mal par le bien; faites de même; faites comme Dieu a fait: aimez vos ennemis. C'est en cela qu'il démontrait qu'il était Dieu, en ce qu'il pouvait aimer ceux chez lesquels il n'y avait rien d'aimable. En Dieu, la source de l'amour sort de lui-même; nous, nous avons besoin de quelque chose qui nous attire.

La première et principale révélation est «ce qui était dès le commencement», et quelque avancés que nous soyons, après tout il faut en revenir à cela. C'est toujours parfait, parce que c'est Dieu lui-même qui est manifesté. Vous ne pouvez jamais m'amener à quelque chose où Dieu a été manifesté, si ce n'est à la parole vivante de Christ, ou à la parole écrite. Nous n'avons qu'à demander: «Est-ce là ce que vous avez eu dès le commencement?» Sinon, ce qui vous est présenté provient de méchants séducteurs. Si, en effet, c'est ce que vous avez entendu dès le commencement, cela est de Dieu. C'est ce qui doit éprouver tout, c'est le caractère de la Parole. Placez un pécheur en présence de la Parole, et vous apprendrez ce qu'il est, comme ce fut le cas de la pauvre femme samaritaine. La parole écrite est la manifestation de Christ, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur.

L'homme ne peut juger la parole de Dieu sans se juger lui-même, de sorte que, s'il juge qu'elle est fautive, il s'est jugé lui-même. «Celui qui ne croit pas est déjà condamné». Il est incapable de voir Christ, qui était Dieu manifesté en chair, et la Parole le juge. Parlez des couleurs à un homme aveugle, il ne vous comprendra pas; c'est l'absence de perception de la lumière et des couleurs qui prouve qu'il est aveugle. Il en est ainsi là où Dieu est manifesté. Si je suis incapable de discerner ce qui manifeste Christ, et que la Parole n'atteigne pas mon âme, c'est là ce qui me juge et montre mon état.

«La parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour», telle est la déclaration du Seigneur. Toutes les voies de Dieu présentent actuellement sa manifestation morale; bientôt ce sera sa manifestation judiciaire. Si la manifestation morale n'est pas reçue, «la parole que j'ai dite, celle-là jugera au dernier jour», l'homme qui ne l'aura pas reçue. Le Seigneur ne faisait pas suivre du jugement sa parole, lorsqu'il l'avait prononcée, mais cette parole jugera au dernier jour celui qui l'a entendue et a rejeté Jésus, et il sera condamné. L'homme maintenant est encore mis à l'épreuve.

(Versets 7-11). Dieu enseigna «d'abord les hommes par le Seigneur Jésus Christ: que vous avez cloué à une croix», dit l'apôtre, «et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques». Ayant donc été rejeté, et étant monté en haut et devenu l'expression de ce que nous devrions être, l'Eglise doit être la manifestation de ce qu'est Christ. Ensuite vient de lui, dans le ciel, la communication de la vie. C'était là la chose nouvelle que Jésus indique en ces termes: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre». S'aimer l'un l'autre n'était pas en soi un nouveau commandement; c'était l'ancien commandement, et cependant il était nouveau, parce qu'il était donné dans la puissance qui le faisait accomplir. Il ne vous

est plus simplement commandé dans la Parole, mais il vous est communiqué par la puissance du Saint Esprit, pour reproduire en vous la vie de Christ. C'est là une chose nouvelle que vous avez à manifester. L'Eglise de Dieu doit être ce vase pour la manifestation de Christ ici-bas, selon la puissance de la vie de son Chef dans le ciel.

Dieu agissait en gouvernement envers Israël lorsqu'il habitait dans l'obscurité profonde (1 Rois 8: 12; Exode 19: 9); il agissait en gouvernement selon une loi connue, mais il restait caché derrière le voile. En Sinaï, «des bornes étaient mises à l'entour pour le peuple». Mais à la mort de Christ sur la croix, l'obscurité a disparu, et il y eut un plein déploiement de la sainteté de Dieu. Au moment même où la colère de Dieu contre le péché se montrait d'une manière éclatante, la lumière brilla qui manifestait pleinement le caractère de Dieu. «Les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Le voile est déchiré, et nous pouvons maintenant entrer en la présence de Dieu lui-même, dans le lieu très saint, qui nous est ouvert. «Nous marchons dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière». «Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur». Rien de ce qui ne supporte pas la lumière ne doit être toléré. Les hommes périssent faute de connaissance et parce qu'ils sont étrangers à la vie de Dieu, mais «la vraie lumière luit déjà». Le voile est déchiré; Dieu est pleinement manifesté en vérité et en amour. Si il avait été seulement juste, nous aurions péri; s'il avait été seulement amour, il n'y aurait pas eu de justice; mais avec l'amour, il y avait la sainteté et la justice, et Dieu a été glorifié touchant nos péchés, dans la mort du Seigneur Jésus Christ.

La lumière luit maintenant. Christ, la source de cette lumière, est manifesté en nous, c'est la chose qui est vraie en lui et en nous. C'est un commandement ancien qui était dès le commencement, c'est Christ lui-même. Il ne peut y en avoir un meilleur, et sa manifestation se voit en nous. Si nous le voulons comme pierre de touche, il ne faut pas regarder à l'imparfaite lumière qui est en nous, mais à Christ. La lumière nous est donnée pour découvrir les erreurs, et aussi pour nous édifier en ce que Christ est. En regardant aux traits du caractère de Christ, de plus en plus nous découvrons qu'ils sont entièrement divins. Je vois en Christ tel et tel trait, et je dis: C'est «Dieu manifesté en chair», et j'apprends ce que je connaîtrai parfaitement dans le ciel. En lui, vous avez vu le Père. En Jésus, nous apprenons ce qu'est la beauté, la beauté divine, et apprenant ce qu'est Dieu, nous sommes heureux et en paix. Si un mourant a foi dans le sang de Christ, il a la paix; mais si vous attendez de la joie, elle ne peut sortir que d'un coeur qui vit dans l'intimité de la connaissance de Jésus. On verra parfois un saint qui a de la joie, et peu à peu sa paix s'en va. Cela arrive quand l'âme n'est pas bien fondée. La paix et la joie devraient aller ensemble. Le sang donne la paix, mais la joie vient de la connaissance de Christ et de l'intimité avec lui.

(Versets 9-11). Trois caractères nous sont présentés ici. L'apôtre dit: «Celui qui dit être dans la lumière, et qui *hait* son frère». L'apôtre pose toujours des principes abstraits, comme «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière». «Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché». Ici, nous avons: «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute». Si Christ est pour quelqu'un une occasion de chute, c'est sa

propre faute, mais nous ne devrions jamais être une occasion de chute en n'étant pas semblables à Christ. Il n'y a pas de plus grand piège, ni de plus grand péché, que la crainte de blesser quelqu'un à cause de Christ. Si c'est Christ qui blesse, c'est que l'opprobre de la croix n'a pas cessé; jamais vous ne plairez au monde avec la croix de Christ. Si je marche dans l'amour parfait, mon amour se répandra sur les autres; si j'ai de l'amour en moi, j'aimerai mon frère et je ne broncherai pas. Mais si je ne marche pas dans l'amour des frères, j'irai tout de travers. Je puis exercer la répréhension; Christ l'a fait, mais si le désir de faire du bien à mes frères n'est pas en moi, je vais de travers moi-même, je n'ai pas l'esprit de Christ.

(Verset 12). «Je vous écris, enfants», non pas ici «petits enfants», mais tous les saints. «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom». C'est une chose réglée, établie — vous n'êtes pas du tout chrétien, si vos péchés ne vous sont pas pardonnés. Le pauvre geôlier qui s'écriait: «Que dois-je faire pour être sauvé?» avait besoin de salut, et il l'obtint. Si j'écoute le témoignage de Dieu, ce dont j'ai besoin, c'est d'*être sauvé*, d'avoir *la vie*. Nicodème vint de nuit vers Jésus avec sa question, le Seigneur lui dit: «Il vous faut être nés de nouveau». Celui qui est en Christ est une nouvelle création. Le geôlier ne savait pas ce que c'est qu'être en Christ, mais il crut, et la conséquence est qu'il fut sauvé par une oeuvre accomplie avant qu'il eût demandé d'être sauvé. Croyant en Christ, il fut sauvé, il eut la vie éternelle; c'est là ce qu'il obtint.

Quand la lumière de Dieu pénètre dans l'âme d'un homme, il ne peut être heureux jusqu'à ce qu'il ait la paix avec Dieu. Or il y a maintenant de la difficulté, pour les chrétiens d'avoir la paix. Avant que le christianisme fût devenu, dans le monde, une affaire de profession, un chrétien était quelqu'un qui était considéré comme sauvé et qui savait qu'il l'était; mais maintenant tout le monde prétend être chrétien, et ceux qui le sont réellement doutent souvent s'ils sont de vrais chrétiens, parce que le simple fait de la rédemption est beaucoup perdu de vue. Mais que dit l'apôtre? «Vos péchés vous sont pardonnés par son nom». Le jugement de Dieu sur vos péchés, Christ l'a déjà subi. Si, pour être sauvé, je regarde à Christ comme ayant porté mes péchés, le jugement de Dieu est: «Tu as la vie éternelle». C'est tout autant le jugement de Dieu à mon égard maintenant, que si Christ l'avait prononcé sur son tribunal. Dieu connaît la valeur de l'oeuvre de son Fils. C'est *Lui* qui est le Juge, ce n'est pas *vous*.

(Verset 13). «Je vous écris, petits enfants»; il aura encore beaucoup à dire aux petits enfants, mais aux pères une seule chose: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». Quelque autre chose qu'il puisse y avoir, tout se résume en ceci: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ. Si l'on me présente quelque chose qui n'est pas Christ, je le rejette. Si je connais une personne, c'est elle-même que je connais et non pas seulement ce qu'elle a fait. Je dois savoir que mes péchés me sont pardonnés par son nom, mais j'ai à connaître celui qui est dès le commencement. «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père», dit le Seigneur. Quel est donc l'objet de toute cette connaissance de Christ? Toutes les promesses sont en lui; il est l'objet des délices du Père.

L'apôtre distingue les différents degrés de croissance. Les pères connaissent Christ qui est dès le commencement, le vrai Christ qui garde l'âme; ils le connaissent parfaitement, sans ambiguïté, sans incertitude. Tous les exercices et les *expériences* du chrétien, auxquels on s'arrête souvent tellement, ne sont que comme l'échafaudage qui conduit l'âme à ceci: connaître «celui qui est dès le commencement».

Le jeune chrétien est plein de joie, et est ainsi occupé avec lui-même; tandis que le vieux chrétien parle moins de joie, mais dit: «C'est la possession de Christ lui-même qui me rend heureux». Son cœur se confie au Seigneur. Les choses du monde et même de l'Eglise, ne le troublent pas. Il compte sur l'amour qui toujours veille et ne s'effraie d'aucune mauvaise nouvelle. Il sait que, lors même que le ciel et la terre se dissoudraient et s'écrouleraient, que quand même — ce qui est impossible — l'Eglise périrait, le trône de Dieu demeure. Son âme est ferme et ne chancelle pas, parce qu'il connaît «celui qui est dès le commencement», il connaît et manifeste Christ, celui que Jean avait vu de ses yeux et touché de ses mains. Jean parlait d'un Christ qu'il avait connu, vu et touché, et qui était dès le commencement, et il dit: «C'est là le caractère du Père», et il n'a rien à ajouter.

Jusqu'à quel point votre âme a-t-elle trouvé en Christ un repos ferme et assuré jusqu'à quel point est-elle satisfaite de Christ? Abandonné de vos amis, privé de tout, êtes-vous encore satisfait d'avoir Christ? Ou combien y a-t-il encore de choses que vous désirez et auxquelles vous avez à résister. En avez-vous fini avec le monde, non comme fatigué de ses vanités et lassé de ses plaisirs, mais parce que votre âme a trouvé en Christ ce qui remplace tout?

Avez-vous trouvé en lui une manifestation de Dieu telle que vous vous reposez en lui; une plénitude qui satisfait entièrement votre âme, de sorte que vous ne désirez aucune autre chose? Alors, s'il en est ainsi, vous pouvez dire: Rien de ces choses ne peut m'émouvoir.

Les deux points qui caractérisent les jeunes gens, et les petits enfants, sont:

- 1) Les premiers ont vaincu le méchant, le prince de ce monde.
- 2) Les autres ont connu le Père en croyant en Christ; ils ont ainsi reçu l'Esprit d'adoption et n'ont aucun doute touchant l'amour du Père.

La victoire des jeunes gens sur le méchant se rattache au fait que la parole de Dieu demeure en eux et qu'ils vainquent le monde: «N'aimez pas le monde».

Les petits enfants sont mis en garde contre la séduction des fausses doctrines; ils ont pour résister l'onction de la part du Saint, et l'exhortation «demeurez en lui».

Je ferai remarquer que ce qui caractérise particulièrement les jeunes gens, c'est le conflit avec le monde; et si nous voulons être satisfaits de la connaissance de Celui qui est dès le commencement, il faut qu'il y ait eu la victoire sur le monde. «Tout ce qui est dans le monde la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde»; pour que l'âme croisse en Christ en toutes choses, il faut donc qu'il y ait conflit avec le monde; il faut abandonner le monde, car le Seigneur a dit: «Ils ne sont pas du monde».

Puissions-nous tellement voir l'excellence de Christ, et si bien connaître, dans les voies de l'Homme humble et débonnaire, la pleine expression, le déploiement et la manifestation du caractère de Dieu, que nos coeurs soient liés à lui, et bientôt nous le verrons face à face, et connaîtrons «comme nous avons été connus!»

4^e méditation

Dans la précédente méditation, nous nous sommes un peu arrêtés sur les trois caractères que présente la position commune des chrétiens, et qui sont deux fois mentionnés avec les exhortations appropriées à chacun d'eux, — pères, jeunes gens et petits enfants. L'apôtre s'adresse aux premiers, dans le verset 14; il s'adresse aux jeunes gens, dans les versets 14-17, et aux petits enfants, du verset 18 au 27.

Les pères sont caractérisés par la connaissance de «Celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ. Dans les évangiles, nous voyons ce qu'il était dès le commencement, mais Jean va plus loin que les autres évangélistes. Il y avait des docteurs qui prétendaient introduire quelque chose d'autre, ajouter dans leurs enseignements à ce que Christ était ici-bas, et c'est pourquoi l'apôtre attire notre attention sur Celui qui était dès le commencement.

Or Christ, étant ressuscité et monté au ciel, nous communique cette vie dont il était l'expression ici-bas et que nous avons reçue. La plénitude de la vie éternelle a été manifestée en lui et est reproduite en nous. La seule valeur réelle des expériences est qu'elles sont le moyen de développer ce qu'est Christ en brisant ce que nous sommes, de sorte que nous puissions graduellement nous perdre de vue nous-mêmes et croître en lui. Quand il en vient aux jeunes gens et aux petits enfants, l'apôtre a beaucoup à dire; pour les pères, il n'a que cette parole: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». Il leur parle uniquement de la plénitude de Christ, et cela est suffisant pour attirer leurs affections. C'est autre chose pour les jeunes gens et les petits enfants: «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant». Ce qui les caractérise n'est pas la connaissance de Celui qui est dès le commencement, mais la lutte contre Satan. Le propre des petits enfants en Christ, c'est la connaissance du Père. Comme petits enfants, ils avaient davantage le sentiment de son amour; comme tels, ils étaient aussi en danger d'être séduits, mais ils avaient «l'onction de la part du Saint» pour discerner ceux qui voulaient les séduire. L'apôtre parle de la puissance par laquelle ils devaient les vaincre.

Trois grands contrastes nous sont présentés dans l'Écriture: Christ en contraste avec Satan; l'Esprit avec la chair; et le Père avec le monde. Le monde a été mis à l'épreuve par la présence de Christ, et ce qu'il était a ainsi été démontré, comme le Seigneur le dit: «Quand celui-là (le Saint Esprit) sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement». Cela ne veut pas dire qu'il produira dans les hommes méchants la conviction de leurs péchés, mais qu'il sera la démonstration du péché du monde qui a rejeté Christ. «La Parole fut faite chair», le Fils de Dieu est venu dans le monde et s'en est allé vers le Père. Ce dont l'Esprit Saint appelle le monde à répondre, c'est de l'absence de Christ, comme Dieu lorsqu'il dit autrefois à Caïn: «Où est Abel, ton frère?» La parole adressée à Adam était différente: «Qui t'a montré

que tu étais nu?» Adam fut chassé du paradis à cause de sa désobéissance; mais dans sa postérité, on trouve la haine d'un frère contre son frère; plus que cela — la haine contre Christ. Le Fils de Dieu fut présenté au monde, et l'inimitié de l'homme contre Dieu éclata aussitôt. Caïn tua son frère, et le sang de celui-ci cria de la terre à Dieu. Et comme Dieu dit à Caïn: «Qu'as-tu fait?» de même il dit maintenant au monde par le Saint Esprit: «Qu'avez-vous fait de mon Fils?» Le péché de l'homme n'est pas seulement qu'il a violé la loi de Dieu, mais que Dieu, étant venu comme homme dans le monde, le monde l'a rejeté. Satan est le prince de ce monde, il l'a toujours été depuis la chute, mais ne fut nommé ainsi, pour la première fois, qu'en rapport avec la scène de Gethsémani. Le Seigneur montre dans la parabole du vigneron comment l'homme a agi envers lui: «Ayant donc encore un unique fils, bien-aimé, il le leur envoya, disant: Ils auront du respect pour mon fils. Mais quand il vint, ils dirent entre eux: Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous». Ils crucifièrent le Fils de Dieu, et il n'y a plus rien à offrir, plus rien à présenter au monde, pour le mettre à l'épreuve et voir s'il doit être condamné ou non. Il est déjà jugé et condamné par le fait du rejet de Christ.

Quant aux Juifs, Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, afin de confirmer les promesses faites aux pères; mais les Juifs n'ont pas voulu le recevoir, et ils n'ont plus maintenant aucun titre aux promesses. Ils doivent venir comme pécheurs sur le même pied de miséricorde et de grâce que les gentils.

Le témoignage du Saint Esprit est que «le monde entier gît dans le méchant»; c'est l'état de tout ce qui est dans le monde. Aussi, ce qui domine dans le monde, c'est «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie». C'est par ces choses que Satan gouverne le monde, et que les hommes agissent les uns sur les autres autant qu'ils le peuvent. Satan est du monde; le Fils est du Père. Il s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous délivrât de ce présent siècle mauvais, de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie — l'énergie de la nature. Nous sommes morts au monde dans la mesure où nous avons l'Esprit de Christ en nous, non point pour ce qui concerne la paix — j'entends la paix intérieure — car celle-là, Dieu nous l'a donnée en Christ.

L'apôtre montre les jeunes gens victorieux du monde, et nous découvre en quoi consiste leur vraie force, la force divine. «La parole de Dieu demeure en vous», non seulement vous en référez à elle, mais «*elle demeure en vous*». Voyez Christ tenté au désert, et comment il répond à Satan. Il n'y avait en lui aucune convoitise de la chair; il ne pouvait y en avoir; mais il avait faim. «Dis que ces pierres deviennent des pains», dit Satan en le tentant. «Jette-toi d'ici en bas», dit encore le tentateur, puis il lui montre toute la gloire du monde, et dit: «Toute la gloire de ce monde m'a été donnée, ce monde est à moi; adore-moi, et tout sera tien; reconnais-moi comme prince de ce monde, et je te le donnerai». Mais à chaque tentation, Christ répond par la parole de Dieu. Toutes les pensées et la vie entière de Christ étaient l'expression de la parole de Dieu demeurant en lui. Il était la Parole, la Parole vivante.

Ainsi ce qui caractérise les jeunes gens, c'est d'avoir la parole de Dieu demeurant en eux. Ce n'est pas seulement se rappeler quelque chose à citer, ou de trouver quelque chose dans la Parole quand nous en avons besoin, mais c'est d'avoir la parole de Dieu comme source et

mobile de nos actions. Un «jeune homme» ne court pas à elle seulement quand il en a besoin, mais il vit en elle. Les paroles de Dieu vivant dans son âme, il sait que tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père. Si mes pensées sont du monde et que je parle de richesses, je dirai: «Cet homme a *une belle fortune*». Mais le Seigneur dit qu'il est presque impossible à un homme qui a une belle fortune d'entrer dans le ciel, bien que toutes choses soient possibles à Dieu. Diverses sont les expressions de nos désirs dans ce monde. Si l'esprit se meut dans cette sphère de pensées, nos goûts et nos habitudes se formeront d'après elle. L'Esprit de Dieu a un monde à lui, et la parole écrite devient notre guide en toutes choses. C'est ainsi que nous avons à discerner et juger tout par la parole de Dieu, et je le ferai selon l'état de mon âme. Si la parole de Dieu demeure en moi, par elle le monde et toute autre chose seront jugés.

Par exemple, les Israélites furent appelés hors d'Egypte pour entrer dans le pays de Canaan, et c'était sous certaines conditions qu'ils pouvaient y être introduits. Mais ils avaient manqué complètement et se trouvaient dans une condition particulière d'humiliation. Un livre (le Deutéronome) contenait les préceptes d'après lesquels ils devaient se conduire en Canaan. Or Christ, au temps convenable, fut envoyé comme Messie pour prendre cette position avec le pauvre peuple, mais leurs consciences ne le reconnurent pas. Quant à Lui, ce livre du Deutéronome avait formé ses pensées. C'est ce livre qu'il cite dans sa lutte contre Satan. Le diable lui dit: «Jette-toi en bas». Non, répond le Seigneur; je suis avec mon peuple pour obéir à Dieu. Il avait pris la place d'Israël là où la pensée et l'Esprit de Dieu mettaient le résidu pieux. Tout était arrêté dans son âme. Son âme et sa vie étaient dans les pensées de Dieu, et si vos pensées étaient habituellement formées par la parole de Dieu, au lieu de se promener dans le monde, vous n'auriez pas besoin d'aller chercher un texte pour savoir ce que vous devez ou ne devez pas faire; vous vivriez dans la Parole, et ce qui est du monde serait tout aussitôt discerné et jugé. Voilà ce que signifient ces mots: «la parole de Dieu demeure en vous». Plusieurs ne discernent pas Christ. Pourquoi? Parce que, comme le Seigneur le disait aux Juifs: «Vous n'avez pas la parole de Dieu demeurant en vous». Si leurs coeurs n'avaient pas été dans un état charnel, ils auraient connu Jean Baptiste. Tous les pauvres, et tous ceux qui étaient dans le besoin l'avaient reconnu. Les Juifs auraient aussi connu Christ; mais au lieu de cela, ils disaient: «Il a un démon; il est fou». Jean vint dans la voie de la justice; il vivait dans le désert, à part de tous les hommes, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, et ils disaient: Il a un démon. Christ vint en grâce, il mangeait et buvait avec les hommes, et ils disaient de lui qu'il était un mangeur et un buveur; mais la sagesse de Dieu était en Christ et dans Jean, et la sagesse est justifiée par ses enfants. Jean annonçait que la cognée était déjà mise à la racine des arbres; mais quand Christ vint, c'était pour guérir les coeurs brisés, et ceux-là, en l'entendant, disaient: «Voilà ce dont j'avais besoin». La sagesse était justifiée par ses enfants.

Ainsi, la parole de Dieu demeurait en Christ, et c'est de cette manière que l'homme fort fut lié. Ce ne fut pas par un miracle opéré par le déploiement de sa puissance, car dans ce cas, il ne pourrait nous être enjoint de le faire, mais c'était en présentant à Satan ces mots: «Il est écrit». Nous pouvons le suivre dans cette voie et user de l'Ecriture, comme il le fit; non pas en cherchant un texte pour repousser Satan, quand la tentation se présente, mais en ayant notre

âme en un état tel par la parole de Dieu demeurant en nous, que Satan ne peut pas nous toucher. Satan s'attaque à la chair; mais si je marche dans l'Esprit, il ne peut me toucher, car la nouvelle nature ne peut pécher, quand elle se trouve dans la tentation.

Je n'ai donc pas à chercher dans la Parole un passage qui convienne au cas où je me trouve, mais j'ai à vivre en elle, car c'est le bonheur du nouvel homme de vivre de toute parole de Dieu. C'est ainsi que l'on a de la force et une réelle liberté. Satan ne peut me toucher, si mon âme vit dans cette Parole; toute autre chose est mise de côté. Je ne suis plus agité et incertain. Le péché peut être en moi, mais ma nourriture est de faire la volonté de Dieu. Le coeur est en liberté, et l'Esprit de Dieu le nourrit de Christ. Nous ne sommes point parfaits; de fait, nul de nous n'est aussi parfait ici-bas que nous devrions l'être, mais nous avons ce privilège que, tout en ayant la chair en nous, nous ne sommes pas obligés de vivre ni de marcher selon la chair, ni même de penser à elle. La parole de Dieu demeure en nous, non point pour que nous nous réfugiions vers elle, quand la tentation survient, mais nous avons à tenir Satan dehors; notre porte doit lui être fermée, barricadée contre lui: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous». Une faible femme peut être seule à la maison et un voleur chercher à y pénétrer; mais si tout est solidement clos, il n'y a aucun danger pour elle. Aussi longtemps qu'elle tient la porte fermée, elle n'a pas à craindre les voleurs; la question n'est pas si elle est faible, mais si la porte est solide. Ainsi, que la Parole demeure en nous, et Satan sera tenu dehors. Ayant Christ entre nous et Satan, nous sommes en sûreté, quels que soient les artifices de l'ennemi.

Un chrétien n'a pas le droit d'avoir une volonté à lui, et ne doit pas le désirer, mais il doit plutôt chercher à connaître «quelle est la volonté de Dieu, bonne, et agréable, et parfaite». Tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père; les affections de la chair sont du monde, et là est la puissance de Satan. Le Père prend ses délices en Christ; si je prends aussi mes délices en Christ, il y a en moi les mêmes affections que dans le Père; j'ai communion avec le Père. «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui»; or la figure de ce monde passe; «le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Il accomplira moralement tous ses conseils. Je suis amené dans la voie de la volonté de Dieu. Dieu ne veut pas anéantir sa volonté, elle demeure éternellement. Et pour moi, j'ai à croître en Christ.

Ce qui est adressé aux petits enfants, semblera à plusieurs une des parties les plus obscures des Ecritures. C'est la dernière heure. Ce qui la caractérise, c'est qu'il y a plusieurs antichrists. Le caractère de la dernière heure est la corruption du dernier témoignage de Dieu touchant le bien, et ainsi l'introduction de la faiblesse là où devrait se trouver la puissance. Nous voyons dans le cas des disciples et de l'esprit muet (Marc 9: 14-27), que l'homme n'est pas capable d'employer le pouvoir que Dieu a donné de chasser la puissance de Satan. «Ils n'ont pas pu le chasser», disait le père. Et cela amène l'exclamation du Seigneur: «O génération incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous; jusqu'à quand vous supporterez-vous?» C'est comme s'il eût dit: «A quoi sert-il que je reste ici, s'il n'y a pas la puissance de chasser le mal?»

C'est la dernière heure; il y a plusieurs antichrists; chose solennelle! Combien la patience de Dieu est merveilleuse! Aussi longtemps qu'il y a une âme à gagner, la patience de Dieu continue, supportant la méchanceté et la corruption; mais plusieurs antichrists sont venus. On pense souvent que les discerner est une chose qui requiert une profondeur de connaissance. Mais non: il en est parlé aux enfants; c'est une vérité connue. L'Antichrist devait venir, mais auparavant il y a plusieurs antichrists qui peuvent les séduire. Là est le danger. L'Antichrist doit venir, et il niera le Père et le Fils. Ils ne peuvent s'y tromper; il n'y a pas de subtilité dans l'Antichrist. Il nie ouvertement et hardiment, mais Jean parle d'antichrists déjà venus. Il dit: «Ils sont sortis du milieu de nous mais ils n'étaient pas des nôtres». Jude aussi parle de «certains hommes qui se sont glissés parmi les fidèles, inscrits jadis à l'avance pour ce jugement». C'était une doctrine généralement connue que l'Antichrist devait venir, et les petits enfants savaient bien qu'il viendrait en opposition à Christ, pour s'opposer à ce que Christ avait fait et le mettre de côté. Mais l'apôtre leur dit qu'il y a déjà maintenant plusieurs antichrists, ceux qui sont là avant que l'Antichrist vienne.

Paix aux frères, et amour, avec la foi, de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ!

Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté!
(Ephésiens 6: 23, 24)

Les petits enfants avaient donc besoin de l'onction du Saint, aussi bien que de l'avertissement de l'apôtre, pour être capables de découvrir ces séducteurs, car «Satan se transforme en ange de lumière». Il y a maintenant dans le monde les séductions des antichrists, et c'est contre elles que l'apôtre avertit les petits enfants. Ce sont ceux qui, par la puissance de Satan, s'élèvent pour détourner les âmes de Christ, non en effrayant, mais en enlaçant dans leurs pièges ceux qui n'ont pas l'onction de la part du Saint. Jean ne dit pas que plusieurs antichrists devaient venir, mais qu'il y en a maintenant plusieurs, et c'est le pouvoir direct de Satan. C'est ce qui, à proprement parler, caractérise l'Antichrist. Satan n'est pas seulement appelé menteur, mais serpent. L'Antichrist a un caractère religieux; il opère des miracles, et tous ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité sont séduits par lui. Il se pose en prophète, il a un caractère religieux et vient, non pas simplement avec une puissance politique, mais avec «toute sorte de miracles et signes et prodiges, en toute séduction d'injustice», comme Paul le dit aux Thessaloniens

De quoi Satan est-il le prince? De ce monde. Et comment le gouverne-t-il? Par les convoitises du monde. Là où l'objet du cœur est la grandeur du monde, ou la prospérité dans ce monde, l'effet produit est de cacher ce qui montre à l'homme son vrai état. L'esprit du monde cache à l'homme le secret de son éloignement de Dieu. Je dois me garder de cet esprit. Le saint a à être gardé en dehors de l'esprit du monde. Tout ce qui ne porte pas le caractère de la parole de Dieu est du monde, et Satan en est le prince, et je ne puis avoir la prospérité de Satan, sans avoir ses idoles. Si vous voulez Christ et sa gloire, il vous faut prendre sa croix;

vous ne pouvez avoir ensemble Christ et le monde qui l'a rejeté. Là où se trouve l'onction de la part du Saint, bien que l'on ne soit peut-être encore que petit enfant en Christ, on peut dire immédiatement si l'Esprit n'est pas contristé en nous: «Ceci n'est pas du Père, mais est du monde». L'apôtre dit: «Celui qui est de Dieu *nous* écoute». Là où la parole de Dieu n'occupe pas la place qui lui appartient, il n'y a pas de protection contre les séducteurs.

La place de l'Eglise de Dieu est-elle dans le monde qui a rejeté Christ? Non; sa place est dans le ciel, unie à Christ, et, tandis qu'elle est sur la terre, l'Eglise prend la parole de Dieu pour guide. Si j'ai un désir, ne fût-ce qu'un seul pour une chose dans le monde, cela n'est pas du Père, mais du monde. En parlant de notre responsabilité en Christ, je ne vois pas comment nous serons gardés d'être imbus de l'esprit de l'Antichrist, sinon en n'étant pas du monde, comme Christ lui-même n'en est pas.

Ainsi, en premier lieu, il nous faut avoir la parole de Dieu demeurant en nous; ensuite, il nous faut l'onction de la part du Saint, par laquelle toute chose sera jugée; et enfin, nous devons avoir une perception claire et définie de la position de l'Eglise de Dieu. Le monde ne peut pas connaître la position de l'Eglise. «Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres. Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses».

Nous avons à juger, *non pas* l'Antichrist, mais avant qu'il vienne, les plusieurs antichrists qui sont ministres pour la chair et qui, en séduisant, détournent du Père. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies». C'est une chose morale que d'être gardés en dehors des choses du monde; elles ne sont pas du Père. Il nous faut être identifiés avec Christ, si nous voulons réaliser la joie et la force.

5^e méditation

En parlant des trois classes de chrétiens: pères, jeunes gens et petits enfants, nous avons vu que les premiers ont pour caractère d'avoir connu Celui qui est dès le commencement; les jeunes gens ont vaincu le monde; quant aux petits enfants, ils sont mis en garde contre les séductions des antichrists.

Nous continuons au verset 28: «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue. Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui». C'est là-dessus que sont fondés les enseignements du troisième chapitre. Etant nés de Dieu, nous aurons la nature et le caractère de Celui duquel nous sommes nés.

C'est ce qui caractérise toute l'épître. «Celui qui pratique la justice est juste, comme lui est juste». Là où se trouve la vie de Christ, elle se montrera elle-même; si la vie éternelle qui était auprès du Père a été manifestée en justice, elle se manifestera en nous en justice. Si je vois en quelqu'un la justice dans le sens où Christ est juste, je dis: la vie éternelle est là; cette personne est née de Dieu. Je ne parle pas de la justice comme on l'entend d'homme à homme.

La justice en Christ était de n'avoir aucune volonté de lui-même; c'est ce qui ne se trouve jamais chez un homme inconverti. Jamais Christ n'a fait une seule chose pour lui-même; et cependant il était plein de joie. Cette espèce de justice ne se trouve que là où existe la vie divine. Lorsque Dieu est le mobile en toute chose pour le cœur et la conscience, ce mobile du cœur caractérise l'homme; la pensée de la présence de Dieu gouverne la conduite. Prenez un honnête homme du monde. Il y aura en lui la justice qui se montre d'homme à homme; mais ce qui dévoile l'injustice du monde, c'est que Dieu est entièrement exclu. La justice de cette personne est la justice de l'homme et non celle de Christ. La justice de l'homme n'introduit jamais Dieu. Si quelqu'un a fait du tort à son prochain, tout le monde le condamne comme étant un méchant homme. Mais on peut offenser Dieu de mille manières et tous les jours, sans que personne n'en dise rien, ni ne s'en soucie. On laissera Dieu être ce qu'un homme voudra, et l'on dira: «C'est entre lui et Dieu, c'est son affaire; cela ne nous regarde pas. Nous n'avons rien à y voir; il suffit qu'il soit un honnête homme envers les autres». Et c'est là une horrible injustice, parce que le «moi» s'y trouve d'un bout à l'autre, et est le centre de tout, et c'est ainsi que le monde est régi. On peut le voir chez un enfant qui, à l'école, veut obtenir un prix à l'exclusion des autres enfants, puisqu'un seul peut l'avoir. Ne travaille-t-il pas pour lui seul? Et c'est là ce que l'on appelle de l'émulation, chose que les hommes sont toujours prêts à louer. Dans le monde, c'est le moi et non pas Dieu qui est le ressort de tout, de sorte que, quand bien même il y a de la justice dans les choses des hommes, la justice dans les choses de Dieu est complètement mise de côté, et Dieu doit appeler injustice tout ce qui est appelé honneur dans le monde. Nous devons être reconnaissants pour l'autorité que Dieu a établie dans le monde; mais lorsque quelqu'un vient dire à Jésus: «Dis à mon frère de partager avec moi l'héritage», le Seigneur réplique: «Qui m'a établi juge sur vous pour faire vos partages?» Jésus laisse de côté la question de droit selon l'homme (car il était juste que cette personne eût ce qui lui appartenait), et il montre par ces paroles ce qui était au fond du cœur: «Voyez, et gardez-vous de toute avarice». Le Seigneur est notre modèle en toutes choses et, quand le Seigneur est le modèle, cela dévoile les motifs du cœur. C'est pourquoi il dit: «Gardez-vous de toute avarice». L'un désirait avoir sa part, l'autre désirait ne pas la donner. Prenez donc garde que le mobile et le ressort de votre conduite soit Dieu et non pas votre «moi.» Ici, le Seigneur s'attaque aux principes de la convoitise. Il faut qu'il y ait en nous cet état du cœur dans lequel Dieu est le seul mobile de la volonté. Christ est la pierre de touche pour «celui qui est né de Dieu».

«L'apôtre continue (3: 1): «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Examinons quels sont les privilèges et la condition de ceux qui sont dans une telle relation. Nous sommes nés de Dieu. Combien est grand l'amour exprimé dans le fait que nous sommes «appelés enfants de Dieu!» Quelle pensée! non seulement nous sommes sauvés, mais en relation avec la nature de Dieu, et ainsi pouvant nous réjouir dans les affections divines. Je possède la nature divine pour me réjouir en elle, et c'est dans le caractère d'enfant. Christ est venu nous donner la connaissance de la nature de Dieu et le révéler sous le caractère de Père, lui qui le connaissait comme demeurant dans son sein de toute éternité. «Personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a

fait connaître»; cela nous dit le caractère de Dieu. Celui qui jouissait des profondeurs de l'amour du Père, vint nous annoncer cet amour tel qu'il le connaissait. Si j'ai à vous dépeindre le caractère de mon père, ce doit être comme je l'ai connu. Christ est entré dans tout ce que Dieu est comme Père; il l'a compris et en a joui, et lui, en qui habitait la plénitude de la Déité corporellement, en qui toute la nature divine demeurait, nous a fait connaître Dieu. Christ étant descendu du ciel et devenu un homme pour révéler le Père, a pris cette place comme Fils sur la terre, afin que nous puissions connaître la relation de fils. Le coeur du Père a fait entendre cette voix qui déclare ce qu'est Christ: «C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir». Christ, ayant joui ici-bas de sa relation de Fils, veut que *nous* connaissions aussi sur la terre tout cet amour, que nos âmes comprennent ce que Dieu était pour lui ici-bas et sachent que le Père nous aime comme il l'a aimé.

«Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux». Voilà ce que nos âmes peuvent connaître. Peut-être sera-ce très faiblement, mais nous sommes appelés à connaître Dieu en communion avec Christ, afin que, tandis que nous sommes ici-bas, nous voyions en ce que Dieu était pour lui, ce qu'il est pour nous qui sommes appelés enfants de Dieu, et qu'ainsi l'amour dont le Père a aimé Christ soit en nous et lui en nous (Jean 17: 26). Il est celui qui révèle tout cet amour à notre âme et qui l'introduit en elle.

Comment pouvons-nous connaître Dieu? L'esprit humain ne saurait arriver par lui-même à cette connaissance. «Peux-tu, en sondant, découvrir ce qui est en Dieu?» La foi seule donne à Dieu la place qui lui appartient. Pour pouvoir découvrir, en sondant, ce qui est en Dieu, il faut que mon esprit soit au-dessus de mon sujet, mais alors Dieu ne serait pas Dieu. L'esprit humain ne peut pas juger du caractère de Dieu; il peut seulement le saisir là où il est révélé, et c'est en Christ. Là nous apprenons ce qu'il est, non comme objet de connaissance, mais comme ce qui doit sanctifier nos âmes. Je sais que nous manquons, mais demeurer en Dieu est une chose réelle. Il y a une connaissance de Dieu qui donne une paix solide. «Réconcilie-toi avec lui, je te prie, et sois en paix» (Job 22: 21). Et «c'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent, toi, seul vrai Dieu, et Jésus Christ que tu as envoyé». Ne dites pas que c'est trop élevé pour nous, comme s'il s'agissait d'une spéculation philosophique. Non, ce n'est pas là la pensée. Comment est-ce que je commence à savoir que Dieu est amour? C'est qu'il m'a aimé, moi, pécheur. Je commence ainsi au point le plus bas. «En ceci est l'amour; non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Je connais l'amour par l'incarnation du Fils de Dieu; il est ainsi devenu toutes choses pour nous. Il est amour parfait, parfaite patience, et bonté parfaite; en réponse à tout ce qui convient le plus aux besoins journaliers d'une âme, aux besoins les plus ordinaires de l'humanité.

«Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu»; nous sommes appelés enfants de Dieu, portant ainsi le même nom que Christ, et le monde ne nous connaît pas, mais pense que nous sommes insensés: «c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». C'était la même chose avec Christ. On disait qu'il était fou, qu'il avait un démon.

Rien d'étonnant donc, si le monde ne comprend pas ce que nous sommes. «Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Qui n'a-t-il pas connu? *Lui, Christ*. L'esprit de l'apôtre est tellement occupé de Christ, qu'il ne le nomme même pas; il pense que chacun doit le connaître. Supposez que votre enfant soit malade, et que je vous demande: «Comment va-t-il?» Vous comprendrez tout de suite que je parle de votre enfant malade, parce que votre esprit n'est occupé de rien d'autre. Il en est de même ici. L'apôtre suppose que vous savez qui il veut dire. Il n'a donc pas besoin de le nommer. Son esprit est occupé de Christ, de la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée. Il demeure en vous, et vous en lui; c'est là ce dont le monde n'a aucune connaissance, et c'est pourquoi le monde ne saurait être un compagnon pour le chrétien. Il ignore ses ressources; il le méprisera même à ce sujet, comme le Rab-Shaké le fit d'Ezéchias en disant: «Je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux donner des cavaliers pour les monter».

«Nous sommes maintenant enfants de Dieu»; non pas quand nous serons là-haut, mais *maintenant*. C'est l'unique relation dans laquelle nous puissions être avec Dieu. Un homme sous la loi était un esclave, mais maintenant le Fils est venu, né de femme, né sous la loi, et nous sommes fils. Comme le fils prodigue, nous ne pouvons être rien d'autre. Dieu ne peut pas prendre son enfant dans sa maison pour y être comme un serviteur: son coeur n'en serait pas satisfait. Il ne peut pas traiter comme serviteur, celui qu'il aime comme un fils. Quand le fils prodigue voit tout l'amour de son père, il ne dit pas comme il en avait eu l'intention: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Comment cela lui aurait-il été possible, quand les bras de son père étaient autour de son cou, et que toute la maison devait se réjouir, parce que le père était heureux d'avoir retrouvé son fils? Il ne pouvait qu'admirer et être rempli de reconnaissance, et, comme on l'a remarqué, dès ce moment, il n'est plus question du fils prodigue: tout est rempli du père et de sa maison.

Mais à mesure qu'il approchait de la maison de son père, quelles craintes, quels tremblements, quels raisonnements dans son esprit! «Que me dira mon père?» pouvait-il penser, «comment me recevra-t-il?» Et plus il approchait, plus il était mal à l'aise, jusqu'à ce que son père eût jeté ses bras autour de son cou. Alors tout était passé. Il en est de même d'une âme avec Dieu. Quand l'Esprit de Dieu agit en elle, elle est mal à l'aise, jusqu'à ce qu'elle ait accepté la pensée de Dieu, venant de lui-même, n'étant pas le résultat d'aucun progrès ni d'aucune expérience, mais venant de Dieu même. Le coeur est toujours plus mal à l'aise, plus il approche de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait connu la pensée de Dieu et qu'il l'ait apprise de lui. Il la possède alors pour lui-même. Quand nous avons appris à juger de notre cas d'après la pensée de Dieu, nous avons la paix. Ce serait une inconséquence de dire que nous ne sommes pas enfants, parce que nous manquons souvent; car si le Père est Père, l'enfant doit être un enfant. Il n'a pas d'autre place à nous donner que celle d'enfant, car il ne peut nous placer hors de Christ et nous faire quelque chose d'autre. «Nous sommes maintenant enfants de Dieu». Nous avons cette place d'enfants sur la terre. Nous connaissons la relation parfaite, mais nous ne connaissons pas encore la gloire — «ce que nous serons». «Nous, par l'Esprit,

nous attendons l'espérance de la justice». Je n'attends pas d'être un enfant; je le suis; je n'attends pas la justice, je l'ai en Christ; mais j'attends la gloire qui est l'espérance de la justice.

Comment aurai-je la clef de toutes ces choses, afin que je les comprenne? Il me faut aller à Christ comme à Celui en qui tout se trouve révélé, à lui, l'Homme modèle; car «quand il sera manifesté, nous lui serons semblables». Il est le premier-né entre plusieurs frères: «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». Toute la gloire est à Celui qui est devenu un homme, afin de nous amener dans la joie parfaite de la présence du Père. C'est là ce qui fait du retour de Christ l'unique objet, la seule espérance de notre coeur, bien que mourir soit sans doute un gain pour nous. Mon espérance n'est pas la mort. Je puis me réjouir de mourir pour être avec Christ, mais ce n'est pas ce que j'espère. Mon espérance est la venue de Christ; nous ne désirons pas «d'être dépouillés, mais d'être revêtus»; non pas de déposer cette tente, mais de voir ce qui est mortel absorbé par la vie. L'apôtre Paul avait reçu la vie éternelle; il l'avait en Christ, et il avait un tel sentiment de la puissance de cette vie, qu'il désirait être introduit dans la jouissance de toutes ses conséquences. Il avait toujours confiance: absent du corps, c'était être présent avec le Seigneur. Si je laisse le corps, j'ai la vie, la vie éternelle dans mon âme, et si je meurs, j'attends la gloire. Quelque précieuse que soit la mort d'un saint (et rien n'est plus beau dans le monde), ce n'est pas son espérance. Notre unique espérance est que, quand Christ apparaîtra, «nous lui serons semblables». Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons «conformes à l'image» du Fils de Dieu dans la gloire. Tel est le dessein de Dieu. Je n'attends donc pas pour être conforme à Christ dans le tombeau, mais conforme à Lui, comme il est maintenant, car nous serons les témoins de sa victoire sur la mort. Le brigand sur la croix disait: «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume»; mais le Seigneur lui dit: «Tu n'attendras pas jusqu'alors; tu seras aujourd'hui heureux avec moi dans le paradis». Christ nous montre ici l'état de bonheur d'une âme séparée du corps, et assurément c'est une chose précieuse. Mais le dessein de Dieu va au delà: il veut que nous soyons conformes à Christ dans la gloire; ainsi l'unique espérance de l'Eglise est la venue de Christ. «Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables». Et ce qui est davantage: «nous le verrons comme il est», non comme il était. Dans un sens, je ne suis pas plus près d'être à sa ressemblance au jour de ma mort, qu'au jour de ma conversion, mais moralement je le suis, et les deux ne sont jamais séparés. La révélation de la gloire à mon âme exclut tout ce qui est incompatible avec elle. Paul disait aux Philippiens: «Si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts»; rien d'autre ne pouvait le satisfaire. Il y a une communion actuelle avec les souffrances de Christ, on regarde en avant vers le prix de l'appel céleste, mais Paul dit: «Je ne l'ai pas saisi», «je cours droit au but». «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire». La gloire effective avec Christ et en Christ, voilà ce que Paul avait devant les yeux, «oubliant», dit-il, «les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant». Il n'aurait pas voulu que le moindre atome de sa vie fût incompatible avec la résurrection. Tous, nous devrions aussi être capables de dire: «Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec

effort vers celles qui sont devant, je cours droit vers le but», être semblable à Christ dans la gloire. «Celui qui a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

Prenons, dans l'épître aux Ephésiens, l'expression de l'amour de Christ pour l'Assemblée: «Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse». L'application de la Parole à l'âme ne rend pas la gloire plus brillante, mais prépare l'âme pour la gloire. La révélation de Christ comme il est, forme l'âme en la conduisant à penser: «Si je dois être bientôt comme lui, je veux maintenant lui être aussi semblable que je le puis». «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur», de sorte qu'il lui soit semblable maintenant, ayant le précieux privilège d'avoir pour mesure de pureté, Christ lui-même, selon ces paroles: «comme lui est pur». «Je me sanctifie moi-même», dit le Seigneur; c'est-à-dire qu'il se met à part comme étant l'Homme selon la pensée de Dieu, comme le modèle parfait, afin que nous regardions à lui et que nous lui soyons semblables. Le Seigneur ajoute: «Afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité»; le Saint Esprit prenant des choses de Christ pour nous les annoncer. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire». La puissance réelle et pratique de l'espérance de la venue du Seigneur sanctifie et forme les affections du coeur, et la révélation de la gloire de Christ est le moyen de me purifier comme lui est pur, la Parole révélant Christ et attirant à lui les affections du coeur, afin que je croisse en lui en toutes choses.

Dans les Colossiens, l'apôtre indique son but par ces paroles: «Afin que nous présentions tout homme parfait en Christ»; c'est-à-dire ayant le coeur pleinement établi dans tout ce qui appartient à Christ, «qui est l'image du Dieu invisible»; en qui «toute la plénitude s'est plu à habiter». Après avoir développé toutes les gloires de Christ, Paul dit: «Je désire que tout homme soit parfait selon ces gloires de Christ», et ce qui rend la chose si précieuse, c'est la joie d'être semblable à Christ. Ce n'est pas une loi qui nous soit donnée pour y marcher, ou des préceptes pour nous guider. Il y a des préceptes, c'est vrai; mais ce qui purifie, ce sont les affections placées sur Christ, pour lui ressembler maintenant, comme c'est le dessein de Dieu que nous soyons conformes à l'image de son Fils.

Je voudrais dire encore: La venue de Christ est pour prendre l'Eglise auprès de Lui avant son apparition, ainsi que nous le lisons dans l'épître aux Thessaloniens, et c'est en ceci que le coeur prend ses délices: «Nous serons toujours avec le Seigneur». C'est un peu différent de notre apparition en gloire avec lui. Voici la pensée: «Nous serons tous ravis *ensemble* à la rencontre du Seigneur». Je pourrais dire: «Voilà quelqu'un qui est si puissant en foi et en bonnes oeuvres; assurément il ira le premier avec le Seigneur». Mais non, toutes les distinctions s'évanouissent en Christ, tout disparaît dans cette pensée: nous serons tous *ensemble* là.

Lorsque je regarde en arrière et que je vois le dévouement de Paul, je pense à l'amour de Christ qui nous prendra *tous ensemble*, afin d'être pour toujours avec lui. Afin qu'il n'y ait pas de différence, tous doivent être conformes à l'image dit Fils de Dieu. L'amour de Christ repose

d'une manière parfaite sur l'Eglise, parce qu'elle est lui-même; il ne peut haïr sa propre chair. Ce qu'il y a de plus intime dans les affections nous est commun à tous. Nous irons pour être *avec le Seigneur*; non pour apparaître avec Christ dans la gloire, si précieux que ce soit, mais pour être *avec Lui*. *Etre avec Christ* est une bénédiction spéciale, qui est de beaucoup meilleure que d'apparaître avec lui comme participant de sa gloire. C'est un merveilleux bonheur que d'être *glorifié* avec lui; mais il est meilleur d'être *avec le Seigneur*; c'est pourquoi l'apôtre dit: «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur», c'est ce qui le satisfait. Dans l'épître aux Colossiens, il est dit: «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire», et il rattache immédiatement cela à la responsabilité du chrétien: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Mais quand l'apôtre parle d'être avec le Seigneur, il ne rattache cela à aucune croissance, ni à aucun progrès que l'on pourrait avoir fait, mais uniquement à l'amour de Christ, commun à tous ses bien-aimés. Je puis passer en revue tous les saints, même les plus éminents, et même Paul, et dire: «Nous serons tous ensemble avec le Seigneur».

La manifestation avec Christ se lie à la responsabilité dans le service. Quand nous serons dans la gloire, je me réjouirai tout comme Paul d'y voir les croyants de Thessalonique, mais ils ne seront pas ma couronne de joie; ils seront celle de Paul, la récompense de son service. Ce principe ne doit jamais être un *motif* de conduite. L'espoir de la récompense ne devrait jamais me conduire dans le service, mais lorsque, dans le service, on rencontre l'épreuve, comme assurément cela arrivera, alors cet espoir soutient l'âme pendant le chemin. Quel était le mobile de Christ? L'amour infini, l'amour divin. Mais ce qui est dit de lui: «Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix», est dit aussi de Moïse «Il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible...» «estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte; car il regardait à la rémunération». Si j'annonce l'évangile aux pécheurs, l'amour de Christ m'étreint, mais j'ai besoin que quelque chose me soutienne dans le chemin. L'amour est le mobile, mais il nous faut être encouragés par l'espérance placée devant nous, tandis que nous foulons le sentier qui conduit de la croix à la gloire où nous lui serons semblables. «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu». Nous n'avons pas à nous enquérir si nous sommes fils, mais à prendre cette relation, comme le fondement sur lequel nous sommes maintenant conformes à l'image de son Fils.

Nos âmes doivent prendre leur plaisir en Dieu. Dieu s'est révélé lui-même en tout ce qu'il est. «Oh!» direz-vous, «c'est tellement élevé!» C'est vrai, mais Christ est venu pour être le lien entre nous et ce qui est si élevé, et il l'a fait en descendant aussi bas que possible (car nul ne s'est abaissé plus que lui), et il s'est fait lui-même notre unique objet. Il ne s'agit pas ici de la puissance de l'esprit qui pense à l'objet, mais de la simplicité de l'oeil qui le contemple; l'oeil simple n'a aucun autre objet que Christ. La vieille nature n'a rien à faire en cela; le nouvel homme n'a en vue que Christ seul.

Vous êtes appelés à connaître Dieu. «Attache-toi à Dieu, et sois en paix»; cela a été vrai de tout temps, mais vous êtes maintenant appelés à connaître Dieu en Christ. Oh! puisse le monde ne pas s'emparer de nos coeurs, de manière à nous rendre incapables de jouir de Dieu!

Il nous conduit hors des circonstances, à la connaissance et à la jouissance de lui-même, par la communication de la nature divine. Si je suis dans la douleur, Dieu est ma consolation; si j'ai souffert une perte, Christ est tout pour moi. Nous avons à jeter sur lui tous nos soucis, petits et grands; et ainsi «la paix de Dieu gardera nos coeurs et nos pensées dans le Christ Jésus». Son trône sera-t-il ébranlé par vos soucis, parce qu'ils sont si grands et si nombreux? Non; son trône n'en est en rien affecté. Ainsi, tandis que cela s'applique aux soucis les plus ordinaires, toutes ces choses ne font que nous introduire dans la connaissance de Dieu.

Puisse notre communion être telle, que nous connaissions *sa paix*; non la paix avec lui, mais la paix dans laquelle il demeure; puissions-nous savoir que son trône ne saurait être troublé par nos soucis, et ainsi le connaître, Lui, et trouver notre joie en lui, et attendre de lui être semblables, «nous purifiant comme lui est pur».

6^e méditation

(Chapitre 4: 1-10)

Au temps de l'apôtre, comme de nos jours, il n'y avait pas simplement à proclamer la grâce et la bonté de Dieu dans un monde, qui ne le connaissait pas, un monde de péché et de misère. C'était, sans doute, un grand privilège d'être le canal d'un témoignage comme celui de l'évangile, le héraut chargé de proclamer le merveilleux message de l'amour envers ce pauvre monde. On rencontrait l'opposition, c'est vrai, mais c'était la bénédiction apportée à l'homme. Mais l'Esprit avait un autre service à accomplir, une autre vérité à présenter. «Des hommes impies s'étaient glissés parmi les fidèles»; il devenait nécessaire d'avertir contre le mal. Il est beaucoup plus difficile de conserver la bénédiction lorsqu'elle a été introduite, que d'y rendre témoignage quand elle est proclamée pour la première fois. C'est pourquoi, nous trouvons dans l'épître de Jude l'exhortation à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints, et non pas seulement à publier les bonnes nouvelles de la bénédiction qui avait été introduite pure et non corrompue. «Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit», dit l'apôtre (4: 1). Ce serait plus heureux de dire: «Croyez à l'Esprit»; mais à cause de l'erreur qui tendait à s'introduire, Jean doit dire: «Ne croyez *pas*». Le mystère d'iniquité qui devait se manifester et qui opérait déjà dans le monde, l'exigeait. Tous les apôtres avaient à avertir contre le mal qui s'était glissé dans l'Eglise, et Jean le fait plus particulièrement, comme étant le dernier d'entre eux.

«Epreuvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». Les serviteurs s'étaient endormis, et l'ennemi avait semé de l'ivraie. Satan cherche toujours à résister par la violence et l'opposition, à l'introduction de la vérité, et à entraver sa réception dans l'âme; mais s'il n'a pu y réussir, une fois introduite, il s'efforcera de la corrompre. «Des hommes méchants se sont glissés», de faux prophètes (ou de faux esprits) sont sortis dans le monde; hommes d'une conduite pure, c'est possible, mais néanmoins de faux prophètes attaquant les âmes simples et sincères, avec une apparence de grande puissance, mêlant l'erreur avec beaucoup de vérité; mais l'erreur doit être réprimée dans le coeur et dans la conscience. C'est une grande grâce que l'orthodoxie soit professée;

par orthodoxie, j'entends les grandes vérités de l'évangile. Mais la profession de l'orthodoxie n'est pas la vie. Il peut y avoir de l'orthodoxie et point de vie, surtout dans nos jours, et nous avons à revenir là où l'Esprit de Dieu gardera l'âme dans la profession de la vérité. On peut ne pas connaître le salut, tout en professant l'orthodoxie.

Le Seigneur peut permettre que l'intelligence travaille, et alors peut surgir la question de Pilate: Qu'est-ce que la vérité? On trouve à cet égard deux choses chez les hommes: le scepticisme et l'incrédulité. Le sceptique *doute* de toute vérité; l'incrédule *nie* entièrement la vérité, et dit qu'il n'y a ni vérité, ni connaissance, ni doctrine. L'incrédulité conduit toujours là.

Dans toute vérité, il y a une difficulté. La conséquence en est que, lorsque les hommes sont fatigués de leurs péchés et pensent à les abandonner, ou sont troublés en réfléchissant aux conséquences de ces péchés, ils commencent à s'enquérir de la vérité, deviennent très sérieux pour un temps et remplissent leurs devoirs religieux, comme l'on dit; mais trouvant cela difficile, ils se lassent et cherchent quelque chose qui leur donne de la sécurité, tout en leur épargnant la peine de connaître la vérité pour eux-mêmes. Alors ils regardent à ce qui est établi sur une autorité humaine et s'appuient sur le jugement et les opinions des hommes. C'est l'autorité dans un mauvais sens, celle qui se base sur la parole de l'homme. Dieu seul a la vraie autorité sur la conscience. La vérité est l'autorité, mais les hommes veulent quelque chose qui leur évite l'exercice de leurs cœurs et de leurs consciences devant Dieu. En s'appuyant sur l'autorité humaine, la conscience n'est pas avec Dieu, et l'on voudrait être indépendant de Dieu. Or cela dégrade l'homme et le fait descendre au-dessous de ce qu'il est destiné à être; car sa vraie position est d'être dépendant de Dieu. C'est la vraie gloire de l'homme. La conscience doit être amenée en contact avec Dieu, en la présence de Dieu; c'est l'objet du vrai ministère. Tout ministère qui manque à cela, ou qui n'a point cela pour objet, n'est pas de Dieu, parce qu'il place quelque chose entre l'âme et Dieu. Si un ministère est réel, il apportera Dieu directement à la conscience par le moyen de la Parole, tandis que celui qui est faux se place entre Dieu et la conscience. C'est par là que nous pouvons voir la différence entre un ministère faux ou vrai, et que nous pouvons les discerner.

Dieu a promis de guider ceux qui sont humbles, et il gardera l'âme humble contre les faux prophètes. Jamais la parole de Dieu ne considère *l'esprit* de l'homme comme compétent pour la juger; car ce serait juger ce qui en soi est l'autorité sur la conscience. On a confondu la puissance de la Parole pour agir dans la conscience, avec la compétence de juger la Parole. C'est une chose terrible. L'esprit de l'homme n'a aucune capacité pour juger la parole de Dieu. S'il le pouvait, elle ne serait plus du tout de Dieu. En effet, ce serait supposer l'esprit de l'homme égal à Dieu; et alors il n'y aurait plus de Dieu. Mais la conscience naturelle peut juger des commandements adressés aux individus, tels que: «Tu ne déroberas pas». Je suis aussi capable de juger en tant que je sais que la Parole est bonne lorsqu'elle a agi sur mon âme. C'est comme lorsque je prends de la nourriture. Je puis ignorer complètement comment s'opère la digestion et la nutrition, mais je connais la propriété des aliments, et j'ai la conscience de l'effet fortifiant qu'ils produisent lorsque je les ai mangés. Il y a plusieurs choses que je puis apprécier par leur action sur moi, bien que je n'aie point de compétence pour en

juger autrement que par leur effet. La parole de Dieu me dit que je suis tel et tel. L'âme en éprouve l'effet par la puissance divine. C'est la Parole qui me juge, et non pas moi qui juge la Parole; mais elle peut produire en moi la compétence pour juger. En raisonnant, on confond souvent les deux choses. Où trouverai-je donc la compétence? Dans la Parole, parce qu'elle se justifie elle-même à l'âme en agissant avec puissance sur la conscience.

«Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu»; cela commence par la puissance. «Ne croyez pas tout esprit». Ce n'est pas simplement qu'il y a la vérité, et que les esprits des hommes sont à l'oeuvre et agissent. Non; il y a de faux esprits, certaines énergies mauvaises, qui agissent sur l'esprit de l'homme. Tandis que l'homme, pauvre créature, se croit indépendant, il y a un esprit qui opère en lui et qui est ou de Dieu ou du diable, ou de vérité ou d'erreur. «Beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». La confession de Jésus Christ venu en chair est de Dieu. Ce qui met tout à l'épreuve, est de reconnaître réellement Jésus Christ venu en chair. Cela prouve la vérité de la personne; c'est la foi propre de celui qui parle et non pas une simple confession, parce que, si j'ai foi en une chose, je suis assujetti à cette chose, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, assujetti à Christ. Or nul mauvais esprit n'est assujetti à Christ, car alors ce ne serait pas un mauvais esprit. Il est dit: «Epreuvez les esprits». Un esprit qui ne reconnaît pas que Jésus Christ est Dieu manifesté en chair, n'est pas de Dieu. «Plusieurs faux prophètes sont sortis dans le monde»; mais reconnaître la seigneurie et l'autorité du Seigneur Jésus Christ doit être la pierre de touche de tout. On trouvera toutes sortes de choses mises à la place, mais l'esprit qui ne se soumet pas au Seigneur Jésus, n'est pas de Dieu. «Pour vous, vous êtes de Dieu, enfants». Il n'y a aucune pensée d'en appeler à leur compétence ou à leur habileté pour juger, ni à s'en référer à l'autorité d'autres hommes, mais à l'Esprit de Dieu; «vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde». C'est dire: si l'Esprit Saint est en vous, il vaincra; sinon, Satan aura certainement l'avantage. L'Eglise de Dieu est, pour ainsi dire, le grand prix que se disputent Dieu et Satan. Il en était ainsi de Pharaon à l'égard d'Israël. Moïse lui avait dit: «Ainsi a dit l'Eternel: Laisse aller mon peuple». La réponse de Pharaon vient immédiatement: «Qui est l'Eternel pour que j'écoute sa voix?» C'était afin d'amener la manifestation de la puissance de Dieu dans son jugement contre Pharaon, et de montrer qu'il était le plus puissant. C'est pourquoi Jéthro dit à Moïse: «Maintenant, je connais que l'Eternel est plus grand que tous les dieux; car en cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux» (Exode 18: 11). Et bientôt le Seigneur montrera cela plus pleinement: quand il apparaîtra et que Satan sera lié, le conflit prendra fin. Mais maintenant il se poursuit dans notre marche individuelle; Dieu veut exercer notre foi et notre conscience, et manifester sa puissance en nous gardant. Et voici la puissance de la marche: «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde».

Un des symptômes les plus alarmants dans le monde religieux de nos jours, est l'idée qu'il y a dans la vérité une puissance pour nous garder. Il n'y en a point; la question est si l'âme tient ferme la vérité. A moins que mes pensées et mon coeur ne soient dans la vérité, il n'y aura en elle aucune puissance pour moi. Il est bien certain que Dieu gardera sa vérité, mais

mon coeur est-il gardé? Si non, c'est simplement la confiance de l'esprit humain, car «celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde». Ce qui seul donne la victoire est la puissance de l'Esprit de Dieu dans les affections et la conscience des saints; alors le coeur sera fixé sur Christ et les choses de Christ pour l'aimer, jouir de lui et le mieux servir. La lutte et la difficulté viennent plutôt quand la vérité est mise en question, que lorsqu'elle est d'abord manifestée en puissance. Si l'Esprit de Dieu ne me garde, je ne serai pas capable de résister aux sollicitations journalières du péché.

L'homme peut être fatigué de ses péchés et du monde; car il en a longtemps senti l'esclavage et désire sincèrement rompre avec eux. Il est attiré d'abord vers ce qui lui promet la délivrance et est heureux de céder à l'offre qui lui en est faite. Il rompt donc avec ses péchés, et est très religieux, dévoué aussi, semble-t-il. Mais son âme ne persévère pas. Il n'aime pas les épreuves et les tribulations qui surviennent. Il ne peut supporter de perdre ses amis, sa prospérité et sa place dans le monde. Alors il trouve que l'erreur offre un chemin plus facile, il se détourne, et c'est ainsi qu'il n'y aura qu'un petit troupeau. La fausse religion peut faire un moine, mais ne place jamais la conscience en présence de Dieu. L'erreur ne s'oppose pas aux passions des hommes; la fausse religion dans l'homme sert au contraire toujours ses passions, ses pensées et ses sentiments, et c'est pourquoi elle convient au monde mieux que la vérité. Elle s'adapte à l'homme, et ainsi la foule suivra toujours l'erreur. Voilà pourquoi Paul devait dire: «Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi». L'apôtre ne s'attendait pas à ce que la vérité eût puissance sur le monde, mais déclarait clairement que l'erreur prévaudrait. C'est ainsi que, quand le Seigneur permet qu'un grand corps religieux soit mis à l'épreuve sur un point de la vérité, le plus grand nombre acceptera l'erreur.

«Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent selon les principes du monde, et le monde les écoute». «Pour vous, enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus». Si Dieu était en eux, ils étaient gardés; sinon, ils ne pouvaient que s'écarter de la vérité. Nous devons nous reposer sur ce que l'Esprit de Dieu a déclaré, plutôt que sur ce que les hommes espèrent. L'apôtre croyait certainement plus que personne à la puissance de la vérité, mais il ne caressait pas la vaine espérance que la vérité avait le pouvoir de réformer le monde. «Pour vous, enfants, vous êtes de Dieu». C'est là ce qui garde — non la puissance, mais le moyen: «Nous, nous sommes de Dieu; celui qui connaît Dieu nous écoute». Il n'est pas dit qu'il a «vaincu», mais «*il nous écoute*» — il est de la vérité. Ils avaient la puissance spirituelle de discerner ce qui était la vérité. Le moyen de distinguer la vérité de l'erreur était de reconnaître la Parole. On ne devait pas écouter celui qui ne se soumettait pas à la Parole inspirée. Il aurait pu parler le langage des anges, il n'était pas de Dieu, il parlait de lui-même.

«Celui qui est de Dieu *nous écoute*». Je ne pourrais pas dire: Vous devez m'écouter, sans quoi vous serez perdu, mais je puis dire: Si vous n'écoutez pas le message de Dieu que je vous apporte, vous périrez, parce que c'est la vérité de Dieu, et vous devez examiner et voir pour vous-même. Je ne suis pas le garant de la vérité. Je la tiens de Dieu; mais dans les apôtres, j'ai ce qui est le garant et la pierre de touche de la vérité, Si vous êtes de Dieu, vous le croirez; mais si quelqu'un m'empêchait d'écouter un apôtre, je pourrais dire immédiatement qu'il

n'est pas de Dieu, parce que «celui qui est de Dieu *nous écoute*». Le témoignage *immédiat* des apôtres est la pierre de touche dont Dieu se servait pour distinguer la vérité et l'erreur. Actuellement, nul homme n'est le vase immédiat ni le garant de la vérité. Remarquez de plus que, du moment que je demande quelque chose pour établir l'autorité de la Parole, je la lui enlève, car la chose sur laquelle on s'appuie est nécessairement ce que l'on suppose devoir établir la Parole, et non la Parole elle-même. Prendre quelque chose pour *démontrer* la vérité de la parole de Dieu, et puis croire en vertu de cette chose, n'est pas croire *la Parole*.

L'Esprit de Dieu et la parole de Dieu doivent aller ensemble. La Parole ne peut aller seule, car je pourrais vouloir juger de la Parole avec mes propres facultés, et je me tromperais. De même, l'Esprit de Dieu ne peut aller seul, car je pourrais prendre mes imaginations pour l'Esprit. Les deux vont ensemble. Du moment donc que la Parole atteint mon cœur, elle devient l'autorité absolue et elle me juge. Quand l'Esprit et la Parole sont tous deux reçus dans le cœur, quand ils ont ainsi pris complètement possession de moi-même, Satan ne peut me toucher, parce qu'ils ne permettront aucune action de la chair, de la propre volonté, etc. Y a-t-il du mal en moi? Ils me rendront capable de le juger en moi et dans tout ce qui m'entoure. Celui qui a ainsi l'Esprit et la parole de Dieu est garanti contre toute erreur. Ce sont les moyens encourageants et consolants, paisibles et précieux, pour nous garder de tout mal.

Lorsqu'un homme est sauvé, il est amené à Dieu et jouit d'une paix parfaite. Il est introduit dans un monde entièrement nouveau, où Dieu se révèle lui-même dans sa Parole, et son âme prend constamment son plaisir dans cette Parole où toute la sagesse de Dieu est manifestée, afin qu'il soit exercé en elle, apprenant de plus en plus et dans la paix tout ce que Dieu est. Et ce que nous avons tous à chercher, est d'être chaque jour occupés de la vérité, sachant toujours plus ce que c'est que de trouver son plaisir en Christ et de se nourrir de lui, comme étant le vrai Dieu, et en même temps l'Homme parfait, soumis en toutes choses à son Père. Et je ne veux pas dire qu'il s'agit de connaître tout cela de manière à être capable d'en écrire un traité, mais de connaître Christ, en qui je connais Dieu et l'homme, Christ qui vivait à cause du Père, dépendant du Père; alors tout ce qui n'est pas de lui, agit avec force sur mon âme. C'est que c'est CHRIST qui est *touché*, et cela affecte toute l'harmonie de l'âme. Soyez sûrs de ceci: c'est que, si vous ne connaissez pas la puissance vivante d'un Christ vivant, et si vous n'en jouissez pas dans votre âme, vous ne pourrez pas résister à l'erreur. Il faut que la vérité soit tenue en rapport avec la personne de Christ, sans quoi vous ne serez pas gardés contre l'erreur. La vérité seule n'est pas de la force de Satan. Je ne voudrais pas m'aventurer à rencontrer Satan relativement à la vérité, si je n'étais pas appelé à le faire, et à avertir les saints, et pour la gloire de Dieu, parce que je craindrais, mais je sais que Dieu me gardera quand j'accomplis son service. Ainsi, je ne voudrais pas me jeter du sommet du temple en bas, parce qu'il est écrit dans la Parole: «Il commandera à ses anges à ton sujet, de te garder en toutes tes voies».

Nous voyons se manifester en Caïn et Abel les traits des deux familles des hommes. En Caïn, c'est la haine, la violence et la méchanceté; chez Abel, c'est la souffrance, la justice et l'amour. La vie éternelle qui était auprès du Père, a été communiquée au chrétien, produisant

en lui les voies, les pensées et les sentiments de Christ. «Quiconque aime est né de Dieu». «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui». L'amour est le développement intérieur de la nature divine, car de même que je ne puis exercer les facultés et les affections humaines, ni en jouir, si je n'ai pas la nature humaine, ainsi je ne puis jouir des affections divines, si je n'ai pas la nature divine. C'est une ancienne remarque que celle-ci: «La connaissance ne peut aimer». Il vous faut avoir la nature divine, être né de Dieu, sans quoi vous ne pouvez aimer. Les recherches de l'homme n'amènent à rien. A moins qu'il ne connaisse l'amour de Dieu dans le Seigneur Jésus Christ, il ne peut aimer.

Supposez que j'aie une notion générale de Dieu, et que j'aie vu et reconnu son éternelle divinité. Si j'ai cette connaissance et que j'essaie de comprendre les choses, je serai confondu. En effet, si je jette un coup d'oeil sur l'état du monde entier, qu'y verrai-je? Les trois quarts des hommes adonnés à l'idolâtrie et adorant le diable, puis l'oppression, la dégradation et la misère accablant des multitudes, comme on peut le voir dans nos grandes cités. L'esprit, à cette vue, est rempli de confusion. On peut essayer de dire que tout cela est nécessaire dans le plan général de la nature. Mais cela soulagera-t-il ceux qui souffrent? Si l'on dit: «Le péché est la cause de tout ce mal», alors je répondrai: «Si le péché est là, qu'ai-je à dire à Dieu, comme pécheur? Comment puis-je rencontrer Dieu?» Il ne sert de rien de me dire qu'il est bon. Il l'est, sans doute, mais je suis responsable envers Dieu, et plus j'entre dans la vérité, plus je suis misérable et me sens presque réduit au désespoir. Ni scepticisme, ni autorité, ne feront rien pour moi dans ce cas; mais du moment que je connais et possède Christ, tout est clair. Christ jette la lumière sur toutes choses. Je n'ai pas acquis quelque chose qui puisse répondre à tout ce qui m'embarrassait, mais j'ai Dieu lui-même qui *répond*. On voit Dieu en Christ agissant envers cette création dans tout son péché et sa misère. Le péché nous a ruinés. Tous sont coupables; moi, je le suis. Mais Dieu a fait face à mon péché de la manière même dont j'avais besoin. Lorsque j'étais dans la perplexité et le désespoir touchant mes péchés, et que je ne trouvais aucun moyen de rencontrer Dieu, c'est Dieu qui est venu au-devant de moi, et qui m'a montré comment il a réglé, à sa propre gloire, tout ce qui concerne le péché dans la personne du Seigneur Jésus Christ, qui a satisfait à tout pour moi. Pour cela, il est venu dans le monde, afin d'être la propitiation pour nos péchés; il est descendu dans toute notre misère pour l'enlever, et s'est donné lui-même comme source de la vie, et comme Celui qui ôte ce péché qui nous empêcherait de jouir de Dieu. Ensuite, pour consommer cet amour, et afin de nous introduire dans ce qui est en haut, il est descendu ici-bas, afin de pouvoir nous prendre en haut avec lui. «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés».

«En ceci est consommé, l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». L'amour est manifesté envers moi en ce qu'il vient à moi, et me place en la présence de Dieu, parfait en lui. La communication de la nature divine donne la puissance pour aimer, et alors nous lisons: «Non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il nous donne ainsi un objet sur

lequel notre amour se repose et dont il peut s'occuper, nous élevant toujours et nous satisfaisant toujours. Ce n'est pas le mysticisme qui se plaît à se replier sur lui-même; mais l'âme a un objet précieux et infini avec lequel nous sommes associés et à la ressemblance duquel nous sommes formés, ne permettant pas qu'il y ait en nous la moindre crainte, tout ce qui pourrait la causer ayant été enlevé par son oeuvre divine, et nous sommes en repos, parfaitement heureux avec Dieu. Si quelque chose ne fait pas connaître à nos coeurs Dieu comme parfait en amour, ce n'est pas toute la vérité; si une chose quelconque ne me place pas dans la présence de Dieu sans qu'il reste une seule crainte, de sorte que je puisse jouir de son amour, elle n'est pas proportionnée à son amour pour moi.

7^e méditation

(Chapitre 4: 11-19)

Dans cette partie du chapitre 4, l'apôtre revient à la grande doctrine de toute son épître. Ici, ce n'est pas tant la grande vérité qui *établit* l'âme devant Dieu, mais plutôt la vérité que nous avons lorsque nous sommes devant Dieu.

Nous avons déjà vu la différence entre Paul et Jean. Tandis que Paul montre l'Eglise comme justifiée devant Dieu, et nous ouvre les conseils de Dieu, etc., Jean fait ressortir la nature de Dieu dans les saints. Ce n'est pas tant la base sur laquelle l'âme est amenée à Dieu, bien qu'il en parle aussi; mais c'est plutôt le caractère de la vie, qui est communiqué — la vie qui est en Dieu le Père et qui vient à nous par Christ; elle est premièrement en Christ, et ensuite manifestée dans les saints.

Les traits de la nature divine sont manifestés par le chrétien; c'est là ce qui est particulièrement mis en évidence par Jean. Dans ce chapitre, il y a aussi une autre chose. Ce n'est pas seulement qu'il y a chez le chrétien une nature et une capacité pour jouir de Dieu, mais le Saint Esprit est donné comme puissance de cette nature. Le Saint Esprit demeurant en nous, nous donne la puissance de jouir; mais afin qu'il n'y ait pas de mysticisme, ni de vacillation ou d'incertitude, l'apôtre fonde le témoignage sur la manifestation publique du Seigneur Jésus Christ (*); mais la capacité de jouir de la source de la vie est par la puissance du Saint Esprit demeurant en nous. Dieu est amour, et on le voit tout premièrement et ouvertement à la croix de Christ; ensuite, dans la nouvelle nature nous avons la capacité de jouir de cet amour. Mais la *crainte* doit être ôtée, parce que la crainte cause du tourment, et que le tourment n'est pas la jouissance alors l'apôtre montre ce qui ôte la crainte « L'amour parfait chasse la crainte ». Ce n'est pas la justice parfaite, celle qui avait donné la paix devant Dieu, mais c'est la révélation de lui-même, de ce qu'il est, cela seul chasse la crainte. Si l'on me demande: «Comment savez-vous que Dieu vous aime?» «Oh!» dirai-je, «j'en ai une preuve constante et certaine dans le don de son Fils». De plus j'ai, jour par jour, heure après heure, la jouissance de Dieu comme mon Père, et je le sais, parce que j'en jouis. Je puis prouver à un autre l'amour de Dieu par certains actes de sa part, tels que le don de son Fils, qui est une manifestation ouverte de son amour, mais cela n'empêche pas que j'aie la jouissance

journalière de bien, pour laquelle j'ai la capacité dans la nouvelle nature et par la puissance du Saint Esprit.

(*) Voyez versets 9 et 10. (Note du traducteur)

Il est remarquable de voir comment l'apôtre garde du mysticisme en ramenant la pensée vers le simple exposé de l'évangile. «Nous, nous avons vu et nous témoignons que *le Père* a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Au septième verset, il commence en disant: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre». Là, nous avons l'amour de Dieu en activité dans la nouvelle nature, et la caractéristique de cette nature est de la reconnaître dans un autre. Si je possède cette nouvelle nature, je ne puis m'empêcher de l'aimer dans un autre. Je puis avoir à surmonter certains préjugés, mais dans la chose elle-même, il y a une puissance attractive. Je n'en parle pas comme d'un simple devoir; c'est dans la nature, et étant divine, elle est bien au-dessus des anges, bien qu'ils soient des créatures d'un ordre plus élevé.

Nous avons à aimer tous les hommes, à faire du bien à tous, c'est-à-dire à avoir la bienveillance qui se montre envers ceux qui sont dans le besoin. Ce n'est pas ce dont je parle maintenant; mais il y a, dans la nature divine qui nous est communiquée, une puissance attractive qui nécessite l'amour, qui lie l'un à l'autre et à Christ. Là, il y a de la puissance; cela peut être très imparfait en nous, mais *c'est réel*, et attire à la Personne divine. Nous avons besoin de quelque chose de plus que la nouvelle nature, parce qu'elle est une nature dépendante, et qu'ainsi elle a besoin de quelque chose d'autre. Christ ici-bas vivait d'une vie dépendante: «Je vis à cause du Père», disait-il. Le vieil homme s'élève lui-même et prétend être indépendant; mais tout le temps il est sous la puissance de Satan. La nouvelle nature est dépendante. Elle s'appuie sur la puissance, et prend son plaisir à le faire. L'Esprit Saint est la puissance: «Fortifiés en puissance par son ESPRIT quant à l'homme intérieur». Et c'est là la pleine bénédiction, soit dans le chrétien individuellement, soit dans l'Eglise de Dieu. Quoique nous ayons une nouvelle nature, nous avons besoin de la puissance du Saint Esprit en nous pour ôter les obstacles qui s'opposent à sa manifestation. Les efforts et le labeur n'y font rien. Vous pouvez faire des efforts, mais de même qu'une montagne de neige glacée qu'aucun travail ne saurait enlever, fond et disparaît sous les chauds rayons du soleil, ainsi il n'y a que la chaleur des affections divines dans l'âme, par la puissance du Saint Esprit, qui dissoudra l'épaisse glace de nos coeurs, et fondra tout ce qui en nous obstrue et arrête la pleine manifestation de la vie.

«L'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu». Lorsque j'ai cette nature, je suis né de Dieu, et je suis amené dans une position où je rapporte tout à Dieu, car la nouvelle nature que j'ai de Dieu, a Dieu pour objet. Quand je vois les traits de cette nature dans une autre personne, je dis: «elle est née de Dieu». Je vois l'amour dans les affections naturelles, mais ici, c'est dans un sens divin. Dans les affections naturelles, l'égoïsme est à la base de tout; mais s'il s'agit des saints, celui qui aime est né de Dieu, tandis que l'égoïsme est le mobile de tout ce qui est hors de Dieu. Dans l'âme de celui qui est né de Dieu, nous trouvons un tout autre principe qui tire l'homme tout à fait hors de lui-même. Un homme s'est acquis une fortune par quelque grande invention qui ajoute au bien-être du monde, mais

qu'est-ce, sinon de l'égoïsme? Tout ce qui donne une impulsion aux progrès du monde n'est pas autre chose. Et en ceci est la différence — car nous sommes dans un monde où nous avons tous à suivre nos diverses occupations suivant notre vocation — c'est que, dans le chrétien, ce n'est pas égoïsme, mais amour. Il est en dehors de tout autre motif; il est né de Dieu, et l'amour est la source de toutes ses actions, comme l'amour est le principe de la nature de Dieu. Il peut être très faible en moi, mais dois-je être satisfait qu'il reste tel? Ce qui est né de Dieu vient de Dieu et retourne à Dieu; c'est pourquoi: «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Cet amour parfait descendait de Dieu, afin de retourner à Dieu, car qui, sinon son Père, a fait descendre Christ ici-bas pour glorifier Dieu? Et tout ce que faisait Christ remontait vers Dieu, comme un parfum de bonne odeur; autrement, cela aurait été perdu. Il y a beaucoup de belles qualités dans une créature de Dieu, mais les fait-on remonter vers Dieu? Non; et alors elles deviennent péché. J'ai une chose bonne et j'en jouis, et je laisse Dieu de côté — tel est le péché de l'homme. Il peut y avoir beaucoup d'égoïsme sous une apparente libéralité extérieure. Un chrétien aidera son frère et regardera à Dieu comme le faisant pour lui, parce qu'il aime Dieu; mais s'il se dit: «J'ai bien agi», cela cesse d'être de l'amour; c'est la satisfaction de soi-même; c'est de l'égoïsme.

La nouvelle nature a Dieu pour sa source, et Dieu pour son objet, et c'est ainsi que se trouve gardée la vérité de la nouvelle nature. Elle se lie à cette autre vérité, que Dieu est l'objet d'après lequel agit la nouvelle nature. Elle agit en nous conformément à Dieu, de sorte que les autres peuvent la voir. Elle connaît Dieu; et je ne sache rien de plus élevé que de connaître Dieu. «Quiconque est né de Dieu connaît Dieu»; et c'est un grand soulagement de pouvoir dire en toutes choses: J'ai trouvé Dieu.

Remarquez ensuite une autre vérité (verset 8): «Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu». Il n'y a pas de connaissance de Dieu, parce que sans la possession de la nature de Dieu, on n'a aucune puissance pour saisir ce qu'il est. Vous pouvez voir ses oeuvres et dire: Il doit y avoir un Dieu; mais est-ce là le connaître? Pour le connaître, il faut que j'aie sa nature, parce que l'on ne peut connaître l'amour qu'en aimant, et celui qui connaît ainsi Dieu, saisira ce qu'il est. Prenez un philosophe qui parle de Dieu, et mettez-le en la présence de Dieu. Ce sera la dernière place où il aimera se trouver. Et pourquoi? parce que, bien qu'il parle de Dieu, il n'a jamais été en sa présence. Il ne le connaît pas.

«En ceci a été manifesté l'amour de Dieu *pour* (ou envers) nous». Cela n'est pas une notion abstraite de l'amour. Il n'est pas dit simplement: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu», mais «l'amour de Dieu *envers nous*. L'esprit de l'homme ne peut pas mesurer Dieu il ne peut mesurer que l'esprit et les pensées de l'homme; mais l'esprit ne peut mesurer l'amour, car l'amour n'est connu que lorsqu'on aime et que l'on est aimé. Si l'esprit de l'homme était un juge compétent de ce que Dieu doit être, Dieu ne serait pas Dieu. Comment donc cet amour de Dieu peut-il être trouvé? D'une manière très humble. L'âme doit venir, avec *le besoin* de cet amour, car si elle venait autrement, elle n'aurait pas besoin de Dieu. Du moment qu'une âme sent *le besoin* qu'elle a de Dieu, Dieu est là pour y répondre. Ce fut le cas avec la Syrophénicienne, et ce qui fit sortir de la bouche du Seigneur ces paroles: «O femme, *ta foi*

*est grande?; qu'il te soit fait comme tu veux!» La grande foi est de connaître mes besoins, et de compter sur la bonne volonté pour y répondre. Ce peut être vague; c'était ainsi dans la femme, quand elle vint dans la maison: cependant c'était la foi. Lorsque je trouve manifesté en Dieu ce qui répond à mes besoins, c'est la foi. On n'est jamais là où Dieu répond aux besoins de l'âme, jusqu'à ce que l'on ait connu que Dieu est Dieu et que soi-même l'on n'est qu'un pécheur. Lorsque nous prenons *notre place*, nous trouvons Dieu à *la sienne*; lorsque j'ai été amené au sentiment que la seule chose que j'aie, c'est *le péché*, alors Dieu peut agir: «alors que nous étions encore sans force», Dieu a agi «au temps convenable».*

Dieu est celui qui agit, et il le fait dans la perfection de son amour à lui, et au temps propre. «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu *envers nous*». Je puis me tenir devant Dieu et dire aux pécheurs: «Je connais Dieu d'une manière telle que les anges ne le connaissent pas; ce sont les choses «dans lesquelles les anges désirent de regarder de près» — c'est «l'amour de Dieu *envers nous*». Je ne dis pas *envers moi*, mais *envers nous*, embrassant ainsi tous les saints. Le Saint Esprit fait retentir sans cesse à nos oreilles ce petit mot *nous*, nous plaçant ainsi dans la pleine conscience de la faveur de Dieu envers nous.

«Afin que nous vivions par lui». Non seulement l'amour de Dieu est manifesté quand il en est besoin, mais là où il doit avoir sa propre perfection, et il se déploie parfaitement là où rien ne dépend de l'homme pour l'attirer. Il est manifesté quand *nous étions morts*, «afin que *nous vivions par lui*». Si je voulais examiner mon propre coeur, je ne pourrais en découvrir le fond. Je sais plus du coeur de Dieu que du mien, car le mien est si rusé que je ne puis descendre dans tous ses replis, car «le coeur est trompeur par-dessus tout, et désespérément malin; qui le connaîtra?» Le meilleur des hommes sur la terre sera le premier à confesser cette vérité. Je ne connais pas le vrai caractère de Dieu pour mon âme, jusqu'à ce que je l'aie vu à la croix. En effet, en l'homme il n'y avait rien que péché, et lorsque Dieu a agi à l'égard de ce péché, il n'y avait rien entre lui et son Fils, et s'il a été seul dans cette oeuvre, c'est une preuve de ce que Dieu a fait dans les circonstances de mort où je me trouvais. Il a envoyé son Fils afin que je vive par lui, et non seulement que je vive par lui, mais mes péchés ayant tous été ôtés, je vois la vie *éternelle* par lui pour moi. Lui, étant la propitiation pour mes péchés, je trouve que *mes péchés ont disparu et que la vie est venue*. Après une telle preuve de l'amour de Dieu, ne pensons plus à notre amour pour Dieu. Qui suis-je pour vouloir mettre mon amour à côté de celui de Dieu? Ne me parlez pas de mon amour pour Dieu, c'est une misérable et pauvre chose (bien que je l'aime), mais parlons de l'amour de Dieu pour nous. Du moment que je commence à penser à mon amour pour Dieu, il cesse, il est loin; la manne que j'avais recueillie hier s'est corrompue.

Ce sera le ciel quand je me serai complètement oublié moi-même et que je serai rempli de Dieu. Ce même amour qui remplira le ciel a été manifesté à la croix, car là, il a ôté tous mes péchés, et dans le ciel il n'y en a point. J'ai besoin de quelque chose sur quoi mon âme se repose. Eh bien, Dieu m'aime, et ce qui me fait connaître l'étendue de son amour pour moi, c'est qu'il a donné son Fils pour moi. Mon âme *reposant* donc sur cet amour de Dieu, aucun manquement ne saurait ébranler ma confiance, parce que je mesure l'amour de Dieu par le

don qu'il a fait de son Fils. Son amour n'est pas épuisé par la grandeur de mes besoins et le nombre de mes manquements; mais j'ai une preuve constante et immuable, qui me suit à travers toute ma vie, de la grandeur de son amour, et c'est le don de son Fils. Mon âme repose en paix sur cet amour, manifesté à la croix, amour qui est «le même hier, et aujourd'hui, et éternellement». Il a été démontré à la croix, et là il demeure; il était en dehors de nous dans le monde, et, lorsque nous en avons besoin, il nous fut donné — à connaître quand nous avons reçu la vie; ne trouvant en nous rien, sauf le besoin auquel il dépendait de lui de répondre. La jouissance de cet amour est une autre chose; elle a lieu dans la communion journalière et de chaque heure avec Dieu, notre Père, par l'Esprit qui demeure en nous.

(Verset 11). L'apôtre ayant donné la preuve de l'amour de Dieu, continue en parlant de l'exercice de cet amour en nous, tandis que nous sommes ici-bas. «Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi, nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre», et nous trouvons ce principe posé dans d'autres parties de la Parole, par exemple en Ephésiens 4: 32: «. Vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonnés» et aussi en Colossiens 3: 13: «Vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même».

(Verset 12). «Personne ne vit jamais Dieu». Je ne puis pas connaître Dieu par la vue, mais en Jean 1: 18, nous lisons: «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Celui qui savait ce qu'est l'amour de Dieu, nous l'a révélé — le Fils qui demeure dans le sein du Père, qui jouissait sans mélange de l'amour du Père, est Celui qui est venu pour me le faire connaître, comme il le connaissait et en jouissait lui-même, et je connais Dieu selon la révélation que le Fils a faite de lui, car «lui, l'a fait connaître». Mais dans l'épître de Jean, il y a un pas de plus. Il *nous* est communiqué *d'une manière vivante*. «Ce qui est vrai en lui et en vous» (chapitre 2: 8). C'était vrai en lui, et maintenant c'est vrai en vous qui croyez.

«Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous». Cela est la source de l'amour, et la jouissance en est par la puissance du Saint Esprit.

«Son amour est consommé en nous». Ce n'est pas mon amour qui est consommé pour Dieu, mais son amour à lui est consommé en moi, et je sais, étant en lui qui est infini, que je ne sortirai jamais de cet amour. Ce n'est pas que je sois infini moi-même, mais je suis en Celui qui est infini. Son amour est consommé en nous.

«Par ceci, nous savons que nous demeurons en lui et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit» (verset 13). Ici, nous avons la communion et pas seulement la puissance. C'est dans la nature de Dieu, et pas simplement dans la puissance de Dieu. J'en jouis, parce qu'il m'a donné de son propre Esprit, la joie de la communion étant par la puissance de *son Esprit*. Les anges ne connaissent pas cette joie, et pourquoi? C'est qu'ils n'ont jamais eu le Saint Esprit demeurant en eux, mais Dieu «*nous* a donné de son Esprit», parce que nous sommes membres de Christ, le fruit du travail de son âme, ce que *Lui* désire (non pas nous), car, nous sommes perdus en lui. Ainsi donc, ayant reçu de son propre Esprit, nous avons à chercher que la vie de

Jésus soit manifestée dans nos corps mortels. La nature divine dans un homme se montre en ce qu'il a Dieu pour son objet.

(Verset 14). «Et nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Remarquez que l'apôtre revient à la personne du Fils, mais dans un état d'âme plus avancé, comme connaissant *Celui* qui a envoyé le Fils: «nous avons vu».

Ainsi, c'était un amour connu et goûté. Tandis que Paul nous présente l'Eglise, et les desseins et les conseils de Dieu, Jean parle de la nature en laquelle Dieu demeure, et quel en est l'effet? *L'adoration*, parce que c'est la chose la plus élevée dont nous puissions jouir dans la connaissance de Dieu. Contemplez la scène qui nous est présentée dans l'Apocalypse Dieu est sur son trône, et les anciens sont assis autour de lui sur des trônes. Peut-il y avoir quelque chose de plus élevé que cela? Oui; ils tombent sur leurs faces et adorent Celui qui est assis sur le trône, et jettent leurs couronnes devant le trône, en disant: «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance».

Remarquez ensuite que, quand l'apôtre a réalisé le privilège d'aller au Donateur de tout bien et de tout don parfait, il revient à la plus simple des vérités: «Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Nous voyons ainsi que les saints les plus excellents sont les meilleurs évangélistes. Le père en Christ se joint au plus faible petit enfant; ainsi, la voie pour introduire Dieu dans un monde de pécheurs était qu'il se joignit à ce qu'il y avait de plus nécessaire et de plus pauvre sur la face de la terre. Ce n'est pas l'étendue de la connaissance qui est nécessaire, mais la connaissance de Dieu dans la puissance d'une communion vivante; c'est là la puissance pour évangéliser. L'amour qui atteint ce qu'il y a de plus élevé, s'abaisse à ce qu'il y a de plus humble. «Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde»; ce n'est pas ici simplement comme le Messie pour les Juifs, mais comme le Sauveur du monde.

(Verset 15). «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu». Dieu demeure dans cette âme qui jouit de cette communion avec Dieu, et elle en Dieu, car «quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu».

«Le Père a envoyé le Fils», nous avons ici la subordination du Fils en rapport avec le Père. «Le Père a envoyé le Fils». Ses yeux reposaient sur lui, l'Homme Christ Jésus. Nous n'avons pas à raisonner là-dessus. Je n'ai pas besoin de philosophie, mais de foi, et l'âme enseignée de Dieu peut dire: «Je sais que l'Homme Christ Jésus était le Fils de Dieu.».

(Verset 17). «En ceci est consommé l'amour avec nous... c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Il ne s'agit pas ici de l'amour de Dieu manifesté au pécheur à la croix, mais de l'étendue de l'amour dans le saint, qui est pris en haut en Christ et avec Christ. De même qu'il a été fait péché pour vous sur la croix, de même vous êtes fait la justice de Dieu en lui dans le ciel, il ne peut donc être question de jugement, à moins que Christ ne puisse être jugé.

«Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous». On ne peut jouir de l'amour si l'on a une mauvaise conscience, c'est pourquoi vous devez avoir une conscience purifiée. Satan peut agir sur la conscience aussi bien que l'Esprit de Dieu, mais vous pouvez toujours

découvrir la différence, car Satan agit toujours pour pousser au désespoir, tandis que l'Esprit de Dieu montre toujours la ressource qui se trouve en Dieu, et l'âme, quelque grande que soit sa détresse, sent qu'il y a de la bonté en Dieu, si elle peut seulement y arriver. Ainsi le prodigue connaissait sa misère, et disait: «Il y a du pain en abondance dans la maison de mon père». De même, l'âme connaît l'amour de Dieu et croit en cet amour; et quand le père est au cou du prodigue tout est réglé, car le fils est perdu dans le témoignage de ce qu'est le père. Ayant ainsi la paix avec Dieu, nous avons accès par la foi à cette faveur dans laquelle nous sommes.

«Dieu est amour»; il n'y a pas un mot ici de ce qu'est l'homme. Dieu est amour; c'est le seul Dieu que je connaisse, et le seul moyen pour le connaître. Si je suis en Christ, Dieu m'imputera-t-il le péché que Christ a ôté? Assurément non. J'ai des péchés, mais ils ont tous été jugés en Christ; Dieu ne les jugera pas une seconde fois. La difficulté que nous avons de croire ce que Dieu est réellement, vient de ce que nous avons été si longtemps loin de lui, que nous sommes comme rétrécis en nous-mêmes. Mais si nous nous approchons pour le connaître, alors nos coeurs seront comme de la cire, prêts à recevoir les empreintes de son amour.

8^e méditation

Dans la précédente méditation, j'ai parlé en terminant de deux choses: la première, au verset 9, est l'amour de Dieu qu'il a manifesté au monde en donnant son Fils *pour nous*; et la seconde, au verset 17, son double fruit d'amour et de vie *en nous*. L'amour de Dieu et celui de l'homme se distinguent en ceci, c'est que, tandis qu'il doit y avoir pour l'homme quelque chose qui attire son amour, ainsi qu'il est dit: «Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir», pour Dieu, il n'en est pas ainsi: «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». L'amour de Dieu envers nous est sans motif en nous qui le fasse agir; il n'y a dans l'objet rien d'attractif qui fasse sortir cet amour. «Au temps convenable, Christ est mort pour des impies». L'amour de Dieu ne voit en nous rien de bon. La preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu et de l'inimitié de l'homme a été vue à la croix. Là ils se sont rencontrés, et ainsi a été montrée la supériorité de l'amour de Dieu. Comme Jéthro disait: «En cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux».

Ayant ainsi montré les *prémices* au verset 9, c'est-à-dire la claire manifestation de son amour envers nous, quand nous étions *encore des pécheurs*, il nous fait connaître ses desseins et ses conseils à notre égard comme saints, dans ce qui est dit au verset 17: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde».

C'est une chose très différente de celle de nous visiter d'abord quand nous étions dans nos péchés — «en ceci est consommé l'amour avec nous». La perfection de l'amour de Dieu envers ses saints se voit en ce qu'il les amène à lui être semblables. La grâce souveraine de Dieu met le saint dans la même place que Christ, afin que nous ayons avec le Père la même communion que celle que Christ avait. C'est ainsi que le Seigneur dit en [Jean 14](#): «Je vous

donne *ma paix*», c'est-à-dire la paix qu'il a auprès du Père. «Je ne vous donne pas, moi, comme *le monde donne*». Le monde, en donnant, a le caractère de bienfaiteur, et je ne nie pas qu'il ne donne quelquefois généreusement, mais c'est en aidant quelqu'un qui n'a pas les ressources que le monde possède, et tout cela peut être très bien, parce qu'en aidant ainsi, le monde ne fait que prendre soin de lui-même. Mais ici, c'est évidemment une chose différente, car Christ nous prend tout à fait hors de notre condition et nous place auprès de son Père dans la même relation que lui-même. Le monde ne peut pas donner de cette manière. Christ ne garde rien pour lui-même, dans son amour désintéressé; dans le nôtre, il n'en est pas ainsi. Ainsi il pouvait dire: «Je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne». Son délice était de montrer que son Père aimait *les siens*, comme il l'aimait lui-même.

«La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin que le monde connaisse que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Non seulement Jésus les aime lui-même, mais il veut que l'on sache qu'ils sont aimés du Père comme lui en est aimé. Peut-il y avoir quelque chose de plus désintéressé que cela? — bien que le mot désintéressé soit faible pour en exprimer toute la signification. Mais en même temps, Christ garde toujours sa place comme Fils éternel de Dieu, comme nous le voyons dans la transfiguration. Du moment que Pierre a dit: «Faisons ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie», mettant ainsi Moïse et Elie sur le même pied d'égalité avec Jésus, ils disparaissent. «Comme il disait ces choses, une nuée vint et les couvrit, et il y eut une voix venant de la nuée, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le». Il n'est pas dit: «écoutez-les», mais «écoutez-le», et la voix s'étant fait entendre, Jésus se trouva seul. Si Christ, dans sa merveilleuse grâce, révèle Moïse et Elie comme ses compagnons dans la gloire, du moment que Pierre, dans sa folie, exprime la pensée de les placer sur un pied d'égalité avec Christ, ils disparaissent de la scène.

Il n'est pas dit: «comme le Père les a aimés», mais «comme il m'a aimé» (comme homme); car, bien que Christ nous amène à la même place que lui, si nous nous glorifions de notre égalité avec Christ, nous nous plaçons aussitôt au-dessus de lui; mais il arrive toujours que, plus un saint se trouve moralement à la hauteur de la position qui lui a été donnée par Christ, plus il adore le Seigneur comme «Dieu sur toutes choses, béni éternellement». Il est bon de se souvenir toujours de cela. La pensée du verset 17: «Comme il est, nous aussi, nous sommes», est de mettre les saints dans la même place que Christ. Si j'ai une justice, c'est une justice divine: «Nous sommes faits justice de Dieu en lui». Si j'ai la vie éternelle, c'est une vie divine. Si j'ai la gloire, c'est la même gloire: «La gloire que tu m'as donnée, moi je la leur ai donnée». Si j'ai l'héritage, «nous sommes cohéritiers de Christ». Si c'est l'amour, c'est le même amour dont le Père aime Christ: «Tu les as aimés comme tu m'as aimé». L'amour est la chose dans laquelle nous entrons le plus difficilement, mais le Seigneur désire que nous en jouissions. Tout ce que nous avons en Christ, ce passage le renferme dans cette expression générale: «Comme il est, nous aussi, nous sommes». C'est la pensée et le dessein de la grâce de Dieu de nous bénir non seulement *par* Christ, mais *avec* Christ. Christ ne pouvait être satisfait à moins qu'il n'en fût ainsi, puisque nous sommes le fruit du travail de son âme. «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donné, que là où moi je suis, ils y soient aussi *avec moi*». Et

encore: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». L'amour du Père se voit dans le don qu'il nous fait de son Fils, et l'amour du Fils en ce qu'il se donne lui-même pour nous et nous amène dans une position parfaite.

Il n'y a rien de plus encourageant et de plus consolant que la parfaite confiance d'avoir Dieu pour mon Père. Mes affections ne peuvent avoir leur plein déploiement et leur entière activité, si je pense que Dieu va me juger; mais si j'ai l'Esprit d'adoption, et qu'il m'arrive d'avoir péché ou mal agi, je vais droit à mon Père, parce que je sais que mon Père ne va pas me juger pour cela; car Dieu est mon Père, et non mon Juge. Ainsi, j'ai besoin de hardiesse pour l'exercice des affections spirituelles en moi. Il faut nous en souvenir, car souvent les chrétiens reculent devant cela. Or il est évident que, si j'hésite à savoir si Dieu va me bénir ou s'il va me juger, je ne puis l'aimer.

Remarquez une autre chose. Il y a une grande différence entre les *désirs* spirituels et les *affections* spirituelles, bien que les uns et les autres aient la *même racine*. Les *désirs* spirituels ne sont qu'une source de tristesse, si la relation qui les satisferait n'est pas connue. Prenez, par exemple, un orphelin introduit dans une famille où chaque jour il serait témoin de l'amour des parents pour leurs enfants. «Oh! si j'avais un père!» serait sa douloureuse exclamation. L'enfant qui a des parents a les mêmes désirs, mais il connaît la relation qui l'unit à ses parents, et avec elle la joie et le bonheur qui découlent de cette relation. Ainsi, pour avoir la joie et goûter le bonheur comme enfants de Dieu, il nous faut avoir la conscience de la relation dans laquelle nous avons été amenés par l'efficace de l'oeuvre de Christ; or il est clair qu'il ne pouvait y avoir aucune question entre Christ et son Père, lorsque chaque jour et à chaque heure, il jouissait de l'amour du Père et en avait conscience: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Ainsi il dit: «Je vous donne *ma paix*», et encore: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

Le Père trouvait ses délices en Christ, et Christ le savait et en jouissait journallement. Eh bien, «comme il est, nous aussi, nous sommes dans ce monde». Christ a posé la base de notre relation en étant la propitiation pour nos péchés et la source de notre vie, mais ce n'est pas par la justice de Christ que j'ai *hardiesse*. Nécessairement je dois être juste, sans cela je ne puis avoir de hardiesse. Mais outre cela, il y a le caractère de Dieu envers moi — *celui de Père*; et j'ai un autre caractère vis-à-vis de Dieu *celui d'enfant*. Je n'ai pas seulement la justice, mais je suis fils. Ici, je voudrais attirer l'attention sur la défectuosité de certains cantiques qui appellent Christ notre frère. Nulle part nous ne trouvons cela dans l'Ecriture. Dans la plénitude de sa grâce, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Mon père est un homme, mais je ne l'appelle pas un homme. Si je le faisais, ce serait de ma part un manque de respect filial. La puissance de l'Esprit de Dieu ne se voit nulle part davantage chez un enfant de Dieu, que dans la propriété de ses expressions et de ses sentiments envers Dieu. Si nous jouissons réellement de notre position et de nos merveilleux privilèges, Celui qui est la source et le donateur de ces privilèges gardera sa propre place dans nos coeurs. On entend souvent dire: «Nous ne pouvons être toujours sur la montagne». Cela est vrai en tant que chacun de nous a sa place de service ici-bas; mais je ferai remarquer qu'être sur la montagne en la présence de Dieu rend

toujours humble, et que ce n'est que lorsqu'il en descend, que le saint peut s'enorgueillir d'y avoir été. Paul ne se glorifiait pas, alors qu'il était ravi au troisième ciel en la présence de Dieu; après y avoir été, il lui fallait une écharde dans la chair, de peur qu'il ne s'élevât outre mesure. Le cœur ne s'enfle jamais en la présence de Dieu, et c'est seulement là, qu'il se trouve à sa vraie place; lorsqu'il en sort, la chair tourne tout à mal.

«Comme il est, nous aussi, nous sommes», non seulement dans la même position et la même acceptation que Christ, mais amenés par la communication de sa vie dans la même relation que lui. Bien que le commencement de l'épître établisse l'immuable fondement, savoir la purification par le sang, cependant le grand sujet de l'épître est la place à laquelle nous sommes amenés. «En ceci est consommé l'amour avec nous»; si mon cœur a saisi la vérité que Dieu, comme Père, agit en grâce envers moi, il n'y a en moi aucune place pour la crainte. Dans tous mes besoins, et même dans tout mon péché, je vais à lui. Dans mon péché, je ne pourrais aller à mon juge, mais j'ai confiance dans l'amour de mon Père, et je vais à lui sans crainte, parce que «l'amour parfait chasse la crainte». Dans tous mes péchés et mes folies, je puis toujours regarder à Celui qui a donné son Fils pour moi; c'est là que la *grâce* me place.

La *preuve* de l'amour de Dieu est qu'il a donné son Fils; la perfection ou la consommation de son amour est qu'il nous a amenés en sa présence (verset 19). «Nous, nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier». Nous trouvons maintenant nos délices dans le Seigneur; mais ce n'est pas de cette manière que nous sommes introduits, ce serait une erreur de le penser. Ce n'est pas en aimant que nous sommes introduits. Nous n'aimons pas Dieu parce qu'il est digne d'être aimé; nous n'en sommes pas capables: nous ne pouvons pas l'aimer; nous ne serions pas des pécheurs, si nous le pouvions. Mais nous sommes des pécheurs et devons venir à sa grâce comme pécheurs, comme débiteurs; alors, étant venus comme débiteurs, et trouvant que Dieu est ce qu'il est, c'est-à-dire *amour*, et qu'il a rencontré chacun de nos besoins, nous l'aimons en voyant qu'il nous a aimés le premier.

(Verset 20). «Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur». Ici, nous voyons que la vérité est contrôlée par des détails pratiques. Si quelqu'un n'aime pas son frère, il ne peut aimer Dieu. Là où se trouve la nature divine, elle attire celui qui est né de Dieu.

(Verset 21). «Et nous avons ce commandement de sa part». Un autre principe important se trouve dans ce verset. Quelle que soit l'énergie de la vie divine en moi, elle portera toujours le caractère *d'obéissance*. En même temps que le dévouement de l'amour, il y avait aussi en Christ l'obéissance. Nous devons aimer les frères comme étant conduits par l'énergie de l'Esprit, mais les aimer dans la sainte position d'obéissance envers Dieu. Rien de plus humble que l'obéissance. Jamais l'amour ne nous fait sortir de la position d'obéissance. C'est ainsi que le Seigneur disait: «Selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous le voyons dans le cas de la maladie de Lazare. Lorsque ses soeurs envoyèrent vers Jésus, il resta deux jours au lieu où il était, parce qu'il n'avait pas une parole de son Père pour agir. De même, si j'ai un petit service à accomplir pour mon frère, il doit l'être en obéissance à la parole de Dieu. Satan chercha dans le désert à faire sortir le Seigneur de ce chemin d'obéissance. «Oh!» dit Satan,

«ne fais ta propre volonté que dans une toute petite chose: dis que ces pierres deviennent des pains maintenant que tu as faim». «Non», dit le Seigneur, «il est écrit: L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Ici, nous avons un frein mis à tous les mouvements de la nature; car s'il n'y a pas de commandement, ce n'est pas de Dieu. L'homme peut revêtir toutes les formes d'amour imaginables et devenir semblable à un ange; mais si ce n'est pas par obéissance à un commandement, cela n'est rien et n'a aucune valeur.

(Chapitre 5: 1). «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu»; là, nous avons le lien de famille avec Dieu. Si quelqu'un est né de Dieu, il est mon frère. Si l'on demande: «Comment saurai-je qui est mon frère?» «Celui qui est né de Dieu est mon frère», voilà la réponse. Je puis avoir parfois à souffrir de lui; néanmoins il est mon frère, parce que je lui suis uni comme possédant la même nature divine. Il est extrêmement important de se souvenir de cela de nos jours, parce que là où le Saint Esprit agit réellement, il y aura une tendance à suivre différentes voies. Il y a eu un réveil de l'état de mort autour de nous par la puissance du Saint Esprit. Il y a des éclairs de lumière. De simples pierres resteraient sans mouvement; mais une puissance surgit qui les fait mouvoir, et elles vont toutes dans des directions différentes. Si tous étaient *soumis* à l'Esprit de Dieu, tous suivraient le même chemin. Il faut remarquer une autre chose, c'est que nous ne sommes pas au commencement du christianisme, mais à la fin, à la sombre fin, échappant, pour ainsi dire, mais en différentes directions. L'opération du Saint Esprit, si nous lui étions parfaitement et absolument soumis en toutes choses, produirait une parfaite unité. Mais nous ne sommes pas tous ainsi soumis, et étant ce que nous sommes, il y a une tendance en nous à aller de divers côtés. Voici le remède à cela: dans la mesure où nos coeurs sont en communion avec le coeur de Christ, nous aimerons tous les saints. Les saints seront appréciés selon que Christ le sera. En proportion aussi de la connaissance que j'ai des pensées de Christ, tous les saints seront dans mes pensées. Si un seul saint en est exclu, je ne connais pas l'amour de Christ comme je le dois. Comme il est dit en Ephésiens 3: 18: «Que vous soyez capables de comprendre avec *tous les saints...* afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Si j'en laisse un seul dehors, je laisse dehors une partie du coeur de Christ. En Colossiens, nous avons votre amour *pour tous les saints*. Ici, nous avons la plénitude de la *Tête*; dans les Ephésiens, la plénitude du *corps*. L'opération de la grâce de Dieu en moi fait de chacun de ceux qui sont nés de Dieu, l'objet de mes affections. Je ne puis suivre en même temps plusieurs chemins, et maintenant s'élève une réelle difficulté, celle de marcher dans la fidélité à Christ et dans l'amour pour nos frères, de manière à ne pas *laisser mes affections suivre un chemin relâché et universel*. Je ne puis pas aimer Dieu, sans aimer tous les enfants de Dieu.

«Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu». Nous savons que nous aimons Dieu, quand nous aimons ses enfants, et *vice versa*. C'est un cercle vicieux, diront les hommes; mais il y a en réalité, en cela, un frein au mal de notre propre coeur. Si j'aime le Père, j'aimerai les enfants pour l'amour du Père, mais si je cherchais à les entraîner à faire quelque chose de mauvais, cela montrerait que je ne les aime pas pour

l'amour du Père, mais pour ma propre satisfaction et mon propre plaisir. Si c'est pour l'amour du Père que vous aimez les enfants, vous les aimez comme enfants de Dieu, et non pour vous-même, pour votre agrément, et vous le prouvez en aimant Dieu et en gardant ses commandements. L'obéissance et la foi dans votre marche prouvera que c'est comme enfants de Dieu que vous aimez les frères. Combien cela est pratique en sagesse et en amour! Si je sais qu'un membre du corps de Christ ne marche pas bien, cela me ferait-il cesser de l'aimer? Non, mais parce qu'il marche mal, mon âme s'occupera de lui avec une affection d'autant plus profonde, parce qu'il appartient à Christ. Pour être capables d'aimer les frères *fidèlement*, il nous faut demeurer près de Christ.

Voici encore ce que j'appellerai une contre épreuve. Si quelqu'un vient à moi avec une masse de vérités, mais sans sainteté, je ne puis le reconnaître; il n'est pas de l'Esprit, car le Saint Esprit est l'Esprit de sainteté. Ou bien s'il y a un grand étalage de sainteté et que la vérité soit absente, cela non plus n'est pas de l'Esprit, car il est l'Esprit de vérité.

Satan ne touche jamais ce qui est né de Dieu; il ne peut pas le toucher. La mondanité est une terrible entrave pour le saint. Nous avons à rencontrer une triple opposition: le monde, la chair et le diable; *le monde* s'opposant au Père, *la chair* à l'Esprit, et *le diable* à Christ. La difficulté gît en ceci: maintenir notre proximité de Christ, lorsque le monde se présente et veut l'entraver. Si je cède, je suis ouvert à toutes sortes d'erreurs, car je ne prendrai pas la peine de marcher droit, à moins que je ne sois près de Christ. Il est quelquefois très pénible et désagréable d'avoir affaire même avec les saints. L'un ne peut abandonner ceci, l'autre ne peut laisser cela, et ainsi ils s'écartent du fondement; et si nous ne sommes pas près de Christ, nous serons prêts à les abandonner et ne prendrons pas la peine de chercher à les ramener, quand ils vont de travers. C'est ainsi que Moïse disait: «Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple? Est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dites: Porte-le dans ton sein?» Mais Paul dit: «Mes enfants, pour l'enfement desquels je travaille de nouveau, jusqu'à ce que Christ ait été formé en vous». Vous vous êtes écartés du vrai fondement, et il faut, pour ainsi dire, que je vous engendre de nouveau. Je suis en labeur à cause de vous, afin que vous soyez ramenés à la vérité, parce que vous appartenez à Christ. Lorsque Paul regardait à la confusion dans laquelle ils se trouvaient, ayant été éloignés de Christ, il disait: «Je crains quant à vous que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous»; mais quand il les envisage comme étant en Christ, il dit: «J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur». Comment cela? Paul était lui-même plus près de Christ. La foi ne voit pas seulement Christ dans la gloire, mais elle voit aussi la relation entre Christ dans la gloire et les saints, le lien entre Dieu et son peuple, et c'est là ce qui rend capable d'aller en avant. Ainsi parlait Moïse à Israël. Non seulement Dieu était leur Dieu, mais, disait-il: «Ils sont ton peuple». Plus grand a été le trouble, plus grande la joie, parce qu'il y a le lien.

La vraie entrave, c'est le monde. Il n'y a rien comme le monde pour ôter du coeur l'énergie de l'Esprit. Voyez Guéhazi à la cour du roi. Son coeur a été envahi par l'esprit du monde, et, il pouvait entretenir le monde des opérations puissantes de l'Esprit. Il faut quelque chose pour distraire et amuser le monde, et s'il n'y a rien d'autre, eh bien, ce sera la religion. Tout ce que

je sais du monde, de son chemin, de son esprit, de ses affections, de sa conduite, est qu'il a crucifié mon Seigneur. Et non seulement dans ses affections et ses convoitises, mais par des mains iniques, il a crucifié mon Maître. Supposez que ce soit hier que vous ayez vu Ponce Pilate, le souverain sacrificateur et les anciens du peuple mettre Christ à mort, vous sentiriez-vous heureux d'avoir aujourd'hui quelque relation et quelque communion avec eux? Eh bien, la tache du sang de Christ sur le monde est aussi fraîche aux yeux de Dieu que si elle datait d'hier. Le temps qui s'est écoulé ne fait *aucune* différence quant à la culpabilité morale. La question est: Veux-je me placer sous la puissance du monde, ou bien veux-je le vaincre? Dans *mon coeur*, cela est clair. Lorsque Christ était ici-bas, dans toute la beauté et la grâce attractive qui faisaient les délices du Père, vous n'auriez pas trouvé chez le monde une seule pensée, ou un seul sentiment en commun avec lui. Toutes les classes de personnes dans le monde, — gouverneurs, sacrificateurs, pharisiens, la multitude, — se sont associées pour pendre à un *gibet* celui qui était le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Tel est en réalité le coeur du monde. Si j'ai vu la gloire de la personne de Christ, si je vois qu'il est le Fils de Dieu, descendu ici-bas, et que le monde l'a rejeté et chassé, puis-je être heureux avec ce dernier? Le lien entre le monde, nos pensées et nos affections, existe dans chaque coeur, de sorte qu'en toute espèce de choses, même en marchant dans les rues, je trouve constamment ce qui attire mes yeux, et mes yeux réagissent sur mon coeur. Rien ne vaincra le monde dans mon coeur, si ce n'est le sentiment profond de la manière dont il a traité Christ. Prenez mes enfants, par exemple. Je désire qu'ils fassent leur chemin dans le monde; il faut que j'y aie pour eux de bonnes places; et rien, sinon la connaissance de la place que Christ y a eue, ne me fera vaincre le monde dans mon coeur. Il n'y a aucune possibilité d'avancer, à moins que le monde ne soit abandonné, que le coeur ne soit satisfait de Christ, que Christ ne soit tout pour lui. Que lisons-nous d'Abraham? Qu'il laissa son pays, sa parenté et la maison de son père, et séjourna dans un pays étranger, où il n'avait pas même un lieu à lui pour poser le pied. Nous ne sommes pas du monde, qui devient ainsi la pierre de touche de nos affections; car nous ne sommes pas retirés immédiatement hors du mal; nous devons avoir nos coeurs exercés à la piété.

Il est très aisé de vaincre le monde, quand l'amour de Christ lui a fait perdre ses attraits. Satan est le dieu de ce monde. Vous direz peut-être que c'est vrai du monde païen. Oui, mais c'est aussi vrai du monde entier, bien que cela n'ait été manifesté qu'après que Christ eut été rejeté. Mais c'était vrai auparavant. Dieu avait parlé par ses serviteurs les prophètes, et le monde avait battu les uns, lapidé et tué les autres. Alors Dieu dit: «J'enverrai mon Fils bien-aimé; peut-être auront-ils du respect pour lui quand ils le verront», et ils l'ont crucifié, montrant ainsi avec évidence que Satan était le maître de l'homme. Ainsi le Seigneur dit: «Père juste, le monde ne t'a pas connu». Vous n'aurez ni discernement spirituel, ni puissance pour agir, à moins que votre coeur ne soit gardé près de Christ, et je n'aurai pas besoin du monde si Christ est dans mon coeur. Si je prends mes délices en ce qui fait celles de Dieu, c'est-à-dire Christ, alors je pourrai vaincre. «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu». Quoi! dois-je faire tout pour Christ? Oh! cette question seule montre un coeur loin de Christ, et fait voir que c'est pour vous un esclavage de faire tout pour la gloire de Dieu. Ce n'est aucunement que nous ayons à mépriser le monde,

car la grâce de Dieu est pour tout pauvre pécheur qui veut la recevoir. C'est l'esprit du monde dans mon coeur que j'ai à vaincre, ce par quoi mon coeur est en danger d'être conduit.

Je rappellerai maintenant les trois points que je viens de toucher.

1° L'amour consommé avec nous. Ce n'est pas seulement la manifestation de l'amour de Dieu pour le pauvre pécheur, mais l'association avec la vie de Christ, nous mettant en relation avec Dieu.

2° Aimer tous les saints est notre place; mais nous devons les aimer comme enfants de Dieu, et nous-mêmes aimant Dieu et gardant ses commandements.

3° Nous avons à vaincre le monde. Le coeur se reposant sur Christ, regardant à lui et se nourrissant de lui, a la conscience de ce qu'est le monde et il le vainc.

Que le Seigneur nous garde dans une humble dépendance de lui-même. Sa grâce nous suffit. Sa force s'accomplit dans notre faiblesse.

9^e méditation

Les versets précédents (versets 1-5), nous ont montré l'issue de la question entre Dieu et le monde. Le Fils de Dieu ayant été envoyé *dans* le monde, le monde, mis ainsi à l'épreuve, l'a *crucifié*; Dieu n'avait donc plus rien à faire dans le monde, après que celui-ci eut mis à mort son Fils. «Père juste! le monde ne t'a pas connu». Ayant pendu le Fils de Dieu à la croix, le monde était rejeté dès lors, et maintenant le croyant a à vaincre le monde.

«C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang». L'apôtre présente maintenant le caractère et la valeur de la croix. «Il est venu par l'eau et par le sang». L'eau et le sang sont comme un témoin de la part de Dieu; c'est le témoignage que Dieu donne. Vous pouvez remarquer ce qui est dit: «C'est ici le témoignage: que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Telle est la chose dont il est rendu témoignage: «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans *son Fils*»; non dans le premier Adam, mais dans «*son Fils*»; non dans l'homme, non par ses oeuvres, ni par aucun moyen quelconque: c'est *le don de Dieu*. «Il nous a donné». Et cela n'est pas proprement et intrinsèquement en nous, c'est *dans SON FILS*. Même lorsque nous sommes vivifiés, la vie n'est pas regardée comme *en nous*: «Parce que moi, je vis, vous aussi, vous vivrez». C'est donc une chose immuable. Si la vie de Christ pouvait en quelque manière être annulée ou mise de côté, la vie en nous le serait aussi, mais pas autrement. Si Christ peut mourir, nous aussi le pouvons; mais si la mort ne domine plus sur lui, elle ne domine pas davantage sur nous, et c'est ce qui donne à sa vie sa valeur merveilleuse et son précieux caractère. Il a été donné au Fils d'avoir la vie en lui-même (Jean 5: 26). Par exemple, mon doigt est vivant, ma vie naturelle l'anime, mais le siège de la vie n'est pas là. Mon doigt peut m'être coupé (je ne suppose pas ici qu'un membre de Christ puisse être coupé; cela ne se peut: nous l'avons souvent dit), mais si mon doigt est enlevé, la vie n'en reste pas moins dans mon corps, le siège de la vie n'étant pas dans mon doigt. Mon doigt était aussi vivant que le reste de mon corps, mais le siège de la vie n'y était pas. Le siège de la vie est en

Christ: «Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». C'est pourquoi tout le caractère de la vie et toute la communion découle de cette précieuse vérité: «*en son Fils*».

Le caractère de cette vie est la proximité de Dieu. Christ lui-même est ma vie. Il est de la dernière importance pour la force et la consolation de nos âmes, et pour tout vrai bonheur en Dieu, de comprendre clairement ce qu'est notre vie, car nos pensées sur la régénération sont tout à fait imparfaites, jusqu'à ce que nous ayons saisi que c'est une vie réelle que nous avons, une vie qui nous associe avec son Fils, vie que nous ne possédions pas auparavant, et en vertu de laquelle nous avons communion avec le Père, qui nous a donné *la vie éternelle*, non *en nous*, mais *dans son Fils*.

Nous apprenons par divers témoignages ce que Christ est pour nous, comme dans 1 Corinthiens 6: 1-11, où l'apôtre, parlant de ce qui est le rebut de la terre, dit: «Quelques-uns de vous, vous étiez tels; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu». Et de même ici, nous avons un témoignage correspondant apporté par trois témoins: *l'eau, le sang et l'Esprit*. En Jean 19: 34, nous lisons: «Mais l'un des soldats lui perça le côté «avec une lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau». *Le sang et l'eau* coulèrent d'un Christ mort. Nous voyons de quelle manière évidente les liens entre l'homme naturel et Dieu sont brisés pour toujours. «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché». Tout est fini pour toujours. Tout ce que Christ aurait pu bénir comme appartenant à la nature, est entièrement mis de côté. S'il y a maintenant quelque bénédiction, ce doit être dans une nouvelle nature et par le moyen d'un Christ mort; toute relation, toute association avec Dieu, expiation, pureté et vie, ne peuvent être obtenues que par un Christ mort. Si je dois être purifié, c'est un Christ mort qui me purifie. Jusqu'à la mort de Christ, Dieu agissait envers l'homme naturel pour voir (ou plutôt c'était pour nous enseigner, car lui savait ce qui en était) si quelque chose de bon pouvait en sortir. Eh bien, la croix a prouvé, le Fils de Dieu rejeté a démontré, qu'il n'était pas possible que quelque chose de bon sortît du coeur naturel de l'homme. L'homme n'est pas simplement un pécheur chassé du paradis, comme nous savons qu'Adam le fut; l'état de l'homme actuellement résulte, non seulement de ce qu'il a été banni de la présence de Dieu à cause du péché, mais de ce que, par la volonté et l'énergie de sa mauvaise nature, il a chassé Dieu hors de son propre monde. La croix a montré que la nature de l'homme est absolument incapable d'être influencée par quelque motif que ce soit pour la redresser. Cela est très humiliant, mais très bon à savoir. Le ciel n'y pouvait rien, ni la terre, ni la loi. Mais j'ai cependant un objet dans le ciel, dit Dieu; j'ai mon Fils bien-aimé; je l'enverrai. Peut-être qu'en le voyant, ils auront du respect pour lui. Non; la volonté déterminée de l'homme, c'est d'avoir le monde sans Dieu. Voilà ce que l'homme désire. Il ne veut de Dieu dans aucun sens. C'est là le point extrême, et c'est à ce pire état que la chrétienté arrivera.

Quelqu'un ici présent chercherait-il du plaisir dans le monde? — vous savez que vous ne désirez pas y trouver Dieu, car si vous le faisiez, cela bouleverserait tout dans le monde — ainsi vous dites en esprit: «Venez, tuons l'héritier». Il se peut que vous n'avez pas levé votre main sur le Fils de Dieu, mais vous l'avez chassé de votre coeur. Les grandes capacités de

l'homme seront beaucoup plus développées dans le jour qui vient, qu'elles ne l'ont jamais été, et elles auront pour but de faire prospérer le monde sans Dieu. Y eut-il jamais un temps où tout marchait aussi bien? Quand vit-on une telle unité parmi les nations, ou un tel art pour trouver des ressources? Le cri est: «*Paix! paix!*» mais une paix produite par les énergies et l'opération de la volonté de l'homme sans Dieu. L'homme cherche à faire des progrès dans la philosophie, le commerce, la politique et le bien-être de ce monde; mais, malgré cela, il y a dans son coeur une appréhension des conséquences du progrès de cette propre volonté. Ainsi se trouve réalisé l'apparent paradoxe des Ecritures: le cri de paix mêlé à la défaillance du coeur des hommes saisis de frayeur. L'homme dira que c'est une contradiction. Non; car tandis que l'on fait progresser le commerce, la science et les arts, par l'énergie de la propre volonté, qui entreprendrait de répondre de l'état d'une nation dans *trois ans*? L'homme s'effraie de voir l'opération de *la propre volonté* chez son prochain, bien qu'il aime à l'exercer lui-même. Mais le chrétien a appris que, quant au monde, la question a été réglée par le rejet de Christ. A ce moment, tout a été fini pour le monde. La question entre Dieu et l'homme est réglée quant à l'homme lui-même, car non seulement il est chassé du paradis, mais lorsque le Fils de Dieu est venu, il l'a crucifié, et maintenant la grâce est introduite; et le chrétien sort du monde pour avoir, dans le Fils de Dieu, la vie qui ne se trouve qu'en lui seul. C'est ici le témoignage de Dieu, qu'il nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils.

Au milieu du bruit, du tumulte et du trouble, où trouverai-je la paix? Du moment que je possède un Christ qui a été percé, j'ai ce qui expie et purifie. Ce n'est pas une théorie, ce n'est pas simplement une doctrine — c'est une réalité, car aussitôt que ma conscience entre en exercice, je trouve que, par nature, je suis séparé de Dieu, que ma pensée charnelle est inimitié contre Dieu, que ce n'est pas seulement le monde qui a crucifié le Fils de Dieu, mais que mes péchés l'ont percé. Cela est une chose individuelle, car c'est ainsi que les âmes sont individuellement introduites dans la bénédiction. En effet, lorsque j'ai une foi réelle en ce que la parole de Dieu me dit touchant le mal qui m'est propre, la question surgit: «Que faut-il que je fasse?» Tout ce qui fait de moi simplement un homme moral, déclare que je n'ai rien à présenter à Dieu; mais par le moyen d'un Christ qui a été percé, j'ai trois témoins que je puis produire devant Dieu. Le dernier acte d'insolence impie qu'il fût possible à l'homme d'accomplir contre Dieu, mit au jour la chose même qui ôte la culpabilité, savoir le sang et l'eau coulant du côté percé de Christ. Supposez que ce fût hier que j'eusse porté ce coup de lance à Jésus; l'acte qui aurait fait ressortir mon inimitié, aurait aussi manifesté ce qui l'ôte. Je ne pourrai jamais estimer comme il faut le péché, si je n'ai pas vu l'eau et le sang sortir du côté percé de Christ et ôter mon péché; car il faut que je sois amené à la conscience qu'en esprit j'étais là, que c'est mon inimitié contre Dieu qui l'a fait, que mes péchés ont percé Jésus.

C'est ainsi que Dieu s'adressait aux Juifs, leur disant qu'ils avaient tué l'Héritier, c'est-à-dire que leurs coeurs avaient consenti à sa mort. Ces Juifs à qui Pierre parlait, leur disant: «Vous avez mis à mort le Prince de la vie», n'avaient pas effectivement tué Jésus; ils n'avaient pas plus tenu la lance qui le perça que vous ne l'avez fait; mais c'est ce que Dieu reproche au monde. Sa question au monde est: «Qu'avez-vous fait de mon Fils?» de même qu'il disait à

Caïn: «Où est Abel, ton frère?» La seule réponse que le monde puisse donner est: «Nous l'avons tué». Du moment que le *Messie* eut été rejeté, les Juifs perdirent tout droit aux *promesses*. C'en est fait de toutes les espérances de salut pour eux comme peuple; ils n'ont plus rien; et si, maintenant, ils veulent avoir la bénédiction, ils doivent venir comme pécheurs, et il faut que leur péché soit ôté par le sang qui a coulé du côté percé de leur Messie. Maintenant donc, quand c'en est fait de tout titre à quoi que ce soit, Dieu donne la vie éternelle. Nous avons besoin que Dieu détourne nos pensées de nous-mêmes (sauf pour ce qui regarde le sentiment de notre culpabilité), et les dirige vers Christ. Ai-je estimé mon péché comme étant ce qui a mis Christ à mort? Eh bien, le sang a ôté le péché; le sang a purifié l'homme qui tient la lance dont le côté de Christ fut percé. Vous n'êtes rien que péché. Eh bien, Christ a été fait péché pour vous, et par un Christ mort, vous avez le sang pour témoignage que vos péchés sont tous ôtés, le sang étant un témoignage rendu à la parfaite expiation de tout péché. C'est pour cela qu'il est venu dans le monde; c'est cela qu'il a accompli.

Remarquez une autre chose, *l'eau*. Que veut-elle dire? L'eau purifie: «Afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole». Tandis que le sang expie, l'eau purifie. L'eau rend témoignage à cette même puissance qui donne la vie. «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu». L'Esprit de Dieu est la source de la vie, et, opérant par la Parole, il donne la vie. Pratiquement, la Parole est l'instrument, la semence incorruptible, et elle discerne aussi les pensées et les intentions du cœur; c'est par elle que les pensées de Dieu nous sont communiquées, et c'est du côté percé de Christ que découlent ces témoignages de Dieu, imprimant ainsi la *mort* sur tout ce que produit la nature de l'homme. En effet, ce n'est pas de modifier cette nature qu'il s'agit maintenant, mais de compter pour mort tout ce qui est hors de Christ, de sorte qu'il n'y a pas une pensée, une convoitise, un désir touchant le monde, sur lesquels Christ n'écrive pas *la mort*. Ainsi nous avons de toutes nouvelles affections. Morts au péché, mais vivants à Dieu par la vie qui est en son Fils; car le vrai caractère de la purification est d'écrire ainsi la mort sur tout ce qui ne découle pas d'un Christ percé. L'eau purifie, mais la purification a lieu par le moyen d'un Christ mort, non point par Adam, mais par le Fils de Dieu. Dans toute sa vie, Christ a été le modèle dans un homme de ce que l'homme doit être.

Mais il y a une troisième chose. Nous n'avons pas seulement le sang qui expie et l'eau qui purifie, par le moyen de laquelle nous sommes morts au péché, mais Christ a obtenu pour nous l'Esprit, la présence du Saint Esprit comme puissance de la parole. On pourrait objecter: «Je ne me sens pas mort au péché et purifié». Vous haïssez le péché, ce qui prouve que vous êtes mort au péché. Or «en ce que Christ est mort, il est mort une fois pour toutes au péché. De même, vous aussi, *tenez-vous* vous-mêmes pour morts au péché», car Dieu nous traite toujours selon ce qu'il nous a donné réellement, et comme si nous l'avions réalisé en tout point. Ainsi en Jean, le Seigneur dit: «Et vous savez où moi, je vais, et vous en savez le chemin». Or ils connaissaient CELUI qui était vraiment le chemin pour aller au Père, et cependant Thomas objecte et dit: «Nous ne savons pas le chemin», parce qu'ils ne l'avaient jamais réalisé.

Dès l'instant que je crois en Jésus, je suis appelé à me *tenir* moi-même pour *mort*. Il ne m'est jamais dit de *mourir*, mais bien de mortifier mes membres qui sont sur la terre. Un homme sous la loi fera tous ses efforts pour mourir, et n'y réussira jamais. Mais un chrétien est MORT, et sa vie est cachée avec le Christ en Dieu. Par conséquent, il mortifie ses membres qui sont sur la terre, comme vivant dans la puissance de la vie qu'il a dans le Fils de Dieu. Remarquez qu'il n'est pas parlé de notre vie comme étant sur la terre, car elle est en haut avec Christ en Dieu, et par conséquent nous sommes traités comme morts; mais nous devons mortifier nos membres qui sont sur la terre. Il ne nous est jamais dit de nous tuer nous-mêmes, mais la foi accepte comme vrai le témoignage de Dieu. Ainsi, je dis que je suis mort, et à cause de cela, j'ai à mortifier mes membres étant comme mort à la terre, ainsi que Christ l'était, car Dieu me dit que je suis mort quand j'ai cru. Ce que nous venons de dire est très pratique pour la paix de l'âme, car du moment que je crois en Christ, je suis délivré de toutes ces choses. Je ne cherche pas à mourir, car j'ai le secret de la puissance, je me *tiens moi-même* pour mort.

Il y a ici une difficulté pratique quant à l'eau. Comment puis-je dire que je suis lavé, si je me trouve encore sale? Mais je puis dire que je suis mort *en Christ*, parce que je ne réussirai jamais à me tuer moi-même. Du moment que je crois en Christ, tout ce qu'il a fait comme Sauveur est à moi, et Dieu me l'approprie et me l'applique. Je puis manquer à le réaliser, mais le trésor a été mis en ma possession. Quelques âmes disent souvent: «Je crois à toute la valeur et à toute l'efficacité de l'oeuvre de Christ, mais je ne puis pas me l'appliquer». Mais qui vous demande de le faire? C'est Dieu qui l'applique, et il vous l'a appliquée, si vous croyez en sa valeur et son efficacité. Du moment que nous croyons en Christ, nous avons l'Esprit qui rend témoignage: «Il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera». Comme le Fils descendit ici-bas pour faire la volonté de Dieu, et puis remonta au ciel, de même après l'ascension du Fils, le Saint Esprit descendit personnellement sur la terre; car il est toujours parlé du Saint Esprit comme étant sur la terre, et c'est ce qui donne à l'Eglise de Dieu son vrai caractère et en est le trait particulier. Ici, nous avons donc le *troisième témoin*, l'Esprit de vérité descendant sur la terre. Du moment que je crois, je suis scellé du Saint Esprit de la promesse. Tout ce que je puis produire, comme chrétien, de bons fruits pour Dieu, est la conséquence d'avoir été scellé du Saint Esprit. La rédemption ayant été parfaitement accomplie, le Saint Esprit descendit ici-bas personnellement, de sorte que la position de l'Eglise sur la terre est entre ces deux choses, la rédemption accomplie et la gloire en perspective, le Saint Esprit étant venu entre la rédemption et la gloire de l'Eglise. La connaissance de ma mort avec Christ me donne un coeur pur, comme étant moi-même mort au péché, au monde et à la loi. Par le *sang*, nous avons la paix et une bonne conscience, et ensuite le Saint Esprit descend de la part de Dieu. Nous avons ainsi la paix parfaite du coeur, ayant le propre témoignage de Dieu. Eh bien, j'ai quitté toute la scène, j'en ai fini entièrement avec elle; mes péchés sont tous loin. Le sang les a ôtés, et je suis maintenant mort au péché et vivant à Dieu. La croix, les blessures de Christ sont la porte par laquelle je suis entré, et la présence du Saint Esprit est la puissance par laquelle je jouis des fruits de la rédemption.

Comme nous l'avons vu, les témoins de Dieu sur la terre sont au nombre de *trois* — *l'Esprit, l'eau et le sang*, «et les trois sont d'accord pour un même témoignage... car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils». Le cœur s'attend toujours à ce que Dieu lui donne un témoignage quant à lui-même, mais Dieu donne un témoignage touchant son Fils, et non touchant ce que vous êtes. Si c'était le cas, ce serait un témoignage touchant votre péché et votre incrédulité de cœur.

Mais non; et cela est de grande importance dans ces jours d'infidélité de voir que, si Dieu donne un témoignage, c'est touchant son Fils, et ce qu'il est pour le pécheur. Si vous croyez cela, vous aurez la paix. Si je cherche à avoir une position devant Dieu sur le terrain de ma sainteté, ce sera de la propre justice, et naturellement je n'aurai pas un témoignage de la part de Dieu quant à cela. Mais si mon âme prend sa position avec Dieu sur le témoignage que Dieu a rendu à son Fils, alors j'ai le témoignage en moi-même. Lorsque j'ai cette foi, j'ai la chose même dans ma propre âme. Voyez, par exemple, Paul devant Agrippa: «Plût à Dieu», dit-il, «que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens». Il avait si entièrement conscience dans son âme, du bonheur qui se trouve en Christ, et était si heureux dans la conscience qu'il en avait, qu'il désirait que tous ceux qui l'entouraient, fussent tels que lui (à part les liens), ayant Christ comme source jaillissante de joie au dedans d'eux. Ce qui fait que le ciel est le ciel pour l'âme est précisément ceci, qu'elle trouve le même Christ dans le ciel qu'en elle-même; et toutes les subtilités de l'incrédulité ne peuvent pas toucher cette âme qui possède ainsi Christ en elle-même, car nul raisonnement d'un incrédule ne peut ébranler ma confiance, si je suis heureux en Christ. En effet, si quelqu'un vient me dire qu'il n'y a pas de Christ, alors que mon âme est heureuse en lui, je ne le croirai pas. Je puis être incapable de donner aucune preuve intellectuelle ou logique, mais il y aura, jusqu'à un certain point, un témoignage moral du bonheur de mon âme, et la chaleur de mes affections est concentrée en Christ. J'ai vu souvent combien cela parle aux personnes de toutes conditions de les assurer que je suis parfaitement heureux en Christ, et tout à fait certain d'aller au ciel. Est-ce bien vrai? disent-elles. Je voudrais seulement pouvoir le dire aussi. Ce ne sera pas une preuve pour un incrédule de voir seulement que vous êtes heureux; mais cela atteint le cœur de l'homme, parce qu'il y a en lui un profond besoin et un désir ardent qui ne peuvent être satisfaits que lorsque l'on possède Christ. L'homme n'est jamais heureux sans Christ, quoiqu'il puisse dire.

«Celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur». Le péché de l'homme est de faire Dieu menteur en ne croyant pas au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils; car les hommes contestent avec vous, si vous leur dites que vous savez que vous êtes sauvé. Ils disent: Comment pouvez-vous savoir cela? ce qui vaut autant que dire que Dieu n'est pas capable de communiquer une bénédiction à l'homme. C'est mettre en question la sagesse de Dieu, aussi bien que sa puissance dans le témoignage de sa grâce et de sa miséricorde. C'est ce que j'ai éprouvé dans la grande question touchant la Bible: ce n'est pas si c'est le droit de chacun d'avoir la Bible, mais c'est mettre en question le droit de Dieu qui l'a donnée. Le mal est de garder loin d'eux le message que Dieu adresse à ses serviteurs. Ce n'est pas seulement

le droit du serviteur d'avoir le message qui est mis en question, mais celui de Dieu en le donnant, car c'est intervenir dans le droit qu'a Dieu de communiquer ses pensées dans sa Parole; et toutes les fois que Dieu donne une révélation, l'homme est responsable de la recevoir. Dieu a donné un témoignage dans lequel il révèle la gloire de son Fils, et quand l'homme met en question sa Parole, il dispute avec Dieu quant au témoignage de sa grâce, relativement à ce qu'est son Fils.

Qui pourra, sans Christ, résoudre l'énigme de ce misérable monde? Allez dans les ruelles et les impasses de cette vaste cité; voyez les douleurs et la dégradation qui existent dans cette contrée si civilisée, et apprenez ce que le péché a fait. Vous pouvez dans votre salon philosopher là-dessus, mais ce n'est pas dans un salon que vous apprendrez ce qu'est le monde. Mais lorsque vous me dites que c'est à cause de tout ce péché et de cette misère que le Fils de Dieu vint dans ce monde pour ôter le péché, alors je puis le comprendre, et comprendre aussi que Dieu donne la vie éternelle; non la vie pour un moment, ou une vie que le péché peut nous ôter comme à Adam, mais la vie éternelle, qui est tout à fait au-dessus et en dehors du péché, comme étant dans son Fils, et qui ne peut jamais être perdue. «Cette vie est dans son Fils,» qui fut toujours l'objet des délices de son Père, car lorsqu'il était ici-bas, Dieu ne pouvait pas taire l'expression de sa joie, disant: «Tues mon Fils bien-aimé!» Et Dieu, en me donnant la vie éternelle, m'a aussi donné une nature et une capacité pour jouir de lui pour toujours; je suis amené en association avec Dieu, dans une relation avec Dieu et une jouissance de lui que les anges ne connaissent pas, quelque saints et élevés qu'ils soient dans leur nature. Nous sommes ainsi amenés près, afin que nous connaissions l'amour de Christ qui dépasse toute connaissance, afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Dans quelle merveilleuse position nous sommes placés; que nous puissions seulement être débarrassés, non de péchés grossiers, mais de *la vanité* et de *la mondanité* qui remplit nos pensées, pour entrer dans toute notre bénédiction et l'association que nous avons ainsi avec Dieu, les mêmes que Christ possède! Il a subi la colère de Dieu pour nos péchés, afin que cette pleine coupe de bénédiction nous pût être donnée, En tout cela, Dieu veut la simplicité du coeur. Un homme peut parler de beaucoup de choses, mais la connaissance à part de Christ ne servira jamais de rien. Mais si nous possédons *Christ en dedans de nous*, Satan ne nous touchera point, et s'il vient, il trouvera là Christ qui l'a vaincu. C'est une chose douce et précieuse qu'un saint, fût-il né d'hier, ait en Christ tout ce que j'ai; et si quelqu'un dit: «Je suis un grand pécheur», eh bien, le sang a ôté tout cela et réglé la question pour toujours.

«Et c'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute». Ici est une confiance en Dieu qui s'applique à tous les détails de la vie à travers lesquels je puis être appelé à passer. C'est la confiance que nous avons en lui. Son oreille nous étant toujours ouverte, nous avons ce que nous demandons, quand nous demandons selon la volonté de Dieu. Combien cela est merveilleux que l'oreille de Dieu soit toujours ouverte pour nous, car sûrement nous ne désirerions pas lui demander quelque chose de contraire à sa volonté! «Et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées». Je

suis ainsi fait pour connaître l'amour, que si je demande, j'aurai. Si vraiment j'ai le désir de faire la volonté de Dieu, de prêcher l'évangile, par exemple, et qu'il y ait des obstacles, Satan, dans le chemin, je n'ai qu'à demander, et j'ai toute la puissance de Dieu à ma disposition, son oreille m'étant toujours ouverte. Si vous savez ce que c'est que la lutte et les difficultés, quelle bénédiction c'est d'avoir l'oreille de Dieu qui vous est ouverte, et de savoir que, si vous faites la volonté de Dieu, vous réussirez toujours en faisant sa volonté.

«Il y a un péché à la mort; pour ce péché-là, je ne dis pas qu'il demande». Il s'agit ici de la mort temporelle comme châtement dans la voie du gouvernement de Dieu: «Il y a un péché, à la mort». Et s'il y a une réelle intercession, Dieu nous pardonnera (Jacques 5: 14, 15). Si vous me demandez quel est le péché à la mort, je dirai: ce peut être un péché quelconque; ce peut être un mensonge, comme dans le cas d'Ananias et Sapphira (Pierre ne pria pas pour eux). Voyez aussi en Corinthiens: «C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et que plusieurs dorment, etc». L'horrible état de confusion de l'Eglise fait que le gouvernement doit être laissé davantage dans les mains de Dieu, et que, vu l'incapacité des saints à marcher dans la puissance de l'Esprit, ils sont nécessairement rejetés davantage sur le Seigneur, dont la fidélité envers nous ne permettra pas que nos péchés demeurent sans être jugés Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste».

Puissions-nous marcher dans la puissance de la sainteté, de telle sorte que nous ne luttons pas avec le péché sous la verge de sa main! Puissions-nous marcher dans la pleine communion de sa grâce! Amen.

Le rassemblement des saints selon Dieu

1 Corinthiens 14 – ME 1890 page 377

Tous les chrétiens ont cherché plus ou moins, dans la parole de Dieu, le chemin du salut, mais combien peu d'entre eux, après leur conversion, ont sondé cette Parole, pour y découvrir de quelle manière le Seigneur veut que les siens se rassemblent pour rendre culte!

Bien que tous croient qu'il n'y a qu'un seul moyen d'être sauvé, un grand nombre estiment que la manière de rendre culte est laissée au choix et à l'appréciation de chacun. Ils disent: «Vous vous réunissez pour le service religieux à votre façon, et nous à la nôtre; cela ne fait aucune différence. A la fin, nous nous retrouverons tous au ciel».

Et cependant la pensée du Seigneur quant au rassemblement des croyants, est aussi clairement révélée dans la Bible que l'est le chemin du salut. Permettez-moi de vous faire une question, cher lecteur. Si quelqu'un vous demandait: «Sur quelle portion des Ecritures appuyez-vous la manière dont vous vous rassemblez avec d'autres chrétiens?» pourriez-vous le lui dire? Assurément, si nous devons être toujours prêts à répondre avec douceur et crainte à toute personne qui nous demande raison de l'espérance qui est en nous (1 Pierre 3: 15), nous devrions aussi être capables de répondre à quiconque nous demande la raison du mode de notre rassemblement comme croyants rachetés par le Seigneur Jésus Christ.

Nous affirmons que le Seigneur ne nous a pas laissés dans l'ignorance sur ce sujet, mais qu'il nous a clairement révélé dans les Ecritures sa pensée relativement aux assemblées des chrétiens.

Examinons donc, dans la parole de Dieu, comment, dans les premiers jours du christianisme, les croyants avaient l'habitude de se réunir; car pour constater la vérité de Dieu touchant son assemblée, il nous faut remonter au commencement, lorsque d'abord elle fut établie. De plus, si nous voulons bien comprendre les passages qui parlent directement du rassemblement des saints, il faut nous rappeler une vérité de la plus haute importance, qui, nous pouvons le dire, caractérise spécialement le christianisme: c'est la descente de l'Esprit Saint venu pour demeurer sur la terre dans l'assemblée de Dieu, après que le Seigneur Jésus se fut assis à la droite de la Majesté dans le ciel.

Deux grandes vérités sont à la base de tout le christianisme. La première est que Christ a été glorifié à la droite de Dieu, en vertu de ce qu'il a parfaitement accompli l'oeuvre de la rédemption. La seconde est, comme conséquence de l'exaltation de Christ, la descente du Saint Esprit, venant habiter dans l'Eglise ou l'assemblée de Dieu sur la terre.

Le Saint Esprit a toujours existé, car il est Dieu. Dans le premier chapitre de la Bible, nous lisons que l'Esprit de Dieu planait sur la face des eaux, et les anciennes prophéties de l'Ecriture vinrent par «de saints hommes de Dieu», qui parlèrent, «étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1: 21). Mais Dieu le Saint Esprit ne vint habiter ou demeurer sur la terre que lorsque la

grande oeuvre de la rédemption eut été accomplie. C'est ainsi que nous lisons: «Il disait cela de l'Esprit qu'*allaient recevoir* ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» ([Jean 7: 39](#)). Pourquoi l'Esprit Saint n'avait-il pas encore été donné? Parce que «Jésus n'avait pas *encore* été glorifié». Mais après que Jésus eut été glorifié, le Saint Esprit vint demeurer dans l'assemblée de Dieu sur la terre.

On voit par l'Écriture que Dieu *n'habite* avec les hommes que sur le fondement d'une rédemption accomplie. Ce ne fut pas avant que les enfants d'Israël eussent été rachetés d'Égypte que Dieu *habita* au milieu d'eux, d'abord dans le tabernacle et plus tard dans le temple. C'est pourquoi, dans le cantique qu'ils entonnèrent dans le désert, de l'autre côté de la mer Rouge, ils disent: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 13). Le peuple est d'abord racheté, ensuite Dieu vient demeurer au milieu d'eux. Mais si Dieu a une demeure, elle doit être sainte. C'est «la demeure de sa *sainteté*». C'est pourquoi, tout lépreux, toute personne ayant un flux, ou impure pour un mort, devaient être mis hors du camp d'Israël, «afin», est-il dit: «qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels *j'habite*» (Nombres 5: 2, 3).

Si maintenant nous ouvrons le livre des Actes, au chapitre 2, nous y trouvons le récit de la descente du Saint Esprit venu sur la terre pour y habiter sur le fondement de «la rédemption qui est dans le Christ Jésus», car, ainsi que nous l'avons vu en Jean 7, la venue du Saint Esprit était une conséquence de la glorification de Christ, et cette glorification était la réponse donnée de Dieu à la parfaite obéissance du Sauveur jusqu'à la mort et la mort même de la croix (Philippiens 2: 8, 9; Jean 13: 32).

Il était devenu un homme, afin de souffrir sur la croix pour nos péchés et d'y être fait péché pour nous (2 Corinthiens 5: 21); et, ayant glorifié Dieu dans la place même où il avait réglé la question de nos péchés, Dieu l'a glorifié comme homme et l'a élevé à sa droite.

Sa position dans la gloire est la preuve que l'oeuvre de la rédemption a été pleinement accomplie, et que, par elle, Dieu a été glorifié. Et c'est aussi la preuve, cher lecteur qui croyez en lui, que tous vos péchés sont ôtés pour toujours. Car il ne saurait avoir vos péchés sur lui, là où il est maintenant.

Le passage des Actes (2: 1-4) présente, en quelques lignes, le récit de l'un des événements les plus extraordinaires qui aient jamais été rapportés: la descente de Dieu le Saint Esprit, venu du ciel pour *habiter* sur la terre. Nous pouvons bien nous écrier avec Salomon: «Mais Dieu habitera-t-il vraiment avec l'homme sur la terre?» (2 Chroniques 6: 18).

Christ a été ici-bas, il y est mort, il a été ressuscité et est allé vers le Père, et alors Dieu le Saint Esprit est venu habiter sur la terre, dans l'Assemblée de Dieu. Ainsi nous lisons: «Vous (les chrétiens) êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Éphésiens 2: 22).

N'est-ce pas un fait merveilleux qu'il y a réellement une personne divine, Dieu le Saint Esprit, demeurant en ce moment sur la terre, dans son habitation qui est l'Assemblée? Il habite

aussi dans chaque croyant, dont le corps est devenu le temple du Saint Esprit (1 Corinthiens 6: 19).

Plusieurs personnes pensent que le Saint Esprit est une sorte d'influence et non pas une personne divine. Je vous prie donc d'examiner avec moi deux ou trois passages pour éclaircir ce point. Le premier est celui-ci: «Comme Pierre méditait sur la vision, l'Esprit lui dit: Voilà, trois hommes te cherchent; mais lève-toi, et descends, et t'en vas avec eux, sans hésiter, car c'est MOI qui les ai envoyés» (Actes des Apôtres 10: 19, 20).

L'Esprit dit: «Moi, je les ai *envoyés*». Il est évident qu'une personne seule peut *dire* et *envoyer*. On ne saurait se figurer une influence envoyant trois hommes, en disant: JE les ai envoyés.

Plus loin, dans les Actes, nous lisons: «Or il y avait à Antioche, dans l'assemblée qui était là, des prophètes et des docteurs: et Barnabas, et Siméon, appelé Niger, et Lucius le Cyrénéen, et Manahen, qui avait été nourri avec Hérode le tétrarque, et Saul. Et comme ils servaient le Seigneur et jeûnaient, l'Esprit Saint dit: Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle JE les ai appelés... Eux donc, ayant été envoyés *par l'Esprit Saint*, descendirent à Séleucie» (Actes des Apôtres 13: 1, 2, 4).

Ici encore, le Saint Esprit est présenté comme une personne divine, dirigeant les serviteurs du Seigneur dans ce qui regardait leur ministère. Une influence ne dit pas: «Séparez-MOI», et n'envoie pas les serviteurs du Seigneur.

Dans l'épître aux Corinthiens, Paul dit que le Saint Esprit distribue différents dons dans l'Assemblée, «mais», ajoute-t-il, «le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme *il lui plaît*» (1 Corinthiens 12: 8-11). Ici de nouveau, ce ne saurait être une influence, c'est, d'une manière distincte, une personne divine qui donne et distribue, et qui est souveraine en le faisant: «Comme *il lui plaît*».

Tout cela nous a montré clairement, je pense, que, d'après la parole de Dieu, une personne divine, l'Esprit Saint, est venue demeurer sur la terre, et que les chrétiens sont édifiés ensemble pour être son habitation. Le Seigneur Jésus, en Jean 14, parle à ses disciples du Saint Esprit comme devant venir demeurer avec nous et en nous. «Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement» (en contraste avec lui-même qui allait les quitter pour retourner au Père); «savoir l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous» (Jean 14: 16, 17).

Les croyants, non plus que le monde, ne sauraient voir le Saint Esprit, mais ils peuvent affirmer ce qu'il est impossible au monde de dire: «Nous le *connaissons*, parce qu'il demeure avec nous, et qu'il est en nous».

Nous rappelant donc le fait que l'Esprit Saint est venu habiter sur la terre, examinons quelques passages qui parlent explicitement du rassemblement des croyants, soit pour la participation à la cène, soit pour le culte ou pour la prière.

Prenons d'abord Actes 20: 7: «Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, Paul, qui devait partir le lendemain, leur fit un discours». L'apôtre et ceux qui étaient avec lui étaient restés une semaine à Troas (verset 6), mais ce fut seulement la veille de son départ que les disciples s'assemblèrent pour rompre le pain, ce jour étant le premier de la semaine, ce qui montre que c'était leur habitude de se réunir ainsi pour la fraction du pain. L'apôtre Paul, étant à Troas, se réunit avec eux.

Ce passage nous fait donc voir que ceux qui appartenaient au Seigneur avaient coutume de s'assembler le premier jour de la semaine pour «rompre le pain», c'est-à-dire pour manger la cène (ou souper) du Seigneur. Mais quels sont ceux qui s'assemblaient? Les disciples. «*Nous*», dit l'auteur des Actes, l'un des compagnons de Paul réunis avec ceux qui, à Troas, croyaient au Seigneur Jésus. Ce n'était pas un mélange, de croyants et d'incrédulés rassemblés pour entendre une prédication de l'évangile, mais c'était ceux qui avaient été sauvés, des disciples. Et en cette occasion, leur objet était de se souvenir ensemble de Celui qui était mort pour eux, et qui était ressuscité, qui avait ôté tous leurs péchés, et les avait rendus propres à demeurer dans la gloire de Dieu, dans la maison du Père. Ils étaient réunis pour annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne prendre avec lui pour toujours tous ceux qu'il a aimés, et pour lesquels il s'est livré lui-même (1 Corinthiens 11: 26).

Il est important de remarquer deux choses dans le Nouveau Testament. Premièrement, la prédication de l'évangile à tout le monde — tous les chrétiens sont, familiers avec cette première chose; en second lieu, le rassemblement de ceux qui étaient sauvés — des enfants de Dieu — comme membres du corps de Christ. Les passage que nous avons examiné présente un exemple de la seconde chose, c'est-à-dire du rassemblement de ceux qui étaient sauvés. Dans ce cas, leur objet était de rompre le pain.

Supposons maintenant, que tous les membres du corps de Christ dans l'endroit où vous vivez, soient exercés par rapport à la manière scripturaire de se rassembler, et qu'ils agissent selon ce verset 7 du chapitre 20 des Actes: «Le premier jour de la semaine, comme nous étions assemblés pour rompre le pain», quelle bénédiction ce serait; il y aurait là une assemblée des saints de Dieu!

La question qui se pose maintenant est celle-ci: «Nous sommes assemblés, comment la réunion se passera-t-elle? Qu'avons-nous à faire? Y a-t-il dans l'Écriture, quelques directions pour nous guider, ou bien Dieu nous a-t-il laissés à nous-mêmes pour arranger les choses du mieux que nous pouvons?

La réponse est simple. Dieu nous a donné des règles et des directions, quant au rassemblement des siens, et spécialement dans un chapitre du Nouveau Testament qui, je le crains, est peu étudié et médité par les chrétiens. C'est le chapitre 14 de la première épître aux Corinthiens. Nous avons vu, au chapitre 20 des Actes, que les disciples étaient *assemblés* pour rompre le pain. Or, au commencement du verset 23 du chapitre cité de l'épître aux Corinthiens, on lit: «Si donc l'assemblée tout entière se réunit ensemble» (ou en un même lieu). Nous trouvons ici les circonstances mêmes que nous avons supposées; l'assemblée

entière des saints du Seigneur se réunit en un même lieu. Mais quelqu'un pourrait dire: «Comment savez-vous que l'assemblée n'était composée que de vrais croyants? Est-ce que ce ne pouvait pas être un mélange de croyants et de non-croyants?» La réponse est dans les versets 24 et 33. «S'il entre quelque incrédule», et «Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints». C'était une assemblée de saints. Et qui sont les saints? Tout vrai croyant au Seigneur Jésus, est un saint, ou quelqu'un qui est sanctifié. Tous les chrétiens sont des «bien-aimés de Dieu, saints appelés», ou saints par l'appel de Dieu (Romains 1: 7). Quelle belle expression que celle «d'assemblées des saints!» Qu'il est précieux d'être ainsi rassemblés, comme étant sauvés et le sachant, autour de Celui qui est au milieu des deux ou trois assemblés en son nom pour adorer «en esprit et en vérité; car le Père en cherche de tels qui l'adorent» (Jean 4: 23).

Nous avons vu que Dieu le Saint Esprit est descendu sur la terre pour y demeurer dans son habitation, et que les croyants sont édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. La même vérité se trouve dans l'épître aux Corinthiens: «Ne savez-vous pas que vous êtes (collectivement) le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» (1 Corinthiens 3: 16). Lorsqu'il s'agit de l'individu, l'apôtre dit: «Ne savez-vous pas que *votre corps* est le temple du Saint Esprit?» Relisons le verset déjà cité (1 Corinthiens 14: 33): «Dieu..., dans toutes les assemblées des saints». De là nous apprenons que, lorsque les saints sont assemblés, Dieu le Saint Esprit est réellement présent pour conduire et diriger dans l'assemblée, et non seulement cela, mais le Seigneur Jésus est au milieu d'eux, selon ce qu'il a dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, *je suis là* au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). Précieuse vérité! Le Seigneur Jésus est réellement présent au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom, ne fussent-ils que deux ou trois!

Supposez que le Seigneur Jésus eût fait savoir à tous les siens, dans l'endroit que vous habitez, qu'il apparaîtrait en un certain lieu dimanche prochain à dix heures du matin, combien chaque vrai croyant serait empressé de se trouver là! Tous accourraient de chaque partie de la ville pour *Le* rencontrer, et si l'on arrêtrait l'un d'eux pour lui faire la question: «Où allez-vous ce matin?» la réponse serait certainement: «Ne savez-vous pas que nous allons rencontrer le Seigneur?»

Nous lisons quelque chose de semblable dans l'évangile de Matthieu (28: 16, 17). «Et les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Et l'ayant vu, ils lui rendirent hommage; mais quelques-uns doutèrent». Le Seigneur a dit: «Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru» (Jean 20: 29), et il est réellement présent pour la foi au milieu des deux ou trois assemblés en son nom, bien qu'ils ne le voient pas. Si quelqu'un nous demandait un dimanche matin, lorsque nous nous rendons au lieu de la réunion, pour nous souvenir du Seigneur en rompant le pain: «Où allez-vous?» nous pourrions lui répondre: «Nous allons rencontrer le Seigneur!»

Dans le cas que nous avons supposé, où le Seigneur apparaîtrait en un certain lieu et à une certaine heure, lui-même serait assurément le *centre* autour duquel chacun se rassemblerait; il en est exactement de même pour la foi maintenant.

Revenant à notre chapitre 14 de l'épître aux Corinthiens, nous y trouvons d'abord, au verset 23, «l'assemblée tout entière» réunie «en un même lieu». Le Saint Esprit est dans l'assemblée pour conduire et diriger, et le Seigneur Jésus est au milieu d'elle.

Mais que faisait-on dans l'assemblée réunie ainsi? Au verset 15, nous trouvons que la prière et le chant occupaient une place dans la réunion des saints: «Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence; je chanterai avec l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence». L'esprit n'est pas ici le Saint Esprit personnellement, mais l'esprit d'un homme conduit par l'Esprit Saint. Un tel homme priait et chantait d'une manière intelligente et intelligible; ce qu'il exprimait n'était pas simplement des mots dans la signification desquels il n'entrait pas, ou que les auditeurs n'auraient pas compris.

Le verset 16 nous apprend que, dans l'assemblée, on bénissait, c'est-à-dire que l'on *rendait grâces*. Ce pourrait bien être, par exemple, à la table du Seigneur, ainsi qu'il est dit: «La coupe de bénédiction que nous bénissons», pour laquelle nous rendons grâces.

Il y avait aussi une part pour *l'enseignement*: «Dans l'assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin que j'instruise aussi les autres» (verset 19).

Au verset 24, il est question de *prophétiser*. La prophétie, dans le Nouveau Testament, ne signifie pas seulement prédire des événements à venir, mais révéler la pensée de Dieu en quelque occasion spéciale. Le résultat en est l'édification, l'exhortation et la consolation (verset 3). Il faut nous rappeler que les premiers chrétiens n'avaient pas comme nous tout le Nouveau Testament mais l'Esprit de Dieu révélait directement la vérité par le moyen des prophètes et pour l'édification des saints.

Le verset 26 nous dit: «Qu'est-ce donc frères? Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un enseignement, a une langue, a une révélation, a une interprétation, que tout se fasse pour l'édification». Ici, *chacun* a un psaume, ou un enseignement, etc., ce qui montre qu'il y avait la liberté pour chaque frère dans l'assemblée de prendre part à l'action, mais seulement en tant que conduit par l'Esprit Saint, car l'apôtre ajoute: «Que tout se fasse pour l'édification».

Or les Corinthiens avaient une grande abondance de dons. «Vous ne manquez d'aucun don de grâce», leur dit l'apôtre (chapitre 1: 7). Ils possédaient en particulier le don des langues — c'est-à-dire la faculté de parler des langues étrangères — et il est évident qu'ils estimaient ces manifestations extérieures de la puissance de l'Esprit plus que l'édification de l'assemblée.

Dans ces jours, ainsi que nous l'avons dit, le Nouveau Testament n'étant pas complété, Dieu donnait aux saints des révélations directes. Bien qu'aujourd'hui il n'y ait plus de révélations en dehors de ce qui est écrit dans la parole de Dieu, le principe s'applique tout autant qu'alors, que tout frère a la liberté de prendre part à l'action dans l'assemblée, s'il est conduit par l'Esprit, et alors le résultat en sera l'édification. L'apôtre ne blâmait pas les Corinthiens d'agir dans l'assemblée, mais il insiste sur ce que leur action devait être pour l'édification. Le verset 31 lève tout doute à cet égard: «Car vous pouvez *tous* prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés».

Il y avait pour *tous* liberté de prophétiser, en tant que conduits par l'Esprit, sans doute; car alors il ne pouvait y avoir de désordre, puisque «Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints».

Les femmes devaient garder le silence dans l'assemblée (verset 34). «Il ne leur est pas permis de parler; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi». Et l'apôtre ajoute: «Car il est honteux pour une femme de parler dans l'assemblée».

Mais on pourrait dire: «Quoiqu'il semble clair, d'après ce chapitre, que c'est ainsi que ces premiers chrétiens se réunissaient, les choses sont maintenant toutes différentes, et il faut nous conformer aux temps où nous vivons».

La réponse se trouve dans la première épître de Jean: «Pour vous, que ce que vous avez entendu *dès le commencement* demeure en vous» (1 Jean 2: 24). Il nous faut remonter au commencement, à la vérité révélée alors, pour connaître la pensée de Dieu touchant chaque chose. Il n'y a eu aucune révélation nouvelle depuis ce jour. Les «commandements» du Seigneur sont les mêmes aujourd'hui qu'aux jours de l'apôtre. Quelqu'un dirait-il: «Je ne pense pas qu'il y ait aucun *commandement* qui nous prescrive de nous rassembler de la manière qui est indiquée dans le chapitre 14 de la première épître aux Corinthiens»; combien claires et sérieuses sont à cet égard les paroles inspirées de l'apôtre Paul, au verset 37: «Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont *le commandement du Seigneur*».

Les choses écrites dans ce chapitre ne sont pas les opinions de l'apôtre, ni même ses commandements. Elles sont «le commandement *du Seigneur*»; «et si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant».

Cher lecteur, avez-vous obéi à ce commandement du Seigneur? Vous réunissez-vous avec les rachetés du Seigneur de la manière dont il est parlé dans ce chapitre? Ou bien, diriez-vous peut-être: «Cela n'a été écrit que pour les Corinthiens?» Ce serait une erreur. Cette épître a été aussi écrite pour vous, car si vous êtes un croyant, vous êtes compris dans le nombre de ceux à qui elle est adressée. Lisez le verset 2 du premier chapitre. A qui l'épître est-elle adressée? «A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec *tous ceux* qui, *en tout lieu*, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre».

L'épître, comme vous le voyez, est non seulement pour les Corinthiens, mais pour *tous ceux* qui, *en tout lieu*, invoquent le nom du Seigneur. N'êtes-vous pas de ce nombre?

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus à ses disciples: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14: 15, 21). «L'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce que l'on écoute la voix de l'Eternel? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers» (1 Samuel 15: 22).

La promesse de la vie

Tite 1 - Darby J.N.

ME 1890 page 421

L'Esprit de Dieu, au commencement de ce chapitre, marque d'un caractère spécial ce dont je désire parler — la pensée éternelle de Dieu à notre égard. C'est ce que nous trouvons dans les versets 2 et 3. Le mal s'était introduit; l'Esprit le signale, et l'effet produit est de nous rejeter, de la manière la plus remarquable, sur la pensée et le dessein de Dieu, dès le commencement. A mesure que le mal progresse et que la corruption, s'accroît, l'apôtre remonte à l'origine de tout, de ce qui vient de la nature divine elle-même (et tout ce qui peut faire face au mal et nous faire avancer, doit venir de là), c'est-à-dire la vie éternelle, que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant la fondation du monde; ce qui était dans la pensée de Dieu quant à la chose elle-même avant la fondation du monde; ce que Dieu avait dans sa pensée, le conseil de Dieu pour nous avant que le monde fût créé. Cela nous montre précisément ce que nous sommes, et ce qu'est l'homme, avec ou à part de cette vie éternelle.

En Ephésiens, nous trouvons ce conseil de Dieu en rapport avec Christ (chapitre 3: 3-7): un mystère caché dès les siècles en Dieu jusqu'à ce que Christ eût été ressuscité comme tête du corps, de l'épouse. Ce n'est pas sur ce point que je désire m'arrêter. Je n'ai pas la pensée de parler de l'Eglise, mais de m'occuper de ce qu'est cette vie, et de fixer votre attention sur cette pensée, la promesse de la vie dans le conseil de Dieu avant que le monde existât. Avant cela, dis-je, cette vie existait dans une personne, *Christ*, celui qui était au commencement auprès de Dieu, et qui était Dieu. *C'est* le Christ avec lequel ma vie est cachée auprès du Père. Etant en lui-même la vie, il vint dans le monde comme la vie, et manifesta la vie. La chose revêtit un corps dans la personne du Seigneur comme homme, et elle était là — la vie de l'homme, non des anges. Ce qui était spécialement la pensée divine de Dieu envers l'homme est manifesté, lorsque Christ devient un homme, et cette vie nous est communiquée, l'instrument employé pour cela étant la parole de la vérité qui est prêchée. Cette vie divine a été manifestée ici-bas dans un homme — le Seigneur Jésus. Nous l'ayant donnée, elle est maintenant manifestée dans nos corps mortels. Dans sa manifestation, elle a le caractère de la piété. Elle dit ce que vous êtes. Elle est dans un pauvre vase, et où se trouve une volonté mauvaise, mais elle vous dit ce que vous êtes et ce qu'est le monde; elle projette une lumière additionnelle pour montrer que l'homme est une créature totalement séparée de Dieu.

Moralement parlant, le monde s'est développé dans l'éloignement de Dieu; c'est-à-dire que le monde dans lequel nous vivons — tout ce que nous voyons autour de nous — est issu de la créature qui s'est éloignée de Dieu; mais la vie que nous avons existait avant la création du monde, et cette portion de l'Ecriture dont nous nous occupons, est pleine de ce bonheur simple et paisible résultant de ce qu'est cette vie, pratiquement manifestée et donnée en Christ.

Une grande somme de mal était entrée. Satan corrompait la vérité par les raisonnements insensés de l'esprit humain. L'apôtre avertit d'une manière spéciale Timothée et Tite, et les ramène non à une profession générale de christianisme, mais à la foi des élus de Dieu, à la connaissance de la vérité qui est selon la piété. Ils devaient être comme ceux qui savaient ce qu'étaient les pensées et le dessein de Dieu, et étaient rejetés sur lui. Si j'ai saisi l'enseignement divin, je puis dire que je connais la voix du Berger; et si ce n'est pas *la sienne* qui se fait entendre, cela je le saurai aussi. La vérité qui est selon la piété, n'est pas seulement connue, mais elle est signalée et marquée d'un sceau comme *étant de Dieu*, par un homme qui vit à Dieu et pour Dieu. La piété est la manière dont un homme agit s'il est dirigé par Dieu, et ce qu'un homme ne ferait pas si Dieu était près de lui, n'est certainement pas pour Dieu. Cela est clair. Quelqu'un qui serait journellement enseigné par la connaissance de Dieu touchant la manière dont il a à vivre pour lui, ferait toutes choses pour manifester les voies de la piété, connaissant ces voies parce qu'il connaît Dieu. Je ne parle pas de faire bien au lieu de faire mal, ni d'agir selon la conscience. Il est clair qu'un croyant doit être juste à l'égard des autres, mais je parle de piété. Vous ne pouvez jamais être pour Dieu sans savoir ce que Dieu est. Je ne puis pas marcher d'une manière digne de Dieu, si je ne le connais pas. Je ne puis marcher avec Dieu sans cela, quoique je puisse marcher droitement avec les hommes. Ici, c'est marcher d'une manière digne de Dieu, ayant les reins ceints, c'est-à-dire nos affections gardées en lui. Cela s'applique à tout ce qui nous est révélé en Christ. Un croyant, quant à ses motifs et à sa vie, a la pensée de Christ qui lui est révélée, pour lui montrer comment il doit se conduire à travers les circonstances. Christ était toujours lui-même, jamais guidé par les circonstances. La douleur pouvait attirer son cœur en amour divin, mais dans ses motifs et dans toutes les circonstances, il était toujours lui-même (parfait, cela va sans dire). C'est l'esprit de Christ que les croyants doivent avoir.

Quelle place merveilleuse que celle où nous avons été amenés! Ce n'est que comme enseignés de Dieu que nous pouvons saisir cela, c'est-à-dire l'espérance de la vie éternelle, promise de Dieu avant que le monde commençât. Remarquez cela, car pour ce qui est de la vie en Adam, elle ne pouvait jamais être telle — une vie divine en ceux qui sont sauvés, une vie pour le ciel. Nous la possédons maintenant, et nous serons là, parce que nous la possédons. Là sera sa pleine manifestation, toutes choses là, toute parole et toute louange seront selon la présence de Dieu. Comme participants de la nature divine, nous jouirons de la plus complète félicité, là où rien ne peut exister d'inconsistant avec la nature divine; tout y sera en harmonie avec cette vie, et nous-mêmes comme la possédant dans sa perfection la plus élevée et la plus bénie. Nous appartenons dès maintenant à ce lieu, tandis que nos corps sont encore ici-bas. La vie que nous avons en est descendue, et a seulement là sa pleine sphère de bénédiction.

Cette vie, la promesse de Dieu avant que le monde commençât, était dans la pensée de Dieu pour nous avant même que le monde existât. Je ne parle pas maintenant de prédestination, mais de la chose elle-même dans la pensée de Dieu avant que le monde fût. Si nous lisons 1 Jean 1, nous verrons comment cette vie est descendue ici-bas: «Ce que nos mains ont touché concernant la parole de la vie» (versets 1-3). C'est un Homme réel. La vie

qui était auprès du Père a été manifestée ici-bas dans la personne de Christ. Chez plusieurs personnes on trouve un grand vague de pensées par rapport à cette vie. Elle est Christ lui-même: «Quand le Christ qui est votre vie, etc.». Avant de parler de la communication de la vie, il (Jean) parle de sa manifestation. Jean pouvait voir ce qu'elle était ici-bas, parmi amis et ennemis; et il dit: «Nous avons contemplé, et nos mains ont touché». La vie qui était auprès du Père est la vie promise avant que le monde commençât. J'ai ce qu'elle est, parfaitement manifesté. Je vois cette vie dans Celui qui, au temps convenable, l'a pleinement manifestée comme homme. Le second Adam est l'Homme dans lequel sa perfection est vue; un Homme dans ce monde, tenté en toutes choses comme nous; un Homme parfait, sans péché, marchant dans ce monde en douceur, humilité et sainteté, un modèle placé devant nous pour que nous le suivions.

2 Timothée 1: 9, montre comment elle nous a été donnée en Christ. Dieu unit ici les deux choses: «Sauvés par Christ selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles». Dans cette vie, nous voyons une chose qui a son déploiement dans le ciel. Nous l'avons maintenant et dans un lieu où elle est entravée. Cela conduit mes pensées et mes sentiments à être toujours dans le ciel, où elle est comme avant que le monde commençât. Quoique déployée en toute perfection ici-bas par Celui qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité, la vie était dans le ciel avant qu'elle fût manifestée ici-bas. Merveilleuse vérité!

Par la puissance de cette vie, Christ a passé à travers la mort et l'a annulée. La mort est une chose abolie pour les saints. Elle nous sort de toute la misère du premier Adam. Il n'en était pas ainsi des saints de l'Ancien Testament. Ils ne pouvaient pas dire: «Absents du corps, présents avec le Seigneur». C'était tout mort pour eux. Elie fut enlevé comme témoignage sans passer par la mort; mais Christ y a passé et l'a annulée; il est ressuscité et est monté au ciel, et la vie et l'incorruptibilité ont ainsi été mises en lumière. En Jean, nous lisons: «En lui était la vie»; vous ne pouvez dire cela d'aucun saint. Dieu nous a donné cette vie en son Fils. Si c'était en nous-mêmes, nous pourrions la perdre, mais si lui est ma vie, cela est impossible. «Celui qui a le Fils, a la vie».

Il est la vie et la lumière des hommes, non des anges. C'est une vérité des plus humiliantes pour nous. Si Dieu voulait exercer son pouvoir vivifiant, ce devait être dans un Homme, et c'est pourquoi le Fils de son amour est devenu un homme. Dieu a déployé ce pouvoir par l'incarnation de la Parole — le Fils éternel. Il nous a été donné en promesse avant que le monde existât, et il vint dans le monde personnellement. La Parole devenue chair a habité parmi les hommes dans toutes les circonstances où nous marchons. Il descend dans la mort du premier Adam et annule la mort, fait luire la vie et l'incorruptibilité, monte à la droite de Dieu, et est là-haut le déploiement de cette vie dans un Homme, Quelle pensée! Cette vie éternelle dans ce monde — un homme, un homme pauvre, un charpentier, quelqu'un qui n'avait pas où reposer sa tête. La vie promise avant que le monde commençât d'exister, a été maintenant manifestée par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, et au temps convenable manifestée à ceux qui croient par le moyen de la prédication. Christ lui-même est les grandes

prémices de la vie que nous, comme sauvés, nous avons en lui — lui les prémices de la grande moisson de Dieu. Je le répète, cette vie, donnée en promesse avant que le monde fût, a été manifestée par le Christ, qui, dans la puissance de cette vie, a passé, à travers la mort, et elle est maintenant manifestée dans l'Homme Christ Jésus ressuscité, tandis qu'ici-bas elle est manifestée dans ceux qui croient par le moyen de la prédication.

C'est ainsi que nous l'obtenons. Elle est prêchée maintenant dans le monde. Et qu'est-ce que le monde fait d'elle? C'est une chose solennelle pour vos consciences. Si vous prenez le monde, vous n'avez pas le second Adam, mais le premier. Regardez en arrière au jardin d'Eden, et vous aurez l'explication du présent état de choses du monde et comment il a commencé. L'homme créé sous la responsabilité de garder son premier état, reçut le commandement de ne pas manger du fruit d'un certain arbre. Il en mange, fait sa propre volonté et est chassé du paradis. Et le monde commence où le paradis finit; et c'est le monde dans lequel nous vivons; seulement il est mille fois pire, parce qu'il a rejeté Christ. Oui, le monde qui nous entoure a pris naissance quand l'homme fut chassé du paradis. Un homme, dans un état de responsabilité, séparé de Dieu, a fait le monde ce qu'il est. Et quel monde! Si sérieuse que soit la responsabilité dans ce monde, pour nous qui avons la vie, ce n'est qu'en passant. Il est vrai que nous avons à le traverser; mais il n'a rien à faire avec la vie éternelle que nous avons, si ce n'est que c'est la place où la vie éternelle a été manifestée et nous a été apportée. Je demande: A quoi s'occupe l'homme séparé de Dieu? A faire du monde une scène de jouissances pour lui-même par la culture des arts et des sciences. (C'est parmi les païens que vous trouvez le plus beau développement des arts et des sciences). Je le répète, l'homme se fait une scène pour développer et déployer les facultés qui n'ont rien à faire avec Dieu (les meilleures comme les pires n'ont rien à faire avec lui). Eh bien, c'est dans ce monde que la vie éternelle a été manifestée et est manifestée maintenant. Est-ce en amendant et en réformant d'abord l'homme, est-ce en redressant le monde, que Dieu donne la vie éternelle? La vie doit-elle s'obtenir en réformant le monde, en modifiant les mauvaises voies et les goûts d'un homme loin de Dieu, en améliorant d'abord l'homme, mais sans Dieu?

Qu'est-ce que l'homme? Un être responsable, je le répète; loin de Dieu et séparé de lui, il a construit pour lui-même un monde sans Dieu. Introduisez Dieu dans toutes les belles choses que l'homme fait, et quel en sera l'effet? La plupart d'entre nous savent comme un fait, que ce monde avec tous ses plaisirs et toutes les choses agréables à la chair, ne laisse entrer ni Dieu, ni Christ qui est la vie éternelle, et je la possède comme une chose qui vient pendant que le monde poursuit son cours. La vie éternelle est descendue ici-bas, et je l'ai dans un monde dont toute la vie est celle du premier homme, dans un monde entièrement séparé et éloigné de Dieu, un monde qui a son origine dans l'homme chassé du paradis, un monde qui, lorsque Christ était devant lui en beauté et en grâce divines, lui a craché au visage et l'a chassé. Voilà le monde dans lequel je suis maintenant.

Mais où mon coeur ira-t-il hors du monde? A cette vie bénie que j'ai en Christ. Je puis ne la posséder que depuis hier, mais, ce que j'ai reçu était là-haut pour moi dès avant la fondation du monde. J'ai Christ pour ma vie — «la vie que je vis est dans la foi au Fils de Dieu», et c'était

dans la pensée de Dieu de me donner cette vie avant que le monde fût. «Celui qui a le Fils a la vie» — une vie qui n'est nullement de l'homme; et la possédant, j'ai à montrer quel en est l'effet et d'où je la tiens. Qu'est-ce qu'est la vie que je tiens du premier Adam? Rien que péché; placée sous la loi, elle ne s'y soumet pas: c'est une vie avec les convoitises et une propre volonté. Je la juge entièrement. Lorsque Christ était ici-bas, l'arbre étant mauvais, il prononça le jugement contre lui. La chair, est une chose jugée. Je ne trouve, en relation avec elle, rien que péché et condamnation, mais Dieu a agi à l'égard de ce péché dans la chair. — «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit».

Remarquez que ce n'est pas seulement que nos péchés sont remis, mais que le péché est condamné. Oh! dis-je, le péché est dans la chair, je l'ai en moi et je le hais! Il convoite en moi, fait que je n'aime pas ce que Christ aime, tandis que mon coeur s'occupe de Christ. Mais je trouve que Dieu a agi en jugement avec le péché, et l'a ôté sur la croix. Il l'a condamné là où il a été ôté, et c'est où je suis. J'ai le péché en moi, mais je ne suis pas jugé à cause de cela; Christ a été fait péché pour moi. Lui, dans sa grâce, s'en est chargé. Dans la puissance de cette vérité, mon âme possède une paix parfaite. Je n'ai plus conscience de péchés; je ne crains plus le jugement de Dieu, parce que j'ai le pardon; tout s'est évanoui dans la délivrance que j'ai en Christ. Je jouis d'une liberté parfaite; le péché ne domine plus sur moi. Je juge cette chair qui est mienne, je juge entièrement ses convoitises et ses volontés, parce que c'est une chose jugée. Je suis crucifié avec Christ. Je suis dans une nouvelle condition. J'ai la vie éternelle en moi, Christ étant ma vie. J'ai trouvé la liberté et la joie par son passage à travers la mort. Je suis mort et je suis ressuscité avec lui. C'est là que j'ai été amené.

Je n'ai pas seulement une vie venant de celui qui s'est éloigné de Dieu, mais, comme croyant, j'ai la vie de Celui qui est venu dans le lieu même où j'étais loin de Dieu, afin de me ramener à Dieu. Je lui appartiens. Je suis ressuscité avec lui, là où la vie éternelle doit être déployée. En esprit, je suis là-haut maintenant, tandis que, dans le corps, j'attends sa venue. Je suis dans un monde qui n'est pour moi qu'en passant, une chose où je ne fais que passer, n'en étant pas, comme Christ n'en était pas. Il passa à travers ce monde, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces. J'ai à me tenir pour mort. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». Un croyant n'appartient pas au premier Adam, mais au second. La vie de Christ est la sienne, et c'est tout ce qu'il reconnaît comme étant sa vie — cette vie si précieuse, si divine, que le monde ne voulut point l'avoir, et s'enfuit de devant elle, parce qu'elle était si parfaite, et Dieu la prit en haut et la plaça sur son trône, comme la seule place qui lui convînt.

Christ ici-bas manifesta tout ce qui caractérise cette vie. J'aimerais en indiquer un ou deux traits. Le premier est cette calme confiance en Dieu qui provient de l'amour divin et qui en est le fruit, cette confiance qui peut se reposer sur Dieu et est capable de jouir d'une heureuse communion avec Dieu, et de marcher, en se remettant à lui, à travers toutes les choses et les

circonstances d'ici-bas. Je n'aurais pas pu avoir cette confiance, si Christ n'était pas mort pour ôter le péché, et ne m'avait amené en relation avec Dieu. Ayant une conscience purifiée, je puis prendre mon plaisir en Dieu, et quant à ma marche à travers ce monde, Christ est ma vie, mon tout. Je suis dépendant de lui d'une manière consciente. En passant à travers ce monde, nous avons à vaincre. Comment? «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi». La vie a ce caractère spécial. J'évite le mal et je marche en grâce à travers le monde. Si j'ai la vie de Christ, je dois marcher ici-bas comme lui a marché, en vie pratique, «portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps», avec la conscience que cette vie est venue de Dieu, et a été promise avant que le monde fût.

Nous trouverons, sans doute, en cela de la défectuosité pour n'avoir pas jugé le moi, et n'avoir pas eu l'esprit libre de jouir de Christ. Nous avons à prendre garde que les choses de ce monde ne resserrent pas la vie qui doit être manifestée. N'éprouvons-nous pas continuellement que nous tombons sous le pouvoir des circonstances par lesquelles le coeur est souvent rétréci? Combien de fois n'avons-nous pas à dire: Je ne pense pas à cela au bon moment! Mais si nous portions toujours partout la mort de Jésus, il nous serait toujours aisé, de manifester sa vie. Si le coeur est rempli de Christ, il sera toujours prêt pour Christ. La tendance des saints est d'avoir le coeur rétréci — jamais prêt pour Dieu et leur prochain. Il n'en serait pas ainsi, si nous avions seulement le coeur exercé sous un profond sentiment de ce qu'est la vie que nous possédons et de ce qu'est le monde, une pauvre, misérable petite chose. Ayant les coeurs exercés à discerner le bien et le mal, tandis que nous sommes ici-bas, nous passerions à travers le monde comme pèlerins et étrangers, ayant des consciences pures, capables de juger la chair comme n'étant que la chose vieille. La vie étant donnée, le monde (qui a pour origine l'homme rejetant Dieu) est le lieu où cette vie doit être exercée, et nous passons par divers exercices. Voyez à travers quelles choses Paul passait: «Nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort». Il se glorifiait dans les tribulations et dans les infirmités, pourvu seulement que la vie fût manifestée. Je désire que vos coeurs saisissent ce qu'est cette vie éternelle, de manière à vivre dans sa puissance, afin que vous puissiez voir comment elle vint dans le monde, révélée en Christ.

Voyant toute sa félicité et sa beauté en Christ, le coeur s'y attache. En lui, la vie étant la lumière des hommes. Quelle chose d'avoir, dans le lieu même où Satan règne et gouverne, la propre vie de Dieu qui nous est donnée dans son Fils et que nous vivons en Christ seulement; mais rappelons-nous que cette vie n'a aucune affinité avec le monde. Nous avons à manifester la lumière de la vie au milieu du monde qui ne veut pas avoir Christ; et, hélas! combien chaque chose tend constamment à nous faire vivre par la vue au lieu que ce soit par la foi. Mais en quoi que nous manquions, nous trouverons certainement que Dieu nous a donné toutes choses en Christ.

Oh! qu'il nous donne de connaître de plus en plus ce qu'est cette vie éternelle qui a été promise en lui avant la fondation du monde!

Sur Romains 8: 28-30

ME 1890 page 438

Cher frère en Christ,

A votre question sur Romains 8: 28-30, je répondrai d'abord que je pense qu'il nous faut prendre la parole à la lettre, saisir Dieu au mot pour ainsi dire, et lorsqu'il dit: «Toutes choses», ne rien exclure, mais accepter en simplicité et confiance le «toutes choses». C'est d'une grande consolation pour nos âmes. Il en est ainsi, par exemple, de Philippiens 4: «Ne vous inquiétez de rien, mais en *toutes choses* exposez vos requêtes à Dieu»; et en Marc 9: «Toutes choses sont possibles à celui qui croit».

Mais, pour en revenir à Romains 8, qu'est-ce que «le bien de ceux qui aiment Dieu?» N'est-ce pas l'accomplissement de ses desseins à leur égard? En fin de compte, ayant été appelés et justifiés, nous serons «glorifiés». C'est là le but, le propos de Dieu étant que nous soyons «conformes à l'image de son Fils». Mais nous sommes sur la route qui conduit à ce but. Nous y sommes dans des corps d'infirmité, assujettis à toutes sortes de misères et d'épreuves, dans un monde ennemi de Dieu et dont Satan est le chef, et ainsi exposés aux difficultés, aux luttes, aux tentations, à l'opposition plus ou moins ouverte et violente; au milieu d'une création qui souffre et soupire. Là, le cœur est serré de toutes manières, en voyant le mal se développer dans tous les domaines, et, dans la faiblesse où nous sommes, nous ne savons souvent pas de quel côté nous tourner et comment et quoi demander. Il est vrai que l'Esprit en nous intercède et donne expression devant Dieu à ces soupirs qui partent du fond de nos cœurs. Mais l'épreuve, la lutte, la souffrance n'en sont pas moins là. Alors vient cette précieuse déclaration de l'Esprit Saint pour consoler et encourager nos âmes: «Toutes *choses* travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu».

«Toutes choses», toutes celles mentionnées plus haut, «toutes choses», même le mal, même celles que nous ne connaissons pas; toutes voulues de Dieu ou permises par lui qui tient tout entre ses mains, sans la volonté de qui rien n'arrive, «toutes choses» sont dirigées par lui, pour concourir au grand but qu'il s'est proposé pour ceux qu'il avait dans sa pensée, savoir «leur bien»; le vrai bien de ceux qu'il destine à la gloire, et qui n'est pas de les affranchir ici-bas des épreuves et des souffrances, mais de faire servir «toutes choses» à les amener là. Les choses peuvent être pénibles, douloureuses, affligeantes pour le cœur, mais nous pouvons dire: «C'est pour le bien de ceux qui aiment Dieu», non seulement pour mon bien, mais pour celui de *l'ensemble* des prédestinés, appelés, justifiés et bientôt glorifiés.

De quel oeil tranquille, avec quel repos de cœur, cela nous fait envisager tout ce qui se passe, tout ce qui arrive, même ce qui est fâcheux, et serait de nature à troubler. Cela nous élève au-dessus de tout, nous fait traverser en paix toutes les circonstances de la vie; nous pouvons dire: Tout est finalement pour la gloire de Dieu, pour mon bien et celui de tous ses saints...

Prenez, par exemple, l'histoire de Joseph. Comme nous y voyons bien «toutes choses», conduites de Dieu, travailler, même la méchanceté de ses frères, pour l'accomplissement des desseins de Dieu et le bien final de la famille de Jacob...

Il sera beau, plus tard, dans la lumière de la gloire, en jetant un regard en arrière, de voir «toutes choses», grandes ou petites, avoir travaillé ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. Quel motif de louanges et d'adoration!...

Remarques sur quelques erreurs courantes et spécialement en ce qui concerne la justice de Dieu

ME 1890 page 441

Le plein développement du mal et le caractère blasphématoire des fausses doctrines s'accroissent, de plus en plus rapidement de nos jours. Comment le Seigneur veut-il que ses serviteurs marchent dans des jours tels que ceux-ci? Ce n'est pas tant en attaquant le mal qu'en maintenant ferme la vérité. «Afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints», dit Jude. Cela ne peut se faire qu'en s'attachant à la parole de Dieu. «Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 Timothée 3: 16).

Arrêtons-nous un moment sur ce point. Ce n'est pas par l'inspiration des hommes que les Ecritures ont été données; ce n'est pas ce qu'ils pensent; tout y est absolument de Dieu. Il ne nous a pas laissés dans l'incertitude, mais nous a parlé lui-même, et sa Parole est la vérité. Ce n'est pas ce que l'homme dit, ni ce que l'Eglise dit. Puissions-nous avoir des oreilles pour entendre ce que l'Esprit dit aux assemblées! Quel trésor inestimable que les Saintes Ecritures — Dieu même nous parlant! Mais il ne faut pas les lire à travers le prisme des pensées de l'homme, ou sous les explications imposées par une autorité humaine. Il nous faut entendre individuellement et directement ce que Dieu nous dit. Prétendre que l'on ne peut croire ce que Dieu dit, que lorsqu'un ministre ou bien l'Eglise le disent, c'est placer l'homme entre Dieu et l'âme, c'est exalter l'homme au-dessus de Dieu. Et cependant combien souvent on agit ainsi.

Quelle grâce de Dieu, et comme cela répond bien à son caractère, de nous donner de lui-même, dans sa Parole, une révélation positive. Cette révélation est complète; il n'y a pas de développement ultérieur. Mais combien peu nous l'étudions et la sondons Et combien peu nous comprenons sa plénitude! Pour plusieurs, l'objet distinct que le Saint Esprit a en vue dans chaque livre, est très peu saisi; de là naît une grande confusion. Souvent l'on cite des passages qui, si on les examinait, se rapporteraient à des sujets tout à fait différents de ceux auxquels on les applique.

Prenons un ou deux exemples. Premièrement, «la justice de Dieu». Combien souvent ne cite-t-on pas des passages, tels que Romains 3: 21-26, comme s'il s'agissait de la justice de Christ. N'est-ce pas une grande et sérieuse confusion? N'avons-nous pas là, aussi clairement que des paroles peuvent l'exprimer, la justice de Dieu en justifiant le croyant, soit avant que Christ vînt, soit après sa venue — la justice de Dieu sans loi, ou tout à fait à part de la loi? Non sur le principe de la loi, en aucun sens, mais «étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice (celle de Dieu) à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, *sa justice* dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Cette grande vérité

fondamentale, savoir que Dieu est juste en justifiant, est rarement entendue, même dans les prédications évangéliques. A cet égard, la trompette ne rend souvent qu'un son incertain, et plus d'un auditeur ne saurait dire, après une de ces prédications, ce que signifient ces mots: «la justice de Dieu», tant on la confond avec la justice de Christ. Rien ne saurait être plus utile à ceux qui prêchent l'évangile, et à toute l'Eglise de Dieu, qu'une plus claire intelligence de ce sujet.

Qu'est-ce donc que la justice de Dieu, et qu'est-ce que la justice de Christ? La justice est la parfaite conséquence de caractère et d'action d'une personne, soit avec elle-même, soit dans la relation où elle est avec d'autres. Ainsi la justice de Dieu est la parfaite harmonie de ses attributs dans ses voies et ses actes envers tous les êtres créés — la parfaite conséquence avec ce qu'il est, et cela en justifiant le pécheur impie. Comment son amour parfait pour moi pécheur, et sa haine infinie contre mes péchés, peuvent-ils s'accorder d'une manière absolue? L'oeuvre de la rédemption et la valeur infinie de la propitiation pour mes péchés, l'oeuvre de substitution sur la croix, est la seule réponse possible de la part de Dieu à cette question solennelle. Béni soit Dieu! il est juste et il est celui qui me justifie. Qu'un homme se place sincèrement devant Dieu comme étant un pécheur coupable, et il trouvera dans l'évangile l'unique révélation possible de la justice de Dieu en le justifiant. La manière dont Dieu est juste en justifiant le pécheur, est «par la *rédemption* qui est dans le Christ Jésus». L'Ecriture ne dit pas que c'est par la justice de Christ imputée au pécheur pour le rétablir devant Dieu, comme s'il avait gardé la loi, et n'eût jamais failli à la garder. C'est un tout autre évangile de chercher à réintégrer l'homme dans sa condition primitive, lui enfant déchu du premier Adam, et il n'y a pas de méprise que nous soyons plus exposés à faire.

Nous souvenant donc que la justice de Dieu est son dessein tout entier de salut pour l'homme coupable, du commencement à la fin, et que ce dessein a été accompli par Christ dans la rédemption, demandons-nous: Qu'est-ce que la justice de Christ? et ensuite, qu'est-ce que la rédemption qu'il a opérée? Le lecteur remarquera que nous ne trouvons pas dans l'Ecriture l'expression «la justice de Christ». Celle qui s'en rapproche le plus est «par la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 1: 1), mais dans ce passage, il est question de sa divinité. Nous pouvons dire, toutefois, que les évangiles nous présentent, en Christ, le seul homme parfaitement juste qui ait foulé cette terre. Homme parfait et en accord absolu avec la pensée et la volonté de Dieu, agissant d'une manière conséquente dans toute relation où il était placé. Et son obéissance devait aller jusqu'à la mort de la croix. Il lui fallait mourir, ou rester seul. Cette «obéissance d'un seul», devait, rencontrer tous les besoins du pécheur, afin que «plusieurs soient constitués justes» (Romains 5: 18, 19).

Pour cela, il devait être une victime sans tache, sans péché, comme il est écrit: «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu EN LUI» (2 Corinthiens 5: 21).

Ainsi «Christ est la fin de la loi pour justice à tout croyant». Tous les types et toutes les ombres, tous les sacrifices, toutes les exigences de la loi, la malédiction qu'elle prononce sur les coupables (et c'est assurément ce que nous sommes), tout a trouvé sa fin en Christ. Dieu

en justifiant le coupable est, en justice absolue, glorifié au-dessus des cieux. Oui, la justice de Dieu est exaltée au-dessus des plus hauts cieux, devant l'univers entier: louez le Seigneur!

Mais cela, est-ce l'obéissance de Christ à la loi, mise au compte de l'homme pour le rétablir dans une bonne position devant Dieu, comme s'il eût gardé la loi? La justice ne viendrait-elle pas de cette manière par la loi? S'il en est ainsi, la rédemption ne signifie plus rien. Or il est à remarquer que partout où «cet évangile différent, qui n'en est pas un autre», est prêché, la rédemption n'est pas comprise et rarement mentionnée.

Qu'est-ce donc que la rédemption? Avant d'aller plus loin, cher lecteur, examinez un moment vous-même ce que vous entendez par là, et particulièrement si vous n'avez pas pensé que l'obéissance de Christ à la loi est la moitié de notre salut, et sa mort expiatoire l'autre moitié!

Prenons, pour exemple, le type même que Dieu a choisi; je veux dire la rédemption d'Israël hors d'Égypte. Pour être type de l'évangile différent souvent présenté, il faudrait une tout autre histoire. Prenons le chapitre 5 de l'Exode. Nous y voyons les Israélites dans une dure servitude. Ils n'ont point de paille et ne peuvent livrer la quantité de briques exigée. Ils sont dans une profonde détresse. Est-ce que Moïse, comme figure de Christ, fait pour eux la quantité de briques voulue? Est-ce que les briques que Moïse fait leur sont imputées pour achever le compte légal? Il n'y a dans l'Ancien Testament aucune figure, ni dans le Nouveau un seul verset qui puisse suggérer cette pensée. La rédemption n'est en aucune manière l'amélioration ou le perfectionnement de l'homme esclave du péché et de Satan, mais, comme en Égypte, elle consiste à tirer entièrement l'homme du lieu et de la condition d'esclavage pour l'amener dans une toute nouvelle position. Et cela ne pouvait avoir lieu que par le sang de l'Agneau. N'en est-il pas ainsi, soit que nous parlions de la rédemption présente de nos âmes, ou de la rédemption à venir de nos corps dans la résurrection? Le résultat de la rédemption est de faire passer ceux qui sont rachetés d'un état à un autre. Ce n'est pas l'amélioration du vieil homme. Lorsque les Israélites eurent traversé l'eau de la mer Rouge, figure de la mort, ils étaient morts à la loi qui leur imposait l'obligation de faire des briques. Ils avaient passé d'une condition dans une autre. N'est-ce point là le vrai secret de la puissance qui rend le croyant capable de mener une vie sainte et juste, même ici-bas? Etant mort au péché, ne doit-il pas se tenir pour tel? (Romains 6: 11). N'est-il pas aussi mort à la loi? Comme le dit l'apôtre: «C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu» (Romains 7: 4).

Voilà le chemin de Dieu. Celui de l'homme est tout l'opposé. Il dirait plutôt: «Si vous êtes nés de Dieu, vous devez être mariés à la loi, afin de porter du fruit en la gardant; et où vous aurez manqué, l'obéissance de Christ à la loi vous sera imputée». Une âme pourra-t-elle de cette manière avoir la paix ou la délivrance? Lisez tout le chapitre 7 de l'épître aux Romains. Vous y voyez un homme né de nouveau, mais encore sous la loi, s'efforçant de trouver quelque bien en lui, dans la chair, mais dans la dernière misère, comme nous l'avons tous éprouvé. Il ne peut pas achever sa quantité de briques. Ce n'est pas d'un complément ni d'un aide qu'il a

besoin. Il trouve que dans la chair il n'y a absolument rien de bon. Comme né de Dieu, il prend plaisir à la loi de Dieu, mais il voit dans ses membres une autre loi qui le rend captif de la loi du péché. Il a besoin d'une pleine et entière délivrance, et il la trouve *en Christ*.

Bien, direz-vous; par la grâce de Dieu, j'ai cru au pardon gratuit des péchés par le moyen de la mort expiatoire de Christ. N'y a-t-il pas quelque chose de plus? C'est assurément une chose précieuse d'apprendre et de croire que «par lui (par Christ) vous est annoncée la rémission des péchés». Et même, quant à cette partie de l'évangile, il est bon de connaître l'assuré témoignage que Dieu a donné. Non seulement Jésus a été livré pour nos fautes, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et cela en vue de ce dont nous avons un si grand besoin: «Il a été ressuscité pour notre justification». En croyant cela, nous sommes tenus pour justes. «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 4: 24, 25; 5: 1). Oui, nous sommes justifiés de tous nos péchés; tenus pour justes à cause de ce que Christ a fait pour nous sur la croix. Paul ne prêchait pas seulement le pardon gratuit des péchés par Jésus, mais il disait aussi: «Et de *tout* ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit, est justifié *par lui*». Si nous sommes croyants, que n'avons-nous pas *en Christ*? Direz-vous, j'ai besoin d'être sûr que j'ai la justice, voilà: «Le Christ Jésus nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et JUSTICE, et sainteté, et rédemption» (1 Corinthiens 1: 30).

Désirez-vous avoir la certitude que pour vous il n'y a pas de condamnation? Lisez ces paroles: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont *dans le Christ Jésus*» (Romains 8: 1).

Auriez-vous la pensée d'améliorer votre vieille nature pécheresse et de la rendre propre pour le ciel? Une telle pensée ne se trouve pas dans l'Écriture. Non; mais sur la croix, le Saint de Dieu fut «en ressemblance de chair de péché et pour le péché», et ainsi «Dieu a condamné le péché dans la chair». Sur la croix, il «fut fait péché pour nous» (Romains 8: 3, et 2 Corinthiens 5: 21). Nous voyons donc la justice de Dieu condamnant à la croix notre nature pécheresse, aussi bien que nous y voyons Jésus portant nos péchés. Ainsi, par la croix, il a mis de côté pour toujours le vieil homme avec ses oeuvres, et a donné au croyant une nouvelle position en Christ, le second homme.

Pensez à ce que c'est d'être *en Christ*. C'était avant la fondation du monde, le dessein de Dieu, que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour; mais tout cela, c'est «en lui», en Christ (lisez Ephésiens 1: 3-7). Remarquez tout ce que Dieu nous a donné *en lui*, selon son dessein éternel. Ce n'est point le vieil homme restauré et rendu un bon Juif sous la loi. Faites attention à ces paroles: «Nous ne connaissons plus personne selon la chair». Ce n'est point l'homme travaillant péniblement sous la loi, mais si «quelqu'un est *en Christ*, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu» (2 Corinthiens 5: 15-17).

De quoi le croyant peut-il avoir besoin, ou que peut-il désirer de plus, sinon la grâce de marcher d'une manière digne de cet appel céleste de Dieu *dans le Christ Jésus*. Il est notre

justice, mais non pour rendre bon le vieil homme sous la loi. Ce que nous sommes, c'est ce qu'il est fait maintenant pour nous, comme ressuscité d'entre les morts. Comme il est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde, et tout est de Dieu. Quel bonheur est celui dont nous jouissons, quand nous avons vu la fin de toute espérance en la chair sous la loi, et que nous trouvons tout *en Christ*, en résurrection. Non pas moi, mais Christ.

Que notre Dieu et Père bénisse ces quelques remarques pour la délivrance de plusieurs âmes, et qu'à son nom soit toute gloire!